Mungo Park

(1770-1805)

**Voyage dans
l'intérieur de l'Afrique**
fait en 1795, 1796, 1797

Traduction de l'anglais fait sur la 2^e édition
par J. Castéra (1799)

Préface d'Adrian Adams

François Maspero, Paris 1980

Un document produit en version numérique par Jean-Marc Simonet, bénévole,
Courriel : Jean-Marc_Simonet@uqac.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marc Simonet, ancien professeur des Universités, bénévole.

Courriel : Jean-Marc_Simonet@uqac.ca

À partir du livre de :

Polices de caractères utilisées :

Pour le texte: Times New Roman, 14 et 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 11 février 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Table des matières

[Introduction de M. Adrian Adams](#)

[1. Un voyageur sans histoire](#)

[2. Le contraire d'un précurseur](#)

[Préface de M. Mungo Park](#)

[Explication de quelques mots africains](#)

[Chapitre I.](#) — Motifs qui ont déterminé M. Mungo Park à entreprendre ce voyage. — Instructions qu'il reçoit à son départ. — Il arrive à Gillifrie sur la rivière de Gambie. — De là il se rend à Vintain. — Il décrit la nation des Feloups. — Il remonte la rivière pour se rendre à Jonkakonda. — Arrivée chez le docteur Laidley. — Observations sur Pisania et sur la factorerie anglaise qui y est établie. — Séjour à Pisania. — Maladie et convalescence de M. Mungo Park. — Description des environs de Pisania. — Préparatifs de départ pour pénétrer plus avant en Afrique.

[Chapitre II.](#) — Description des Feloups, des Yolofo, des Foulahs et des Mandingues. — Détails sur le commerce que les Européens font dans la rivière de Gambie, et sur celui que les habitants des environs de l'embouchure de cette rivière font avec les habitants de l'intérieur de l'Afrique. — Leur manière de vendre et d'acheter.

[Chapitre III.](#) — Départ de Pisania. — Arrivée à Gindey. — Histoire racontée par un Nègre Mandingue. — Arrivée à Médina, capitale du royaume de Woulli. — Entrevue avec le roi. — Saphis ou amulettes. — Arrivée à Kolor. — Description de l'office du mombo-jombo. — Arrivée à Koujar. — Combat de la lutte. — Traversée du désert. — Arrivée à Tallika dans le royaume de Bondou.

[Chapitre IV.](#) — Observations sur les habitants de Tallika. — M. Mungo Park part pour Fatteconda. — Incidents qu'il éprouve en route. — Il traverse le Neriko. — Arrivée à Kourkarany. — Vue de la rivière Falemé. — Pêche dans cette rivière. — M. Mungo Park suit les bords du Falemé jusqu'à Nayé. — Il traverse le Falemé et arrive à Fatteconda. — Entrevue avec Almami, roi de Bondou. — Des-

cription de la demeure de ce roi. — Seconde entrevue avec lui. — Il demande l'habit de M. Mungo Park. — Ce dernier rend visite aux femmes du roi. — Il se sépare de lui amicalement. — Il voyage pendant la nuit. — Arrivée à Joag. — Remarques sur le pays de Bondou et sur la nation des Foulahs.

[Chapitre V.](#) — Observations sur le royaume de Kajaaga. — Des Serawoullis. — De leurs mœurs et de leur langue. — Description de Joag. — M. Mungo Park est maltraité et volé par ordre de Batcheri, roi de Kajaaga. — Charité d'une femme esclave. — Dembla Sego, neveu du roi de Kasson, rend visite à M. Mungo Park, et lui offre de le conduire dans les Etats de son oncle. — Cette offre est acceptée. — M. Mungo Park et son protecteur arrivent à Samie sur les bords du Sénégal. — Ils traversent le fleuve et entrent dans le royaume de Kasson

[Chapitre VI.](#) — Arrivée à Tiesie. — Entrevue avec Tiggity Sego, frère du roi. — M. Mungo Park est détenu à Tiesie. — Description de cette ville et de ses habitants. — Rapacité de Tiggity Sego. — Ses mauvais procédés envers M. Mungo Park. — Ce dernier part pour Kouniakary, capitale du royaume. — Ce qu'il éprouve en route. — Il arrive à Kouniakary.

[Chapitre VII.](#) — M. Mungo Park est admis à l'audience du roi de Kasson, et il trouve ce prince bien disposé en sa faveur. — Séjour à Kouniakary. — Départ pour Kemmou, capitale du royaume de Kaarta. — Le roi de Kaarta reçoit M. Mungo Park avec beaucoup de bienveillance et lui conseille de ne pas continuer son voyage, à cause des dispositions hostiles du roi de Bambara. — Malgré cela, M. Mungo Park se met en route pour le royaume maure de Ludamar. — Le roi de Kaarta lui donne un guide, et le fait accompagner par trois de ses fils et deux cents cavaliers.

[Chapitre VIII.](#) — Route de Kemmou à Funingkedi. — Observations sur le lotus. — Jeune homme massacré par les Maures. — Passage à Simbing. — Détails sur l'assassinat du major Houghton. — Arrivée à Jarra. — Tableau des Etats voisins de Jarra. — Guerre entre les royaumes de Kaarta et de Bambara.

[Chapitre IX.](#) — Description de Jarra et des Maures qui l'habitent. — M. Mungo Park obtient d'Ali, roi de Ludamar, la permission de traverser ses Etats. — Il se rend de Jarra à Deena. — Il est maltraité par les Maures. — Arrivée à Sampa-ka. — Nègre qui fait de la poudre à feu. — M. Mungo Park poursuit sa route jusqu'à Samée, où il est arrêté par les ordres d'Ali. — On le mène prisonnier jusqu'au camp des Maures, à l'entrée du grand désert.

[Chapitre X.](#) — Récit de ce qui arrive à M. Mungo Park pendant qu'il est prisonnier à Benowm. — Il reçoit la visite de quelques dames maures. — Funérailles et mariages. — Présent extraordinaire que la mariée fait à M. Mungo Park. — Autres détails sur les mœurs et le caractère des Maures.

[Chapitre XI.](#) — Détail de ce qui se passe dans le camp des Maures. — Observations sur les villes de Houssa et de Tombouctou. — Description de la route de Maroc à Benowm. — M. Mungo Park souffre beaucoup de la faim. — Ali transporte son camp plus avant dans le Nord. — M. Mungo Park, obligé de suivre le camp d'Ali, est présenté à la reine Fatima. — L'eau manque dans le camp.

[Chapitre XII.](#) — Réflexions sur le caractère et les mœurs des Maures. — Observations sur le grand désert et sur les animaux sauvages et domestiques de ce pays.

[Chapitre XIII.](#) — Ali, roi de Ludamar, part pour Jarra. — M. Mungo Park le suit. — Ali retient dans l'esclavage le fidèle Nègre Demba. — Ce prince retourne dans son camp et laisse M. Mungo Park à Jarra. — Daisy, roi de Kaarta, s'avance vers Jarra à la tête de son armée. — Les habitants de Jarra abandonnent la ville, et M. Mungo Park les accompagne. — Un parti de Maures l'arrête à Queira. — Il se sauve. — Il est repris par un autre parti de Maures, et il parvient encore à se sauver.

[Chapitre XIV.](#) — M. Mungo Park ressent beaucoup de joie de se voir délivré des Maures. — Il s'enfonce dans le désert, et se trouve bientôt dans une déplorable situation. — Il souffre beaucoup de la soif, et tombe évanoui sur le sable. — Revenu de son évanouissement, il poursuit sa route. — Il arrive dans un village foulah dont le chef lui refuse l'hospitalité. — Une vieille femme lui donne à manger. — Il continue à traverser le désert. — Il rencontre un autre village foulah, où il est bien accueilli par un des pasteurs. — Il arrive à Wawra, ville nègre, tributaire du roi de Bambara.

[Chapitre XV.](#) — M. Mungo Park se rend à Vassibou. — Il est joint par quelques Kaartans fugitifs qui l'accompagnent dans sa marche au travers du Bambara. — Il découvre le Niger. — Quelques détails sur Sego, capitale du Bambara. — Le roi Mansong refuse de voir M. Mungo Park, mais il lui envoie un présent. — Généreuse hospitalité d'une Nègresse.

[Chapitre XVI.](#) — Départ de M. Mungo Park pour Sego et son arrivée à Kabba. — Description du shea, arbre qui produit le beurre végétal. — M. Mungo Park et

son guide arrivent à Sansanding. — Conduite des Maures en ce lieu. — M. Mungo Park continue sa marche vers l'est. — Incidents qu'il éprouve en route. — Il arrive à Modibou et part pour Kea, mais il est obligé de laisser son cheval en chemin. — Il s'embarque à Kea dans un canot de pêcheur pour aller à Mourzan. — De là, traversant le Niger, il va à Silla. — Il se détermine à ne pas aller plus avant dans l'Est. — Quelques détails sur le cours intérieur du fleuve et les villes qui en sont voisines du côté de l'est.

[Chapitre XVII.](#) — M. Mungo Park retourne vers l'ouest. — Il arrive à Modibou et recouvre son cheval. — Il éprouve de grandes difficultés dans sa marche, à cause des pluies et du débordement du fleuve. — Il apprend que le roi de Bambara a envoyé des gens pour le prendre. — Il évite Sego et continue sa route le long des bords du Niger. — Incidents qui lui arrivent en chemin. — Cruautés qui ont lieu dans les guerres africaines. — M. Mungo Park traverse la rivière Frina et arrive à Taffara.

[Chapitre XVIII.](#) — Réception inhospitalière à Taffara. — Funérailles nègres à Souha. M. Mungo Park, continuant sa route, traverse plusieurs villages sur les bords du Niger et arrive à Koulikorro. — Il gagne sa vie à écrire des saphis. — Il parvient à Marabou. — Perd son chemin, et après avoir éprouvé plusieurs difficultés arrive à Bammakou. — Prend le chemin de Sibidoulou. — Est bien accueilli à un village appelé Kouma. — Est ensuite volé, dépouillé et pillé par des bandits. — Ses ressources et ses consolations dans un malheur extrême. — Il arrive à Sibidoulou.

[Chapitre XIX.](#) — Gouvernement du Manding. — Réception de M. Mungo Park par le mansa ou chef de Sibidoulou, qui prend des mesures pour lui faire recouvrer son cheval et ses effets. — Il se rend à Wonda. — Grande disette et ses tristes résultats. — M. Mungo Park recouvre son cheval et ses habits. — Il fait présent de son cheval au mansa et poursuit son voyage jusqu'à Kamalia. — Quelques détails sur cette ville. — Bon accueil que M. Mungo Park reçoit de Karfa Taura, slatée, qui lui propose d'aller après les pluies à la Gambie avec une caravane d'esclaves. — Maladie de M. Mungo Park. — Il se décide à rester et à accompagner Karfa.

[Chapitre XX.](#) — Du climat et des saisons. — Vents. — Productions végétales. — Population. — Observations générales sur le caractère et l'esprit des Mandingues. — Détails sommaires sur leurs mœurs, leurs habitudes, leurs mariages, etc.

[Chapitre XXI.](#) — Continuation des détails relatifs aux Mandingues. — Leurs idées sur les corps célestes et la figure de la terre. — Leurs opinions religieuses.

— Croyance d'une autre vie. — Leurs maladies et les remèdes qu'ils emploient. — Cérémonies funéraires, amusements, occupations, aliments, arts, manufactures, etc.

[Chapitre XXII.](#) — Observations sur la servitude et la manière dont se font les esclaves en Afrique.

[Chapitre XXIII.](#) — De la poudre d'or, et de la manière dont on la ramasse. — Procédé employé pour la laver. — Sa valeur en Afrique. De l'ivoire. — Surprise que cause aux Nègres le prix que les Européens mettent à cet article. — Dents éparses qu'on trouve souvent dans les bois. — Quelques réflexions sur le peu de progrès que la culture a faits dans le pays, etc.

[Chapitre XXIV.](#) — Suite de ce qui se passa à Kamalia. — Manuscrits arabes dont les Nègres mahométans font usage. — Réflexions sur la conversion et l'éducation des enfants nègres. — Retour de Karfa, le bienfaiteur de M. Mungo Park. — Nouveaux détails sur l'achat et le traitement des esclaves. — Carême du rhamadan. — Comment il est observé par les Nègres. — Inquiétudes de M. Mungo Park relativement au jour du départ. — La caravane se met en route. — Sa description au moment de son départ. — Ce qui lui arrive en chemin jusqu'à Kinytakouro.

[Chapitre XXV.](#) — La caravane traverse le désert de Jallonka. — Triste fin d'une des femmes esclaves. — On arrive à Souseta. On se rend à Manna. — Quelques détails sur les Jallonkas. — On traverse le principal courant du Sénégal. — Pont d'une construction singulière. — On arrive à Malacotta. — Conduite remarquable du roi des Jaloffs.

[Chapitre XXVI.](#) — La caravane se rend à Konkadou et traverse la rivière Falemé. — Son arrivée à Baniserile, à Kirwani et à Tambacunda. — Incidents sur la route. — Procès relatif à un mariage. — Arbre shea. — La caravane traverse plusieurs villes et villages et arrive enfin sur les bords de la Gambie. — Elle traverse Médina, capitale de Woulli, et s'arrête définitivement à Jindey. — M. Mungo Park, accompagné de Karfa, se rend à Pisanía. — Diverses particularités qui précèdent son départ d'Afrique. — Il arrête son passage sur un vaisseau américain. — Court récit de son passage en Angleterre, par la voie des Indes occidentales.

[Table des matières](#)

Remarques

Cette édition reprend le texte intégral de Mungo Park dans la première édition française : Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, fait en 1795, 1796 et 1797, par M. Mungo Park, envoyé par la Société d'Afrique établie à Londres, traduit de l'anglais par J. Castéra, Paris, chez Tavernier, Dente et Carteret, An VIII (2 volumes).

Il n'y a jamais eu, depuis lors, de réédition française *in extenso*. On a seulement retranché l'annexe, « Eclaircissements sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique par le Major Renner ». L'orthographe des noms propres a été scrupuleusement respectée. Les notes appelées par des chiffres sont celles de Mungo Park. Celles suivies de (*NdT*) sont de J. Castéra.

Jean-Henri Castéra d'Artigues (1750-1839) est l'auteur — outre d'une biographie de la Grande Catherine — de nombreuses traductions de récits de voyages, notamment de Mackenzie, Browne, Syrnes, Turner et Billing.

Librairie François Maspero, Paris, 1980.

[Table des matières](#)

[Table des matières](#)

Introduction

*I have given back what I have never taken.
Psalm 69.*

Ce volume livre le récit d'un voyage qui commence pour de bon le jour où Mungo Park se dirige vers l'amont du fleuve Gambie, et au-delà vers l'inconnu : l'intérieur des terres. Il est le fils d'un fermier des environs de Selkirk, en Ecosse. Il a vingt-quatre ans. Sans doute le traitant Laidley dont il vient de prendre congé, qui l'a hébergé au comptoir de Pisania, et les messieurs de l'*African Association* qui, de Londres, l'ont envoyé reconnaître le cours du Niger, n'espèrent-ils guère le revoir.

Le chemin qu'il fera dont il rend compte ici au jour le jour, aucun Européen n'en est revenu avant lui ; c'est bien là une réussite, et qui lui appartient en propre. Mais ce qui fait de ce *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* un legs irremplaçable, c'est que ce qu'il a vu nul autre ne le verra jamais. Lui-même ne le reverra plus, et l'échec de son second voyage sera déjà le nôtre.

1. Un voyageur sans histoire

Les récits des autres voyageurs ayant parcouru ces terres — Arabes qui l'ont précédé, Européens qui l'ont suivi — sont des documents historiques. Celui-ci est aussi autre chose, qu'on lit et relit pour lui-même, qu'on donnerait également volontiers à un ami ne sachant rien de l'Afrique, ou à un ami africain. Qu'offre donc Park de si prenant ?

Ni exotisme, ni aventure. Suivons-le ; dès les premières étapes se dégage lentement l'essentiel.

Saisons et souverains

« Je voyais devant moi une forêt immense... » il n'aspire à rien moins qu'au romantique, qui lui semblera ambigu ; ainsi « Le chemin, singulièrement pittoresque, passait entre deux collines de roches dans lesquelles les Maures se cachent quelquefois pour piller les étrangers. » Son plus ample envol lyrique sera sans doute la description du Niger « large comme la Tamise l'est à Westminster ». Ni chemins ni cartes ; il aspire au policé. Les contrées étales où il chevauche, au relief indécis, offrent peu d'obstacles naturels, mais de ce fait peu de repères. Il y a bien des fleuves dont le cours n'est pas inconnu : Gambie, Falemé, Sénégal. Mais pour lui qui voyage par terre, avant d'être d'incertains repères ce sont des obstacles à franchir ; peu profonds d'abord, plus tard infranchissables, selon des variances autrement brutales que les lignes du relief, celles qu'impriment au paysage les saisons.

Il commence son voyage en décembre, en début de saison sèche, dans l'espoir de n'avoir pas à compter avec le temps qu'il fait. Il y réussit d'abord. Mais le temps africain, ce temps qui étire les distances, aura raison de cette progression égale. En saison sèche chaude, un détour vers le nord le laissera échoué des mois durant sur la rive sahélienne, marge mouvante entre savane et désert, où il manque mourir de soif. Les pluies transforment ensuite en marécage les rives du Niger, ce chemin tout tracé qui s'ouvre enfin devant lui, et le rabattent vers l'ouest, le retenant sept mois encore à Kamalia avant que les cours d'eau ne baissent pour lui livrer passage. De ces victoires du temps qu'il fait sur son temps à lui qui passe, l'une ou l'autre aurait bien pu être finale ce grand corps européen qu'il ménage plutôt moins que sa monture, ballotté de soif en paludes et de disette en jeûne, a failli lui faire défaut. « C'est donc ici, se dit-il, que vont cesser toutes mes espérances d'être utile à mon époque et ma génération » (*all my hopes of being useful in my day and generation*). Cela, son récit l'estompe ; il semble faire abstraction des épreuves subies, ou du moins les considérer du regard impavide d'un naturaliste qui reconnaît que ce qui est insolite dans le paysage, ce n'est ni les fauves ni la fiè-

vre, mais lui-même. (Comme le dira un autre voyageur en Afrique, André Gide : « Un naturaliste n'est point tant celui qui s'occupe de la nature, c'est celui pour qui les choses sont naturelles. »)

Ce n'est pas seulement pour les fauves et la fièvre qu'il est un corps étranger ; ce temps africain où il pénètre, outre le temps qu'il fait en Afrique, c'est aussi et de manière plus immédiatement contraignante le temps que font les Africains. Par-delà le flou serein des premiers paysages s'embusque certes la rigueur des saisons. Mais ces premiers paysages même se révèlent peuplés, policés. A peine est-il sorti du bois à l'orée duquel il a pris congé de Laidley, que des cavaliers l'interpellent. Il vient d'entrer dans le territoire du roi de Walli ; avant même d'avoir regardé autour de lui, il a été vu. Désormais les frontières des royaumes jalonnent son itinéraire, bien plus précisément que les fleuves. Cet itinéraire même, ce sont les souverains qui le font ; ils entravent ou infléchissent à plaisir le progrès de ce curieux voyageur, selon que leur faveur le soustrait ou leur défiance le livre au jeu des saisons. A mesure que Park avance vers l'intérieur des terres, il pénètre toujours plus avant dans une Afrique industrielle, commerçante et souveraine, un espace historique qui n'est pas le sien. Le libre regard obtenu de lui-même par constance, il devra sans cesse le défendre contre les figures que veut lui imposer le regard des puissants.

Au cours des premières étapes, il peut encore passer pour un voyageur comme les autres. Pour les gens du roi de Walli, les choses sont claires ; c'est un traitant, qui doit payer la taxe coutumière. Le roi de Woulli le met en garde contre les peuples des pays de l'Est, qui n'ayant jamais vu d'homme blanc chercheraient sans doute à le tuer. Le roi de Bondou s'étonne que Park ne veuille acheter ni or ni esclaves ; il ne croit pas possible qu'un homme de bon sens puisse entreprendre un si dangereux voyage, dans le seul but de voir le pays. Au Kajaaga, où l'on s'apprête à entrer en guerre avec le royaume de Kasson, Park n'est déjà plus un voyageur comme les autres : on le pille. Désormais son dénuement relatif lui évitera d'être pris pour un traitant, mais les soupçons s'en aggravent : qu'est-il donc ? Au Kaarta, la guerre fait rage ; puisque Park, talonné par le temps qui passe, ne veut pas retourner au Kasson pour attendre la fin du conflit, on prend prétexte de sa neutralité pour lui faire faire un détour par le royaume maure de Ludamar. A Ludamar, sous le regard du roi Ali, les soupçons se figent en certitude accablante : c'est un infidèle, un Nazaréen.

Cette figure-là lui colle à la peau ; il ne peut ni ne veut s'en défaire. Des mois de captivité durant, il s'applique cependant à en atténuer la portée. « Je pensais que pour obtenir ma liberté il fallait me rendre aussi inutile, aussi insignifiant qu'il était possible. » Il s'échappe enfin, et parvient à Ségo sur les rives du Niger, au cœur de l'Afrique souveraine : « L'aspect de cette grande ville, ces nombreux canots qui couvraient la rivière, cette population active, les terres cultivées qui s'étendaient au loin à l'entour, me présentaient un tableau d'opulence et de civilisation que je ne m'étais pas attendu à rencontrer dans le centre de l'Afrique. »

Mais il n'ira pas beaucoup plus loin. « Abattu par la maladie, épuisé de fatigue et de faim, à moitié nu et ne possédant pas un seul objet de quelque valeur, que je pusse échanger pour me procurer des aliments, des habits ou un asile, je commençais à réfléchir sérieusement sur ma position. (...) Les pluies du tropique étaient déjà commencées avec toute leur violence ; les rivières et les marais étaient partout inondés. (...) Ce qui me restait des kauris que m'avait donnés le roi de Bambara, ne suffisait pas pour louer un canot qui pût me mener à une grande distance, et j'avais peu d'espoir de subsister de la charité d'autrui, dans un pays où les Maures avaient la principale influence. »

Le roi de Bambara, s'il lui envoie un présent, refuse de le recevoir. Les autres souverains, Park n'a fait que les entrevoir, comme eût fait le dernier de leurs sujets. Le vieux roi de Woulli sur sa peau de bœuf, se chauffant les mains à un feu matinal ; le roi de Bondou assis sous un arbre, avec l'ombrelle qu'il a reçue de Park et le manteau bleu qu'il lui a pris ; le roi de Kaarta recevant d'un cavalier fourbu la nouvelle de l'approche des armées ennemies ; Ali de Ludamar au visage fier et cruel — ce ne sont là que des figures d'un jeu de cartes dont il ne connaît pas les règles, les acteurs d'une histoire qui n'est pas la sienne et qu'il ne connaît que par la rumeur publique et des rencontres de hasard. Il ne cherche pas à s'y introduire. Face à ces faiseurs d'histoires qui déchiffrent l'énigme de sa présence selon la grille que leur propose leur expérience propre, il s'applique au contraire à échapper aux rôles qu'on veut lui impartir, pour n'être que ce qu'il s'est voulu de toutes ses forces : ni traitant ni espion, soumis à tous mais sujet de personne, un voyageur sans histoire.

L'espace quotidien

Pas d'exotisme ; il n'a pas l'œil à cela. Pas davantage d'aventures dont il serait le héros ; et celles qu'il a subies, il s'en serait bien passé. Il ne peut se soustraire à l'emprise des saisons, ni à celle des souverains ; à peine atteint ce qui devait être son point de départ véritable, leur rigueur conjointe lui fera rebrousser chemin. Que reste-t-il ? sinon ce qui permet et récompense son endurance : la rencontre de plain-pied avec ceux qui, comme lui pris entre saisons et souverains, lui ménagent une place dans l'espace de leur survie, l'espace quotidien.

Rarement récit à la première personne aura été moins personnel. C'est que ce n'est pas lui seul qui le fait ; seul, il est perdu. Le vrai sujet de son récit, c'est les autres : ceux qui guident ses pas et son regard, guettent les dangers et connaissent les sources ; ceux qui nomment, expliquent, racontent ; ceux qui puisent l'eau qu'il boit, pilent le mil qu'il mange, étendent la natte où il dort. Son itinéraire réel, celui qui vit dans son récit et que nous revivons à le lire, empruntant aisément la place que nous ménage l'absence du narrateur, ce n'est pas celui que reproduisent les cartes, jalonné de noms de fleuves et de royaumes ; c'est cet itinéraire rapporté de jour en jour, au gré d'étapes que délimitent d'abord les servitudes communes : fatigue, soif, faim, peur. Le passage des saisons et les entreprises des rois, réfractés à travers l'expérience de ceux qui les subissent, se décomposent en la saveur d'un fruit de cueillette, un plat de fleurs de maïs en temps de famine, un arbre contre la pluie ; la fuite devant une armée ennemie, les hommes « mornes et abattus », les femmes et enfants pleurant, qui « quittaient tous à regret leur ville natale, et en marchant se retournaient souvent pour la regarder » ; ou la supplique de cette femme qui raconte « que son fils s'appelait Mamadee, qu'il n'était pas païen, mais priait Dieu depuis le matin jusqu'au soir, et qu'il lui avait été enlevé il y avait environ trois ans », et demande qu'on lui dise, si on le voit, que sa mère et sa sœur sont encore en vie. Mungo Park devient pour ceux qu'il rencontre ce qu'il se veut et voit en eux : simplement un homme.

Au départ, ceux qu'il écoute et dont il emprunte le regard, ce sont ses compagnons de voyage : l'interprète et le domestique qu'il a retenus, d'autres voyageurs à qui il a été recommandé. D'emblée le

paysage parcouru est par eux investi, peuplé de signes. « A peine avions-nous fait un mille ; que les gens de ma suite voulurent s'arrêter pour préparer un saphi, ou charme, qui garantît notre sûreté pendant notre voyage. Cette conjuration consistait à marmotter quelques paroles, et à cracher sur une pierre qui était jetée dans le chemin. (...) Après la conjuration, nous marchâmes jusqu'à midi ; et alors nous fîmes halte sous un grand arbre, appelé par les gens du pays *neema taba*. Cet arbre offrait un aspect fort singulier, car toutes ses branches étaient couvertes de lambeaux d'étoffe, que des personnes qui avaient traversé le désert (*wilderness*) en différents temps y avaient attachés. Probablement un tel usage a dû son origine au désir d'indiquer aux voyageurs qu'ils pouvaient trouver de l'eau en cet endroit ; et avec le temps il est devenu si sacré, que personne n'ose passer là sans suspendre quelque chose à l'arbre. (...) Le chasseur revint bientôt me dire qu'il avait trouvé une mare, mais que l'eau y était trouble et boueuse. Il ajouta qu'il avait vu tout auprès les restes d'un feu éteint depuis peu, et des débris de provisions qui prouvaient qu'elle avait été récemment visitée par des voyageurs ou par des brigands. »

Au début, ainsi accompagné, ayant de quoi fournir en viande et en mil la halte du soir, il peut encore sembler et se croire un voyageur parmi d'autres ; il s'en remet à ses compagnons de route pour les rapports avec les habitants de ces premières contrées, et s'en trouve bien. « J'y fus toujours bien accueilli par les habitants. J'y étais ordinairement dédommagé des fatigues du jour, par une nuit agréable. La manière de vivre des Africains me déplaisait au commencement ; mais insensiblement je surmontai ma répugnance, et leurs mets finirent par me paraître assez bons » (*custom made everything palatable and easy*).

Dès le Kajaaga cependant, cette illusion d'invisibilité se dissipe ; on le menace, on le pille, et cette subite défaveur l'isole. Ses compagnons de fortune s'écartent de lui, ses gens veulent s'en retourner. Il craint même de s'acheter à manger, de peur d'inviter de nouvelles rapines des gens du roi. « Vers le soir, dit-il, j'étais assis tristement occupé à réfléchir, lorsqu'une vieille femme esclave passa avec un panier sur la tête. Elle me demanda si j'avais dîné. Comme je crus qu'elle voulait se moquer de moi, je ne lui répondis pas. Mais mon domestique, qui était assis à mes côtés, parla pour moi, et lui dit que des gens envoyés par le roi m'avaient dérobé tout mon argent. La

bonne femme paraissait extrêmement touchée de mon désastre, mit son panier à terre, et me montrant qu'il contenait des pistaches, elle me demanda si je pouvais en manger. Je lui dis que oui. Aussitôt elle m'en donna quelques poignées, et s'éloigna avant que j'eusse le temps de la remercier d'un secours venu si à propos. »

Cette rencontre en annonce d'autres. A mesure qu'il pénètre plus avant, le mieux qu'il puisse espérer des souverains, c'est qu'ils ne l'arrêtent pas ; le dénuement le plus extrême ne suffit pas à le rabattre en deçà du soupçon de vouloir s'introduire par effraction dans leur histoire. Au sortir de sa captivité de Ludamar, il n'a plus d'interprète ni de domestique ; désormais seul et pauvre, il ne survit que par l'aide que lui consentent les gens du pays. Il trouve surtout secours auprès de ceux qui n'ont prise sur rien ni personne, qui ne disposent d'aucune expérience leur permettant de le situer en tant qu'Européen, et ne peuvent donc, s'ils ne le relèguent pas hors de l'espèce humaine, que voir en lui un semblable, faisant écho à ce dont Park pour sa part est tôt convaincu : « Quelle que soit la différence qui existe entre le Nègre et l'Européen, dans la conformation de leurs traits et dans la couleur de leur peau, il n'y en a aucune dans les douces affections et les sentiments que la nature leur inspire à l'un et à l'autre. »

On l'a parfois pris pour un être surnaturel ; plus souvent pour un sous-homme auprès de qui toutes les privautés sont permises. Mais d'autres Africains n'ont vu en lui qu'un homme ; des esclaves surtout, et des femmes de toute condition. « Les hommes m'ont quelquefois bien accueilli, mais quelquefois très mal ; cela variait suivant le caractère particulier de ceux à qui je m'adressais. Chez quelques-uns, l'endurcissement produit par l'avarice, chez d'autres, l'aveuglement du fanatisme avaient fermé tout accès à la pitié. Je ne me rappelle pas un seul exemple de dureté de cœur chez les femmes. » La sphère d'action du plus pauvre des hommes libres amorce toujours quelque emprise sur le champ historique — Musulman, porteur d'arme, producteur de tribut. Femmes et esclaves, gens sans histoire ou arrachés à la leur, sont restreints à l'espace quotidien ; qu'ils reçoivent Park ou le fuient, c'est avec naturel, et c'est tout naturellement que lui voit toutes choses à partir de l'espace quotidien. C'est ce qui donne à son récit, même aux chapitres intercalaires sur les mœurs et coutumes des peuples, dont la forme a quelque chose de convenu, et à ses remarques sur la guerre, la religion, l'esclavage, cette justesse de ton et cet air de

fraîche vérité qui précèdent toute analyse et dont nulle analyse ne peut compenser l'absence.

Sur le chemin du retour, alors qu'il voyage en homme libre parmi une caravane d'esclaves que son bienfaiteur de Kamalia s'en va vendre aux comptoirs de Gambie, c'est encore avec les esclaves qu'il se retrouve. « Ces pauvres esclaves, accablés de bien plus de maux que moi, avaient eu pitié de mon sort. Souvent ils venaient d'eux-mêmes m'apporter de l'eau pour étancher ma soif ; le soir, ils rassemblaient des branches et des feuilles pour me préparer un lit, lorsque nous couchions en plein air. Nous nous quittâmes avec des témoignages réciproques de regret et de bienveillance des vœux et des prières étaient tout ce que je pouvais leur offrir ; et ce fut pour moi une consolation d'apprendre qu'ils savaient que je n'avais rien de plus à leur donner. »

Peu après, ce voyageur sans histoire réintègre les siens, pour redevenir — quoi au juste ? qui lui permît d'avoir encore ce don à faire témoigner seul ou presque, entre le vide peuplé de songes, frangé de comptoirs des mappemondes de sa jeunesse et le vide que créera après sa mort la domination coloniale, d'une Afrique intérieure encore industrielle et souveraine, où il s'est retrouvé parmi des vivants.

2. Le contraire d'un précurseur

A l'approche du terme de son récit, on s'attendrait à de la joie. Ce qui perce au contraire, c'est un grand désarroi, à mesure qu'émergeant de ce voyage hors de son temps il doit y rentrer et n'être plus que quelqu'un ; un jeune Européen, le semblable des traitants et capitaines négriers, mais rapportant un butin peut-être dérisoire : une liasse de notes dans le fond d'un chapeau.

L'accalmie

On l'avait cru mort. Il reste quelques mois à Londres ; on espère qu'il pourra rapidement livrer le compte rendu de son voyage, mais il a peu d'expérience de ce genre de travail, et on devra se contenter

d'un simple résumé, en attendant qu'il termine chez lui le récit qui paraîtra en 1799 sous le titre

Travels in the Interior Districts of Africa
Performed under the Direction and Patronage
of the African Association
in the Years 1795, 1796 and 1797
*by Mungo Park, Surgeon*¹

titre aux allures d'épithète, où plane déjà le malentendu dont dans moins de dix ans il mourra.

Qu'est-ce que l'*African Association* ? Park lui-même n'en dira que quelques mots : « Je revins des Indes orientales en 1793. Peu de temps après mon retour, j'appris que la société qui s'était formée à Londres pour faire faire des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique désirait trouver quelqu'un qui voulût pénétrer dans ce continent par la rivière de Gambie. » Fondée en 1788, l'*African Association* a pour membres ce que Park nomme « *noblemen and gentlemen* », appartenant à l'alliance de classes qui domine alors Angleterre et Ecosse : grands propriétaires terriens, bourgeoisie marchande et financière. Ce qui est nouveau, ce n'est pas l'intérêt pour l'Afrique, dont les côtes — nombre d'entre eux sont payés pour le savoir — ont déjà été passablement fréquentées, mais l'intérêt pour l'intérieur.

Car cette aire africaine qu'il vient de parcourir, d'autres Européens y ont abordé avant Park ; s'ils n'ont pas été aussi loin, c'est aussi qu'ils n'avaient pas de raison de s'y risquer. Eux savaient ce qu'ils étaient venus faire : établir, puis entretenir des comptoirs fluviaux, anglais sur la Gambie, français sur le Sénégal, pour drainer vers la côte, par le relais de marchands africains en place et avec l'accord monnayé des souverains africains, gomme, cire, peaux, or et esclaves. Cent ans avant Park, Cornelius Hodges remontait la Gambie, continuant jusqu'à la Falemé ; André Bruë remontait le Sénégal jusqu'au Kajaaga. Cinquante ans avant Park ce réseau de comptoirs atlantiques est toujours en place, dont témoigne parmi d'autres le voyage

¹ « Voyage dans les districts intérieurs de l'Afrique, réalisé sous la direction et le patronage de l'*African Association* au cours des années 1795, 1796 et 1797 par Mungo Park, chirurgien. » (NdT)

d'affaires que fit en 1744 Pierre David, directeur de la Compagnie des Indes, au Kajaaga, pour aménager au mieux le système mercantile existant en consolidant son influence sur les princes des nations riveraines.

A partir des années 1750, les événements d'Europe et d'Amérique, guerres et révolutions où l'Angleterre et la France s'affrontent, feront cependant délaisser les comptoirs de Sénégambie. Ils dépérissent, pièces prises et reprises d'un conflit dont l'enjeu est ailleurs : même Saint-Louis que la France reprend aux Anglais en 1779, et James Fort sur la Gambie, que les Anglais n'ont pas pris la peine de reconstruire après l'avoir récupéré en 1783. La traite atlantique est loin d'être morte ; elle n'a fait que se déplacer vers le sud, vers les comptoirs de Gold Coast ou de Cameroun. Mais les membres de l'*African Association*, qu'ils soient abolitionnistes ou propriétaires de plantations aux Antilles, savent reconnaître une tendance. Ce sont les changements profonds intervenus en Grande-Bretagne même, qui les amènent à se pencher en cette fin du dix-huitième siècle sur l'arrière-pays mystérieux des comptoirs délaissés de Sénégambie : un des derniers espaces vides de la carte du monde, où miroite parmi les méandres d'un grand fleuve inconnu la richesse des cités commerçantes du Sahel sud.

Faisant partie de l'élite marchande et financière d'un pays que domine pourtant encore la *East India Company*, ils se rendent compte que la jeune industrie britannique, née du mercantilisme, tend désormais à l'emporter sur celui-ci. Ce qu'il lui faut désormais, ce sont des marchés et des matières premières, plutôt que le monopole d'un négoce d'outre-mer favorisant l'accumulation de la richesse-argent. L'industrie textile, cotonnière surtout, sur laquelle est fondé ce premier essor industriel, s'est assuré une source de matière première au sud des Etats-Unis, où la société esclavagiste semble en mesure de se perpétuer d'elle-même ; elle ne dépend plus des plantations antillaises, qui ne constituent qu'un piètre marché pour ses produits. La traite n'est plus essentielle. Il faut à l'Angleterre une autre Amérique ; comme il lui faudra bientôt une autre Inde, artisanat textile détruit. Les messieurs de l'*African Association* pressentent qu'il serait bon qu'elle ait (et empêche la France d'avoir) une autre Afrique. Mais l'Afrique ne semble encore ni dépeuplée, ni soumise ; on la suppose dense, farouche, policée. Le temps des explorateurs, celui des centu-

rions n'est pas encore venu. Pour s'orienter en Afrique, on fera appel à une espèce presque désuète : les voyageurs.

L'aventurier américain Ledyard, ancien compagnon du capitaine Cook, meurt au Caire en début de mission ; Lucas, qui représente l'Angleterre au Maroc après y avoir été captif dans sa jeunesse, échoue dans sa tentative de traversée de nord en sud du Sahara. En 1790 le major Houghton se porte volontaire pour gagner le Niger à partir de la Gambie ; il disparaît. L'*African Association* décide de renouveler cette tentative, et agréé l'offre de Mungo Park, « natif de l'Ecosse, ayant une formation médicale... et des connaissances en histoire naturelle ».

C'est donc par temps d'accalmie, de vacance européenne qu'il aborde une Afrique qui paraît neuve à son regard, ce regard libre et neuf posé sur les êtres et les paysages comme pour vérifier une mémoire antérieure, celle du matin du monde et d'un Créateur épars parmi sa création ; le regard qui lui fit rapporter pour tout butin, d'un premier et morne voyage aux Indes comme assistant-chirurgien à bord d'un vaisseau de la *East India Company*, une vingtaine de discrètes aquarelles représentant de nouvelles espèces de poissons. C'est une mesure de la probité de ce regard sans œillères que l'on puisse reconnaître aujourd'hui, comme prise dans l'ambre d'un récit qui est d'abord celui d'une rencontre hors de l'histoire, l'empreinte d'un moment historique : dans le jeu des marchands itinérants, mandingues, soninké, maures, défendant un rôle instable d'intermédiaires commerciaux, entre Sénégalie et Sahel, entre les comptoirs en déclin de la côte et les centres actifs du commerce transsaharien ; dans l'accueil divers des souverains, les conflits et alliances entre nations ; dans les multiples visages de l'Islam. Park ne reconnaît pas dans cette actualité les traces du reflux de la traite. Cette histoire pas naturelle, il lui semble l'avoir laissée derrière lui, lorsque tournant le dos à l'aimable marchand d'esclaves Laidley il s'est enfoncé dans un champ historique autre, où tout se fait entre Africains. Encore moins peut-il prévoir la montée d'un autre raz-de-marée atlantique, qui viendra confirmer les craintes des marchands, des souverains, des faiseurs d'histoire africains. Ce sont eux qui ont raison. Mais pas contre Mungo Park, qui est tout le contraire d'un précurseur.

Que lui demandait, en effet, l'*African Association* ? Il le dit bien : « Mes instructions étaient simples et concises. Elles m'enjoignaient de me rendre jusqu'aux bords du Niger... Elles me recommandaient de tâcher de connaître exactement le cours de ce fleuve, depuis son embouchure jusqu'à sa source ; de visiter les principales villes du pays qu'il arrose, surtout Tombouctou et Houssa... » A quelles fins ? Il donne une réponse indirecte, lorsqu'il dit qu'il n'attend de marques particulières de satisfaction de l'Association, hormis son salaire de quinze shillings par jour, qu'au cas où il réussirait à faire mieux connaître à ses compatriotes la géographie de l'Afrique, « et à ouvrir à leur ambition, à leur commerce, à leur industrie de nouvelles sources de richesses ». Mais ce qu'il a énoncé d'abord, ce sont ses raisons à lui d'entreprendre ce voyage : « Je désirais passionnément d'observer les productions d'un pays si peu fréquenté, et de connaître par moi-même (*to become experimentally acquainted with*) les mœurs et le caractère de ses habitants. » Ses propres désirs sont d'un autre ordre que ceux qu'il attribue à bon escient à l'*African Association* ; et ce n'est que ses propres désirs que ce voyage a pu satisfaire.

Certes, il est parvenu jusqu'au Niger ; mais cette découverte n'en est pas une, comme il le reconnaît explicitement et sans gêne dès l'avoir racontée. Quant aux productions du pays, ce qu'il dit de l'or et de l'ivoire est de nature à décourager tout fol espoir. Pour le reste, le mil, le maïs, l'élevage prospère du Bondou, le fer des fonderies de Kamalia, ou les arbres auxquels le nom de Park est scientifiquement associé, le karité, *Butyrospermum paradoxum*, sous-espèce *Parkii*, qui fournit une matière grasse végétale, et le mimosa pourpre *Parkia biglobosa* dont les gousses renferment une pulpe farineuse, aliment de disette — le pauvre prestige qu'auraient pu avoir ces choses est d'un temps révolu. Ce ne sont pas là les nouvelles sources de richesses qu'espère l'Association. Ce qu'il dit sur les mœurs et le caractère des habitants de l'Afrique intérieure, et sa façon de le dire, est de nature à leur paraître oiseux ou encombrant. Sur la question du jour, celle de la traite des esclaves, qui divise l'Association, ce qu'il dit ne peut plaire à personne : ni aux abolitionnistes, dont il dérange le philanthropisme en montrant que la condition d'esclave est enracinée en Afrique intérieure, et qui lui reprocheront vivement d'avoir écrit que l'effet de l'abolition de la traite « ne serait ni si avantageux, ni si considérable que plusieurs gens de bien aiment à se le persuader » ; ni aux pro-

esclavagistes, parce que son témoignage montre qu'en Afrique la condition d'esclave relève d'un rapport social que subvertit la traite en transformant des hommes en choses. Il fait voir, au-delà du débat, ce dont on parle.

La mission profonde de Park, la sienne propre et la seule qu'il ait réussie, c'était de n'en avoir aucune. S'il s'est reconnu en Afrique auprès des gens de peu, c'est qu'il est leur semblable. Il n'est pas du monde des messieurs qui l'ont envoyé, possédants et faiseurs d'histoire ; les hôtes de la bonne société de Londres s'en sont vite aperçues, qui le trouvent lourd, taciturne et pour tout dire ennuyeux. S'il a pu se faire transparent devant les puissants d'Afrique, c'est qu'il est né tel qu'il se retrouve : sans situation, sans substance, sans prise réelle sur l'avenir. Sous l'accalmie d'Ecosse, son espace quotidien retrouvé, court le courant qui bientôt l'emportera.

L'impasse

Il retourne dès qu'il le peut à la ferme de Foulshiels, sur la rivière Yarrow, un peu en amont de la bourgade de Selkirk ; dans les *Borders*, pays de collines du sud de l'Ecosse, entre Edimbourg et la frontière anglaise. C'est un pays d'élevage. Si une petite partie des terres de Foulshiels, en vallée, est cultivable, les hautes terres servent de pâture : une dizaine de têtes de bétail et quelques sept cents moutons, à l'époque où le père Park était dans la force de l'âge et la laine se vendait bien ; c'était une exploitation modestement prospère. Le père est mort avant que Mungo ne parte pour l'Afrique, et la maison, elle, n'est que modeste : quinze mètres par sept, des murs d'argile. C'est là qu'il est né en 1771, le septième de treize enfants dont huit ont atteint l'âge adulte.

La ferme de Foulshiels appartient au duc de Buccleuch, propriétaire de plus du tiers des terres du Selkirkshire, valant alors plus de vingt-huit mille livres ; il est membre de l'*African Association* dont Park n'est qu'un employé. Une vingtaine d'autres gros propriétaires et une vingtaine de propriétaires moyens se partagent le reste du Selkirkshire. Depuis le début du siècle, le prix des terres monte dans tout le sud de l'Ecosse. Les propriétaires, suivant l'exemple anglais, cherchent à moderniser leurs exploitations, et ceux qui n'y arrivent pas

cèdent souvent la place à de nouveaux venus : négociants en tabac de Glasgow, aventuriers ayant fait fortune aux Indes ou aux Antilles, profiteurs de guerre, tous ceux qui grâce aux possibilités commerciales ouvertes par l'union de l'Ecosse et l'Angleterre en 1707 peuvent acquérir des terres en même temps qu'ils investissent dans les industries naissantes.

Les baux augmentent aussi. De nombreux fermiers sont écartés, relégués au rang d'ouvriers agricoles, et les fermes sont regroupées entre les mains des plus dynamiques. Ce changement est bien entamé au temps de la jeunesse de Park, encore qu'adouci par le bon prix de la laine et la demande soutenue de main-d'œuvre rurale qui permet aux fermiers déplacés d'éviter le salariat industriel, qui leur semble un servage et l'est parfois (ainsi jusqu'en 1799 les mineurs sont en Ecosse légalement serfs à vie, avec leurs femmes et enfants). Le pasteur de Selkirk écrit dans les années 1790 : « Il est pénible de voir, comme dans cette paroisse, une seule personne louer une propriété qui en faisait auparavant vivre cent. » Et une *Vie* anonyme de Park, publiée en 1835, dira que son père « appartenait à cette classe estimable de tenanciers qui existe encore dans les confins d'Ettrick Forest, mais qui dans d'autres contrées est en passe d'être éliminée par le système de fermes à grande superficie, dont l'exploitation exige un capital considérable ».

Un fils Park seulement peut espérer reprendre le bail de Foulshiels, qui ne peut faire vivre qu'une famille. Pour les autres, une seule façon de s'en sortir : l'instruction. A cette époque et dans cette région de l'Ecosse, elle est encore assez largement accessible. Un précepteur enseigne à domicile les rudiments ; puis il y a l'école de Selkirk. Mungo est bon élève. Le père voudrait qu'il devienne pasteur, mais lui préfère la médecine, qu'il étudie d'abord en apprentissage chez le docteur Anderson à Selkirk, puis à l'université d'Edimbourg où il s'intéresse particulièrement à la botanique. On dira de lui par la suite qu'il était sobre, amène, studieux sans excès, pieux avec naturel, aimant comme tout un chacun et sans doute plus que d'autres les vieilles chansons des *Borders* et les paysages qu'elles chantent, *the bonnie banks of Yarrow* ; tel en somme qu'on l'entrevoit dans son récit, et tout aussi absent. En tout cas, un jeune homme sans histoire ; sans antécédents ni appuis pour sortir d'une classe sur le déclin. Mais il a de la chance. Le mari de sa sœur aînée, James Dickson, comme eux issu

d'une famille de petits fermiers des *Borders* mais sensiblement plus âgé, s'est forgé une situation de grainetier à Londres, et a pu poursuivre des recherches en botanique grâce à l'appui d'un mécène : Sir Joseph Banks, riche propriétaire terrien et promoteur de travaux scientifiques, président de la *Royal Society* et trésorier de l'*African Association*. C'est par Sir Joseph que Park a eu son premier poste, comme assistant-chirurgien à bord d'un navire de la *East India Company* ; c'est par lui aussi qu'il est parti pour l'Afrique.

A présent, le voici de retour en Ecosse. La rédaction de son livre l'occupe quelque temps. Le livre a du succès, qu'il est peut-être permis d'attribuer à ce qui le distingue : la qualité du regard. Dès 1799 paraît la traduction française que voici (qui se ressent de cette hâte, et trahit souvent la clarté de pensée et de langage de l'original). Ce succès, dont il n'aime pas qu'on lui parle, non plus que de son voyage même, lui apporte de quoi vivre quelque temps sans travailler. C'est ce qu'il fera ; c'est un sursis, sinon un remède au désarroi où le plonge l'avenir.

Sir Joseph lui a bien proposé, dès son retour, de partir comme explorateur en Australie où s'installent alors les premières colonies de forçats. Mais il refuse ; comme l'écrit James Dickson à Sir Joseph vexé : « Il est question d'un amour en Ecosse, et sans argent dans l'affaire (quel dommage qu'un homme qui pourrait servir son pays fasse une bêtise pareille). » En août 1799, Park épouse Alison, fille du docteur Anderson. Jusqu'en 1801 il reste dans la maison de Foulshiels, avec sa femme, bientôt des enfants, sa mère et son frère John ; sans rien faire, sans rien voir venir, comme s'il s'agrippait désespérément au monde de sa jeunesse.

Il songe à prendre une ferme ; mais le bail en est trop élevé. Il se résigne alors à pratiquer la médecine, et s'installe dans la morne petite ville de Peebles, non loin de Selkirk. Il y a déjà un médecin en place, mais il est vieux ; ce qui reviendra d'abord à Park, c'est la clientèle des campagnes d'alentour, les longues chevauchées des nuits d'hiver. En ce début du dix-neuvième siècle, les temps sont durs, en Ecosse, pour ceux qui les subissent. La demande de main-d'œuvre rurale a diminué ; il y a eu plusieurs mauvaises récoltes. De petites gens des

Borders vont rejoindre dans les taudis de Glasgow centre de l'industrie écossaise, dans les rangs de l'armée ou les cales de l'émigration les gens de langue gaélique des clans des Highlands, des hautes terres, que leurs chefs héréditaires devenus aristocrates anglicisés exploitent à merci et recrutent pour aller mourir aux tropiques, avant de les chasser de leurs terres pour faire place à l'élevage de moutons. C'est dans une incompréhension réciproque totale que des foules ont applaudi les mutineries de soldats des Highlands, pauvres soubresauts de révolte à la répression desquels a participé le régiment levé dans les *Borders* par le duc de Buccleuch. Le ferment des idées de la Révolution française ne circule plus guère parmi les artisans.

Park n'a rien à voir dans tout cela. Il soigne avec dévouement une clientèle souvent trop pauvre pour le payer ; il prend un verre de bière avec la petite bourgeoisie de Peebles ; il fréquente la bonne société, le philosophe Adam Ferguson, le romancier Sir Walter Scott qui a son âge et dont il est devenu l'ami. Mais les Lumières écossaises s'éteignent ; cette société figée, son histoire propre suspendue, s'étiole dans la nostalgie d'un passé révolu. Dans un pays où le passé devient mythe, l'avenir ne peut être qu'un rêve d'ailleurs. Il semble à Park que le cours de sa propre vie est suspendu, qu'il s'use dans la routine et les intempéries. En 1803, il accepte une mission pour l'Afrique.

Il ne recommencera pas son premier voyage. Cette fois, il ne sera pas un voyageur sans histoire, mais un représentant officiel du gouvernement britannique. On pense toujours en haut lieu que l'intérieur de l'Afrique offre de réelles possibilités commerciales, et l'on craint de voir la France y mettre pied. Park agréé la mission dont le charge le *Colonial Office* : sonder les chances d'ouvrir de nouveaux marchés, ainsi qu'implanter une présence britannique sur le Niger, et explorer le cours de ce fleuve, dont on ignore toujours s'il se jette dans la mer ou dans un lac. S'il réussit à ramener une carte du cours du Niger, il recevra trois mille livres sterling ; qui iront à sa famille s'il meurt en route. Ce n'est pas par manque d'amour que, comme le font dans bien des pays les hommes qui s'en vont travailler au loin, il est parti de chez lui un jour comme s'il allait à Edimbourg, sans dire qu'il partait pour de bon.

Après bien des délais dus aux pesanteurs de la bureaucratie officielle, Park embarque en janvier 1805, accompagné de son beau-frère

Alexander Anderson et d'un autre ami d'enfance, George Scott. Il affiche un parfait optimisme, écrivant de Gorée à sa femme : « L'espoir de passer le reste de ma vie avec ma femme et mes enfants me rendra toutes choses faciles. » Mais dès le début il souffle sur cette entreprise comme un vent de démence, ou de désespoir.

On dirait que Park s'applique avec rage à faire tout le contraire de ce qu'il a fait lors de son premier voyage, comme pour en abolir ou en préserver intact le souvenir, il était seul et libre en compagnie d'Africains ; cette fois il sera à la tête d'une troupe de soldats de la garnison britannique de Gorée (l'île est depuis 1800 aux mains des Anglais), trente-quatre hommes et trois officiers dont lui-même qui a reçu le rang de colonel, et on n'a trouvé qu'un seul Africain, un marchand soninké, qui consente à l'accompagner jusqu'au Niger. Il avait pris soin de partir vers l'intérieur en début de saison sèche ; cette fois, ce n'est qu'à la fin d'avril, donc peu avant la saison des pluies, que la colonne s'ébranle, avec ses soldats ignares ravis d'échapper à l'ennui mortel de Gorée, ses quarante et quelques ânes chargés de provisions et de marchandises. Trop nombreux pour être reçus dans les villages, ils n'ont guère de contacts avec les gens du pays ; Park s'isole farouchement au sein de sa troupe armée, trop peu nombreuse toutefois et bientôt trop affaiblie pour écarter les pillards. Ils ont emprunté un itinéraire nouveau, passant au nord du chemin qu'avait suivi Park au retour de son premier voyage ; les pluies les surprennent peu après le passage de la Falemé. Les soldats tombent malades, fièvres et dysenteries ; l'un après l'autre meurt, ou est abandonné mourant aux soins du chef du village le plus proche. George Scott aussi meurt en route ; Alexander Anderson meurt à Sansanding, peu après leur arrivée sur les rives du Niger. Au mois d'octobre 1805, ils ne seront plus que cinq Européens en vie : Park, le peu fiable lieutenant Martyn et trois soldats. Cependant Park construit de ses mains une pirogue à voile, baptisée *H. M. S. Joliba*, et remet au marchand soninké qui s'en retourne en Gambie son journal, plat comme un constat, et quelques lettres dont une à sa femme : « ... Il est vrai que mes chers amis Mr. Anderson et George Scott ont tous deux pris congé des choses de ce monde ; et la plupart des soldats sont morts en chemin pendant la saison des pluies ; mais croyez-moi, je suis en bonne santé. La saison des pluies a pris fin, et il n'y a plus de danger de maladie ; et l'entourage qui me reste suffira à me protéger de toute attaque pendant notre descente du

fleuve. (...) A partir de ce matin, nous n'aurons plus aucun contact avec les indigènes ; nous faisons voile pour la côte. »

Longtemps on n'aura plus de nouvelles. Puis on apprendra peu à peu, à travers des informations contradictoires, qu'après avoir parcouru près de deux mille kilomètres sur le Niger, repoussant les armes à la main toute approche des riverains, attaqués ou croyant l'être, Park et ses compagnons sont morts noyés.

A l'orée de son premier voyage, il est l'héritier de mappemondes où l'Afrique intérieure est souverainement inconnue ; à sa quête répond l'assurance de ces Africains qui rejettent comme « mensonge de Blancs » le peu qu'il leur rapporte d'un ailleurs d'où ils auraient quelque chose à apprendre. Mais au terme déjà de ce premier voyage, lorsque lui, hier, pauvre et malade, il revêt avec ses habits l'ascendant du savoir-faire d'Europe, son bienfaiteur d'hier murmure tristement : « Les hommes noirs ne sont rien. » Et lorsque son second voyage s'abîmera dans la violence, on croira entendre déjà ce que dira cent ans plus tard un autre voyageur, Charlie Marlow, d'une autre aire africaine : « Elle avait cessé d'être un espace vide au délicieux mystère — une tache blanche sur laquelle un enfant pouvait faire des rêves de gloire. Elle était devenue un lieu de ténèbres. » Décrivant « large comme la Tamise l'est à Westminster » le Niger de son premier voyage, Park le pare des prestiges qu'avait eus Londres pour un garçon des campagnes écossaises. Dix ans plus tard, ce qui l'entraînera, c'est la mission reçue de Westminster ; c'est dans la Tamise, cœur des ténèbres, qu'il se noiera. Il mourra comme le Kurtz de Conrad, cette figure de proue de l'Europe moderne, de sa propre démesure face à un peuple de bêtes et une nature spoliée.

C'est ainsi masqué qu'on le fera entrer dans l'histoire. Tout ce qu'on sait de lui dément cette figure, où les siens n'ont jamais voulu le reconnaître ; Alison Park mourra sans avoir voulu croire que son mari était mort, et leur fils Thomas partira à vingt-quatre ans, en 1827, à la recherche de son père, mourant de maladie peu après son arrivée à Accra. Elle est démentie surtout par le livre que voici, le récit de son premier voyage ; pour ménager à Park une place de martyr, l'hagiographie coloniale britannique enveloppera ce texte transparent

de gloses et paraphrases tendancieuses, comme pour dissimuler l'image d'une Afrique industrielle et souveraine qui en est le cœur lumineux.

Longtemps après cette mort inutile, on se désintéressera de l'Afrique. Ceux qui à partir des années 1850 pénètrent là où Park a voyagé, s'appellent Raffenel, Mage, Faidherbe, les premiers d'une séquelle de centurions venus briser la souveraineté africaine. Cent ans après Park commencera le règne des administrateurs coloniaux, transformant les nations vaincues en ethnies sans histoire. En Afrique intérieure, là où Park a trouvé le champ historique le plus dense, actif et prospère, la présence-absence coloniale fera de nouveau le vide : échanges interrompus, commerce démantelé, agriculture délaissée ou déviée, populations rabattues sur l'espace domestique, travailleurs drainés par l'émigration vers les zones côtières de mise en valeur. De ce qui semble n'avoir pas changé, la vie s'en est retirée. Cent cinquante ans après Park, viendra le temps des experts. Et si cette Ecosse semble avoir peu changé, que contemple du haut de son piédestal à Selkirk une bien laide statue de Park, c'est qu'elle est figée dans une stagnation mortelle, d'où beaucoup sont partis pour se faire déracineurs : ingénieurs, théoriciens, intendants du capitalisme agraire et industriel, puis de l'Empire britannique ; tandis que la classe ouvrière écossaise, avec sa forte proportion d'immigrés des Highlands et d'Irlande, payait d'une misère sans nom l'essor instable de l'industrie lourde.

Park n'a pas de place dans l'histoire. Ses découvertes n'en étaient pas ; les chemins qu'il a tracés n'ont mené nulle part. S'il s'est trompé, il l'a payé ; comme dit le psaume, il a rendu ce qu'il n'a jamais pris. De ce *Voyage* entre deux siècles, deux marées, deux Europes, il n'a ramené que quelques plantes depuis longtemps desséchées dans un musée de Londres, et ce récit sauvé du temps : ce livre à lire. Encore faut-il y porter en exergue que Park n'est pas notre contemporain ; que plus personne n'aura jamais son regard ; qu'à céder à la douceur de croire qu'on puisse être, en Afrique ou ailleurs, voyageur sans histoire, nous ne retrouverions, au mieux, que sa mort.

Adrian ADAMS

Je remercie John D. Hargreaves, professeur d'histoire à l'université d'Aberdeen, et Graham Elrick, à qui je dois d'avoir pu entrevoir d'Afrique l'Ecosse de Park. Les documents qu'ils m'ont fournis ont pu être utilement complétés par le dernier en date et sans doute le meilleur des livres sur Park, *Mungo Park the African Traveller* de Kenneth Lupton.

A. A.

[Table des matières](#)

Préface de M. MUNGO PARK

La relation de mon voyage, composée d'après les notes originales et les observations faites sur les lieux, et conservées avec beaucoup de difficulté, est offerte au public à la sollicitation des honorables membres de l'Association africaine, par qui j'ai été employé. Je désirerais que cette relation fût plus digne de leur protection. Dictée par la vérité, elle est simple, sans prétention à l'élégance, et n'a d'autre mérite que d'étendre jusqu'à un certain point les connaissances sur la géographie de l'Afrique. Ce fut dans cet espoir que mes services furent offerts à l'Association ; et j'espère n'avoir pas travaillé en vain. L'ouvrage doit parler pour lui-même. Je me serais abstenu de toutes réflexions préliminaires, si la justice et la reconnaissance ne me faisaient un devoir de publier celles qu'on va lire.

Au moment de mon retour d'Afrique, le comité de l'Association ² considérant le temps qu'il me faudrait pour préparer une relation détaillée, et désirant de satisfaire le plus promptement possible la curiosité que plusieurs membres de l'Association témoignaient à l'égard de mes découvertes, se détermina à en publier un abrégé d'après les informations verbales et par écrit que je leur fournirais, et d'y joindre un carte analogue. En conséquence, on distribua aux membres de l'Association un mémoire en deux parties. La première contenait l'extrait de mon voyage, par M. Bryan Edwards ; et la seconde, les observations géographiques du major James Rennell. Ce dernier y

² Ce comité est composés du comte de Moïra , du lord évêque de Landaff, de sir Joseph Banks, président de la Société royale de Londres ; de M. André Stewart et de M. Bryan Edwards.

Quant à l'institution de l'Association et aux découvertes faites avant mon expédition, l'Association en a rendu compte dans ses différents mémoires.

ajouta non-seulement une carte de ma route, tracée d'après mes esquisses et judicieusement corrigée, mais une carte générale, sur laquelle sont indiquées toutes les découvertes faites dans l'Afrique septentrionale, ainsi qu'une troisième carte, où il indiqua les variations de la boussole dans les mers qui entourent cet immense continent.

Il m'est donc impossible de taire combien je suis sensible à l'honneur que m'ont, fait ces deux écrivains. M. Edwards a daigné consentir que j'insérasse ce qu'il a dit dans différentes parties mon ouvrage ; et le major Rennell m'a permis d'orner ma relation de ses cartes, et d'y joindre ses observations dans leur entier.

Encouragé par tant de bienveillance, j'offre cet ouvrage au public, avec la certitude qu'il sera favorablement reçu ; certitude que je serais loin d'avoir sans un pareil secours. Peut-être quelques uns de mes souscripteurs croient-ils trouver ici des découvertes que je n'ai point faites, et des merveilles que je n'ai point vues ; et trompés dans leurs espérances, ils me disputeront le peu de mérite que je possède : mais quel que pénible que cela soit pour moi je m'en consolerais si les personnes distinguées sous les auspices desquelles j'ai entrepris, mon expédition sont satisfaites de la manière dont je l'ai exécutée, et si elles jugent que la relation que je leur présente est ce que j'ai tâché de la rendre, c'est-à-dire, un tableau simple et fidèle de mes courses et de mes observations.

[Table des matières](#)

[*Table des matières*](#)

Explication de quelques mots africains
qui se trouvent employés dans le cours de cet ouvrage.

Mansa	Roi ou gouverneur
Alkaïd	Principal magistrat d'une ville ou d'une province. Son emploi est héréditaire.
Douty	Ce titre est le même que celui d'Alkaïd. On s'en sert dans le centre de l'Afrique.
Palaver	C'est ainsi qu'on appelle une cour judiciaire et toute assemblée publique
Buschréen	Musulman.
Kafir	Païen ou infidèle.
Sonakie	Homme qui boit des liqueurs fortes.
Slatée	Nègre marchand d'esclaves.
Cofle ou Caffila	Caravane d'esclaves.
Barre	Monnaie fictive. Une barre vaut environ 2 schelings sterl.
Minkalli	Quantité d'or évaluée dix schelings sterl.
Kauris	Petits coquillages blancs qui servent de monnaie.
Korrée	Puits ou source.
Bentang	Espèce de théâtre qui sert de halle et de maison commune.
Baloun	Chambre où l'on loge les étrangers.
Soufrou	Outre.
Spahi	Amulette.
Kouskous	Maïs pilé et bouilli.
Sché-toulou	Beurre végétal.

[*Table des matières*](#)

[Table des matières](#)**I**

Motifs qui ont déterminé M. Mungo Park à entreprendre ce voyage. — Instructions qu'il reçoit à son départ. — Il arrive à Gillifrie sur la rivière de Gambie. — De là il se rend à Vintain. — Il décrit la nation des Feloups. — Il remonte la rivière pour se rendre à Jonkakonda. — Arrivée chez le docteur Laidley. — Observations sur Pisania et sur la factorerie anglaise qui y est établie. — Séjour à Pisania. — Maladie et convalescence de M. Mungo Park. — Description des environs de Pisania. — Préparatifs de départ pour pénétrer plus avant en Afrique.

Je revins des Indes orientales en 1793. Peu de temps après mon retour, j'appris que la société qui s'était formée à Londres pour faire faire des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique désirait trouver quelqu'un qui voulût pénétrer dans ce continent par la rivière de Gambie ³. Déjà connu du président ⁴ de la Société royale, je le priai de me recommander à celle des découvertes en Afrique.

Je savais que M. Houghton, capitaine d'infanterie et ancien major du fort de Gorée, était parti avec les instructions de la société pour remonter la rivière de Gambie, et qu'il y avait tout lieu d'appréhender qu'il n'eût péri par l'insalubrité du climat, ou par la perfidie des naturels de ces contrées. Mais, loin de me détourner de mon dessein, cet exemple me donna encore plus d'ardeur pour offrir mes services à la société des découvertes. Je désirais passionnément observer les productions d'un pays si peu fréquenté, et connaître par moi-même les mœurs et le caractère de ses habitants. Je me sentais bien capable de

³ On a cru longtemps que la rivière de Gambie était un bras du Niger, dont le Sénégal était un autre bras. M. Mungo Park vient de prouver le contraire, ainsi qu'on le verra dans cet ouvrage. Les Nègres appellent le Niger le Bafing, c'est-à-dire le fleuve Noir. (NdT)

⁴ Sir Joseph Banks, célèbre par son voyage autour du monde avec le capitaine Cook, et parce qu'il consacre une partie de son immense fortune à encourager les sciences. Il est à la tête de la société établie pour les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. (NdT)

supporter la fatigue, et je ne doutais pas que ma jeunesse et la force de mon tempérament ne me garantissent des funestes effets du climat.

Le salaire accordé par la société des découvertes était suffisant : je ne demandai point qu'on me promît d'autre récompense. Je crus que si j'avais le malheur de périr dans mon voyage toutes mes espérances à cet égard devaient périr avec moi ; mais, en même temps, je pensai que si je réussissais à faire mieux connaître à mes compatriotes la géographie de l'Afrique, et à ouvrir à leur ambition, à leur commerce, à leur industrie, de nouvelles sources de richesses, je pensai, dis-je, que ceux à qui j'avais affaire étaient des hommes d'honneur qui ne manqueraient pas de m'accorder tout ce que mes utiles travaux leur paraîtraient mériter.

Après avoir pris toutes les informations qu'elle jugea nécessaires, la société déclara qu'elle me croyait propre à remplir ses vues, et me reçut à son service. Puis, avec la générosité qui la distingue sans cesse, elle me donna tous les encouragements qui dépendaient d'elle, ou que je pouvais raisonnablement demander.

On décida d'abord que je partirais avec M. James Willis, qui venait d'être nommé consul en Sénégal, et qui en cette qualité semblait pouvoir m'être utile en Afrique ; mais le gouvernement lui ôta sa place avant qu'il eût le temps d'aller la remplir, et je fus privé de l'avantage que j'en attendais. La Société des découvertes ne négligea rien pour m'en dédommager. M. Henry Beaufoy, alors secrétaire de cette société, me recommanda fortement au docteur John Laidley, qui résidait depuis plusieurs années dans un comptoir que les Anglais ont sur la rivière de Gambie ; et il me donna en outre un crédit de deux cents livres sterling sur ce même docteur. J'arrêtai mon passage sur l'*Endeavour*⁵, petit navire qui allait dans la rivière de Gambie traiter de la cire et de l'ivoire, et était commandé par le capitaine Wyatt ; et j'attendis mon départ avec impatience.

Mes instructions étaient simples et concises. Elles m'enjoignaient de me rendre jusqu'aux bords du Niger, soit par Bambouk, soit par tout autre chemin qui me paraîtrait plus commode. Elles me recommandaient de tâcher de connaître exactement le cours de ce fleuve, depuis son embouchure jusqu'à sa source ; de visiter les principales

⁵ L'Entreprise. (NdT)

viles du pays qu'il arrose, surtout Tombut⁶ et Houssa ; et elles me laissaient ensuite la liberté de retourner en m'embarquant dans l'endroit qui me conviendrait.

Le 22 mai 1795, nous partîmes de Portsmouth. Le 4 juin nous découvriâmes les montagnes qui s'élèvent derrière Mogador, sur la côte d'Afrique ; et le 21 du même mois, après trente jours d'une navigation très agréable, nous jetâmes l'ancre à Gillifrie, ville située sur la rive septentrionale de la Gambie, vis-à-vis de l'île de Saint-Jacques, où les Anglais avaient autrefois un petit fort.

Le royaume de Barra, dans lequel se trouve la ville de Gillifrie, produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Mais le principal objet du commerce de ses habitants est le sel ; ils en chargent leurs canots, et remontent la rivière pour aller l'échanger à Barraconda, d'où ils rapportent du maïs, des étoffes de coton, des dents d'éléphant, une petite quantité de poudre d'or, et quelques autres objets.

Le nombre de canots et d'hommes, constamment employés à ce commerce, rend le roi de Barra plus formidable pour les Européens qu'aucun des autres chefs nègres des bords de la Gambie. C'est probablement ce qui a engagé ce prince à établir les droits que les commerçants de toutes les nations sont obligés de lui payer, à leur entrée dans la rivière ; droits qui s'élèvent à près de vingt livres sterling pour chaque navire, de quelque grandeur qu'il soit. L'*alkaïd*, ou gouverneur de Gillifrie, perçoit ordinairement lui-même ces droits, et alors il ne manque pas d'avoir à sa suite un grand nombre de subordonnés, parmi lesquels il en est plusieurs qui par leurs fréquents rapports avec les Anglais sont parvenus à parler la langue anglaise. Mais ils sont en général très bruyants et très importuns ; et ils demandent tout ce qui leur fait plaisir avec tant d'ardeur et de persévérance que, pour se délivrer d'eux, on est presque toujours obligé de le leur accorder.

Le 23 juin, nous partîmes de Gillifrie, et nous arrivâmes à Vintain, ville éloignée de la première d'environ deux milles, et située au fond d'une crique sur le bord méridional de la rivière. Vintain est très fréquenté par les Européens, à cause de la grande quantité de cire qu'ils y trouvent à acheter, et qui est ramassée dans les bois par les Feloups,

⁶ Les Anglais appellent cette ville Tombuctou ; et c'est d'après les Nègres. (NdT)

nation sauvage et insociable. Le pays des Feloups est très étendu et produit beaucoup de riz. Ils en fournissent à ceux qui font le commerce sur les rivières de Gambie et de Cassamansa, et ils leur vendent aussi des chèvres et de la volaille à un prix modique.

Le miel que les Feloups ramassent avec la cire est consommé par eux. Ils l'emploient à faire un breuvage enivrant qui ressemble beaucoup à l'hydromel des Anglais.

Pour trafiquer avec les Européens, les Feloups se servent ordinairement d'un courtier mandingue⁷, qui parle un peu anglais, et est bien au fait du commerce. Après avoir conclu le marché, le courtier, d'accord avec l'Européen, reçoit seulement une partie du paiement, qu'il remet au Feloup qui l'a employé comme si c'était le tout ; et quand le Feloup est parti on lui donne le reste, qu'on appelle avec raison l'*argent fraudé*, et qu'il garde pour prix de sa peine.

La langue des Feloups ne ressemble pas aux idiomes des autres Nègres, et les Européens ne cherchent point à l'apprendre, parce que, comme je viens de le dire, ils ne traitent avec eux que par l'entremise des Mandingues. Les noms de nombres de cette langue sont :

un	<i>enory</i>
deux	<i>sickaba</i> ou <i>coukaba</i>
trois	<i>sisagie</i>
quatre	<i>sibakier</i>
cinq	<i>foutouck</i>
six	<i>foutouck-enory</i>
sept	<i>foutouck-coukaba</i>
huit	<i>foutouck-sisagie</i>
neuf	<i>foutouck-sibakier</i>
dix	<i>sibankonyen</i>

Le 26 juin nous quittâmes Vintain, et nous continuâmes à remonter la rivière, jetant l'ancre toutes les fois que la marée nous était contraire, et nous faisant souvent touer par notre canot. La rivière de Gambie est profonde et vaseuse. Ses bords sont couverts d'épais mangliers, et tout le pays qu'elle arrose paraît plat et marécageux.

⁷ Les Mandingues sont intelligents, civils, hospitaliers et mahométans zélés.

La Gambie abonde en poisson. Il y en a quelques espèces excellentes, mais je ne me rappelle pas en avoir vu aucune qui soit connue en Europe. A l'entrée de la rivière, les requins sont très communs ; et plus haut on trouve beaucoup de crocodiles et d'hippopotames. Ces derniers animaux devraient être appelés les éléphants marins, et parce qu'ils sont d'une grosseur énorme, et parce que leurs dents fournissent de très bel ivoire. Ils sont amphibies ; ils ont les jambes très courtes, très grosses, et le pied fourchu. Ils se nourrissent d'herbe, d'arbustes qui croissent sur le bord de l'eau, et de branches d'arbres. On les voit rarement s'écarter de la rivière ; et s'ils sont sur le bord, et qu'ils entendent l'approche d'un homme, ils plongent à l'instant. J'en ai vu beaucoup, et ils m'ont toujours paru plus craintifs que disposés à attaquer.

Six jours après notre départ de Vintain, nous arrivâmes à Jonkakonda, lieu très commerçant, et où notre navire devait prendre une partie de son chargement. Le lendemain matin, les négociants européens des diverses factoreries vinrent chercher leurs lettres, et s'informer de la nature et de la valeur de la cargaison.

Le capitaine expédia un message au docteur Laidley, pour lui apprendre mon arrivée. Le docteur se rendit le jour suivant à Jonkakonda. Je lui remis la lettre de M. Beaufoy, et il m'invita très amicalement à demeurer chez lui jusqu'à ce que j'eusse occasion de poursuivre mon voyage. Cette offre était trop avantageuse pour que je pusse balancer à l'accepter. Le docteur me procura un cheval et un guide, et le lendemain ⁸ au point du jour je partis de Jonkakonda, et à onze heures j'arrivai à Pisania, où le docteur m'avait fait préparer une chambre dans sa maison, avec tout ce qui m'était nécessaire.

Pisania est un petit village situé sur les bords de la Gambie, à seize milles au-dessus de Jonkakonda. Les Anglais l'ont bâti dans les Etats du roi de Yany. Il leur sert de factorerie, et n'est habité que par eux et par leurs domestiques nègres. A mon arrivée, les seuls Blancs qui y résidassent étaient le docteur Laidley et les deux frères Ainsley ; mais leurs domestiques étaient en grand nombre. Ces messieurs jouissaient d'une parfaite sécurité sous la protection du roi de Yany. D'ailleurs, étant estimés et respectés par les naturels, ils ne manquaient de rien de

⁸ Le 5 juillet.

ce que le pays peut produire. La plus grande partie du commerce des esclaves, de l'ivoire et de l'or était dans leurs mains.

Me trouvant établi commodément et pour quelque temps, mon premier soin fut d'apprendre le mandingue, qui est la langue la plus répandue dans cette partie de l'Afrique, et sans laquelle j'étais bien persuadé que je ne pourrais jamais acquérir une connaissance étendue du pays et de ses habitants. Le docteur Laidley m'aida beaucoup dans l'exécution de ce projet. Un long séjour à Pisania, et des relations continuelles avec les Nègres, lui ont rendu leur langue très familière.

Après l'étude du mandingue, ce qui m'occupait le plus était de prendre des informations sur les contrées que je me proposais de parcourir. Pour cela on me conseilla de m'adresser à certains marchands qu'on désigne sous le nom de *slatées*. Ce sont des Nègres libres, qui jouissent d'une grande considération dans le pays, et dont le principal commerce consiste à vendre des esclaves qu'ils amènent du centre de l'Afrique. Malgré ce qu'on m'avait dit de ces *slatées*, je m'aperçus bientôt qu'on ne pouvait pas se fier beaucoup à leurs récits, car ils se contredisaient l'un l'autre sur les objets les plus importants, et ils semblaient tous opposés à ce que j'allasse plus loin, ce qui augmentait le désir que j'avais de voir les lieux dont ils me parlaient, et de juger par moi-même sur quoi je devais compter.

Ces recherches et l'observation des mœurs et des usages d'un pays si peu connu des Européens, et où la nature a placé tant d'objets étonnants, me firent passer le temps d'une manière assez agréable. Je commençais à me flatter que j'échapperais à la maladie à laquelle les Européens sont ordinairement sujets lorsqu'ils arrivent dans des climats chauds. Mais le 31 juillet je m'exposai imprudemment au serein, en voulant observer une éclipse de lune pour déterminer la longitude de Pisania, et le lendemain je fus attaqué d'une fièvre ardente. La maladie me força de garder la chambre pendant la plus grande partie du mois d'août. Ma convalescence fut ensuite très lente. Je profitai de tous les moments où je pus me promener dans la campagne, afin d'en examiner les productions. Un jour qu'il faisait très chaud ⁹, j'allai plus loin que de coutume ; la fièvre me reprit, et je fus de nouveau obligé de garder le lit.

⁹ Le 10 septembre.

Cependant cette fièvre n'était pas aussi violente qu'auparavant, et au bout de trois semaines je fus en état de profiter des beaux jours pour renouveler mes excursions botaniques. Lorsque la pluie ne me permettait pas de sortir, je m'amusais à dessiner des plantes.

Les soins attentifs du docteur Laidley contribuèrent beaucoup à ma guérison. Sa société et son intéressante conversation me firent passer rapidement les heures de cette triste saison où la pluie tombe en torrents, où le jour on est accablé d'une chaleur suffocante, et la nuit épouvanté par le bruit d'innombrables crapauds, les cris aigus des jackals et les profonds hurlements des hyènes ; concert horrible qui n'est interrompu que par des coups de tonnerre, dont on ne peut se former une idée que quand on les a entendus.

Le pays n'étant qu'une plaine immense, presque entièrement couverte de bois, il offre à la vue une ennuyeuse et triste uniformité. Mais, si la nature lui a refusé les beautés romantiques d'un paysage varié, sa main libérale lui accorde des avantages plus importants, la fertilité et l'abondance. La moindre culture lui fait produire une suffisante quantité de grain ; le bétail y trouve de riches pâturages, et les habitants pêchent beaucoup d'excellent poisson, soit dans la rivière de Gambie, soit dans la crique de Walli.

Les espèces des grains les plus communs dans ces contrées sont le maïs ¹⁰, deux sortes de millet ¹¹, que les Nègres appellent *souno* et *sanio*, le millet noir ¹², connu dans le pays sous le nom de *bassi woulima*, et le millet de deux couleurs, sous celui de *bassiqui*.

On y recueille aussi beaucoup de riz. En outre, les habitants des environs des villes et des villages ont des jardins qui produisent des oignons, des patates, des ignames, du manioc dont on fait la cassave, des pistaches, des giraumons, des citrouilles, des pastèques, et d'autres bons légumes.

Je vis aussi près des villes de petits champs de coton et d'indigo : la première de ces plantes fournit de quoi se vêtir, et la seconde le

¹⁰ Qu'on appelle aussi blé d'Inde et blé de Turquie.

¹¹ *Holcus spicatus*.

¹² *Holcus niger*.

moyen de teindre les étoffes en beau bleu. Je dirai plus bas de quelle manière les Nègres font cette teinture.

Pour préparer le grain dont ils se nourrissent, les Nègres se servent d'un grand mortier qu'ils appellent un *paloun*. Là ils le pilent jusqu'à ce qu'il soit séparé de son enveloppe, et ensuite ils le vannent à peu près de la même manière qu'on vanne le froment en Angleterre. Lorsque le grain est bien net, ils le remettent dans le mortier, et le pilent de nouveau jusqu'à ce qu'il soit en farine. Cette farine se prépare différemment dans les divers cantons de la Négritie. Mais la manière de la préparer la plus ordinaire sur les bords de la Gambie est d'en faire une espèce de pouding, qu'on appelle *kouskous*.

Pour faire le kouskous, on commence par humecter la farine avec de l'eau ; après quoi on la bat dans une grande calebasse, jusqu'à ce qu'elle devienne grainue comme du sagou. Alors on la met dans un pot de terre, dont le fond est percé de beaucoup de petits trous ; et, ce pot étant placé sur un autre qui n'est point percé, on les lutte bien ensemble avec de la farine délayée, ou même avec de la bouse de vache ; puis on les met sur le feu. Le pot de dessous est ordinairement rempli d'eau dans laquelle il y a de la viande, et dont la vapeur pénétrant à travers les trous de celui qui est au-dessus ramollit et cuit le kouskous. La farine ainsi préparée est un mets très estimé dans les diverses contrées africaines que j'ai visitées. J'ai ouï dire qu'elle était également en usage sur toute la côte de Barbarie, et qu'elle y avait le même nom : il est donc probable que c'est une coutume que les Nègres ont empruntée des Maures ¹³.

Pour varier leurs mets, les habitants de la Négritie font avec de la farine un autre pouding qu'ils appellent *niling*. Ils ont aussi différentes manières de préparer le riz.

Ils ne manquent donc pas de nourriture végétale ; et les dernières classes d'entre eux ne sont pas entièrement privées d'autres aliments.

Leurs animaux domestiques sont les mêmes qu'en Europe. On trouve des cochons dans les bois, mais la chair n'en est pas estimée.

¹³ Il me semble qu'il est tout aussi probable que les Maures l'ont empruntée des Nègres ; car si, comme on le prétend, les Schangallas ou Nègres sont les premiers habitants de l'Afrique, ils peuvent fort bien avoir inventé la manière de faire le kouskous. (NdT)

Peut-être que l'horreur que les mahométans ont pour ces animaux s'est étendue jusque chez les païens ¹⁴. La Négritie fournit de la volaille de toute espèce, à l'exception des poules d'Inde. Les pintades et les perdrix rouges y abondent ; et les forêts sont remplies d'une petite espèce de gazelle, dont la chair est avec raison singulièrement prisée.

Les autres animaux sauvages les plus communs dans le pays des Mandingues sont la hyène, la panthère et l'éléphant. Quand on sait quel parti les habitants de l'Inde tirent de l'éléphant, on est étonné que les Africains n'aient pu, dans aucune partie de leur vaste continent, trouver le moyen d'appriivoiser cet animal puissant et docile, et de rendre sa force utile à l'homme. Lorsque je racontai aux Nègres comment les Indiens se servaient de l'éléphant, ils sourirent de mépris et s'écrièrent : « Mensonge d'un homme blanc ¹⁵ ! »

Les Nègres tuent souvent l'éléphant avec des armes à feu. Ils lui font la chasse pour se nourrir de sa chair, qu'ils regardent comme très délicate, et surtout pour avoir ses dents, qu'ils vendent à ceux qui font le commerce avec les Européens.

L'âne est la seule bête de somme dont on se sert dans toute l'étendue de la Négritie. On n'y connaît nullement l'art d'employer les animaux dans les travaux de l'agriculture ; conséquemment, on n'y fait point usage de la charrue. Le principal instrument aratoire est la houe, qui est différente dans chaque canton. Les seuls esclaves travaillent à la terre.

Le 6 octobre, les eaux de la Gambie s'élevèrent à la plus grande hauteur. Elles dépassèrent de quinze pieds la crue des plus hautes marées. Ensuite elles diminuèrent, d'abord avec lenteur, puis très rapidement. Quelquefois elles baissaient de plus d'un pied en vingt-quatre heures. Enfin, au commencement de novembre les eaux étaient à leur hauteur ordinaire, et la marée montait et descendait comme de coutume. Lorsque la rivière eut diminué, et que les pluies cessèrent, je recouvrai ma santé, et je songai à mon départ ; car le temps sec est le

¹⁴ L'horreur que les habitants de l'Afrique ont pour le cochon ne vient point des mahométans. Les Juifs la tenaient des Egyptiens, qui la tenaient eux-mêmes des Ethiopiens ; et ceux-ci la tenaient sans doute de quelque peuple plus ancien. (*NdT*)

¹⁵ Tobaubo fonnio.

plus favorable pour voyager. Les habitants avaient achevé leur récolte, et les provisions étaient partout abondantes et à bon marché.

Le docteur Laidley avait été appelé par des affaires de commerce à Jonkakonda. Je lui écrivis pour le prier d'engager les *slatées*, ou marchands d'esclaves, de me faire voyager avec la première caravane¹⁶ qui partirait pour l'intérieur du pays. En même temps, je le chargeai de m'acheter un cheval et deux ânes. Quelques jours après, le docteur revint à Pisanía et m'apprit qu'une caravane devait partir dans le cours de la saison ; mais que, comme la plupart des marchands qui la composaient n'avaient pas encore achevé l'assortiment de leurs emplettes, on ne savait pas précisément dans quel temps elle se mettrait en route.

Ne connaissant nullement le caractère des *slatées* et des autres personnes qui devaient former la caravane, trouvant qu'ils montraient plus de répugnance que d'inclination à prendre un engagement à mon égard, voyant enfin que l'époque de leur départ était très incertaine, je résolus de profiter de la belle saison et de voyager sans eux.

Le docteur Laidley m'approuva, et me promit tous les secours qui étaient en son pouvoir pour me mettre en état de faire mon voyage avec agrément et sécurité.

Je m'occupai aussitôt des préparatifs de mon départ. Mais, avant de me séparer de l'ami généreux dont la bienveillance et les affections ne se sont pas un instant démenties¹⁷, avant de quitter, pour plusieurs mois, les contrées qu'arrose la Gambie, je crois qu'il est nécessaire que je fasse connaître les diverses nations de Nègres qui vivent sur les bords de cette rivière fameuse, et les relations qu'elles ont avec les peuples européens qui vont trafiquer dans cette partie de l'Afrique. Je vais consacrer le chapitre suivant aux observations que j'ai faites sur ce sujet.

[Table des matières](#)

¹⁶ Dans la langue mandingue, une caravane s'appelle *coffle*.

¹⁷ Depuis ce temps-là, le docteur Laidley a, à mon grand regret, payé sa dette à la nature. A la fin de 1797, il quitta l'Afrique dans le dessein de retourner en Angleterre, par les Antilles ; mais il mourut peu après son arrivée à la Barbade.

II

Description des Feloups, des Yolofo, des Foulahs et des Mandingues. — Détails sur le commerce que les Européens font dans la rivière de Gambie, et sur celui que les habitants des environs de l'embouchure de cette rivière font avec les habitants de l'intérieur de l'Afrique. — Leur manière de vendre et d'acheter.

Quoique les habitants des bords de la rivière de Gambie forment plusieurs peuplades qui prennent des noms différents, et ont chacune leur gouvernement particulier, je crois qu'on ne doit les diviser qu'en quatre nations principales : les Feloups, les Yolofo, les Foulahs et les Mandingues.

La religion mahométane a fait de grands progrès parmi ces nations, et chaque jour elle en fait de nouveaux. Malgré cela, les gens du peuple, soit libres, soit esclaves, conservent les aveugles et innocentes superstitions de leurs ancêtres, ce qui fait que les mahométans les appellent *kafirs*, c'est-à-dire infidèles.

Il me reste peu à ajouter à ce que j'ai dit des Feloups dans le chapitre précédent. Ils sont d'un caractère triste, et on dit qu'ils ne pardonnent jamais une injure. On prétend même qu'ils lèguent leur haine à leurs enfants, comme un héritage sacré ; de sorte qu'un fils croit qu'il est de son devoir de venger l'offense qu'a reçue son père. Ils boivent beaucoup d'hydromel dans leurs fêtes, et leur ivresse est presque toujours accompagnée de querelles. Or, si dans quelque-une de ces querelles un homme perd la vie, l'aîné de ses fils prend ses sandales, et les porte chaque année le jour de l'anniversaire de sa mort, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de le venger. Rarement le meurtrier échappe à ce long ressentiment.

Mais ce penchant féroce et indomptable est contrebalancé par plusieurs bonnes qualités. Les Feloups sont très reconnaissants, ils

conservent la plus grande affection pour leurs bienfaiteurs, et ils rendent tout ce qu'on leur confie avec une fidélité admirable. Pendant la guerre actuelle, ils ont plusieurs fois pris les armes, pour défendre les navires marchands des Anglais contre les corsaires français. Souvent une grande quantité de marchandise anglaise a été longtemps déposée à Vintain, sous la garde des Feloups qui, dans ces occasions, n'ont jamais manqué ni de loyauté ni d'exactitude. Combien il serait à désirer qu'une nation si courageuse et si fidèle pût être adoucie et civilisée par le bienveillant esprit du christianisme !

Les Yoloofs sont une nation active, puissante et belliqueuse. Ils habitent une partie du vaste territoire qui s'étend entre le Sénégal et le territoire qu'occupent les Mandingues sur le bord de la Gambie. Ils diffèrent des Mandingues non seulement par le langage, mais par les traits, et même un peu par la couleur. Ils n'ont point le nez aussi épaté, ni les lèvres aussi épaisses que la plupart des autres Africains. Leur peau est extrêmement noire, et les Blancs qui font le commerce des esclaves les regardent comme les plus beaux Nègres de cette partie du continent.

Les Yoloofs sont divisés en plusieurs royaumes ou Etats indépendants, qui sont fréquemment en guerre entre eux, ou avec leurs voisins. Leurs mœurs, leurs superstitions et leur gouvernement ont plus de rapport avec ceux des Mandingues qu'avec ceux d'aucune autre nation ; et ils les surpassent dans l'art de fabriquer la toile de coton. Ils filent aussi la laine avec plus de finesse ; ils la tissent en étoffe plus large, et ils la teignent beaucoup mieux.

Leur langue est, dit-on, abondante et très expressive. Souvent les Européens qui trafiquent au Sénégal l'apprennent. Je ne la connais que fort peu, mais j'ai conservé leurs noms de nombres. Les voici :

un	<i>win</i>
deux	<i>yar</i>
trois	<i>yat</i>
quatre	<i>yanet</i>
cinq	<i>jeudom</i>
six	<i>jeudom-win</i>
sept	<i>jeudom-yar</i>
huit	<i>jeudom-yat</i>

neuf	<i>jeudom-yanet</i>
dix	<i>fouk</i>
onze	<i>fouk-aug-win</i>

Les Foulahs ¹⁸, ou du moins ceux d'entre eux qui habitent près de la Gambie, ont la peau d'un noir peu foncé, les cheveux soyeux et les traits agréables. Très attachés à la vie pastorale et agricole, ils se sont répandus dans plusieurs royaumes de cette côte, pour y être bergers et laboureurs, et ils paient un tribut aux souverains du pays où ils cultivent des terres.

Comme pendant mon séjour à Pisanía je n'ai pas pu acquérir beaucoup de connaissances sur les mœurs et le caractère de cette nation, je n'en dirai ici rien de plus, mais j'en parlerai lorsque je ferai le récit de mon voyage à Bondou, parce que ce fut là que j'eus l'occasion de fréquenter les Foulahs.

Les Mandingues sont les plus nombreux habitants des divers cantons de l'Afrique que j'ai parcourus, et leur langue est parlée ou du moins entendue dans presque toute cette partie du continent ¹⁹. Voici quels sont leurs noms de nombres :

un	<i>killin</i>
deux	<i>foula</i>
trois	<i>sabba</i>
quatre	<i>nani</i>
cinq	<i>loulo</i>
six	<i>woro</i>
sept	<i>oronglo</i>
huit	<i>sie</i>
neuf	<i>konounta</i>
dix	<i>tang</i>
onze	<i>tan-ning-killin</i>

Je pense que ces Nègres portent le nom de Mandingues parce que leurs pères sont sortis du pays de Manding, qui est dans le centre de l'Afrique, et dont j'aurai, par la suite, occasion de parler. Loin

¹⁸ On les appelle aussi *Pholeys*.

¹⁹ Dans les voyages de Francis Moore, on trouve un vocabulaire de la langue mandingue, très étendu et en général correct.

d'imiter le gouvernement de leur ancienne patrie, lequel est républicain, ils n'ont formé dans le voisinage de la Gambie que des Etats monarchiques. Cependant, le pouvoir de leurs rois n'est pas illimité. Dans toutes les affaires importantes, ces princes sont obligés de convoquer une assemblée des plus sages vieillards, dont les conseils le dirigent, et sans lesquels ils ne peuvent ni déclarer la guerre ni conclure la paix.

Dans toutes les grandes villes, ils ont un premier magistrat, qui porte le titre d'alkaïd et dont la place est héréditaire. Cet alkaïd est chargé de maintenir l'ordre dans la ville, de percevoir les droits qu'on impose aux voyageurs et de présider toutes les séances de la juridiction du lieu et l'administration de la justice.

La juridiction est composée de vieillards de condition libre, et on appelle leur assemblée un *palaver*. Elle tient ses séances en plein air et avec beaucoup de solennité. Là, les affaires sont examinées avec franchise, les témoins publiquement entendus, et les décisions des juges reçues ordinairement avec l'approbation de tous les spectateurs.

Comme les Nègres n'ont point de langue écrite, ils jugent en général les affaires d'après leurs anciennes coutumes. Mais, depuis que la loi de Mahomet a fait de grands progrès parmi eux, les sectateurs de cette croyance ont insensiblement introduit avec leurs préceptes religieux plusieurs des institutions civiles du prophète ; et lorsque le Koran ne leur paraît pas assez clair ils ont recours à un commentaire intitulé *Al Scharra*, qui contient, dit-on, une exposition complète des lois civiles et criminelles de l'islamisme, très bien mises en ordre.

La nécessité d'avoir souvent recours à des lois écrites, que les Nègres qui professent encore le paganisme ne connaissent pas, fait qu'il y a dans leurs palavers ce que je ne m'attendais guère à trouver en Afrique, c'est-à-dire des gens qui exercent la profession d'avocat ou d'interprète des lois ; et il leur est permis de comparaître et de plaider, soit pour l'accusateur, soit pour l'accusé, de la même manière que dans les tribunaux de la Grande-Bretagne. Ces avocats nègres sont mahométans ; ils ont fait, ou du moins ils affectent d'avoir fait, une étude particulière des lois du prophète ; et, si j'en peux juger par leurs plaidoyers que j'allais souvent entendre, ils égalent dans l'art de la chicane et des cavillations les plus habiles plaideurs d'Europe.

Tandis que j'étais à Pisania, il y eut un procès qui fournit aux jurisconsultes mahométans l'occasion de déployer tout leur savoir et leur dextérité. Voici de quoi il s'agissait. Un âne appartenant à un Nègre serawoulli, habitant d'un des cantons qui avoisinent le Sénégal, était entré dans le champ de blé d'un Mandingue et y avait fait de grands dégâts. Le Mandingue, voyant l'animal dans son champ, le saisit, tira son couteau et l'égorgea. Aussitôt le Serawoulli fit convoquer un palaver et demanda à être indemnisé de la perte de son âne, qu'il portait à un très haut prix. Le Mandingue avouait qu'il avait tué l'âne, mais il prétendait être affranchi de toute indemnité, parce que le dommage commis dans son blé égalait au moins le prix qu'on demandait pour l'animal. L'objet de la question était de prouver ce fait, et les savants avocats parvinrent si bien à embrouiller l'affaire qu'après trois jours de plaidoirie les juges se séparèrent sans avoir rien décidé ; et il fallut, je crois, tenir un second palaver.

Les Mandingues se montrent en général d'un caractère doux, sociable et bienveillant. Les hommes de cette nation sont, pour la plupart, d'une taille au-dessus de la médiocre, bien faits, robustes, et capables de supporter de grands travaux. Les femmes sont bonnes, vives et jolies. Les deux sexes se vêtissent de toile de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les hommes ont des caleçons qui descendent jusqu'à mi-jambe et une tunique flottante, assez semblable à un surplis. Ils portent des sandales et des bonnets de coton. L'habillement des femmes consiste en deux pièces de toile, de six pieds de long et de trois pieds de large ; l'une ceinte autour de leurs reins, et tombant jusqu'à la cheville du pied, fait l'effet d'une jupe ; l'autre enveloppe négligemment leur sein et leurs épaules.

Cette description du vêtement des Nègres Mandingues convient à celui de tous les habitants de cette partie de l'Afrique. Il n'y a de modes particulières que dans la coiffure des femmes.

Dans les contrées arrosées par la Gambie, les femmes ont une coiffure qu'elles appellent *jalla*. C'est une étroite bande de coton qui, à partir du front, leur fait plusieurs fois le tour de la tête. A Bondou, elles portent plusieurs tours de grains de verroterie blanche, avec une petite plaque d'or sur le milieu du front. Dans le Kasson, les dames parent leur tête de petits coquillages blancs, qu'elles arrangent d'une manière très agréable. Dans le Kaarta et dans le Ludamar, elles se ser-

vent d'un coussinet pour lever leurs cheveux très haut, comme le faisaient autrefois les Anglaises ; et ce coussinet est orné de morceaux d'une espèce de corail qu'on pêche dans la mer Rouge, et que les pèlerins qui reviennent de La Mecque vendent fort cher.

Dans la construction de leurs habitations, les Mandingues suivent l'usage de toutes les autres nations de cette partie du continent. Ils se contentent de chaumières petites et commodes. Un mur de terre d'environ quatre pieds de haut, sur lequel est une couverture conique, faite de bambou et de chaume, sert pour la demeure du roi, comme pour celle du plus humble esclave. Leurs meubles sont également simples. Leurs lits sont faits d'une claie de roseau, placée sur des pieux de deux pieds de haut et couverte d'une natte ou d'une peau de bœuf. Une jarre, quelques vases d'argile pour faire cuire leur manger, quelques gamelles, quelques calebasses et un ou deux tabourets composent le reste de leur ameublement.

Tous les Mandingues de condition libre ont plusieurs femmes, et c'est sans doute pour prévenir les disputes entre elles qu'elles ont chacune leur chaumière particulière. Toutes ces chaumières appartenant à la même famille sont entourées d'un treillis de bambou fait avec beaucoup d'art, et forment ce qu'on appelle un *sirk* ou *sourk*. Plusieurs de ces enclos, séparés par d'étroits passages, composent une ville, mais les chaumières sont placées avec beaucoup d'irrégularité, et suivant le caprice de celui à qui elles appartiennent. La seule chose à laquelle on paraît faire attention, c'est de mettre la porte vis-à-vis du sud-ouest, afin que la brise de mer entre directement.

Il y a dans chaque ville une espèce de grand théâtre, qu'on appelle *bentang*, et qui sert de maison de ville. Il est fait de roseaux entrelacés, et ordinairement placé sous un grand arbre, qui le met à l'abri du soleil. C'est là qu'on traite les affaires publiques et qu'on juge les procès. Là aussi, les oisifs et les paresseux vont fumer leur pipe, et apprendre les nouvelles.

En plusieurs endroits les mahométans ont des missouras ou mosquées, où ils s'assemblent pour dire les prières prescrites par le Koran.

Il ne faut pas oublier que dans ce que je viens de rapporter des Mandingues je n'ai entendu parler que de ceux qui sont libres et qui forment tout au plus le quart des habitants de ces contrées. Les autres

trois quarts sont nés dans l'esclavage, et n'ont aucune espérance d'en sortir. Ils cultivent la terre, ils soignent le bétail, et sont chargés de tous les travaux serviles, de même que les Nègres des colonies des Indes occidentales.

Cependant le Mandingue libre n'a pas le droit d'ôter la vie à son esclave, ni même de le vendre à un étranger, à moins qu'il n'ait fait juger publiquement par un palaver, si l'esclave mérite d'être puni. Les seuls esclaves nés dans le pays ont le privilège de pouvoir invoquer les lois pour ne pas en sortir. Les prisonniers de guerre, les malheureux condamnés à l'esclavage pour avoir commis quelque crime, ou pour dettes, et tous les infortunés qu'on tire du centre de l'Afrique et qu'on vient vendre sur la côte, n'ont aucun droit de réclamer contre les injustices de leurs maîtres, qui peuvent les traiter et en disposer à leur fantaisie.

Il arrive quelquefois que, lorsqu'il n'y a point sur la côte des navires européens, un maître indulgent et généreux admet au nombre de ses domestiques les esclaves qu'il avait achetés pour revendre. Dès lors, les enfants de ces esclaves jouissent des mêmes privilèges que ceux qui sont nés dans le pays.

Les observations qu'on vient de lire sur les diverses nations qui habitent les bords de la Gambie sont, je crois, tout ce que je dois en dire au commencement de mon voyage. Quant aux Mandingues, j'aurai encore souvent occasion d'en parler. Plusieurs détails qui les concernent seront nécessairement entremêlés dans ma relation, et les autres se trouveront rassemblés à la fin, avec les remarques que j'ai faites sur le pays et sur le climat, et que je n'ai pas pu convenablement insérer dans mes récits.

Le reste de ce chapitre n'a rapport qu'au commerce que les nations européennes font avec les Africains dans la rivière de Gambie, et au trafic qu'il occasionne entre les habitants de la côte et les peuples de l'intérieur de l'Afrique.

Le premier établissement que les Européens ont fait sur les bords de cette fameuse rivière est une factorerie des Portugais, et c'est à cela qu'on doit attribuer l'usage que les Nègres font encore d'un grand nombre de mots de la langue portugaise. Les Hollandais, les Français, les Anglais ont successivement eu des comptoirs sur la côte, mais le

commerce de la Gambie a été pendant longtemps un monopole des Anglais. On voit dans les voyages de Francis Moore ce qu'étaient, en 1730, les établissements de la compagnie anglaise sur les bords de cette rivière. Alors la seule factorerie de James avait un gouverneur, un sous-gouverneur, deux autres principaux officiers, huit facteurs, treize écrivains, vingt employés subalternes, une compagnie de soldats, trente-deux Nègres domestiques, des barques, des chaloupes, des canots avec leurs équipages. Elle avait, en outre, huit factoreries subordonnées en différentes parties de la rivière.

Depuis ce temps-là, le commerce des Européens devenant libre dans cette partie de l'Afrique fut presque anéanti. Les Anglais n'y envoient plus que deux ou trois navires par an, et je sais que ce qu'ils exportent ne s'élève pas à plus de vingt mille livres sterling. Les Français et les Danois y font encore quelque trafic, et les Américains des Etats-Unis ont essayé dernièrement d'y envoyer quelques navires.

Les marchandises qu'on porte d'Europe dans la rivière de Gambie consistent en armes à feu, munitions, ferrements, liqueurs spiritueuses, tabac, bonnets de coton, une petite quantité de drap large, quelque quincaillerie, un petit assortiment des marchandises des Indes, de la verroterie, de l'ambre et quelques autres bagatelles. On reçoit en échange des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, de la cire et des cuirs. Les esclaves sont le principal article ; malgré cela les Européens qui traitent dans la rivière de Gambie n'en tirent pas à présent tous ensemble mille par an.

La plupart de ces infortunés sont conduits de l'intérieur de l'Afrique sur la côte par des caravanes qui s'y rendent à des époques fixes. Souvent ils viennent de très loin, et leur langage n'est nullement entendu par les nations qui vivent dans le voisinage de la mer. Je dirai par la suite tout ce que j'ai recueilli sur la manière dont on se procure ces esclaves.

Lorsqu'à leur arrivée sur la côte, il ne se présente pas une prompte occasion de les vendre avec avantage, on les distribue dans les villages voisins, jusqu'à ce qu'il paraisse quelque navire d'Europe, ou que des spéculateurs nègres les achètent. Pendant ce temps-là, ces malheureux restent continuellement enchaînés deux à deux ; on les fait tra-

vailler à la terre ; et, je le dis avec peine, on leur donne très peu de nourriture, et on les traite fort durement.

Le nombre des acheteurs européens qui se trouvent sur la côte à l'arrivée des caravanes fait varier le prix des esclaves, mais ordinairement un homme de seize à vingt-cinq ans, et d'une bonne constitution, se vend de 18 à 20 livres sterling.

L'on a déjà vu dans le chapitre précédent que les marchands nègres qui conduisent les caravanes s'appellent des *slatées*. Indépendamment des esclaves et des marchandises qu'ils portent pour les Blancs, ils vendent aux nègres de la côte du fer natif, des gommés odorantes, de l'encens et du *schétoulou*, ce qui signifie littéralement « beurre d'arbre », ou beurre végétal. Ce beurre est extrait d'une espèce de noix, par le moyen de l'eau bouillante, ainsi que je l'expliquerai par la suite. Il ressemble au beurre ordinaire, en a la consistance, et le remplace très bien. On s'en sert aussi au lieu d'huile. Les Nègres en font une grande consommation, et par conséquent il est toujours très recherché.

Pour payer les objets qu'ils reçoivent de l'intérieur, les habitants de la côte lui fournissent du sel, chose rare et précieuse dans ces contrées, ainsi que je l'ai fréquemment et péniblement éprouvé dans le cours de mon voyage. Cependant les Maures y en vendent aussi une quantité considérable, qu'ils tirent des marais salants du grand désert, et ils prennent en retour du blé, des toiles de coton et des esclaves.

Dans le premier temps des échanges de ces divers objets, le défaut de monnaie ou de quelque autre signe représentatif de la valeur des marchandises a dû souvent occasionner de l'embarras, et empêcher qu'on pût établir une juste balance. Pour remédier à cet inconvénient, les Nègres du centre de l'Afrique se servent de petits coquillages appelés *corys* ; et, dans la même intention, ceux de la côte ont adopté une méthode qui leur est, je crois, particulière.

Lorsque ces Nègres commencèrent à traiter avec les Européens, la chose dont ils faisaient le plus de cas était le fer, parce qu'il leur servait à faire des instruments de guerre et des instruments aratoires. Le fer devint bientôt la mesure d'après laquelle ils apprécèrent la valeur de tous les autres objets. Ainsi une certaine quantité de marchandise d'une ou d'autre espèce paraissant valoir une barre de fer donna nais-

sance à la phrase mercantile d'une barre de marchandise. Par exemple, vingt feuilles de tabac furent considérées comme une barre de tabac, un gallon²⁰ de *rum* comme une barre de rum ; une barre d'une marchandise quelconque fut estimée le même prix qu'une barre de toute autre marchandise.

Toutefois, comme il devait nécessairement arriver que l'abondance ou la rareté des marchandises, proportionnellement aux demandes, mettrait leur valeur relative dans une fluctuation continuelle, on sentit le besoin d'une plus grande précision. Aujourd'hui les Blancs évaluent une barre de marchandise, quelle qu'elle soit, à deux schelings sterling : ainsi un esclave dont le prix est de quinze livres sterling vaut cent cinquante barres.

Certes, dans des échanges de cette nature, le marchand blanc a un très grand avantage sur le Nègre. Ce dernier est toujours très difficile à satisfaire, parce que, sentant son ignorance, il devient naturellement soupçonneux et indécis. Cela est au point que, toutes les fois que les Européens traitent avec un Africain, ils ne peuvent regarder le marché comme conclu que lorsque l'argent est compté et que le vendeur et l'acheteur se sont séparés.

A présent que j'ai fait part à mes lecteurs des observations générales que j'eus occasion de faire sur le pays et ses habitants pendant mon séjour dans le voisinage de la Gambie, je vais reprendre ma relation. Elle contiendra le détail exact des incidents qui m'arrivèrent, et des réflexions que je fis pendant mon fatigant et périlleux voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

[Table des matières](#)

²⁰ Le gallon contient quatre pintes, mesure de Paris. (NdT)

III

Départ de Pisania. — Arrivée à Gindey. — Histoire racontée par un Nègre Mandingue. — Arrivée à Médina, capitale du royaume de Woulli. — Entrevue avec le roi. — Saphis ou amulettes. — Arrivée à Kolor. — Description de l'office du mombo-jombo. — Arrivée à Koujar. — Combat de la lutte. — Traversée du désert. — Arrivée à Tallika dans le royaume de Bondou.

Le 2 décembre, je quittai la demeure hospitalière de l'estimable docteur Laidley. J'avais heureusement avec moi un domestique nègre, nommé Johnson, qui parlait facilement l'anglais et le mandingue. Né dans cette partie de l'Afrique, il avait été vendu dans sa jeunesse et conduit à la Jamaïque. Son maître lui avait donné la liberté, l'avait emmené en Angleterre, d'où, après un séjour de plusieurs années, Johnson avait trouvé le moyen de retourner dans sa patrie.

Le docteur Laidley, qui connaissait ce Nègre, me le recommanda, et je le pris à mon service, en qualité d'interprète, à raison de quinze barres par mois. Je lui en payais dix à lui-même, et j'en faisais compter cinq à sa femme. Le docteur Laidley me donna aussi pour m'accompagner un autre Nègre qui lui appartenait, et qui s'appelait Demba. Ce Demba était un jeune Nègre intelligent et gai. Il parlait non seulement la langue des Mandingues, mais celle des Serawoullis, peuple résidant sur les bords du Sénégal, et dont j'aurai occasion de parler par la suite. Pour engager Demba à se bien conduire, le docteur lui promit que, si à mon retour je rendais un compte favorable de sa fidélité et de ses services, il lui donnerait la liberté.

Je montais un cheval qui me coûtait sept livres sterling et demie. Il était petit, mais vif et très bon. Mon interprète et mon domestique étaient pourvus d'un âne chacun. Mon bagage était léger. Il consistait principalement en provisions de bouche pour deux jours et en un petit assortiment de grains de verre, d'ambre et de tabac, pour en acheter de

nouvelles à mesure que je poursuivrais ma route. Je portais aussi un peu de linge pour mon usage, mon parasol, un petit quart de cercle, une boussole, un thermomètre, deux fusils, deux paires de pistolets, et quelques autres petits articles.

Un Nègre libre nommé Madibou qui devait se rendre dans le royaume de Bambara et deux slatées ou marchands d'esclaves de la nation des Serawoullis, tous trois mahométans ²¹, me proposèrent de faire route avec moi jusque dans les lieux de leur destination respective. La même offre me fut faite par un quatrième Nègre mahométan, appelé Tami, qui avait été longtemps au service du docteur Laidley, en qualité de forgeron, et qui s'en retournait à Kasson, sa patrie, avec ce qu'il avait gagné. Je partis avec tous ces voyageurs, qui allaient à pied et poussaient leurs ânes devant eux.

Je n'eus donc pas moins de six compagnons de voyage. On leur avait recommandé d'avoir pour moi le plus grand respect, et de songer que s'il m'arrivait quelque chose de fâcheux ils ne pourraient plus revenir en sûreté sur les bords de la Gambie.

Le docteur Laidley et messieurs Ainsley eurent l'honnêteté de m'accompagner avec un grand nombre de leurs domestiques pendant les deux premiers jours de mon voyage, et je crois qu'ils pensaient, en secret, qu'ils ne me reverraient jamais.

Le jour de notre départ, nous traversâmes la crique de Walli, formée par la Gambie, et nous nous arrêtâmes dans la maison d'une Nègresse qui avait été anciennement la maîtresse d'un marchand blanc, nommé Hewett, et qui en conséquence était appelée, par distinction, *signora*.

L'après-dîner, nous allâmes nous promener dans un village voisin, appartenant au slatée Jemaffou Mamadou, le plus riche de tous les marchands d'esclaves de ces contrées. Nous le trouvâmes chez lui, et il se crut tellement honoré de notre visite que pour nous en témoigner sa satisfaction il nous fit présent d'un très beau taureau, que nous fîmes tuer aussitôt et dont nous mangeâmes une partie à notre souper.

Les Nègres soupent ordinairement tard. Pour nous amuser en attendant l'heure du repas, nous priâmes un Mandingue de nous ra-

²¹ Buschréens.

conter quelque histoire amusante. Il y consentit, et nous passâmes trois heures à l'écouter et à fumer. Ces histoires ressemblent beaucoup aux contes arabes, mais elles sont en général plus gaies. Je vais en abrégé une pour en donner quelque idée à mes lecteurs.

« Il y a plusieurs années que les habitants de Doumasansa, ville des rives de la Gambie, étaient inquiétés par un lion, qui chaque nuit leur enlevait quelque tête de bétail. Les dommages qu'il leur causait étaient si fréquents et si considérables que plusieurs de ces Nègres résolurent d'aller ensemble attaquer le monstre. Ils se mirent en effet en marche, et bientôt ils le découvrirent dans un bosquet où il s'était caché. Ayant fait feu sur lui, ils furent assez heureux pour le blesser de manière que, quand il voulut s'élancer sur eux, il tomba sur l'herbe et ne put pas se relever.

« Cependant l'animal montrait encore tant de rage et de vigueur que personne n'osait s'en approcher. Alors les Nègres tinrent conseil entre eux sur les meilleurs moyens de le prendre en vie. Ils considéraient que cette preuve certaine de leur courage leur serait très avantageuse, parce qu'ils pourraient transporter le lion sur la côte, et le vendre aux Européens. Tandis que les uns voulaient le prendre d'une façon, les autres d'une autre, et qu'ils ne pouvaient pas s'accorder, un vieillard proposa son plan : c'était de dépouiller la couverture d'une maison de son chaume²², et, bien liée comme elle était dans toutes ses parties, de la transporter pour en couvrir le lion. Si, en approchant de l'animal, ajouta le vieillard, il fait mine de s'élancer, nous n'aurons qu'à laisser tomber la couverture sur nous, et lui tirer des coups de fusil à travers les chevrons.

« Ce projet fut adopté. On ôta le chaume de la couverture d'une maison ; puis les chasseurs prirent cette couverture, et marchèrent courageusement vers le champ de bataille. Chacun d'eux portait un fusil d'une main, tandis que l'épaule du côté opposé soutenait une partie de la couverture. Mais l'ennemi commun avait déjà recouvré ses forces, et il montrait tant de férocité que, dès que les chasseurs le vi-

²² L'on a vu plus haut que dans cette partie de l'Afrique la couverture des maisons forme un cône très élevé. (NdT)

rent, au lieu d'aller plus loin, ils crurent qu'il était prudent de s'occuper de leur sûreté, et de se mettre sous la couverture.

« Malheureusement pour eux, le lion était trop agile. Au moment où ils laissaient tomber la couverture, il s'élança vers eux, et l'animal et les chasseurs se trouvèrent renfermés dans la même cage. Là, le lion dévora les malheureux chasseurs tout à son aise, ce qui causa non moins d'étonnement que de regret aux gens de Doumasansa, où il est aujourd'hui très dangereux de rappeler cette histoire, car elle est devenue un sujet de moquerie pour tous ceux des pays voisins. Rien ne fait plus de peine à un habitant de Doumasansa que de lui proposer de prendre un lion en vie. »

Le 3 décembre à une heure après midi, je pris congé du docteur Laidley, ainsi que de messieurs Ainsley, et, étant monté à cheval, je m'avançai lentement dans les bois. Je voyais devant moi une forêt immense, habitée par des peuples incivilisés, et pour la plupart desquels un homme blanc était un objet de curiosité ou de pillage. Je pensais que je venais de me séparer des derniers Européens que je verrais dans ces contrées, et que peut-être, en les quittant, j'avais perdu pour jamais la société des chrétiens.

Ces réflexions attristaient mon âme et absorbaient ma pensée. J'avais fait environ trois milles, lorsque je fus tout à coup tiré de ma rêverie par une troupe de Nègres qui accoururent au-devant de moi, arrêterent ma petite caravane et me dirent que je devais les suivre à Peckaba pour me présenter au roi de Walli, ou bien leur payer les droits qui lui étaient dus quand on traversait son pays. Je tâchai de leur faire entendre que, l'objet de mon voyage n'étant pas le trafic, je ne devais point être sujet à la taxe des slatées et des autres marchands qui n'ont pour but que le gain.

Tous mes raisonnements furent inutiles. Les Nègres me répondirent que les voyageurs de toute espèce devaient un présent au roi de Walli, et que si je refusais de me soumettre à cet usage on ne me permettrait pas d'aller plus loin. Comme ils étaient en plus grand nombre que les gens de ma suite, et qu'en outre ils paraissaient très décidés, je crus qu'il était prudent d'adhérer à leur demande. Je leur présentai donc trois barres de tabac pour leur roi ; après quoi ils me laissèrent

tranquillement continuer ma route. Au coucher du soleil, j'arrivai dans un village voisin de Koutaconda, et je m'y arrêtai pour passer la nuit.

Le lendemain matin ²³, je traversai Koutaconda, dernière ville du royaume de Walli. Tout près de là, je fus détenu environ une heure dans un village, pour payer les droits de passe à un officier du roi de Woulli. Je marchai ensuite toute la journée, ainsi que mes compagnons de voyage, et le soir nous nous arrêtâmes dans le village de Tabajang. Le lendemain ²⁴ à midi, nous arrivâmes à Médina, capitale des Etats du roi de Woulli.

Le royaume de Woulli est borné à l'occident par celui de Walli ; au midi, par la rivière de Gambie ; au nord-ouest, par une petite rivière qui lui donne son nom ; au nord-est, par le pays de Bondou ; et à l'orient par le désert de Simbani.

Le royaume de Woulli offre de toutes parts de petites montagnes couvertes de bois, et les villes sont situées dans les vallées intermédiaires. Chacune de ces villes est environnée d'un assez grand espace de terrain cultivé, dont le produit suffit, je pense, pour nourrir les habitants. La terre paraît très fertile dans les vallées, et même sur les hauteurs, à l'exception des crêtes, où les pierres ferrugineuses et les arbustes rabougris annoncent un sol infécond. Les principales productions du royaume de Woulli sont le coton, le tabac et les légumes. On les recueille dans les vallées, car les collines sont réservées pour la culture de diverses sortes de grains.

Les habitants de ce pays sont mandingues ; et de même que dans la plupart des autres Etats qu'ont formés leur nation, ils se divisent en deux sectes, les mahométans, ou buschréens ²⁵, et les païens, qu'on désigne tantôt sous le nom de *kafirs* ²⁶, tantôt sous celui de *sonakies* ²⁷. Les païens sont beaucoup plus nombreux que les autres, et le gouvernement du pays est entre leurs mains. Quoique les plus respectables des mahométans soient souvent consultés dans les affaires importantes, ils n'ont point de part dans l'administration, qui dépend en-

²³ 4 décembre.

²⁴ 5 décembre.

²⁵ * Le mot *buschréen* ou *bischaréen*, qu'on a déjà vu employé plus haut, signifie « vrai croyant ».

²⁶ Infidèles.

²⁷ Hommes buvant des liqueurs fortes.

tièrement du *mansa*²⁸ et des grands officiers de l'Etat. Le premier de ces officiers est l'héritier présomptif de la couronne, qui porte le titre de *farbanna*. Après lui viennent les alkaïds, ou gouverneurs provinciaux, qu'on appelle aussi, et même plus fréquemment, *kimos*.

Le peuple se divise en hommes libres et en esclaves²⁹. Les *slatées*, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, sont considérés comme les principaux des hommes libres, mais dans toutes les classes les vieillards sont traités avec beaucoup de respect.

A la mort du roi, son fils lui succède dès qu'il a atteint l'âge de majorité. Si le roi mort n'a point laissé de fils, ou que celui qu'il laisse ne soit point majeur, les grands de l'Etat se rassemblent et défèrent le gouvernement au frère du monarque ou à son plus proche parent, qui ne devient pas seulement régent et tuteur du jeune prince, mais véritablement roi.

Les revenus du gouvernement consistent dans les contributions qu'on lève au besoin sur le peuple, et dans les droits qu'on perçoit sur tout ce qui traverse le pays. Les voyageurs qui vont des bords de la Gambie dans l'intérieur de l'Afrique paient les droits en marchandises d'Europe, et à leur retour ils les paient en fer natif et en schétoulou. Ces droits sont perçus dans chaque ville.

Médina³⁰, capitale du royaume de Woulli, est une ville dont l'enceinte est très considérable, et contient de huit cents à mille maisons. Elle est fortifiée, comme les autres villes d'Afrique, par une haute muraille de terre, revêtue de pieux pointus et d'arbustes épineux. Mais l'entretien de la muraille est négligé, et la palissade souffre beaucoup de la rapacité des femmes du voisinage, qui vont en arracher les pieux pour allumer leur feu.

Je logeai chez l'un des parents du roi. Mon hôte me prévint que lorsque je serais présenté au monarque je ne devais pas me hasarder à lui prendre la main, parce que ce prince n'était pas dans l'usage d'accorder cette liberté aux étrangers. L'après-midi, j'allai faire ma visite au souverain, et lui demander la permission de traverser ses

²⁸ C'est le roi, ou souverain.

²⁹ Les hommes libres s'appellent *horée* et les esclaves *jong*.

³⁰ En arabe, Médina signifie « ville ». Les Nègres emploient souvent ce mot, qu'ils ont sans doute emprunté des mahométans.

Etats pour me rendre à Bondou. Ce roi se nommait Jatta. C'était ce même vieillard dont le major Houghton a parlé d'une manière si avantageuse. Je le trouvai devant sa porte, assis sur une natte. Beaucoup d'hommes et de femmes, rangés de chaque côté de lui, chantaient en battant la mesure avec leurs mains.

Après avoir respectueusement salué le roi, je l'informai du sujet de ma visite. Il me répondit très obligeamment que non seulement il me permettait de passer dans ses Etats, mais qu'il prierait le ciel pour ma sûreté. Alors un des Nègres qui étaient à ma suite, voulant témoigner au roi combien nous étions sensibles à sa bienveillance, se mit à chanter ou plutôt à mugir un cantique arabe ; et à la fin de chaque verset le roi et tous les siens se frappaient le front avec la main, et criaient d'une voix haute et avec beaucoup de solennité *amen, amen* ³¹.

Le roi me dit ensuite que le lendemain il me donnerait un guide qui me conduirait en sûreté jusqu'à la frontière de son royaume. Je pris congé de ce bon vieillard, et dans la soirée je lui fis remettre un ordre pour faire prendre, de ma part, chez le docteur Laidley, trois gallons de rum. Il m'envoya en retour une grande quantité de provisions.

Le 6 décembre, je me rendis de bon matin auprès du roi, pour savoir si le guide qu'il m'avait promis était prêt. Je trouvai le monarque assis sur une peau de bœuf. On avait allumé devant lui un grand feu, et il se chauffait, car l'es Africains sont sensibles aux moindres variations de la température, et souvent ils se plaignent du froid quand un Européen trouve qu'il fait trop chaud.

Le roi me reçut aussi bien que la première fois, et me conseilla, d'un air très affectueux, de renoncer au projet de voyager dans l'intérieur de l'Afrique, me disant que le major Houghton avait été assassiné dans ces contrées, et que si je suivais ses pas j'aurais probablement le même sort. Il ajouta que ce n'était pas d'après le peuple de Woulli que je devais juger de celui des pays situés à l'orient de ses Etats ; que le premier connaissait les hommes blancs et les respectait,

³¹ Il semble qu'on doit inférer de là que le roi était mahométan, mais je fus assuré du contraire. Ce n'était probablement que par bienveillance qu'il accompagna le cantique qu'on chanta en cette occasion ; et peut-être croyait-il que les prières qu'on faisait au Tout-Puissant avec sincérité, avec dévotion, étaient favorablement reçues, soit que celui qui les lui adressait fût mahométan, soit qu'il fût païen.

au lieu que l'autre n'en avait jamais vu, et chercherait sans doute à me tuer.

Je remerciai le roi de sa bienveillante sollicitude, mais je lui observai que j'avais bien réfléchi à mon entreprise et que, quels que fussent les dangers qui me menaçaient, j'étais résolu à poursuivre ma route. Alors il secoua la tête, et n'essaya pas plus longtemps de me dissuader. Il me dit seulement que le guide qu'il m'avait offert serait prêt à partir dans l'après-dîner.

Le guide vint effectivement me joindre à deux heures après midi. J'allai aussitôt faire mes adieux au bon vieux roi, et je me mis en route avec tous mes compagnons. Après trois heures de marche, nous arrivâmes à Konjour, petit village où nous nous déterminâmes à passer la nuit. J'achetai là un très beau mouton pour quelques grains de verroterie. Les Serawoullis de ma suite le tuèrent avec toutes les cérémonies prescrites par leur religion, et nous en fîmes cuire une partie pour notre souper. Une dispute s'éleva alors entre un des Serawoullis et mon interprète Johnson. Le premier prétendait que, comme il nous avait servi de boucher, les cornes du mouton lui appartenaient. L'autre soutenait le contraire. Je terminai le différend en leur donnant une corne à chacun.

Je fais mention de ce léger incident, parce qu'il me donne occasion de faire connaître un des usages de ces contrées. Les cornes qui faisaient l'objet de la dispute étaient du nombre de celles qu'on estime beaucoup, attendu qu'on en fait aisément des espèces d'étuis dans lesquels on renferme des charmes ou amulettes, que les Nègres appellent *saphis* et qu'ils portent constamment sur eux. Ces saphis sont des versets du Koran, que les prêtres mahométans écrivent sur de petits morceaux de papier, et vendent aux Nègres, et ceux-ci ont la stupidité de croire que ces morceaux de papier possèdent une vertu extraordinaire. Il y a des Nègres qui les portent pour se préserver de la morsure des serpents ou des crocodiles, et alors le saphi est ordinairement enveloppé dans un morceau de peau de serpent ou de crocodile et attaché au bas de la jambe. D'autres s'en servent en temps de guerre, dans l'idée que cela peut les mettre à l'abri de l'atteinte des armes de leurs ennemis. Mais, ce qui fait surtout employer les saphis, c'est qu'on croit qu'ils préviennent et guérissent les maladies, qu'ils empêchent qu'on n'éprouve la faim et la soif, et que dans toutes les circonstances

ils attirent sur celui qui les porte la bienveillance des puissances célestes³².

Il est impossible de ne pas admirer en cela combien la superstition est contagieuse. Quoique la plupart des Nègres soient païens et rejettent absolument la doctrine de Mahomet, je n'en ai pas vu un seul, soit buschréen, soit kafir, qui ne fût pleinement persuadé du pouvoir des amulettes. La cause en est que tous ceux de cette partie de l'Afrique considèrent l'art d'écrire comme une espèce de magie. Ce n'est donc point dans les sentences du prophète, mais dans le talent du magicien, qu'ils placent leur confiance. On verra, par la suite, que dans des circonstances très fâcheuses je fus assez heureux pour pouvoir me servir avec avantage de cette sorte de préjugé.

Le 7 décembre, nous partîmes de Konjour, et nous allâmes coucher dans le village de Malla ou Mallaing. Le 8, à midi, nous atteignîmes Kolor, ville considérable. En y entrant, je remarquai qu'on avait appendu à un arbre une espèce d'habit de masque fait d'écorce d'arbre, et qu'on me dit appartenir au mombo-jombo. Cet étrange épouvantail se trouve dans toutes les villes mandingues, et les Nègres païens ou kafirs s'en servent pour tenir leurs femmes dans la sujétion. Comme la polygamie leur est permise, ils épousent ordinairement autant de femmes qu'ils peuvent en entretenir. Souvent ces femmes sont jalouses les unes des autres ; les discordes, les querelles se multiplient, et l'autorité du mari ne lui suffit pas pour établir la paix dans son ménage. Alors il a recours au mombo-jombo, dont l'interposition est toujours décisive.

Cet étrange magistrat, qu'on suppose être le mari lui-même, ou quelqu'un instruit par lui, se déguise sous l'habit dont je viens de parler, et, armé d'une baguette, signe de son autorité, il annonce son arrivée en faisant des cris épouvantables dans les bois qui sont auprès de la ville. C'est toujours le soir qu'il fait entendre ses cris, et dès qu'il est nuit il entre dans la ville et se rend au bentang, où aussitôt tous les habitants ne manquent pas de s'assembler.

On peut croire aisément que cette apparition ne fait pas grand plaisir aux femmes, parce que, comme celui qui joue le rôle du mombo-

³² Je crois que dans toutes les parties de l'Afrique on porte de semblables charmes ou amulettes, sous les noms de *dominis*, de *grigris*, de *fétiches*.

jombo leur est essentiellement inconnu, chacune d'elles peut soupçonner que sa visite la concerne. La cérémonie commence par des chansons et par des danses, qui durent jusqu'à minuit. Alors le mombo désigne la femme coupable. Cette infortunée est saisie à l'instant, mise toute nue, attachée à un poteau et cruellement frappée de la baguette du mombo, au milieu des cris et de la risée de tous les spectateurs. Il est à remarquer que dans ces occasions ce sont les femmes qui crient le plus fort contre la malheureuse qu'on châtie. Le point du jour met un terme à cette farce indécente et barbare.

Le 9 décembre, nous nous mîmes en marche de bonne heure, et comme nous savions que nous ne trouverions point d'eau sur la route nous voyageâmes avec célérité jusqu'à Tambaconda. Le lendemain matin ³³, nous partîmes de Tambaconda, et le soir nous arrivâmes à Kouniakary, qui est à peu près aussi grand que Kolor. Le 11, à midi, nous fîmes halte à Koujar, ville frontière du royaume de Woulli du côté de Bondou. Ces deux Etats sont séparés par un désert de deux journées de marche.

Le guide que m'avait donné le roi de Woulli devant me quitter à Koujar, je lui fis présent d'un peu d'ambre pour le récompenser de m'avoir accompagné ; et, comme l'on me dit que dans aucun temps on ne pouvait trouver de l'eau dans le désert ³⁴, je cherchai à me procurer des hommes qui voulussent m'en charrier et me servir de guides jusque sur le territoire de Bondou. Trois chasseurs d'éléphant m'offrirent leurs services à cet effet. Je les acceptai, et leur payai trois barres d'avance. La journée étant avancée, je me déterminai à ne me mettre en route que le lendemain.

La vue d'un Européen n'était pas totalement étrangère aux habitants de Koujar, puisque la plupart d'entre eux avaient été sur les bords de la Gambie ; malgré cela, ils me regardaient avec un mélange de curiosité et de respect, et l'après-midi ils m'invitèrent à me rendre au bentang pour y voir un *néobering*, c'est-à-dire un combat à la lutte. C'est un amusement dont on jouit souvent dans tous les pays des Mandingues. Les spectateurs forment un grand cercle autour des lutteurs, qui sont toujours des hommes jeunes, agiles, robustes, et sans

³³ 10 décembre.

³⁴ On en imposait à M. Mungo Park, puisqu'il trouva ensuite de l'eau à une demi-journée de marche de Koujar. (NdT)

doute accoutumés dès l'enfance à cet exercice. Ils n'ont d'autres vêtements qu'une paire de caleçons courts, et avant de combattre ils oignent leur corps avec de l'huile ou du beurre végétal³⁵. Ceux que je vis s'approchèrent l'un de l'autre, s'évitèrent, étendirent un bras pendant longtemps ; enfin l'un d'eux s'élança et saisit son adversaire par le genou. Ils montrèrent tous les deux beaucoup d'intelligence et de jugement, mais la force triompha. Je crois que très peu d'Européens auraient été en état de se mesurer avec le vainqueur. Il est nécessaire de remarquer que les combattants étaient animés par la musique d'un tambour dont la cadence réglait assez bien leurs mouvements.

La lutte fut suivie de la danse. Les danseurs étaient en grand nombre. Ils avaient tous de petits grelots autour de leurs bras et de leurs jambes, et leurs pas étaient réglés par le son du tambour. Celui qui battait cet instrument se servait d'une baguette crochue qu'il tenait dans sa main droite, et de temps en temps il employait sa main gauche à amortir le son, afin de varier la musique. Dans ces assemblées, le tambour sert aussi à maintenir l'ordre parmi les spectateurs, et pour cela on lui fait imiter le son de certaines phrases mandingues. Par exemple, avant de commencer la lutte, on le frappe de manière que l'assemblée s'imagine entendre les mots *ali bæ si*, c'est-à-dire « asseyez-vous tous » ; et à l'instant tous les spectateurs s'assoient. Au moment où les combattants s'avancent l'un vers l'autre, le tambour dit *amouta, amouta* — « saisissez-vous, saisissez-vous ».

Dans le cours de la soirée, on m'offrit de me rafraîchir, et en conséquence on me servit d'une liqueur qui ressemblait tellement à la meilleure bière forte de mon pays que je m'informai de quelle manière on la composait. J'appris, non sans étonnement, qu'elle venait d'être faite avec de la drèche préparée avec du millet, tout comme on en prépare en Angleterre avec de l'orge. Au lieu de houblon, on se sert d'une racine qui a une amertume agréable, et dont j'ai oublié le nom. Le millet qu'on emploie pour faire cette drèche est le *holcus spicatus*³⁶ des botanistes.

Le 12 décembre, j'appris, en me levant, qu'un des chasseurs d'éléphant qui avaient pris l'engagement de me servir de guides s'était

³⁵ Du sché-toulou.

³⁶ *Panicum* ou millet à épi.

caché avec l'argent que je lui avais donné d'avance. Pour empêcher que les deux autres n'imitassent son exemple, je fis à l'instant remplir d'eau leursalebasses, et au lever du soleil nous entrâmes dans le désert qui s'étend entre le royaume de Woulli et celui de Bondou.

A peine avions-nous fait un mille que les gens de ma suite voulurent s'arrêter pour préparer un saphi, ou charme, qui garantît notre sûreté pendant notre voyage à travers le désert. Cette conjuration consistait à marmotter quelques paroles, et à cracher sur une pierre qui était jetée dans le chemin. Les Nègres répétèrent trois fois la même cérémonie ; après quoi ils se remirent en route avec la plus grande confiance. Tous étaient persuadés que, semblable au bouc émissaire, la pierre conspuée emportait avec elle tout ce qui aurait pu induire les puissances qui sont au-dessus de l'homme à nous occasionner quelque malheur.

Après la conjuration, nous marchâmes jusqu'à midi, et alors nous fîmes halte sous un grand arbre, appelé par les gens du pays *neemataba*. Cet arbre offrait un aspect fort singulier, car toutes ses branches étaient couvertes de lambeaux d'étoffe, que des personnes qui avaient traversé le désert en différents temps y avaient attachés. Probablement un tel usage a dû son origine au désir d'indiquer aux voyageurs qu'ils pouvaient trouver de l'eau en cet endroit ; et avec le temps il est devenu si sacré que personne n'ose passer là sans suspendre quelque chose à l'arbre. Je me soumis à la coutume ; je suspendis une très jolie pièce d'étoffe à une des branches.

Etant informé qu'il y avait un puits, ou plutôt une mare à peu de distance de l'arbre, j'ordonnai aux Nègres de décharger nos ânes, afin de leur faire manger du maïs, pendant que nous nous régalerions nous-mêmes avec une partie de nos provisions. J'envoyai un des chasseurs d'éléphant à la découverte de l'eau parce que, dans le cas qu'il fût possible de s'en procurer, je me proposais de rester en cet endroit jusqu'au lendemain. Le chasseur revint bientôt me dire qu'il avait trouvé une mare, mais que l'eau y était trouble et boueuse. Il ajouta qu'il avait vu tout auprès les restes d'un feu éteint depuis peu, et des débris de provisions qui prouvaient qu'elle avait été récemment visitée par des voyageurs ou par des brigands. La crainte faisait croire à mes compagnons de voyage que c'était par ces derniers ; et, s'imaginant que des voleurs nous guettaient, ils m'engagèrent à renoncer au des-

sein de passer la nuit auprès de l'arbre, et à me mettre en marche pour un autre endroit où il y avait de l'eau, et où nous pouvions, disaient-ils, arriver le soir de bonne heure.

Nous quittâmes donc le lieu de notre première station, et nous poursuivîmes notre route, mais il était huit heures du soir avant que nous fussions rendus dans l'endroit où était la seconde mare. Fatigués de notre longue marche, nous allumâmes un grand feu, et nous nous couchâmes sur la terre nue, ayant nos animaux auprès de nous. Nous étions à plus d'une portée de fusil de toute espèce d'arbuste ; malgré cela, les Nègres convinrent de veiller chacun à son tour de peur de surprise.

Certes, j'étais loin de penser que nous fussions menacés d'aucun danger pressant, mais, durant tout le voyage, les Nègres parurent craindre sans cesse d'être attaqués par les brigands. Dès que le jour parut, nous remplîmes d'eau nos outres³⁷ et nos calebasses, et nous partîmes pour Tallika, la première ville qu'on rencontre dans le royaume de Bondou, quand on sort du désert. Nous y arrivâmes à onze heures du matin. Mais je ne puis quitter le territoire de Woulli sans observer que j'y fus toujours bien accueilli par les habitants. J'y étais ordinairement dédommagé des fatigues du jour par une nuit agréable. La manière de vivre des Africains me déplaisait au commencement, mais insensiblement je surmontai ma répugnance, et leurs mets finirent par me paraître assez bons.

[Table des matières](#)

³⁷ En langue mandingue, les outres se nomment *soufros*.

IV

Observations sur les habitants de Tallika. — M. Mungo Park part pour Fatteconda. — Incidents qu'il éprouve en route. — Il traverse le Neriko. — Arrivée à Kourkarany. — Vue de la rivière Falemé. — Pêche dans cette rivière. — M. Mungo Park suit les bords du Falemé jusqu'à Nayé. — Il traverse le Falemé et arrive à Fatteconda. — Entrevue avec Almami, roi de Bondou. — Description de la demeure de ce roi. — Seconde entrevue avec lui. — Il demande l'habit de M. Mungo Park. — Ce dernier rend visite aux femmes du roi. — Il se sépare de lui amicalement. — Il voyage pendant la nuit. — Arrivée à Joag. — Remarques sur le pays de Bondou et sur la nation des Foulahs.

Tallika, ville frontière du royaume de Bondou du côté du Woulli, est habitée en très grande partie par des Foulahs, qui professent la religion mahométane. Ces Nègres s'enrichissent presque tous, soit en fournissant des provisions aux caravanes qui passent chez eux, soit en vendant l'ivoire que leur procure la chasse des éléphants, chasse à laquelle leurs jeunes gens sont en général très adroits.

Un officier du roi de Bondou réside à Tallika, afin de veiller l'arrivée des caravanes et d'en donner promptement avis à son maître. Les caravanes sont taxées suivant le nombre d'ânes chargés qu'elles conduisent.

Je logeai dans la maison de cet officier, et je convins de lui donner cinq barres pour qu'il m'accompagnât à Fatteconda, où se tenait le roi. Avant de partir de Tallika, j'écrivis au docteur Laidley, par un marchand nègre qui se rendait sur les bords de la Gambie, avec cinq ânes chargés d'ivoire. Les plus longues dents d'éléphants étaient dans des filets, et il y en avait deux de chaque côté d'un âne ; les petites étaient enveloppées dans des cuirs bien liés avec des cordes.

Le 14 décembre nous partîmes de Tallika, et nous fîmes environ deux milles très paisiblement ; après quoi, il s'éleva une violente que-

relle entre l'ancien forgeron du docteur Laidley et un autre de mes compagnons de voyage. Les deux adversaires se dirent des choses très insultantes ; et il est bon de remarquer qu'un Africain pardonne plus facilement les coups qu'on lui donne qu'une injure qui porte sur ceux dont il tient la vie. « Frappez-moi, mais ne maudissez point ma mère » est une phrase très usitée parmi les esclaves. Cependant le forgeron se permit beaucoup d'imprécations contre son antagoniste. Celui-ci en fut tellement irrité, qu'il tira son coutelas, et que la dispute se serait terminée d'une manière très sérieuse si les autres voyageurs ne s'étaient pas jetés au-devant de lui et ne lui avaient pas arraché son arme.

Je fus obligé d'interposer mon autorité, et je mis fin à la dispute en ordonnant au forgeron de se taire, et en disant à l'autre Nègre, qui, je crois, avait tort, que s'il tirait encore son coutelas, ou qu'il cherchât à insulter aucune des personnes qui étaient avec moi, je le regarderais comme un voleur et lui tirerais un coup de fusil sans la moindre cérémonie. Cette menace eut l'effet que je désirais. Nous marchâmes assez longtemps sans rien dire. L'après-midi nous vîmes plusieurs petits villages, bâtis çà et là dans une plaine riante et fertile. Nous nous arrê tâmes pour passer la nuit dans un de ces villages appelé Ganado, et là un échange de présents et un bon souper mirent un terme à l'animosité de nos deux querelleurs.

La nuit était déjà fort avancée avant qu'aucun de nous songeât à s'aller reposer. Nous étions amusés par un chanteur ambulant ³⁸, qui nous fit des contes très divertissants et nous joua des airs très agréables, en soufflant sur la corde d'un arc et la frappant en même temps avec une baguette.

Le 15 décembre au matin, nous partîmes de bonne heure de Ganado. Les Serawoullis qui m'avaient accompagné jusque-là prirent congé de moi, en faisant beaucoup de vœux pour ma conservation. A un mille de Ganado nous traversâmes le Neriko, qui est un grand bras de la rivière de Gambie. Ses bords sont élevés et couverts de mimosas. Je remarquai dans la vase beaucoup de gros moules, mais les gens du pays n'en mangent pas.

³⁸ Ce sont des poètes-musiciens qui parcourent le pays et chantent des chansons improvisées à l'honneur de ceux qui les emploient. Il en sera parlé plus au long par la suite.

Vers le milieu du jour, le soleil étant extrêmement chaud, nous fîmes deux heures de halte à l'ombre d'un arbre. Quelques bergers foulahs nous vendirent un peu de lait et de grain pilé. Au coucher du soleil nous arrivâmes à Kourkarany, où le forgeron avait quelques parents. Nous nous y reposâmes deux jours.

Kourkarany est une ville mahométane, entourée d'une haute muraille, et possédant une mosquée. On m'y montra plusieurs manuscrits arabes, et particulièrement un de l'Alschara, ce livre dont j'ai parlé plus haut. Le marabou, ou prêtre, à qui il appartenait m'en expliqua en mandingue divers passages des plus remarquables. Je lui fis voir, en revanche, une grammaire arabe, de Richardson, grammaire qu'il admira beaucoup.

Le lendemain de notre arrivée à Kourkarany, nous nous remîmes en route le soir ³⁹. Un jeune Nègre qui faisait le commerce du sel et que ses affaires appelaient à Fatteconda se joignit à nous. A nuit close nous arrivâmes à Douggi, petit village éloigné de Kourkarany d'environ trois milles.

Là, les provisions étaient à si bon marché que j'achetai un bœuf pour six petits morceaux d'ambre. Je savais que ma troupe croissait ou diminuait suivant le plus ou moins de bonne chère que je lui faisais.

Le 18 décembre, nous partîmes de bonne heure du village de Douggi. Un assez grand nombre de Foulahs et d'autres Nègres se mirent en route avec nous, de sorte que notre caravane prit une mine imposante et que nous n'avions plus aucune crainte d'être pillés dans les bois que nous traversions. Vers les onze heures du matin, un de nos ânes s'arrêta tout à coup au milieu du chemin et résista longtemps à ceux qui voulaient le forcer d'avancer. Alors les Nègres s'y prirent d'une assez singulière manière pour le faire obéir. Ils coupèrent une branche d'arbre fourchue, mirent la fourche dans la bouche de l'âne pour lui servir de frein, attachèrent les deux petits bouts par-dessus sa tête, et laissèrent pendre le gros bout, afin qu'il pût toucher à terre toutes les fois que l'âne baisserait la tête. L'animal, ainsi arrangé, marcha tranquillement et gravement. On le vit même bientôt tenir la tête haute, pour que le manche de la fourche ne heurtât pas les pierres et les racines qui étaient dans le chemin, parce que, lorsqu'il y touchait, ses

³⁹ Le 17 décembre 1795.

dents en recevaient un cruel contrecoup. Cette manière de dompter un âne rétif me parut fort risible ; mais mes compagnons de voyage me dirent qu'elle était constamment employée par les slatées, et qu'elle ne manquait jamais de réussir.

Le soir nous arrivâmes dans un endroit où il y avait quelques petits villages, entourés de beaucoup de terrains cultivés. Nous nous arrê tâmes dans un de ces villages, appelé Buggil, et nous passâmes la nuit dans une mauvaise chaumière, où nous n'eûmes d'autre lit qu'un tas de tiges de millet, et d'autres provisions que celles que nous avions apportées. Là, les puits étaient très profonds, et creusés avec beaucoup d'intelligence. Je mesurai la corde d'un de ces puits, et je trouvai qu'elle avait vingt-huit brasses de longueur.

Le 19 décembre, nous nous remîmes en route, et nous montâmes sur une colline aride, pierreuse, couverte de sensitive ⁴⁰, et dont nous n'atteignîmes la hauteur qu'à midi. Alors, marchant toujours vers l'est, nous descendîmes dans une profonde vallée, où je remarquai beaucoup de pierres spongieuses et de quartz blanc. La route que nous suivîmes dans cette vallée était dans le lit d'une rivière tarie. Elle nous conduisit dans un grand village où nous avons résolu de nous arrêter.

Nous trouvâmes plusieurs habitants de ce village, vêtus d'une gaze très fine, qui est faite en France, et qu'ils appellent *bikoui*. Ce vêtement léger, aérien, et très propre à laisser apercevoir les formes du corps, plaît beaucoup aux dames noires. Cependant elles n'ont rien, dans leurs manières, qui corresponde à leur parure, car elles sont grossières et excessivement importunes. Je fus environné par une foule de ces femmes, qui me demandaient de l'ambre, des grains de collier et d'autres bagatelles, et leurs instances étaient si vives, si répétées, qu'il m'était impossible de leur résister. Elles déchirèrent mon manteau, coupèrent les boutons des vêtements de mes domestiques, et parurent vouloir pousser plus loin leurs outrages, mais je pris le parti de remonter à cheval et de quitter le village. Croira-t-on qu'une troupe de ces harpies me suivit plus d'un demi-mille !

Le soir nous arrivâmes à Soubrodouka. Notre caravane était nombreuse, car j'avais quatorze compagnons de voyage. Aussi nous achetâmes un mouton et beaucoup de maïs pour notre souper. Après avoir

⁴⁰ Mimosa.

mangé, nous nous couchâmes auprès de notre bagage, et comme il y avait beaucoup de rosée nous passâmes une nuit fort désagréable.

Le 20 décembre, nous quittâmes Soubrodouka. A deux heures après midi, nous arrivâmes dans un grand village, situé sur les bords du Falemé, qui, en cet endroit, est très rapide et rempli de rochers. Les habitants étaient occupés à pêcher de diverses manières. Ils prenaient les gros poissons dans de longs paniers faits avec des roseaux fendus et placés dans le fort des courants qu'occasionnaient des rangs de pierres avec lesquels on barrait la rivière, mais où on laissait, de distance en distance, des passages pour que l'eau s'y précipitât avec violence. Quelques-uns de ces paniers avaient plus de vingt pieds de long, et quand les poissons y étaient entrés la force du courant les empêchait d'en sortir.

Pour les petits poissons, les pêcheurs du Falemé emploient une autre méthode. Ils les prennent avec ces sortes de filets, qu'on appelle éperviers, qu'ils font avec du fil de coton, et dont ils se servent avec une extrême adresse. Ces petits poissons ne sont pas plus gros que des sardines et ceux qui en font le commerce les préparent de plusieurs façons. Le plus souvent ils les pilent dans un mortier de bois, au moment où on vient de les pêcher ; ensuite ils en font des tas qui ont la forme d'un pain de sucre, et ils les mettent sécher au soleil. On doit bien s'imaginer que l'odeur de cette préparation n'est pas très agréable, mais dans le pays qu'habitent les Maures, sur la rive septentrionale du Sénégal, où le poisson est fort rare, on la vend cher, et on la regarde comme un objet de luxe. Lorsque les Africains veulent en manger, ils en font dissoudre une certaine quantité dans de l'eau bouillante, après quoi ils la mêlent avec leur kouskous.

Il me parut très singulier que, dans la saison où nous étions, les bords du Falemé fussent couverts de beaux champs de millet. Mais en examinant ce millet de plus près je m'aperçus qu'il n'était pas de la même espèce que celui qu'on cultive sur les bords de la Gambie. Les gens du pays l'appellent *manio*. Il croît dans le temps sec, et on le recueille dans le mois de janvier. Cette plante produit beaucoup, et comme sa tête est très inclinée les botanistes lui ont donné le nom de millet recourbé ⁴¹.

⁴¹ *Holcus cernuus*.

Après avoir fait une petite promenade sur le bord de la rivière, pour examiner la pêche, je repris le chemin du village. Je rencontrai en chemin un vieux schérif maure qui me donna sa bénédiction et me demanda un peu de papier pour écrire des saphis. Cet homme avait vu le major Houghton dans le royaume de Kaarta et me dit qu'il était mort dans le pays des Maures. Je lui donnai quelques feuilles de papier. Il reçut ensuite un pareil tribut du Nègre forgeron qui voyageait avec moi, car il est d'usage que les jeunes musulmans fassent des présents aux vieux, afin d'obtenir leur bénédiction, qui est prononcée en arabe et reçue avec beaucoup d'humilité.

Nous étant remis en route à trois heures après midi, nous suivîmes les bords de la rivière, dont la direction est vers le nord. A huit heures du soir, nous atteignîmes Nayemou. Le chef bienveillant de cette ville nous reçut avec hospitalité et nous fit présent d'un jeune bœuf. De mon côté, je lui offris un peu d'ambre et quelques grains de verroterie.

Dans la matinée du 21 décembre, ayant loué un canot pour porter mon bagage, je traversai à cheval la rivière de Falemé. L'eau venait jusqu'au ras de la selle, mais elle était si claire que du haut de l'écore, on voyait partout jusqu'au fond de la rivière.

A midi, nous entrâmes dans la ville de Fatteconda, capitale du royaume de Bondou, et peu après nous fûmes invités à aller loger dans la maison d'un très estimable slatée. Les villes d'Afrique n'ont point d'auberges, de sorte qu'en y arrivant les étrangers se rendent au bentang, ou dans quelque autre lieu public, et quelque habitant ne tarde pas à aller leur offrir l'hospitalité.

Nous nous rendîmes à l'invitation du slatée. Environ une heure après, un homme vint me trouver et me dit qu'il était chargé de me conduire auprès du roi, qui, si je n'étais pas trop fatigué, désirait de me voir à l'instant.

Je pris mon interprète avec moi et suivis le messenger. Nous étions sortis de la ville et avions déjà traversé quelques champs de millet lorsqu'il me vint dans l'idée qu'on cherchait à me jouer un tour. Je m'arrêtai et demandai au messenger où il prétendait me conduire. Alors il me montra à quelque distance un homme assis sous un arbre et me dit que le roi donnait souvent audience de cette manière, afin de ne

pas être importuné par la foule. Il ajouta que moi et mon interprète nous pouvions seuls approcher du monarque.

Lorsque je fus près du roi, ce prince m'invita à me placer sur la natte où il était assis. Je lui dis quel était l'objet de mon voyage, sur quoi il ne fit pas la moindre observation, mais il me demanda si je voulais acheter des esclaves ou de l'or. Je lui répondis que non, et il en parut très surpris. Ensuite il m'invita à venir le voir dans la soirée, parce qu'il voulait me faire présent de quelques provisions.

Quoique ce monarque fût attaché non à la secte de Mahomet, mais au paganisme, il portait le nom maure d'Almami. L'on m'avait raconté qu'il s'était conduit avec beaucoup de malveillance envers le major Houghton, et que c'était par ses ordres que ce voyageur avait été pillé. Aussi, quoique dans notre première entrevue il m'eût fait plus de politesses que je n'en attendais, je n'étais pas sans inquiétude. Je craignais quelque perfidie de sa part, et comme j'étais entièrement en son pouvoir je crus devoir essayer de me le rendre favorable par quelque présent. En conséquence, lorsque je retournai vers lui, le soir, je pris une poire à poudre, du tabac, un peu d'ambre et mon parasol. Je ne doutai pas qu'on ne visitât mon bagage. Pour éviter qu'on ne me prît certains articles, je les cachai dans le toit de la maison où je logeais, et, voulant surtout conserver un habit bleu, qui était tout neuf, je m'en revêtis.

L'ensemble des maisons occupées par le roi et par sa famille était entouré d'une très haute muraille de terre, qui en faisait une espèce de citadelle. Cette enceinte était divisée en différentes cours. A la première entrée, je vis un homme en faction avec un fusil sur l'épaule, et pour pénétrer jusqu'au roi il me fallut passer par un chemin tortueux, et par différentes portes, à chacune desquelles il y avait des sentinelles.

Quand nous arrivâmes à l'entrée de la cour dans laquelle était l'appartement du roi, mon guide et mon interprète, se conformant à l'usage, ôtèrent leurs sandales. Le premier prononça alors très haut le nom du roi, et le répéta jusqu'à ce que ceux qui étaient dans l'appartement lui répondissent. Nous trouvâmes le roi assis sur une natte, et ayant deux de ses gens auprès de lui. Je lui répétai ce que je lui avais dit au sujet de mon voyage, et les raisons que j'avais de tra-

verser son pays, mais il ne parut qu'à demi satisfait. L'idée de voyager par curiosité lui était totalement étrangère. Il dit tout uniment qu'il ne croyait pas possible qu'un homme de bon sens pût entreprendre un voyage aussi périlleux dans le seul dessein de voir le pays et ses habitants.

Je lui offris de lui montrer mon portemanteau et tout ce qui m'appartenait ; alors il fut convaincu de la vérité de ce que je lui disais. Ses soupçons n'avaient d'autre fondement que l'idée où il était que tout homme blanc devait nécessairement faire le commerce. Il fut très content des présents que je lui fis. Mon parasol, surtout, lui fit un très grand plaisir. Il l'ouvrit et le ferma plusieurs fois et ses deux officiers, ainsi que lui, ne pouvaient se lasser de l'admirer. Ils furent aussi quelque temps sans pouvoir comprendre l'usage d'une si merveilleuse machine.

Lorsque je voulus prendre congé du roi, il me pria de rester encore un moment. Puis il commença un long discours à la louange des Blancs ; il vanta leurs immenses richesses et leur générosité. Ensuite il passa à l'éloge de mon habit bleu, dont les boutons jaunes semblaient être singulièrement de son goût ; et il finit par me prier de le lui donner, m'assurant, pour me dédommager de ce sacrifice, qu'il le porterait dans toutes les grandes occasions, et qu'il informerait tous ceux qui le lui verraient de mon extrême libéralité envers lui.

La demande d'un prince africain qui est dans ses Etats ne diffère guère d'un commandement, surtout lorsqu'il l'adresse à un étranger. Ce n'est qu'une manière d'obtenir avec douceur ce qu'il a le pouvoir de prendre par force. Or, comme il n'était pas de mon intérêt d'offenser par un refus le roi de Bondou, j'ôtai tranquillement mon habit, le seul que j'eusse alors qui valût quelque chose, et je le mis aux pieds de ce prince.

Flatté de ma complaisance, il me fit donner beaucoup de provisions, et il me pria de revenir chez lui le lendemain matin. Je ne manquai pas de m'y rendre. Le monarque était sur son lit. Il me dit qu'il était malade et qu'il désirait être saigné. Mais je n'eus pas plutôt lié son bras et ouvert ma lancette que le courage lui manqua. Il me pria de différer l'opération jusqu'à l'après-midi, attendu, dit-il, qu'en ce moment il se trouvait mieux qu'il n'avait été ; et il me remercia très

affectueusement de la promptitude avec laquelle je m'étais préparé à le servir. Il ajouta que ses femmes désiraient beaucoup me voir, et qu'il serait charmé que je voulusse leur rendre visite.

Aussitôt un des officiers du roi eut ordre de me conduire dans l'appartement des femmes. A peine fus-je entré dans leur cour que je me vis environné de tout le sérail. Les unes me demandaient des médecines, les autres de l'ambre, et toutes voulaient éprouver ce grand spécifique des Africains, la saignée. Ces femmes étaient au nombre de dix à douze, la plupart jeunes et jolies, et portant sur la tête des ornements d'or et des grains d'ambre.

Elles me plaisantèrent avec beaucoup de gaieté sur différents sujets ; elles riaient surtout de la blancheur de ma peau et de la longueur de mon nez, soutenant que l'une et l'autre étaient artificielles. Elles disaient qu'on avait blanchi ma peau en me plongeant dans du lait lorsque j'étais encore enfant, et qu'on avait allongé mon nez en le pinçant tous les jours, jusqu'à ce qu'il eût acquis cette conformation désagréable et contre nature.

Pour moi, sans disconvenir de ma difformité, je fis un très grand éloge de la beauté africaine. Je vantai la brillante noirceur de leur teint, l'agréable aplatissement de leur nez. Mais elles me répondirent que dans le royaume de Bondou on faisait peu de cas de la flatterie, ou, comme elles l'appelaient avec emphase, de la bouche de miel. Cependant, pour me témoigner leur reconnaissance de ma visite, ou de mes éloges auxquels je crois qu'elles n'étaient pas aussi insensibles qu'elles affectaient de le paraître, elles me firent présent d'une jarre de miel et de quelques poissons qu'elles envoyèrent chez moi. On me pria, en même temps, de retourner chez le roi avant le coucher du soleil.

En me rendant chez ce prince, je pris quelques grains de collier et du papier à écrire, parce que, quand on prend congé de quelqu'un, il est d'usage de lui faire un petit présent. Le roi me donna cinq drachmes d'or, en observant que ce n'était qu'une bagatelle, offerte par pure amitié, mais qu'elle me serait utile dans mon voyage pour acheter des provisions. A cette marque de bienveillance il en ajouta une plus grande. Il me dit que, quoiqu'on eût coutume de visiter le bagage de

tous les voyageurs qui passaient dans ses Etats, on s'abstiendrait de le faire avec moi, et que j'étais maître de partir quand je voudrais.

En conséquence, le 23 décembre au matin nous quittâmes Fattenda, et à onze heures nous atteignîmes un petit village où nous résolûmes de passer le reste de la journée.

Dans l'après-midi, mes compagnons de voyage m'apprirent que le lieu où nous étions servait de limites entre le royaume de Bondou et celui de Kajaaga, qu'il était dangereux pour les étrangers, et que nous ferions bien de marcher la nuit jusqu'à ce que nous fussions dans un pays où il y aurait moins de risques. Je trouvai leur avis fort sage. Nous prîmes deux guides pour nous conduire dans les bois, et dès que les gens du village furent endormis nous nous mîmes en route.

Il faisait un très beau clair de lune. La tranquillité de l'air, la vaste solitude de la forêt et le hurlement des bêtes féroces rendaient la scène très imposante. Nous gardions tous le silence, ou si nous disions un mot c'était à voix basse. Mais chacun de nous était attentif à ce qui se passait autour de lui, et mes compagnons de voyage cherchaient à me donner des preuves de leur perspicacité en me montrant les loups et les hyènes qui se glissaient comme des ombres d'un buisson à l'autre.

Nous arrivâmes de bon matin dans le village de Kimmou. Là, nos guides éveillèrent un habitant de leur connaissance, et nous fîmes halte pour donner du maïs à nos animaux et pour rôtir quelques pistaches pour nous. Lorsqu'il fut grand jour, nous poursuivîmes notre route, et l'après-midi nous nous arrêtâmes à Joag dans le royaume de Kajaaga.

Comme ce pays et le peuple qui l'habite diffèrent à beaucoup d'égards de ceux dont j'ai parlé, je vais, avant de continuer ma relation, donner quelques détails sur le royaume de Bondou et la nation des Foulahs, car ce que j'ai à en dire a été réservé pour le moment où je quitterais leur territoire.

Le royaume de Bondou est borné à l'est par le pays de Bambouk ; au sud-est et au sud, par le royaume de Tenda et le désert de Simbani ; au sud-ouest, par la contrée de Woulli ; à l'ouest, par le royaume de Fouta-Torra ; et au nord par celui de Kajaaga.

Le Bondou, se trouvant situé entre les rivières de Gambie et du Sénégal, est nécessairement très fréquenté et par les slatées qui le traver-

sent en conduisant leurs caravanes d'esclaves de l'intérieur de l'Afrique sur la côte et par d'autres marchands qui y viennent aussi de l'intérieur pour acheter du sel.

Ces deux branches de commerce sont presque entièrement entre les mains des Mandingues et des Serawoullis qui se sont établis dans le pays. Les mêmes marchands font aussi un trafic considérable avec le royaume de Gedumah et les autres pays des Maures, où ils portent du grain et des toiles de coton bleues pour avoir du sel, qu'ils échangent ensuite, dans le Dentila et dans les contrées voisines, contre du fer, du beurre végétal et de la poudre d'or. Ils vendent, en outre, plusieurs sortes de gommés odorantes, renfermées dans de petits sacs qui en contiennent environ une livre chacun. Lorsqu'on jette un peu de ces gommés sur des cendres chaudes, elles répandent une odeur très agréable. Les Mandingues s'en servent pour parfumer leurs chaumières et leurs vêtements.

Les droits qu'on impose aux voyageurs dans le royaume de Bondou sont considérables. Dans presque chaque ville on paye, pour un âne chargé, une barre de marchandise d'Europe, et à Fatteconda, résidence du roi, une pièce de taffetas ou un fusil et six bouteilles de poudre sont exigés comme le tribut ordinaire. Par le moyen de ces taxes, le roi de Bondou ne manque ni d'armes ni de munitions, ce qui le rend redoutable à tous ses voisins.

Par leurs mœurs comme par leur couleur, les habitants du royaume de Bondou diffèrent des Mandingues et des Serawoullis, peuples avec lesquels ils sont souvent en guerre. Il y a quelques années que le roi de Bondou se mit en marche à la tête d'une nombreuse armée, traversa la rivière de Falemé, livra une sanglante bataille à Sambou, roi de Bambouk, le vainquit et l'obligea de lui céder toutes les villes qui sont sur la rive orientale du Falemé.

Les Foulahs sont, ainsi que je l'ai déjà observé, plutôt basanés que noirs, et ont de petits traits et des cheveux soyeux ⁴². Après les Mandingues, c'est sans contredit la nation la plus considérable de cette partie de l'Afrique. Ils sont, dit-on, originaires de Fouladou, nom qui signifie le « pays des Foulahs », mais ils se sont étendus dans plu-

⁴² J'ai eu longtemps à mon service un jeune Foulah que tous ceux qui l'ont connu à Paris ont pris pour un mulâtre. (NdT)

sieurs contrées, et à présent ils possèdent divers royaumes fort éloignés les uns des autres. Malgré ce que j'ai dit de leur couleur, je dois avouer qu'elle n'est pas partout égale. Dans le royaume de Bondou et dans les autres Etats voisins du pays des Maures, ils ont le teint plus clair que dans les contrées méridionales.

Les Foulahs du Bondou sont naturellement d'un caractère doux et facile, mais les maximes peu charitables du Koran les ont rendus moins bienveillants pour les étrangers, et plus réservés dans leur conduite avec les Mandingues. Ils considèrent tous les autres Nègres comme leurs inférieurs, et quand ils parlent de différentes nations, ils se rangent toujours dans la classe des Blancs.

Leur gouvernement diffère de celui des Mandingues principalement en ce qu'il est davantage sous l'influence des lois mahométanes. A l'exception du roi, tous les plus grands personnages, et la plupart des habitants du Bondou, sont musulmans ; aussi les préceptes et l'autorité du prophète sont toujours regardés par eux comme sacrés et décisifs. Cependant, ces mêmes sectateurs de Mahomet ne se montrent nullement injustes envers ceux de leurs compatriotes qui restent attachés à leurs anciennes superstitions.

Ils ne connaissent point la persécution religieuse, et ils n'ont pas besoin de la connaître, car la secte de Mahomet s'étend dans leur pays par des moyens bien plus efficaces. Ils ont établi dans toutes les villes de petites écoles, où beaucoup d'enfants des païens, comme les enfants des mahométans, apprennent à lire le Koran et sont instruits des préceptes du prophète. Les prêtres mahométans façonnent à leur gré ces jeunes âmes, et les principes qu'elles ont reçus de si bonne heure ne peuvent plus guère ni se changer ni s'altérer. Je vis, pendant mon voyage, beaucoup de ces écoles ; j'y remarquai, avec plaisir, l'extrême docilité et l'air respectueux des enfants, et je désirai de bon cœur qu'ils eussent de meilleurs instituteurs, et qu'on leur enseignât une plus pure doctrine.

Avec la foi mahométane s'est introduite la langue arabe, dont la plupart des Foulahs ont une légère connaissance. Leur langue naturelle est remplie de syllabes mouillées, et il y a quelque chose de désagréable dans la manière de la prononcer. La première fois qu'un étranger entend la conversation de deux Foulahs, il est porté à croire

qu'ils se querellent. Voici quels sont les noms de nombres dans la langue foulah :

un	<i>go</i>
deux	<i>diddie</i>
trois	<i>tettie</i>
quatre	<i>nie</i>
cinq	<i>jouie</i>
six	<i>jego</i>
sept	<i>jediddie</i>
huit	<i>je-tettie</i>
neuf	<i>je-nie</i>
dix	<i>sappo</i>

Les Foulahs sont pasteurs et agriculteurs, et l'habileté et le soin avec lesquels ils s'acquittent de ces deux emplois sont partout remarquables. Sur les bords mêmes de la Gambie, ce sont eux qui cultivent la plus grande partie du grain qui s'y recueille, et leurs troupeaux sont toujours plus nombreux et en meilleur état que ceux des Mandingues. Mais c'est surtout dans le royaume de Bondou que les Foulahs sont opulents et qu'ils jouissent avec profusion de tout ce qui est nécessaire à la vie. L'adresse qu'ils ont à élever leur bétail fait qu'ils le rendent extrêmement doux et familier. Aux approches de la nuit, ils le font sortir des bois où ils l'ont mis paître pendant le jour, et ils l'enferment dans des parcs, qu'ils appellent *korries*, et qui sont construits près des villages. Dans le milieu de chaque korrie, il y a une cabane, où un ou deux bergers veillent durant toute la nuit, afin d'empêcher qu'on vole du bétail et d'entretenir les feux qu'on allume à l'entour pour effrayer les bêtes féroces.

Les Foulahs traient leurs vaches matin et soir. Le lait de ces vaches est excellent, mais elles n'en donnent pas, à beaucoup près, autant que celles d'Europe. Les Foulahs regardent le lait comme un aliment de première nécessité, et ils n'en font usage que lorsqu'il est aigre. On tire de ce lait une crème très épaisse, dont on fait du beurre en la battant avec force dans unealebasse. Ensuite on fait fondre ce beurre sur un petit feu, on le nettoie bien, et on le met dans des pots de terre. Non seulement les Foulahs l'emploient pour la plupart des mets qu'ils préparent, mais ils s'en servent pour oindre leur tête, et ils en mettent beaucoup sur leur visage et sur leurs bras.

Quoique le lait abonde dans le pays des Foulahs, il est assez étrange que ni ce peuple ni les autres nations qui habitent cette partie de l'Afrique n'aient connu l'art de faire du fromage. Les Nègres ont un si grand attachement pour les coutumes de leurs pères qu'ils ne voient qu'avec répugnance tout ce qui semble avoir un air d'innovation. Mais ils donnent pour raison de ce qu'ils ne font point de fromage la chaleur du climat et la grande rareté du sel. D'ailleurs, les procédés qu'il faut employer pour cela leur paraissent trop longs et trop embarrassants, et l'avantage qu'on en retire leur semble trop peu considérable.

Indépendamment du bétail, qui fait leur principale richesse, les Foulahs ont d'excellents chevaux, qui semblent provenir d'un mélange de la race des chevaux arabes et de celle des chevaux africains.

[Table des matières](#)

V

Observations sur le royaume de Kajaaga. — Des Serawoullis. — De leurs mœurs et de leur langue. — Description de Joag. — M. Mungo Park est maltraité et volé par ordre de Batcheri, roi de Kajaaga. — Charité d'une femme esclave. — Dembla Sego, neveu du roi de Kasson, rend visite à M. Mungo Park, et lui offre de le conduire dans les Etats de son oncle. — Cette offre est acceptée. — M. Mungo Park et son protecteur arrivent à Samie sur les bords du Sénégal. — Ils traversent le fleuve et entrent dans le royaume de Kasson.

Les Français donnent le nom de Galam au royaume de Kajaaga, mais ce dernier nom est le seul qu'emploient les habitants du pays. Le Kajaaga est borné au sud-est et au sud par le pays de Bambouk ; à l'ouest, par celui de Bondou et de Fouta-Torra ; et au nord par le fleuve du Sénégal.

Je crois que dans le royaume de Kajaaga l'air est plus pur et le climat plus sain que dans les contrées qui se rapprochent de la côte. Ce pays n'offre, dans toute son étendue, qu'un mélange agréable de collines et de vallées, et les eaux du Sénégal qui descendent des montagnes rocheuses⁴³ du centre de l'Afrique, et dont le cours est très tortueux, ajoutent à la beauté du paysage, car ses bords sont extrêmement pittoresques.

Les habitants du Kajaaga s'appellent les Serawoullis, et les Français les nomment les Seracolets. La couleur de leur peau est d'un noir de jais, et on ne peut pas, à cet égard, les distinguer des Yolofo.

Le gouvernement des Serawoullis est monarchique, et à en juger par ce que j'ai éprouvé l'autorité du roi est assez redoutable. Cependant, le peuple ne se plaint pas de sa tyrannie. Pendant que j'étais dans

⁴³ Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires, mais je n'hésite pas à m'en servir, parce que nous n'en avons aucun qui puisse le suppléer. (*NdT*)

le pays, tout le monde semblait jaloux de soutenir ce prince, qui était sur le point de faire la guerre au souverain du Kasson.

Les Serawoullis s'adonnent ordinairement au commerce. Ils en faisaient autrefois un très grand avec les Français, à qui ils vendaient de la poudre d'or et des esclaves. Aujourd'hui, ils fournissent quelques esclaves aux factoreries anglaises établies sur les bords de la Gambie. Ils sont renommés pour la facilité et la loyauté avec lesquelles ils traitent les affaires, mais ils se donnent beaucoup de peine pour acquérir des richesses. Ils font un profit considérable sur le sel et sur les toiles de coton qu'ils vont vendre dans des contrées éloignées.

Quand un marchand serawoulli revient d'une de ces expéditions, tous ses voisins se rassemblent aussitôt pour le féliciter sur son retour. Alors le voyageur montre qu'elle est sa fortune et sa libéralité, en faisant quelques présents à ses amis. Mais, s'il n'a pas réussi dans ses entreprises, sa maison est bientôt désertée, et tout le monde le regarde comme un homme de peu de capacité, qui a pu faire un long voyage, et qui, suivant l'expression du pays, n'a rapporté que les cheveux de sa tête.

La langue des Serawoullis abonde en inflexions gutturales, et n'a pas autant d'harmonie que celle des Foulahs. Elle mérite cependant d'être apprise par les personnes qui voyagent dans cette partie du continent d'Afrique, parce qu'en général elle est entendue dans les royaumes de Kasson, de Kaarta, de Ludamar, et dans la partie septentrionale du royaume de Bambara. Les Serawoullis sont les principaux commerçants de ces divers Etats. Voici leurs noms de nombres :

un	<i>bani</i>
deux	<i>fillo</i>
trois	<i>sicco</i>
quatre	<i>narrato</i>
cinq	<i>karrago</i>
six	<i>toumo</i>
sept	<i>nero</i>
huit	<i>sego</i>
neuf	<i>kabbo</i>
dix	<i>tamo</i>
vingt	<i>tamo-di-fillo</i>

Le 24 décembre ⁴⁴, nous arrivâmes à Joag, qui est la première ville qu'on rencontre dans le royaume de Kajaaga lorsqu'on sort de celui de Bondou. Je logeai dans la maison de celui qui avait la principale autorité dans la ville. Là, ce magistrat ne porte point le titre d'alkaïd, comme chez les Mandingues et les Foulahs. On lui donne le titre de *douty*. Celui chez qui je logeai était un musulman rigide, mais distingué par son hospitalité.

La ville de Joag contient, je crois, environ deux mille habitants. Elle est entourée d'une haute muraille, dans laquelle on a pratiqué grand nombre de meurtrières, afin de pouvoir, en cas d'attaque, se défendre par là à coup de mousquet. Chaque particulier a aussi sa demeure environnée d'une muraille, ce qui fait de tous ces enclos autant de citadelles. Pour des gens qui ne font point usage d'artillerie, ces murs sont des fortifications redoutables.

A l'occident de la ville coule une petite rivière, sur les bords de laquelle on cultive beaucoup d'oignons et de tabac.

Le soir même de notre arrivée à Joag, le buschréen Madibou, qui était venu avec moi de Pisanía, se rendit à Dramanet, ville peu éloignée de Joag, et dans laquelle demeuraient son père et sa mère. Le Nègre forgeron qui avait aussi voyagé avec moi l'accompagna dans cette visite.

Dès qu'il commença à faire nuit, on m'invita à aller voir les jeux des habitants, parce que la coutume du pays est que, quand il arrive quelque étranger, on célèbre sa venue par des divertissements. Je vis une foule de peuple faisant un grand cercle autour de quelques danseurs. Il y avait de grands feux allumés, et quatre tambours qui battaient avec beaucoup d'ensemble et de justesse. Cependant la danse consistait plus en gestes lascifs qu'en pas difficiles et en attitudes gracieuses. Les femmes faisaient à l'envi les mouvements les plus voluptueux dont elles fussent capables.

Le 25 décembre, à deux heures du matin, une troupe de gens à cheval entra dans la ville et, ayant réveillé mon hôte, s'entretint quelque temps avec lui dans la langue des Serawoullis. Ensuite les cavaliers descendirent de cheval et se rendirent au bentang, où j'étais cou-

⁴⁴ 1795.

ché. L'un d'eux, me croyant endormi, tenta de dérober le fusil que j'avais sur la natte qui me servait de lit, mais, quand il vit qu'il ne pouvait pas le prendre sans être découvert, il y renonça. Tous ces Nègres s'assirent auprès de moi jusqu'à ce qu'il fût jour.

Dès que l'aube me permit de distinguer les objets, je lus aisément sur le visage du Nègre Johnson, mon interprète, qu'il s'apprêtait quelque chose de très désagréable. Je vis en même temps avec surprise que Madibou et le forgeron étaient déjà de retour de Dramanet. J'en demandai la raison. Madibou me répondit que pendant qu'ils s'amusaient à danser à Dramanet dix cavaliers envoyés par Batcheri, roi du pays, et ayant à leur tête le second fils de ce prince, étaient venus s'informer si l'homme blanc avait passé ; qu'on leur avait répondu que j'étais à Joag, et qu'aussitôt ils en avaient pris le chemin. Madibou ajouta que sur cela lui et le forgeron s'étaient mis en marche pour venir m'avertir de la recherche des cavaliers.

Tandis que Madibou me faisait ce récit, les dix cavaliers dont il parlait arrivèrent. S'étant approchés du bentang, ils mirent pied à terre et s'assirent avec les premiers. La troupe réunie était composée d'une vingtaine de Nègres, qui formaient un cercle autour de moi et tenaient chacun un fusil à la main.

Mon hôte était présent. Je lui observai que, comme je n'entendais pas la langue des Serawoullis, j'espérais qu'on me parlerait mandingue. On y consentit. Alors un petit homme qui avait sur lui un nombre considérable de saphis commença à me faire une très longue harangue, pour me dire que j'étais entré dans la ville du roi sans payer les droits et sans faire aucun présent au monarque et que, suivant les lois du pays, mes gens, mes animaux, mes bagages devaient être confisqués. Il ajouta que lui et ses camarades avaient ordre de me mener à Maana⁴⁵, où résidait le roi, et que si je refusais de marcher de bonne volonté ils seraient obligés de m'y conduire par force.

A ces mots, tous ses camarades se levèrent et me, demandèrent si j'étais prêt à les suivre. Il eût été sans doute très imprudent de ma part de vouloir résister à cette troupe ou de chercher à l'irriter. Ainsi, feignant d'adhérer volontiers à leur proposition, je les priai d'attendre

⁴⁵ Maana est à peu de distance des ruines du fort Saint-Joseph, où les Français avaient autrefois une factorerie, et qui était bâti sur les bords du Sénégal.

seulement que j'eusse fait manger un peu de maïs à mon cheval, et satisfait mon hôte.

Le pauvre forgeron, qui était né dans le Kasson, prenant ce que je venais de dire pour un consentement réel, me tira à part et me dit qu'il s'était toujours conduit avec moi comme si j'avais été son père ou son maître, et qu'il espérait que je voudrais ne pas l'exposer à être entièrement ruiné en allant à Maana, parce que, comme il y avait tout lieu de croire que la guerre serait bientôt déclarée entre le royaume de Kasson et le Kajaaga, non seulement il perdrait le peu qu'il avait ramassé par quatre ans de travail et d'économie, mais il serait réduit en captivité et vendu, à moins que ses amis n'eussent le moyen de donner deux esclaves pour le racheter.

Je sentis toute la sagesse de ce discours, et je résolus de faire tout ce que je pourrais pour préserver le forgeron du funeste sort qu'il appréhendait. En conséquence, je dis au fils du roi que je n'irais avec lui qu'à condition que le forgeron, qui était habitant d'un pays lointain et n'avait rien de commun avec moi, aurait la permission de rester à Joag jusqu'à mon retour. Cette proposition ne fut point acceptée. Toute la troupe répondit que, comme nous avons tous agi contre les lois du pays, nous avons tous également à répondre de notre conduite.

Je pris alors mon hôte en particulier, et après lui avoir fait présent d'un peu de poudre à feu, je lui demandai ce que je devais faire dans une situation si embarrassante. Il me répondit qu'il croyait fermement que je ne devais pas hasarder de me rendre auprès du roi, parce qu'il était bien convaincu que, si ce prince découvrait qu'il y eût parmi mes effets quelque chose qui fût à son gré, il ne serait nullement scrupuleux sur les moyens de me le prendre.

Cet avis me fit désirer davantage de m'arranger à l'amiable avec les envoyés du roi. Je commençai par leur observer que si j'avais manqué aux usages ce n'était pas faute de respect pour le roi, ni dans le dessein d'agir contre les lois, mais uniquement par inexpérience ; qu'étant étranger je ne pouvais connaître les lois et les coutumes du pays ; que j'étais entré sur le territoire du roi sans savoir qu'il fallût payer d'avance les droits dus par les voyageurs ; mais que j'étais prêt à les payer en ce moment, et que je croyais que c'était tout ce qu'ils pouvaient raisonnablement exiger.

En achevant ces mots, je leur présentai les cinq drachmes d'or que m'avait données le roi de Bondou, et je les priai de les offrir de ma part à leur monarque. Ils ne balancèrent pas à les prendre, mais ils insistèrent pour visiter mon bagage, et ce fut en vain que je m'y opposai. Mon portemanteau et mes paquets furent ouverts. Cependant les envoyés du roi, extrêmement étonnés de ne pas y trouver autant d'or et d'ambre qu'ils l'espéraient, s'en dédommagèrent en prenant tout ce qui leur fit plaisir ; et après s'être disputés avec moi toute la journée ils partirent, emportant au moins la moitié de mes effets.

Cet événement accabla les Nègres qui m'accompagnaient, et notre courage ne fut pas fortifié par le mauvais souper que nous eûmes après avoir été vingt-quatre heures sans manger. Madibou me priait de m'en retourner ; Johnson se moquait de l'idée de continuer notre voyage sans argent, et le forgeron tremblait d'être vu, et n'osait même parler, de peur qu'on le reconnût pour être né dans le royaume de Kasson.

Nous passâmes la nuit autour d'un petit feu, et le lendemain notre situation fut véritablement affligeante. Il nous était impossible de nous procurer des provisions sans les payer, et je savais que si je montrais de la verroterie ou de l'ambre le roi en serait aussitôt informé et me ferait probablement ôter le peu d'effets que j'avais cachés.

Vers le soir, j'étais assis sur le bentang, tristement occupé à réfléchir, lorsqu'une vieille femme esclave passa avec un panier sur la tête. Elle me demanda si j'avais dîné. Comme je crus qu'elle voulait se moquer de moi, je ne lui répondis pas. Mais mon domestique, qui était assis à mes côtés, parla pour moi et lui dit que des gens envoyés par le roi m'avaient dérobé tout mon argent. La bonne femme paraissait extrêmement touchée de mon désastre, mit son panier à terre et, me montrant qu'il contenait des pistaches, elle me demanda si je pouvais en manger. Je lui dis que oui. Aussitôt elle m'en donna quelques poignées, et s'éloigna avant que j'eusse le temps de la remercier d'un secours venu si à propos.

Quoique cet incident fût de peu de conséquence, il me causa beaucoup de satisfaction. Je considérai avec plaisir la conduite d'une pauvre esclave privée d'instruction, laquelle, sans me connaître, n'avait eu besoin pour me secourir que de céder à l'impulsion de son cœur.

Elle savait par expérience que la faim était une chose cruelle, et ses propres maux l'avaient rendue sensible à ceux des autres.

A peine la vieille femme m'avait quitté que l'on vint m'avertir qu'un neveu de Demba Sego Jalla⁴⁶, roi de Kasson, s'appêtait à me rendre visite. Il avait été envoyé en ambassade auprès de Batcheri, roi de Kajaaga, pour essayer de mettre un terme aux différends qui s'étaient élevés entre ce dernier monarque et son oncle, et de prévenir une déclaration de guerre. Mais, après quatre jours de conférences, il n'avait rien obtenu, et il s'en retournait dans son pays. Ayant appris alors qu'il y avait à Joag un homme blanc qui avait dessein de se rendre dans le royaume de Kasson, il eut la curiosité de me voir.

Je ne lui cachai ni l'injustice dont je venais d'être victime ni l'embarras où je me trouvais. A l'instant, il m'offrit obligeamment sa protection, et me dit qu'il me servirait de guide jusque dans le Kasson, et qu'il se rendrait garant de ma sûreté, pourvu que je voulusse partir le lendemain matin. J'acceptai cette offre avec beaucoup de reconnaissance, et le lendemain, 27 décembre, je fus prêt à partir au point du jour, ainsi que les gens qui m'accompagnaient.

Mon protecteur s'appelait Demba Sego, nom qui, comme je viens de le dire, était aussi celui de son oncle. Il avait une suite nombreuse. Nous partîmes de Joag au nombre de trente personnes, et nous avions six ânes pour porter notre bagage. Nous marchâmes pendant quelques heures assez gaiement et sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Lorsque nous fûmes arrivés près d'un arbre sur lequel mon interprète Johnson avait déjà fait beaucoup de questions, il nous pria de nous arrêter un moment. Tirant alors de son panier un poulet blanc qu'il avait acheté à Joag, il l'attacha par le pied à une branche de l'arbre, puis il nous dit que nous pouvions avec sécurité nous remettre en marche, parce que désormais notre voyage serait heureux.

Je ne fais mention de cette circonstance que pour faire connaître le caractère des Nègres et pour montrer combien la superstition a d'empire sur leurs âmes, car, quoique Johnson eût demeuré sept ans en Angleterre, il conservait toutes les idées et les préjugés qu'on lui avait inculqués dans sa jeunesse. Je riais de son extravagance, mais je ne pouvais blâmer la piété de son intention.

⁴⁶ Il était de la race des Mandingues.

A midi, nous atteignîmes Gongadi, grande ville, où nous fîmes environ une heure de halte, pour attendre quelques-uns de nos animaux de charge qui étaient restés en arrière. Je vis à Gongadi beaucoup de dattiers. J'y remarquai aussi une mosquée bâtie d'argile, avec six petites tours, sur le haut de chacune desquelles on avait placé un œuf d'autruche.

Un peu avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à Samie, sur les bords du Sénégal. Là, le fleuve est large, mais peu profond, et il coule lentement sur un lit de sable et de gravier. Ses bords sont élevés et couverts de verdure. La campagne est plane et bien cultivée, et les montagnes rocheuses de Felow et de Bambouk contribuent beaucoup à la beauté du paysage.

Le 28 décembre, nous quittâmes la ville de Samie, et dans l'après-midi nous arrivâmes à Kayée, grand village dont la moitié est située sur la rive méridionale du fleuve et l'autre moitié sur la rive septentrionale. Un peu au-dessus de Kayée, il y a une très belle cascade. Là, le fleuve se précipite avec force du haut des rochers et forme au-dessous un bassin, où l'eau est extrêmement noire et profonde. Nos Nègres résolurent de faire plonger nos animaux en cet endroit, pour qu'ils traversassent le fleuve à la nage.

Nous tirâmes quelques coups de fusil et nous hélâmes les habitants de l'autre rive dépendante du royaume de Kasson. Ils nous aperçurent et nous amenèrent un canot pour passer notre bagage. Je ne croyais pas qu'il fût possible de forcer nos animaux à descendre au bas de l'écore, qui en cet endroit était élevée de plus de quarante pieds au-dessus de l'eau. Mais les Nègres les prirent et les poussèrent l'un après l'autre dans une espèce de tranchée qui était taillée presque à pic dans l'écore, et dont le fond était très uni, parce que beaucoup d'autres animaux y avaient passé de la même manière. Après que nos chevaux et nos ânes furent rendus au bord de l'eau, chacun de nous descendit avec assez de peine, mais sans accident. Les Nègres qui conduisaient le canot prirent par le licou les chevaux les plus vigoureux, les firent entrer dans l'eau et s'éloignèrent un peu du bord. Alors les autres, étant poussés ensemble par tous nos gens, s'élancèrent aussi dans le fleuve et suivirent les premiers. Quelques Nègres nageaient derrière les chevaux, et en leur jetant de l'eau toutes les fois qu'ils voulaient se

retourner ils les firent avancer jusqu' sur l'autre rive. Nous eûmes la satisfaction de les y voir rendus au bout de quinze minutes.

Il était plus difficile de faire passer les ânes. Leur naturel têtu leur fit endurer bien des coups de fouet et des coups de bâton avant qu'on pût les forcer à entrer dans l'eau, et quand ils furent au milieu du fleuve il y en eut quatre qui s'en retournèrent, malgré tous les efforts des Nègres qui voulaient les faire avancer, il fallut au moins deux heures pour les faire passer. Une troisième heure fut ensuite employée à passer notre bagage, et le soleil était près à quitter l'horizon lorsque le canot revint et que nous nous embarquâmes, Demba Sego et moi, dans ce dangereux esquif que le moindre mouvement pouvait faire chavirer.

Demba Sego crut ce moment favorable pour examiner une boîte d'étain qui était sur le devant du canot et qui m'appartenait. Il avança la main pour la prendre et, détruisant l'équilibre, il fit remplir le canot d'eau. Heureusement nous n'étions pas bien loin du bord, et nous le regagnâmes sans difficulté. Nous tordîmes nos vêtements pour en faire dégoutter l'eau ; nous nous rembarquâmes, et bientôt après nous descendîmes sur le territoire de Kasson.

[*Table des matières*](#)

VI

Arrivée à Tiesie. — Entrevue avec Tiggity Sego, frère du roi. — M. Mungo Park est détenu à Tiesie. — Description de cette ville et de ses habitants. — Rapacité de Tiggity Sego. — Ses mauvais procédés envers M. Mungo Park. — Ce dernier part pour Kouniakary, capitale du royaume. — Ce qu'il éprouve en route. — Il arrive à Kouniakary.

Dès que nous eûmes débarqué sur le territoire de Kasson, Demba Sego me dit que, comme nous étions hors de danger dans les Etats de son oncle, il espérait que, pour lui témoigner à quel point j'étais reconnaissant du service qu'il venait de me rendre, il espérait que je lui ferais un beau présent. Ce discours me surprit d'autant plus de la part de Demba Sego qu'il n'ignorait pas tout ce qu'on m'avait volé à Joag. Je commençai à craindre de n'avoir rien gagné à passer le fleuve. Mais, comme il eût été imprudent de me plaindre, je ne fis pas la moindre objection au neveu du roi, et je lui donnai sept barres d'ambre et un peu de tabac, ce qui parut le satisfaire.

Après une longue journée de marche à travers un pays où je vis plusieurs rochers de granit blanc, nous arrivâmes à Tiesie et nous logeâmes dans la maison, ou plutôt dans la hutte de Demba Sego. C'était le soir du 29 décembre. Le lendemain, mon hôte me présenta à son père, Tiggity Sego, qui était frère du roi de Kasson et commandant de Tiesie. Le vieillard me considéra avec beaucoup d'attention et me dit n'avoir vu dans le cours de sa vie qu'un autre Blanc qu'à la description qu'il m'en fit je reconnus sans peine pour le major Houghton.

Pour satisfaire à toutes les questions de Tiggity Sego, je lui dis sans déguisement les motifs de mon voyage. Mais il crut que je lui cachais la vérité. Il s'imagina que j'avais médité quelque dessein que je n'osais pas avouer. Il me dit qu'il était nécessaire que je me rendis-

se à Kouniakary, résidence du roi son frère, pour présenter mon respect à ce prince, mais qu'avant de quitter Tiesie il me pria de revenir le voir.

L'après-midi, un esclave de Tiggity Sego s'échappa. Aussitôt l'alarme fut donnée. Tous ceux qui avaient des chevaux les montèrent pour courir dans les bois à la recherche de l'esclave. Demba Sego, voulant y courir aussi, me pria de lui prêter mon cheval, ce que je fis avec empressement. Au bout d'une heure, on revint avec l'esclave, qui fut sévèrement fouetté et mis aux fers.

Le lendemain 31 décembre, Demba Sego eut ordre de se rendre, avec vingt cavaliers, dans une ville du Gedumah, pour apaiser une querelle qui s'était élevée entre les habitants de Tiesie et les Maures au sujet de trois chevaux que les premiers accusaient les autres de leur avoir volé. Demba Sego m'emprunta une seconde fois mon cheval, en disant que la vue de ma bride et de ma selle lui donnerait de la considération parmi les Maures. Je consentis encore à tout ce qu'il voulut, et il me promit d'être de retour dans trois jours. Pendant son absence, je m'amusai à me promener dans la ville et à converser avec les habitants qui me regardaient avec curiosité, m'accueillaient avec bienveillance et me fournissaient, à très bon marché, du lait, des œufs et toutes les autres provisions dont j'avais besoin.

Tiesie est une grande ville qui n'est point murée et n'a d'autre secours contre les attaques d'un ennemi qu'une espèce de citadelle, dans laquelle demeure Tiggity. Suivant ce que racontent les habitants de Tiesie, cette ville fut fondée par quelques pasteurs foulahs qui vivaient dans l'abondance parce qu'ils élevaient de grands troupeaux dans les excellents pâturages des environs. Leur prospérité excita l'envie des Mandingues, qui s'emparèrent du pays et en chassèrent les pasteurs.

Quoique les habitants actuels de Tiesie soient riches en bétail et en grains, ils ne sont pas difficiles sur les choses dont ils se nourrissent. Grands et petits, maîtres et esclaves, tous mangent, sans la moindre répugnance, les rats, les taupes, les écureuils, les serpents, les sauterelles. Un soir, mes gens furent invités à une fête où ils furent amplement régelés. Vers la fin du repas, un d'eux qui croyait avoir mangé d'excellent poisson et du kouskous trouva dans le plat un morceau de peau très dure, qu'il m'apporta pour me montrer de quelle espèce de

poisson il provenait ; je l'examinai et je vis que c'était un morceau de peau de serpent.

Les habitants de Tiesie ont une autre coutume bien plus extraordinaire. Leurs femmes n'ont pas le droit de manger un œuf. Soit que cette coutume provienne d'une antique superstition, soit qu'elle ait été inventée par quelque vieux et rusé buschréen qui, aimant beaucoup les œufs, voulait les garder pour lui, elle est très rigoureusement observée, et la plus grande insulte qu'on puisse faire à une femme dans ce pays-là c'est de lui offrir un œuf. Ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est que les hommes avalent les œufs en présence de leurs femmes, sans le moindre scrupule. J'ai voyagé dans plusieurs autres contrées habitées par les Mandingues, et je n'y ai jamais vu que les œufs fussent défendus aux femmes.

Le troisième jour après le départ de son fils, Tiggity Sego tint un palaver pour juger une affaire très singulière. J'y assistai, et l'on plaida des deux côtés avec beaucoup d'intelligence et de finesse. Voici de quoi il s'agissait. Un jeune et riche kafir, récemment marié à une jeune et belle femme, s'adressa à un prêtre buschréen ou musulman, très attaché à sa secte, pour qu'il lui procurât des saphis qui le garantissent des périls de la guerre dont on était menacé. Le buschréen qui faisait profession d'être son ami, lui donna les saphis, et lui dit que pour en rendre la vertu plus efficace il fallait qu'il restât pendant six semaines sans jouir avec sa jeune épouse des droits que lui donnait l'hymen. Quelque rigoureuse que fût cette privation, le jeune homme s'y soumit, sans faire connaître à sa femme le motif qui l'engageait à s'éloigner d'elle.

Cependant on commença bientôt dans Tiesie à se dire tout bas que le buschréen, qui faisait régulièrement ses prières à la porte du kafir, paraissait être avec la femme de ce dernier dans une plus grande familiarité qu'il ne le devait. Ce bruit parvint jusqu'à l'oreille du kafir, mais ce bon jeune homme refusa d'abord de croire à la déloyauté de son dévot ami, et il s'écoula un mois entier avant que les soupçons de la jalousie troublassent son âme. Mais, l'éclat que faisait cette aventure augmentant, il se détermina à interroger sa femme, qui lui avoua naïvement que le buschréen l'avait séduite. Alors le kafir renferma sa femme, et demanda un palaver pour juger la conduite du buschréen qui, étant convaincu du crime dont on l'accusait, se vit condamné à

être réduit en captivité et vendu, ou à fournir deux esclaves pour son rachat, si le kafir y consentait.

Mais le kafir, ne voulant pas user de tous ses droits contre son coupable ami, demanda pour toute satisfaction qu'il fût fouetté devant la porte de Tiggity Sego. On y consentit, et la sentence fut aussitôt exécutée. On conduisit le coupable auprès d'un grand poteau, auquel on l'attacha par les mains. Après quoi le bourreau s'arma d'une longue baguette noire, la fit plusieurs fois tourner au-dessus de sa tête, et en frappa le buschréen avec tant de force que ce malheureux poussa des cris qui firent retentir les bois. La foule des spectateurs prouvait par des éclats de rire et par des huées combien elle était satisfaite de la punition de ce vieux séducteur, et ce qu'il y a de très remarquable c'est que le nombre des coups de baguette qu'il reçut fut précisément le même que celui qui est ordonné par la loi de Moïse, *quarante moins un*.

Tiesie étant une ville frontière et devant probablement être exposée, durant la guerre, aux incursions des Maures du Gedumah, Tiggity Sego avait, avant mon arrivée, fait demander ou acheter des vivres dans tous les villages voisins, afin que la ville fût approvisionnée pour un an, indépendamment de ce que pouvait fournir la récolte qui était sur pied, mais qui pouvait aussi être détruite par les Maures. Les habitants des villages adhèrent volontiers à la demande de Tiggity Sego, et ils fixèrent le jour où ils apporteraient à Tiesie les provisions dont ils pouvaient se passer. C'était le 4 janvier⁴⁷. Comme mon cheval n'était pas encore de retour, j'allai, en me promenant l'après-midi, au-devant de la troupe qui conduisait les provisions.

Le convoi était composé de quatre cents hommes, marchant en bon ordre, et portant sur la tête de grandesalebasses remplies de grains et de pistaches. Une forte garde d'archers précédait ces quatre cents hommes, et huit chanteurs étaient à leur suite. Dès que le convoi approcha de la ville, les huit chanteurs entonnèrent une chanson, dont toute la troupe répétait chaque couplet, et entre les couplets on frappait quelques coups sur de gros tambours.

Le convoi entra dans la ville aux acclamations de tout le peuple et se rendit dans la maison de Tiggity Sego. Là, on déposa toutes les

⁴⁷ 1796.

provisions, et le soir on s'assembla au bentang, où l'on passa la nuit à danser et à se réjouir. Plusieurs des villageois qui avaient porté les provisions demeurèrent trois jours à Tiesie, et pendant ce temps-là j'en eus beaucoup auprès de moi autant que j'en pouvais recevoir. A mesure que la curiosité des uns était satisfaite, les autres entraient.

Le 5 janvier il arriva à Tiesie une ambassade composée de dix personnes. Elle était envoyée par Almami Abd-ul-kader⁴⁸, roi de Fouta-Torra, pays situé à l'occident du Bondou. Les envoyés, ayant engagé Tiggity Sego à convoquer les habitants de la ville, déclarèrent « que si le peuple du Kasson n'embrassait pas la religion mahométane, et ne prouvait pas sa conversion en faisant onze fois chaque jour des prières publiques, le roi de Fouta-Torra ne pourrait garder la neutralité dans la guerre qu'on s'apprêtait à faire, et qu'il joindrait ses armes à celles du roi de Kajaaga ».

Un tel message de la part d'un aussi puissant prince que celui de Fouta-Torra ne pouvait manquer de causer beaucoup d'alarmes ; et après une longue délibération les habitants de Tiesie consentirent à se soumettre aux lois que leur imposait ce monarque, toutes humiliantes qu'elles étaient pour eux. En conséquence, ils firent tous onze prières, qu'on voulait bien regarder comme une preuve suffisante de leur renonciation au paganisme et de la sincérité avec laquelle ils adoptaient la religion du prophète.

Demba Sego ne me ramena mon cheval que le 8 janvier. J'étais très impatienté de l'avoir attendu si longtemps, et dès qu'il fut arrivé je me rendis auprès de son père, pour le prévenir que je comptais partir le lendemain de bonne heure pour Kouniakary. Le vieillard me fit d'abord plusieurs objections futiles, et ensuite il me déclara que je ne devais pas songer à me mettre en route sans lui payer les droits qu'il avait droit de recevoir de tous les voyageurs, indépendamment de quoi il espérait, ajouta-t-il, que je lui donnerais quelque marque de gratitude pour la bienveillance qu'il m'avait témoignée.

Le 9 janvier au matin, mon ami Demba Sego vint me trouver avec une suite nombreuse et me dit que son père l'envoyait pour chercher

⁴⁸ Je crois que l'auteur a un peu défiguré ce nom comme celui de bischaréen. Plusieurs autres écrivains parlent d'une tribu d'Arabes, qu'ils s'accordent à appeler Abd-el-kader, et qui est probablement celle dont était Almami. (NdT)

le présent que je devais lui faire, et qu'il désirait de voir les marchandises que j'avais choisies pour cela. Je savais que la plainte était inutile et la résistance encore davantage, et comme, d'après ce que Tiggity m'avait dit la veille, je m'étais préparé à la visite de Demba, je lui offris tranquillement sept barres d'ambre et sept barres de tabac.

Après avoir examiné quelque temps ces objets avec beaucoup de froideur, Demba les posa et me dit que ce n'était pas un présent digne d'un homme tel que Tiggity Sego, qui avait le pouvoir de me prendre tout ce que j'avais. Il ajouta que si je ne consentais pas à lui offrir autre chose il allait faire porter tous mes effets à son père, afin qu'il choisît lui-même ce qu'il voudrait. Je n'eus pas le temps de répondre, car Demba et les gens de sa suite commencèrent aussitôt à ouvrir mes paquets, étalèrent mes effets à terre et visitèrent le tout avec beaucoup plus de soin qu'on ne l'avait visité à Joag.

Ils prirent sans façon tout ce qui leur fit plaisir. Demba s'empara, entre autres choses, de la boîte d'étain qui avait si fort attiré son attention au passage du fleuve.

Quand ses gens m'eurent laissé, je rassemblai le peu d'effets qui me restaient, et je vis qu'à Joag on m'avait pris la moitié de ma petite fortune, et qu'à Tiesie, sans le moindre prétexte, on venait de me piller la moitié de ce que m'avaient laissé les premiers voleurs.

Quoique né dans le royaume de Kasson, le forgeron lui-même fut obligé d'ouvrir ses paquets et de jurer que tout ce qu'ils contenaient était bien à lui. Mais le mal était sans remède. Comme j'avais quelques obligations à Demba Sego, pour les attentions qu'il m'avait montrées en me menant de Joag dans sa patrie, je ne voulus pas lui reprocher sa rapacité mais je résolus de sortir de Tiesie le lendemain matin. Voulant en même temps relever un peu le courage de mes gens, j'achetai un mouton gras, et je le fis préparer pour notre dîner.

Le 10 janvier, de très grand matin, je partis de Tiesie. Notre chemin allait en montant, et vers midi nous fûmes rendus sur une hauteur d'où nous distinguâmes de loin les montagnes qui environnent Kouniakary. Le soir tous nous arrêtâmes dans un petit village où nous passâmes la nuit. Le lendemain⁴⁹ nous nous remîmes en route dès qu'il

⁴⁹ 11 janvier 1796.

fut jour, et après quelques heures de marche nous traversâmes le Krieko, rivière très rapide qui est un bras du Sénégal. A deux milles à l'est de cette rivière, nous trouvâmes une grande ville, appelée Madina, dans laquelle nous passâmes sans nous arrêter, et à deux heures après midi nous découvrîmes la ville de Jumbo, patrie du forgeron, qui en était absent depuis plus de quatre ans. Son frère avait été informé de son retour par quelque voyageur, et bientôt nous le vîmes venir à sa rencontre, accompagné d'un chanteur. Il menait un cheval de forgeron, afin qu'il entrât dans sa ville natale d'une manière un peu distinguée, et il nous pria tous de mettre une bonne charge de poudre dans nos fusils.

En nous avançant vers Jumbo, le chanteur marchait le premier, suivi des deux frères. Nous ne tardâmes pas à être joints par beaucoup de gens de la ville, qui par leurs chants et par leurs gambades témoignaient la joie qu'ils avaient de revoir leur compatriote. Quand nous entrâmes dans la ville, le chanteur improvisa une chanson à la louange du forgeron. Il vanta le courage qu'il avait montré en surmontant beaucoup de difficultés, et il conclut par inviter tous les amis de celui qu'il célébrait à lui préparer un repas abondant.

Lorsque nous fûmes rendus devant la maison du forgeron, nous mîmes pied à terre et nous fîmes une décharge de nos fusils. L'accueil que ce Nègre reçut de tous ses parents fut très tendre, et il montra lui-même beaucoup de sensibilité, car ces naïfs enfants de la nature ne savent pas se contraindre et se livrent à leurs émotions de la manière la plus forte et la plus expressive. Au milieu de tous ces transports, on conduisit la mère du forgeron, qui était aveugle, très vieille, et marchait appuyée sur un bâton. Tout le monde se rangea pour lui faire place. Elle étendit sa main sur le forgeron, en le félicitant de son retour. Ensuite elle toucha avec soin ses mains, ses bras, son visage. Elle paraissait enchantée de ce que sa vieillesse était consolée par la présence de ce fils chéri, et de ce que son oreille pouvait encore entendre sa voix.

Cette scène touchante me convainquit pleinement que, quelle que soit la différence qui existe entre le Nègre et l'Européen dans la conformation de leurs traits et dans la couleur de leur peau, il n'y en a aucune dans les douces affections et les sentiments que la nature leur inspire à l'un et à l'autre.

Pendant les premiers moments de la tumultueuse entrevue du forgeron et de ses parents, je m'assis à côté d'une chaumière, parce que je ne voulais pas les interrompre. Je crois d'ailleurs que le forgeron captivait tellement l'attention des spectateurs qu'aucun d'eux ne me remarqua. Au bout de quelque temps ils s'assirent tous. Le forgeron fut engagé par son père à faire le récit abrégé de ses aventures. Aussitôt tout le monde garda le silence, et le forgeron prit la parole.

Après avoir plusieurs fois remercié Dieu des succès qu'il avait eus dans son voyage, il fit le tableau de ce qui lui était arrivé en se rendant du royaume de Kasson dans celui de Gambie, de ses occupations et de ses avantages à Pisanía, et enfin des dangers auxquels il avait échappé en retournant dans sa patrie. Dans la dernière partie de son récit, il eut souvent occasion de faire mention de moi, et, après s'être servi de plusieurs expressions très fortes pour peindre ma bienveillance envers lui, il montra l'endroit où j'étais, et s'écria : « Affilie ibi siring », ce qui signifie : « Voyez-le là assis. »

A l'instant tous les yeux furent tournés sur moi. Il semblait que je venais de tomber du sein des nuages. Tous les spectateurs étaient surpris de ne m'avoir pas plutôt aperçu, et quelques femmes et quelques enfants montrèrent beaucoup d'inquiétude en se trouvant si près d'un homme dont les traits et la couleur étaient si extraordinaires pour eux. Cependant peu à peu leurs terreurs diminuèrent, et quand le forgeron leur eut assuré que je n'étais point méchant et que je ne leur ferais point de mal quelques-uns se hasardèrent jusqu'à venir examiner mes vêtements. Beaucoup d'autres n'étaient pas tout à fait sans défiance. Sitôt que je me remuais, ou que je regardais des enfants, leurs mères se hâtaient de les emporter loin de moi. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'on s'accoutuma à ne pas me craindre.

Je passai le reste de la journée et le lendemain à me réjouir avec ces bonnes gens ; ensuite je songeai à mon départ. Le forgeron déclara qu'il ne voulait pas me quitter durant mon séjour à Kouniakary. En conséquence nous nous mîmes en route le 14 janvier pour nous y rendre. A midi nous nous arrêtâmes à Soulo, petit village situé à trois milles au sud de la capitale.

Le village de Soulo est un peu écarté du grand chemin, mais j'y passai parce que je voulais y voir un slatée, nommé Salim Daucari,

qui faisait le commerce de Gambie et jouissait d'une grande considération. Le docteur Laidley, qui le connaissait beaucoup, lui avait confié des marchandises pour la valeur de cinq esclaves et m'avait donné un ordre pour en recevoir le montant. Heureusement je trouvai ce slatée chez lui, et il me reçut avec beaucoup d'honnêteté.

Il est à remarquer que le roi de Kasson fut très promptement instruit de mon excursion à Soulo, car il n'y avait que quelques heures que j'y étais lorsque Sambo Sego, second fils du monarque, arriva avec une troupe de cavaliers pour s'informer du motif qui m'avait empêché de me rendre directement à Kouniakary et de me présenter tout de suite à ce prince qui, me dit-il, était impatient de me voir. Salim Daucari prit la parole pour m'excuser, et promit de m'accompagner le même jour à Kouniakary. En conséquence, nous montâmes à cheval au coucher du soleil, et au bout d'une heure nous arrivâmes à Kouniakary. Le roi étant déjà couché, nous remîmes au lendemain matin la visite que nous devons lui faire, et nous passâmes la nuit dans la chaumière de Sambo Sego.

Je parlerai dans le chapitre suivant de mon entrevue avec le roi de Kasson et de ce qui m'arriva pendant mon séjour dans ses Etats et dans le royaume de Kaarta.

[*Table des matières*](#)

VII

M. Mungo Park est admis à l'audience du roi de Kasson, et il trouve ce prince bien disposé en sa faveur. — Séjour à Kouniakary. — Départ pour Kemmou, capitale du royaume de Kaarta. — Le roi de Kaarta reçoit M. Mungo Park avec beaucoup de bienveillance et lui conseille de ne pas continuer son voyage, à cause des dispositions hostiles du roi de Bambara. — Malgré cela, M. Mungo Park se met en route pour le royaume maure de Ludamar. — Le roi de Kaarta lui donne un guide, et le fait accompagner par trois de ses fils et deux cents cavaliers.

Le 15 janvier, à huit heures du matin, je me rendis à l'audience de Demba Sego Jalla, roi de Kasson. Le peuple se portait tellement en foule sur mon passage que je fus assez longtemps sans pouvoir entrer chez le monarque. Enfin on me fit un peu de place, et je pénétrai jusqu'au roi, que je trouvai assis sur une natte dans une grande chaumière. C'était un homme âgé d'environ soixante ans. Ses succès à la guerre, et la douceur de son gouvernement en temps de paix, le rendaient cher à tous ses sujets. Je lui fis une profonde révérence. Il me regarda avec beaucoup d'attention. Quand Salim Daucari lui expliqua le sujet de mon voyage, et les raisons que j'avais de traverser ses Etats, ce bon prince ne parut pas très persuadé de la vérité de ce qu'on lui disait ; malgré cela il promit de me donner tous les secours qui dépendaient de lui.

Il me raconta qu'il avait vu le major Houghton, et qu'il lui avait fait présent d'un cheval blanc ; que ce voyageur avait ensuite traversé le royaume de Kaarta et perdu la vie dans le pays des Maures, mais il ne sut pas me dire comment.

Après cette audience, je regagnai mon logement, où je préparai un petit présent pour le roi. Je le choisis parmi le peu d'effets qui m'étaient restés, car je n'avais pas encore touché ce que devait me compter Salim Daucari. Quoique chétif, mon présent fut bien reçu du

roi, qui m'envoya en retour un beau taureau blanc. La vue de cet animal fit grand plaisir à mes compagnons, non pas à cause de sa grosseur, mais parce qu'il était blanc, ce qu'ils considéraient comme une marque de faveur particulière.

Cependant, quoique le roi parût bien disposé pour moi, et qu'il m'accordât sans difficulté la permission de passer sur son territoire, je m'aperçus bientôt que de grands et dangereux obstacles s'opposaient à mes projets. Non seulement la guerre était sur le point de se déclarer entre les royaumes de Kasson et de Kajaaga, mais le royaume de Kaarta que je devais traverser ne pouvait pas manquer d'être compris dans cette guerre, et de plus il éprouvait déjà des hostilités de la part des habitants du Bambara.

Le roi de Kasson m'apprit lui-même ces circonstances et me conseilla de rester dans les environs de Kouniakary jusqu'à ce qu'il eût reçu des informations certaines au sujet du Bambara, ce qui ne pouvait tarder plus de quatre ou cinq jours, attendu qu'il avait envoyé exprès quatre messagers dans le Kaarta. Je suivis l'avis du monarque, et je me rendis à Soulo en attendant le retour d'un de ses messagers. Ce retard me fournit une favorable occasion de toucher une partie de ce que Salim Daucari devait au docteur Laidley. Il me donna les trois cinquièmes de la somme, et ces trois cinquièmes étaient presque entièrement en poudre d'or.

Bientôt l'on me dit que les royaumes de Bambara et de Kaarta étaient déjà en guerre. Alors, impatient de poursuivre mon voyage le plus tôt possible, je priai Salim Daucari d'employer son crédit auprès du roi pour me faire fournir un guide qui me conduisît par le Fouladou. Salim Daucari se rendit à Kouniakary dans la matinée du 20 janvier⁵⁰, et le soir il me rapporta la réponse du roi. Ce prince me fit dire que depuis plusieurs années il avait fait un accord avec Daisy, roi de Kaarta, pour faire passer tous les marchands et les voyageurs dans ses Etats ; que si je voulais prendre la route du Fouladou j'en étais le maître ; mais qu'alors l'accord dont il venait de parler ne lui permettrait pas de me donner un guide.

J'avais trop bien senti dès le commencement de mon voyage le danger qu'il y avait à être privé de la protection royale pour

⁵⁰ 1796.

m'exposer volontairement à éprouver encore les désagréments que j'avais soufferts, d'autant que l'argent que je venais de recevoir semblait être le dernier que je devais toucher en route. Je résolus donc, de nouveau, d'attendre le retour des messagers qu'on avait envoyés dans le Kaarta.

Pendant ce temps-là, le bruit se répandit que Salim Daucari m'avait donné une grande quantité d'or. Le 23 janvier, au matin, Sambo Sego vint me voir. Il avait, comme la première fois, une suite de gens à cheval. Il insista pour que je lui dise exactement à quoi se montait l'argent que j'avais reçu, déclarant que, quelle que fût la somme, elle devait être partagée avec le roi, et me faisant entendre qu'il espérait en outre recevoir un beau présent pour lui, comme fils du roi, et un autre pour ceux qui composaient sa suite, qui étaient ses parents.

On observera aisément que, si j'avais adhéré à toutes ces demandes, je ne serais pas resté chargé d'argent. Il était sans doute très désagréable pour moi de satisfaire l'injustice, la cupidité et les caprices des despotes, mais je savais qu'il était aussi extrêmement dangereux de faire une folle résistance, et d'irriter le lion tandis que j'étais sous sa griffe. Je me préparai donc à me soumettre, et si Salim Daucari n'avait pas interposé sa médiation Sambo ne se serait désisté d'aucune de ses prétentions iniques. Cependant, grâce à Salim, il consentit à ne recevoir que seize barres de marchandises, avec un peu de poudre et de balles, à condition même qu'on n'aurait plus rien à me demander dans toute l'étendue du royaume de Kasson.

Dans la matinée du 26 janvier, j'allai me promener sur le sommet d'une montagne qui est au sud de Soulo, et j'y jouis d'une vue enchanteuse. Le nombre des villes et des villages, et les champs cultivés qui les environnaient, offraient une perspective d'une beauté supérieure à tout ce que j'avais vu jusqu'alors en Afrique. On peut se faire à peu près une idée du nombre des habitants de cette riche plaine, en considérant que quand le roi de Kasson fait battre le tambour de la guerre il peut rassembler quarante mille combattants.

En parcourant la montagne, je vis des endroits rocheux et totalement dépourvus de végétation, dans lesquels il y a des creux profonds et des cavernes qui, pendant le jour, servent de refuge aux loups et aux

hyènes. Le 27 janvier au soir, quelques-uns de ces animaux entrèrent dans le village de Soulo. Leur approche fut découverte par les chiens, et il est à remarquer que dans ces sortes d'occasions les chiens n'aboient pas, mais qu'ils hurlent d'une manière épouvantable.

Les habitants n'eurent pas plutôt entendu les hurlements des chiens qu'ils en reconnurent la cause et s'armèrent. En même temps, ils prirent plusieurs paquets d'herbe sèche et ils marchèrent en troupe vers le parc qui était au centre du village et dans lequel les animaux étaient renfermés. Là, ils allumèrent leurs paquets d'herbe, et en les balançant et en poussant de grands cris ils coururent vers la montagne. Cette manœuvre épouvanta les bêtes féroces et les fit sortir du village, mais ensuite on trouva qu'elles avaient tué cinq têtes de bétail et blessé plusieurs autres.

Le 1^{er} février les messagers du roi de Kasson arrivèrent du Kaarta. Ils rapportèrent que la guerre n'avait pas encore commencé entre le Bambara et le Kaarta, et qu'il était possible que je traversasse ce dernier royaume avant que l'armée du Bambara l'envahît.

Le 3 février, deux guides à cheval vinrent le matin de Kouniakary à Soulo pour me conduire jusqu'aux frontières du Kaarta. En conséquence, je pris congé de Salim Daucari, et je me séparai pour la dernière fois du Nègre forgeron qui avait été jusqu'alors mon compagnon de voyage et avait montré tant d'attachement pour moi. Il était environ dix heures quand nous partîmes de Soulo. Nous voyageâmes ce jour-là dans un pays montueux et pierreux, le long des bords du Krieko, et au soleil couchant nous nous arrêtâmes dans le village de Soumou, où nous couchâmes.

Le 4 février, nous nous remîmes en route, en suivant toujours les bords du Krieko, que je trouvai partout bien cultivés et remplis d'habitants. A la vérité, il y avait beaucoup de gens qui étaient venus du Kaarta pour se dérober à l'invasion dont leur pays était menacé. L'après-midi nous arrivâmes à Kimo, grand village où résidait Madi Konko, gouverneur de la partie montagneuse du pays de Kasson, laquelle on désigne sous le nom de Sorroma.

Les guides que m'avait donnés le roi de Kasson me quittèrent à Kimo et allèrent joindre l'armée qui marchait contre le Kajaaga. Je fus

obligé d'attendre jusqu'au 6 avant de pouvoir déterminer Madi Konko à me fournir un guide pour me conduire aux frontières du Kaarta.

Le 7 février, je quittai Kimo. Le fils même de Madi Konko me servait de guide. Nous continuâmes à suivre les bords du Krieko. L'après-midi nous arrivâmes à Kangée, ville très considérable. Là, le Krieko est très étroit. Cette jolie rivière commence son cours un peu à l'est de ce lieu, et est très bruyante et très rapide jusqu'au bas de la montagne de Tappa ; puis elle devient tranquille et serpente agréablement à travers la belle plaine de Kouniakary. Enfin, après avoir grossi ses eaux de celles que lui fournit une autre rivière qui vient du nord, elle se réunit au Sénégal dans les environs de la cascade de Felaw.

Le 8 février, nous traversâmes un pays inégal et pierreux. Nous vîmes Seimpo et beaucoup d'autres villages ; et l'après-midi nous nous arrêtâmes à Lackarago, petit village situé sur une chaîne de montagnes qui sépare les royaumes de Kasson et de Kaarta. Ce jour-là nous rencontrâmes plusieurs troupes de Nègres qui abandonnaient le Kaarta, emmenant leurs familles et emportant leurs effets.

Le lendemain ⁵¹ nous nous remîmes de bonne heure en route. A l'est de Lackarago, et à peu de distance de ce village, nous grimpâmes sur le sommet d'une montagne, d'où nous pûmes contempler à l'aise tout le pays des environs. Nous découvrîmes au sud-est plusieurs montagnes très éloignées, que mon guide me dit être celles de Fouladou. Nous descendîmes avec beaucoup de difficulté un chemin raboteux et presque à pic, puis nous suivîmes un ravin profond. Il était frais et très sombre, parce que les arbres qui étaient au-dessus formaient un épais berceau.

Nous fûmes bientôt rendus à l'extrémité de ce chemin romantique. Vers les dix heures, nous sortîmes des montagnes par une gorge rocheuse, et nous entrâmes dans les plaines unies et sablonneuses du Kaarta. A midi nous fîmes halte près d'un korrée, c'est-à-dire un endroit où l'on trouve de l'eau. Pour quelques grains de verroterie nous achetâmes autant de lait et de farine de maïs qu'il nous en fallait pour notre repas. Là, les provisions sont à si bon marché et les pasteurs dans une si grande aisance qu'ils demandent rarement le paiement des

⁵¹ Le 9 février 1796.

rafraîchissements qu'ils fournissent aux voyageurs. Du korrée nous nous rendîmes le soir à Fiesurah, où nous couchâmes.

Nous passâmes aussi toute la journée du 10 février à Fiesurah. Non seulement nous avions besoin d'y faire blanchir un peu de linge, mais nous voulions, avant de nous hasarder vers la capitale, prendre sur la situation des affaires des renseignements plus exacts que ceux que nous avions déjà eus.

Le 11 février, l'homme chez qui nous étions descendus, profitant de l'état de désordre où se trouvait le pays, nous demanda un prix si exorbitant pour notre logement que, le soupçonnant de vouloir faire naître une occasion de nous chercher querelle, je ne voulus pas le satisfaire. Cependant, mes domestiques, alarmés par des bruits de guerre qui se répandaient, refusèrent d'aller plus loin, à moins que je ne m'arrangeasse avec mon hôte et que je ne le décidasse à nous accompagner à Kemmou, afin que nous fussions en sûreté sur la route. J'eus assez de peine à terminer cette affaire, et il fallut pour cela sacrifier une couverture de laine que j'avais portée pour mon usage et qui plaisait singulièrement à mon hôte. Enfin il fut radouci par ce cadeau et, les choses étant arrangées à l'amiable, il monta à cheval et marcha devant nous.

C'était un de ces Nègres qui aux pratiques de la religion mahométane allient toutes leurs anciennes superstitions, et que les préceptes du prophète n'empêchent pas de boire des liqueurs fortes. On les appelle *johars* ou *jowers*, et ils sont en grand nombre et très puissants dans le royaume de Kaarta. Dès que nous fûmes dans une partie de la forêt très sombre et très solitaire, il nous fit signe d'arrêter et, prenant un morceau de bambou qu'il portait pendu au cou comme une amulette, il siffla trois fois avec beaucoup de force. J'avoue que, croyant que c'était un signal qu'il faisait à quelques-uns de ses camarades pour les engager à venir nous attaquer, je fus un peu effrayé. Mais il m'assura que ce n'était que pour connaître le succès que nous pouvions nous promettre dans notre voyage. Il mit alors pied à terre, posa sa lance en travers du chemin, dit plusieurs courtes prières, et finit ces simagrées par trois autres forts coups de sifflet. Après avoir écouté quelque temps comme s'il avait attendu qu'on lui répondît, il remonta à cheval et nous dit que nous pouvions avancer sans craindre le moindre danger.

Vers midi, nous vîmes plusieurs grands villages abandonnés. Leurs habitants s'étaient enfuis dans le royaume de Kasson, afin d'éviter les horreurs de la guerre. Le soir, nous nous arrêtâmes à Karankalla. C'était autrefois une grande ville, mais à notre passage il y avait déjà quatre ans qu'ayant été pillée et saccagée par les Bambaras il n'en restait pas la moitié debout.

Le 12 février au matin, nous partîmes de Karankalla. Nous n'avions qu'une petite journée de marche pour nous rendre à Kemmou ; c'est pourquoi nous allâmes plus lentement que de coutume, et nous nous amusâmes à cueillir des fruits que nous trouvâmes dans les environs de la route. Pendant que nous nous occupions à cela, je m'écartai de mes compagnons et, ne sachant pas s'ils étaient en avant ou en arrière, je m'avançai vers une petite hauteur pour pouvoir les découvrir.

Au même instant deux Nègres à cheval, armés de carabines, sortirent des halliers et galopèrent vers moi. A cet aspect je m'arrêtai. Les Nègres en firent de même, car nous étions tous trois également surpris et embarrassés. Cependant je pris le parti de m'avancer doucement vers eux. Alors l'un d'eux, jetant sur moi un regard plein d'horreur, prit le galop et s'enfuit à toute bride. L'autre, tremblant de peur et marmottant des prières, mit sa main sur ses yeux et se laissa machinalement conduire par son cheval qui prit à petits pas le même chemin que le premier.

A environ un mille à l'ouest de l'endroit où j'étais, ces Nègres trouvèrent mes gens et leur parlèrent de ma rencontre comme de la plus terrible aventure qu'ils eussent jamais eue. La peur m'avait fait paraître à leurs yeux avec une robe flottante et comme un spectre horrible, et l'un d'eux assurait qu'au moment que je m'étais montré il avait senti un vent froid qui venait du ciel et qui lui avait fait le même effet que si on lui eût jeté de l'eau fraîche sur le visage.

Vers midi, nous vîmes de loin la capitale du Kaarta. Elle est située dans une plaine vaste et découverte. Le besoin de couper du bois pour bâtir et pour brûler fait qu'il n'en reste pas un seul brin à deux milles tout autour de la ville. Nous entrâmes dans cette ville à deux heures après midi.

Nous nous rendîmes directement dans une cour qui était vis-à-vis de la demeure du roi. La foule des curieux rassemblés autour de moi était si nombreuse que je ne me hasardai pas à descendre de cheval. Je chargeai auparavant le fils de Madi Konko et l'hôte qui m'avait servi de guide d'aller avertir le roi de mon arrivée. Peu de temps après, ils revinrent avec un messenger du roi pour me dire que ce prince serait bien aise de me voir dans la soirée. Le messenger avait aussi ordre de me procurer un logement et de prendre garde qu'on ne me fît aucune insulte.

Il me conduisit dans une cour à la porte de laquelle il mit un homme armé d'un bâton pour écarter la multitude. Ensuite il me montra une grande chaumière qu'on me donnait pour logement. A peine m'étais-je assis, la foule entra. Il n'avait pas été possible de l'en empêcher, et je fus environné d'autant de curieux que ma spacieuse chaumière put en contenir. Quand les premiers eurent resté assez de temps pour me voir et me faire quelques questions, ils se retirèrent et firent place à d'autres, et de cette manière la chambre fut remplie et vidée treize fois de suite.

Un peu avant le coucher du soleil, le roi me fit dire qu'il était libre et qu'il désirait de me voir. Je suivis le messenger à travers diverses cours dont les murailles étaient très hautes. Je vis dans ces cours de grands tas d'herbe sèche liée par paquets comme des bottes de foin et destinée à nourrir les chevaux en cas que la ville fût assiégée.

En entrant dans la cour où était assis le roi, je fus étonné du grand nombre de personnes qu'il avait autour de lui et du bon ordre qui régnait parmi elles. Elles étaient toutes assises, les hommes à la droite du roi, les femmes et les enfants à sa gauche. On avait laissé un espace pour mon passage.

Le roi, dont le nom était Daisy Kourabarri, n'avait dans ses vêtements rien qui le distinguât de ses sujets. Un banc de terre d'environ deux pieds de haut et couvert d'une peau de léopard lui servait de trône et était la seule marque de la dignité royale. Quand je me fus assis à terre en face du monarque, je lui fis part des diverses circonstances qui m'avaient engagé à passer dans ses Etats, et des raisons qui me faisaient recourir à sa protection. Il parut très satisfait de ce que je lui disais, mais il répondit qu'il ne pouvait pas en ce moment m'être d'un

très grand secours ; que depuis quelque temps toute sorte de communication entre les royaumes de Kaarta et de Bambara était interrompue ; que Mansong, roi de Bambara, était déjà entré dans le Fouladou à la tête de son armée, pour attaquer le Kaarta ; qu'il n'y avait guère d'espoir que je pusse me rendre dans le Bambara par la route ordinaire parce que, sortant d'un pays ennemi, je serais certainement pillé ou pris pour un espion ; que si ses Etats avaient été en paix j'aurais pu demeurer auprès de lui jusqu'à ce qu'il se fût présenté une occasion favorable de poursuivre mon voyage, mais que dans l'état actuel des choses il ne souhaitait pas que je restasse dans le Kaarta, de peur qu'il ne m'arrivât quelque accident et que mes compatriotes ne pussent dire qu'il avait fait périr un homme blanc. Il ajouta qu'il me conseillait de retourner dans le royaume de Kasson et d'y demeurer jusqu'à la fin de la guerre, ce qui probablement aurait lieu dans trois ou quatre mois ; que si, dans ce temps-là, il était encore en vie il serait charmé de me voir, et que s'il était mort ses fils prendraient soin de me faire conduire.

Ce sage conseil était certainement dicté par la bienveillance, et peut-être eus-je tort de ne pas le suivre. Mais je réfléchis que la saison des grandes chaleurs approchait, et je craignais de rester pendant les pluies dans l'intérieur de l'Afrique. Ces considérations et l'espèce d'indignation que j'éprouvais à la seule idée de n'avoir pas fait de plus grandes découvertes me déterminèrent à aller plus loin.

Le roi ne pouvant pas me donner un guide pour me conduire dans le Bambara, je le priai de me faire au moins accompagner aussi près des frontières de ses Etats qu'il était possible sans exposer ceux qu'il chargerait de cette commission.

Quand ce prince me vit déterminé à continuer mon voyage, il me dit qu'il restait encore une route à suivre, mais qu'elle n'était pas exempte de danger ; qu'il fallait me rendre du Kaarta dans le royaume de Ludamar, habité par les Maures, et que de là je pourrais, en faisant un détour, pénétrer dans le Bambara ; que si je voulais prendre ce chemin il me donnerait des gens pour me conduire jusqu'à Jarra, ville frontière du Ludamar.

Le monarque s'informa ensuite de quelle manière j'avais été traité depuis que j'avais quitté les bords de la Gambie, et il me demanda en

plaisantant combien d'esclaves je comptais ramener à mon retour. Il allait continuer, quand un Nègre, montant un très beau cheval maure, couvert de sueur et d'écume, entra dans la cour et annonça qu'il avait des choses importantes à communiquer au monarque. Le roi mit aussitôt ses sandales, ce qui était un signal pour que les étrangers sortissent. En conséquence je me retirai, mais je laissai mon domestique dans les environs, pour qu'il tâchât d'apprendre quelque chose des nouvelles portées par le messenger.

Au bout d'une heure, mon domestique vint me rejoindre et m'apprit que l'armée du Bambara avait quitté le Fouladou et s'avancait vers le Kaarta. Le cavalier que j'avais vu entrer et qui avait apporté cette nouvelle était une des vedettes du roi. Ces vedettes ont chacune leur poste assigné sur quelque hauteur, d'où elles peuvent voir au loin dans la campagne et observer les mouvements de l'ennemi.

Le soir, le roi m'envoya un beau mouton. Ce présent vint d'autant plus à propos que ni moi ni mes compagnons nous n'avions point mangé de toute la journée. Tandis que nous nous occupions à préparer notre souper, l'heure des prières du soir fut annoncée, non par la voix d'un prêtre, comme c'est ordinairement l'usage, mais par le bruit du tambour et par le son de grandes dents d'éléphant, percées comme des cornes de bœuf sauvage. Le son de cet instrument est mélodieux, et suivant moi il approche plus de la voix humaine qu'aucun autre son artificiel. Comme la plus grande partie de l'armée du roi Daisy était alors à Kemmou, les mosquées étaient très fréquentées, et j'observai que près de la moitié des gens de guerre du Kaarta suivait la loi de Mahomet.

Le 13 février au matin, j'envoyai en présent au roi mes pistolets d'arçon et leurs fourreaux. Impatient de m'éloigner d'un lieu qui semblait devoir être bientôt le siège de la guerre, je chargeai le messenger qui portait mon présent de dire au roi que je me proposais de partir de Kemmou aussitôt qu'il jugerait à propos de me donner un guide.

Une demi-heure après, le roi me fit remercier de mon présent et m'envoya huit cavaliers qui avaient ordre de m'escorter jusqu'à Jarra. Ils me dirent que le roi désirait que je me rendisse à Jarra avec toute la célérité possible, pour qu'ils fussent de retour avant qu'il y eût rien de

décisif entre les armées du Bambara et du Kaarta. En conséquence, nous partîmes tout de suite. Trois fils du roi Daisy et environ deux cents hommes de cavalerie me firent l'amitié de m'accompagner jusqu'à une certaine distance de Kemmou.

[*Table des matières*](#)

VIII

Route de Kemmou à Funingkedî. — Observations sur le lotus. — Jeune homme massacré par les Maures. — Passage à Simbing. — Détails sur l'assassinat du major Houghton. — Arrivée à Jarra. — Tableau des Etats voisins de Jarra. — Guerre entre les royaumes de Kaarta et de Bambara.

Le fils aîné du roi et une grande partie de ses cavaliers nous quittèrent avant la fin du jour⁵² : mais les autres restèrent avec nous, et nous couchâmes dans le village de Marina. Pendant la nuit, quelques voleurs pénétrèrent dans la chaumière où j'avais déposé mon bagage et, ayant ouvert avec un couteau un de mes paquets, ils me volèrent beaucoup de grains de verroterie, une partie de mes habits, un peu d'ambre et de poudre d'or qui se trouvait dans les poches de ces habits. Le lendemain⁵³ je me plaignis de ce vol aux deux princes qui étaient encore auprès de moi, mais ce fut en vain.

Il était déjà tard lorsque nous partîmes de Marina. Nous marchions fort lentement à cause de l'excessive chaleur, lorsque vers les quatre heures après midi nous aperçûmes deux Nègres assis au milieu des buissons à quelque distance du chemin. Les cavaliers qui me servaient d'escorte, ne doutant pas que ces Nègres ne fussent des esclaves fugitifs, bandèrent leurs carabines et prirent le galop pour s'emparer des divers passages et empêcher qu'ils ne s'échappassent.

Cependant les deux Nègres nous attendirent avec beaucoup de tranquillité, jusqu'à ce que nous fussions à la portée de leur arc. Alors ils prirent des flèches dans leurs carquois, et en en mettant chacun deux dans leur bouche et une à leur arc ils nous firent signe de la main de nous tenir éloignés. Un de nos cavaliers leur demanda aussitôt qui

⁵² 13 février 1796.

⁵³ 14 février.

ils étaient et ce qu'ils faisaient. Ils répondirent qu'ils étaient d'un village voisin, appelé Tourda, et qu'ils étaient venus dans le lieu où nous les trouvions, pour cueillir des *tomberongs*.

Les *tomberongs* sont de petites baies jaunes et farineuses, d'un goût délicieux. Je les ai reconnues pour le fruit de la plante que Linné appelle *ramnus lotus*. Les deux Nègres de Tourda nous en montrèrent deux pleines corbeilles qu'ils avaient cueillies dans la journée. Ces baies sont très prisées des gens du pays, qui en font une sorte de pain. Ils commencent par les exposer quelques jours au soleil ; ensuite ils les pilent légèrement dans un mortier de bois, jusqu'à ce que la partie farineuse soit séparée du noyau. Ils délayent cette farine avec un peu d'eau. Ils en font des gâteaux, et ils les mettent cuire au soleil. Ces gâteaux ressemblent par l'odeur et par la couleur au meilleur pain d'épices.

Après qu'on a séparé les noyaux de la farine, on les met dans un grand vase d'eau, et on les remue pour en extraire encore le peu de farine qui y reste. Cette farine communique à l'eau un goût doux et agréable, et avec une légère adaption de millet pilé, elle forme une espèce de gruau très bon, qu'on appelle du *fondi*, et qui, pendant les mois de février et de mars, sert communément de déjeuner dans une grande partie du royaume de Ludamar. On recueille le fruit du lotus en étendant un drap sur la terre et en battant les branches de l'arbuste avec une gaule.

Le lotus croît spontanément dans toutes les parties de l'Afrique que j'ai parcourues. Mais on le trouve surtout en très grande abondance dans les terrains sablonneux du Kaarta et du Ludamar, ainsi que dans la partie septentrionale du Bambara. Nul autre arbuste n'y est aussi commun. J'en avais vu de la même espèce à Gambie ; j'en avais même dessiné une branche en fleur, et on trouvera ici la gravure qui la représente. Il faut pourtant observer que les feuilles du lotus du désert sont beaucoup plus petites, et ressemblent en cela davantage à celles du lotus que Desfontaines a fait graver dans les mémoires de l'Académie des sciences de Paris en 1788⁵⁴.

Cet arbuste croît à Tunis et dans les royaumes de la Négritie. Il fournit aux Nègres un aliment qui ressemble au pain, et une boisson

⁵⁴ Page 443.

douce qu'ils aiment beaucoup. Ainsi l'on ne peut guère douter que ce ne soit le fruit de ce même lotus dont Pline dit que se nourrissaient les lotophages de la Libye. J'ai mangé du pain de lotus, et je crois qu'une armée peut fort bien avoir vécu d'un pareil pain, comme Pline rapporte qu'en ont vécu les Libyens. Le goût de ce pain est même si doux et si agréable qu'il y a apparence que les soldats ne s'en plaignaient pas.

Le soir nous nous arrêtâmes dans le village de Tourda. Là tous les cavaliers du roi me quittèrent, à l'exception de deux qui se chargèrent de me servir de guides jusqu'à Jarra.

Le 15 février, nous nous mîmes en route de bonne heure, et vers les deux heures après-midi nous arrivâmes dans une ville considérable appelée Funingkedy. Notre approche épouvanta les habitants, parce que, comme l'un de mes guides portait un turban, ils nous prirent pour des brigands maures. Cependant leur crainte fut bientôt dissipée, et nous fûmes très bien accueillis par un slatée qui résidait dans cette ville et faisait le commerce de Gambie.

Le 16 février, nous fûmes informés que le lendemain beaucoup de gens de Funingkedy partiraient pour Jarra. Nous résolûmes de les attendre pour voyager avec eux, parce que les chemins étaient infestés par les Maures. Nous apprîmes, en même temps, que quelques jours avant notre arrivée la plupart des buschréens et des gens riches de Funingkedy étaient allés à Jarra pour voir comment ils pourraient y transporter leurs familles et leurs effets, afin de les préserver des fureurs de la guerre ; et que pendant leur absence les Maures étaient venus leur enlever une partie de leur bétail.

Vers les deux heures après midi, je dormais tranquillement sur une peau de bœuf, lorsque je fus réveillé par les clameurs des femmes et les cris confus de tous les habitants. Je crus d'abord que les Bambaras étaient entrés dans la ville. Ayant aperçu mon domestique assis sur le toit d'une chaumière, je l'appelai pour savoir ce qui causait une si grande terreur. Il me dit que les Maures revenaient pour voler du bétail, et qu'ils étaient déjà tout près de nous. Je montai sur le toit, et je vis cinq Maures à cheval qui, avec leurs mousquets, poussaient vers la ville un grand troupeau de bœufs. Lorsque les Maures furent près des abreuvoirs qui sont à côté de la ville, ils choisirent seize des plus beaux bœufs, et s'enfuirent au galop.

Pendant tout ce temps-là, les habitants s'étaient rassemblés près des murailles de la ville, au nombre de plus de cinq cents ; et quand les Maures emmenèrent leur bétail ils passèrent auprès d'eux à la portée du pistolet, sans qu'ils osassent faire aucune résistance. Ils tirèrent à la vérité quatre coups de fusil, mais comme ces fusils étaient chargés avec de la poudre fabriquée par les Nègres ils ne firent point d'effet.

Quelques moments après, je vis une troupe de gens qui portaient un jeune homme à cheval et s'avançaient à petits pas vers la ville. C'était un des gardiens des troupeaux, lequel, ayant menacé les Maures de les percer de sa lance, avait reçu un coup de fusil d'un de ces brigands. La mère du jeune homme, égarée par la douleur, marchait devant la troupe, frappant ses mains l'une contre l'autre et faisant l'énumération des bonnes qualités de son fils. « Eé maffo fonio ⁵⁵ », criait cette mère désolée, tandis qu'on faisait entrer son fils dans la ville. « Eé maffo fonio abada ⁵⁶ . » Lorsqu'on l'eut porté dans sa chaumière et étendu sur une natte, tous les spectateurs déplorèrent son sort, et poussèrent des cris et des gémissements de la manière la plus touchante.

Après que leur douleur fut un peu calmée, on me pria d'examiner le blessé. Je trouvai que la balle avait percé sa jambe de part en part, et lui avait brisé les deux os un peu au-dessous du genou. Le pauvre jeune homme avait tant perdu de sang qu'il s'était évanoui, et son état était si incertain qu'il me fut impossible de donner à ses parents beaucoup d'espoir sur sa guérison. Cependant, pour rendre cette guérison possible, je leur observai que je croyais nécessaire de lui couper la jambe au-dessus du genou. Cette proposition les fit tous frémir d'horreur. N'ayant jamais entendu parler d'une pareille manière de guérir, ils ne voulurent pas consentir à me la voir employer. Ils me regardèrent comme un cannibale, parce que j'offrais d'entreprendre une opération qui, suivant eux, était plus cruelle, plus douloureuse et plus dangereuse peut-être que la blessure même.

Le malade fut confié aux soins de quelques vieux buschréens, qui travaillèrent à lui assurer son entrée dans le paradis, en marmottant à ses oreilles quelques phrases arabes, qu'ils l'invitaient à répéter avec

⁵⁵ « Jamais il ne dit un mensonge. »

⁵⁶ « Jamais il ne dit un mensonge, non jamais. »

eux. Après plusieurs efforts inutiles, le pauvre païen prononça enfin ces mots : « La Illha el alla, Mahomet razoul allahi ⁵⁷. » Aussitôt les disciples de Mahomet déclarèrent à la mère du jeune homme que son fils venait de donner une preuve suffisante de sa foi pour être heureux dans l'autre vie. Il mourut le même soir.

Le 17 février, mes guides me dirent que pour éviter les Maures brigands il fallait se résoudre à voyager la nuit. En conséquence nous partîmes l'après-midi. Nous avions à notre suite une trentaine d'habitants de Funingkeddy qui fuyaient la guerre et emportaient leurs effets dans le Ludamar. Nous gardions le plus grand silence et nous marchions avec beaucoup de célérité. A minuit nous fîmes halte dans un enclos qui était tout près d'un petit village, mais comme le thermomètre n'était qu'à 68 degrés les Nègres trouvaient la température si froide qu'aucun d'eux ne put s'endormir.

Le 18 février, à la pointe du jour, nous nous remîmes en route. A huit heures, nous passâmes près de Simbing, petite ville frontière du royaume de Ludamar. Cette ville est entourée d'une haute muraille, et située dans un étroit défilé entre deux montagnes rocheuses. Ce fut à Simbing que le major Houghton se vit abandonné par ses Nègres domestiques, qui ne voulurent pas le suivre dans le pays des Maures. Ce fut aussi de là qu'il écrivit avec un crayon la dernière lettre que le docteur Laidley reçut de lui. Ce brave et infortuné voyageur, ayant surmonté un grand nombre de difficultés, s'avança vers le nord et tenta de traverser le royaume de Ludamar, où depuis j'ai appris ce que je vais raconter de sa triste fin.

A son arrivée à Jarra, il fit connaissance avec quelques marchands maures qui allaient acheter du sel à Tischéet, ville située près des marais salants du grand désert et à dix journées de marche au nord de Jarra. Là, au moyen d'un fusil et d'un peu de tabac que le major donna à ces marchands, il les engagea à le mener à Tischéet. Quand on songe qu'il prit un tel parti, on ne peut s'empêcher de croire que les Maures avaient cherché à le tromper, soit à l'égard de la route qu'il devait suivre, soit sur l'état du pays situé entre Jarra et Tomboutou ⁵⁸. Proba-

⁵⁷ « Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète. »

⁵⁸ C'est la même ville que nos géographes appellent *Tombut*. Elle est la capitale d'un royaume auquel elle donne son nom. Je la nomme comme Mungo Park, le major

blement leur intention était de le voler et de l'abandonner dans le désert. Après deux journées de marche, soupçonnant leur perfidie, il demanda à retourner à Jarra. Les Maures essayèrent d'abord de l'en dissuader, mais quand ils virent qu'il persistait dans cette résolution ils lui prirent tout ce qu'il avait et s'enfuirent au grand pas de leurs chameaux. Le malheureux major, se voyant aussi lâchement trahi, retourna à pied à Tarra, qui est un endroit où l'on trouve de l'eau et qui appartient aux Maures. Il avait été déjà quelques jours sans prendre aucun aliment et, les cruels Maures refusant de lui en donner, il succomba à son infortune. On ne sait pas précisément s'il périt de faim ou s'il fut massacré par les barbares mahométans. Son corps fut traîné dans les bois, et l'on me montra de loin l'endroit où on le laissa sans sépulture.

A environ quatre milles au nord de Simbing, nous trouvâmes un ruisseau, sur les bords duquel nous vîmes un grand nombre de chevaux sauvages. Ils étaient tous de la même couleur. Dès qu'ils nous aperçurent, ils s'éloignèrent au galop, mais ils s'arrêtèrent souvent pour regarder en arrière. Les Nègres leur font la chasse et se nourrissent de leur chair qu'ils aiment beaucoup.

A midi, nous arrivâmes à Jarra, grande ville située au pied d'une chaîne de montagnes rocheuses. Mais, avant de décrire cette ville et de raconter les divers événements que j'y éprouvai, il faut que je dise succinctement à mes lecteurs quelle fut l'origine de la guerre qui m'engagea à prendre cette route, et qui, par cela même, devint la cause de toutes mes infortunes. Le récit que je vais faire ici me dispensera par la suite de beaucoup d'interruptions.

La guerre qui bientôt, après que j'eus quitté le Kaarta, désola ce royaume et répandit la terreur dans tous les Etats voisins commença pour bien peu de chose. Un parti de Maures dérobèrent quelques taureaux dans un village des frontières du Bambara et les vendirent au *douty* ou chef d'une ville du Kaarta. Les villageois volés réclamèrent leur bétail. On refusa de le leur rendre. Alors ils s'adressèrent à leur roi et se plaignirent du *douty* recéleur. Mansong, roi de Bambara, qui voyait sans doute avec jalousie la prospérité croissante du Kaarta, se

Rennell et le chevalier Bruce, parce que probablement c'est ainsi que l'appellent les Nègres. (NdT)

servit du prétexte de l'injustice faite à ses sujets pour déclarer la guerre à ce royaume.

Il envoya d'abord à Daisy, roi du Kaarta, un messenger accompagné d'un parti de cavaliers pour le prévenir que dans la saison du sec le roi de Bambara se rendrait à Kemmou⁵⁹ à la tête de neuf mille hommes ; qu'en conséquence il le chargeait d'ordonner à ses esclaves de nettoyer les maisons et de préparer tout ce qu'il fallait pour bien recevoir cette visite. Le messenger présenta ensuite au roi Daisy une paire de sandales de fer et lui dit que « jusqu'à ce qu'il eût fui assez pour user ces sandales il ne serait pas en sûreté contre les flèches du Bambara ».

Daisy rassembla aussitôt les principaux personnages de son royaume et tint conseil avec eux sur les moyens de repousser un ennemi si formidable. Il fit faire à Mansong la réponse que méritait son insolent message. Il chargea ensuite un buschréen de composer en arabe une proclamation qu'on écrivit sur une planchette et qu'on attacha à un arbre dans la place publique. En même temps, on envoya des vieillards de tous côtés pour expliquer au peuple ce que contenait cet écrit. Il invitait tous les amis de Daisy à venir le joindre immédiatement, et il permettait à tous ceux qui n'avaient point d'armes ou que la guerre effrayait de se retirer dans les royaumes voisins ; il les avertissait aussi que, pourvu qu'ils gardassent une stricte neutralité, ils seraient toujours libres de retourner dans leurs premières habitations, mais que s'ils s'armaient contre le Kaarta, ou s'ils favorisaient ses ennemis, alors ils auraient « brisé la clef de leurs chaumières et fermé leurs portes pour jamais ».

Cette proclamation fut généralement applaudie, mais beaucoup d'habitants du Kaarta, et surtout les puissantes tribus de Jower et de Kakarou, profitant de la permission de ne pas combattre, se réfugièrent dans les royaumes de Ludamar et de Kasson. Cette émigration fut cause que l'armée de Daisy ne se trouva pas aussi considérable qu'on aurait dû s'y attendre. Lors de mon passage à Kemmou, j'appris que le nombre des combattants effectifs ne s'élevait pas à plus de quatre mille hommes, mais ils étaient tous remplis de hardiesse et de fermeté, et on pouvait compter sur eux.

⁵⁹ Capitale du Kaarta.

Quatre jours après mon arrivée à Jarra⁶⁰, Mansong s'avança vers Kemmou avec toute son armée. Daisy, ne voulant point hasarder une bataille, se retira d'abord à Joko, ville située au nord-est de Kemmou. Il y demeura trois jours, et ensuite il alla se renfermer dans la forte place de Gédingouma, située dans les montagnes et entourée d'une haute muraille de pierre.

Quand Daisy quitta Joko, ses fils refusèrent de le suivre, alléguant pour raison que « les chanteurs⁶¹ publieraient leur honte, s'ils apprenaient que Daisy et ses enfants s'étaient enfuis de Joko sans oser tirer un coup de fusil ».

Ils restèrent donc pour défendre Joko. Un détachement de cavalerie y resta aussi. Mais après plusieurs escarmouches ils furent totalement défaits, et l'un des jeunes princes tomba entre les mains des Bambarras. Le reste s'enfuit à Gédingouma que Daisy avait bien approvisionné et où il était déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Mansong, voyant que Daisy avait résolu d'éviter une bataille rangée, plaça un corps considérable de troupes à Joko, pour observer tous les mouvements de son ennemi. Partageant ensuite le reste de ses soldats en petits détachements, il leur ordonna de parcourir le pays et de s'emparer des habitants avant qu'ils eussent le temps de s'enfuir. Cet ordre fut exécuté avec tant de promptitude et de barbarie qu'en peu de jours tout le royaume de Kaarta n'offrit que des scènes de désolation. Les habitants des villes et des villages furent, pour la plupart, surpris dans la nuit et devinrent aisément la proie du vainqueur. Ils virent en même temps livrer aux flammes leur blé et tout ce qui aurait pu servir aux troupes de Daisy.

Pendant ce temps-là, Daisy s'occupait à fortifier Gédingouma. Cette ville est bâtie dans un étroit défilé formé par deux hautes montagnes. Elle n'a que deux portes, l'une vers le Kaarta, l'autre vers le Jaffnou. La première était défendue par Daisy lui-même ; et les fils de ce prince furent chargés de garder la seconde. L'armée du Bambara s'approcha de la ville et fit divers efforts pour l'emporter d'assaut, mais elle fut toujours repoussée avec beaucoup de perte.

⁶⁰ Le 22 février 1796.

⁶¹ L'on a vu plus haut que ce sont des espèces de poètes improvisateurs.

Mansong, trouvant Daisy plus redoutable qu'il ne s'y était attendu, résolut de lui ôter les moyens de renouveler ses provisions, afin de le réduire par famine. En conséquence, il envoya dans le Bambara tous les prisonniers qu'il avait faits, et il resta deux mois autour de Gédingouma sans tenter rien de décisif. Etant alors harcelé par les assiégés qui faisaient de fréquentes sorties, et voyant ses provisions presque épuisées, il fit demander à Ali, roi de Ludamar, deux cents cavaliers pour l'aider à attaquer la porte septentrionale de Gédingouma et se rendre maître de la place.

Quoique, dès le commencement de la guerre, Ali eût promis à Mansong de lui fournir des secours, ce Maure refusa de tenir sa parole. Mansong en fut si indigné qu'il marcha aussitôt, avec une partie de son armée, droit à Freningkedy, dans le dessein de surprendre le camp de Benowm. Les Maures, avertis de son approche, se retirèrent du côté du nord, et Mansong, voyant son projet échoué, s'en retourna à Sego⁶².

Ces événements se passèrent tandis que j'étais retenu captif dans le camp d'Ali, comme on le verra par la suite.

Le roi de Kaarta étant délivré de son plus redoutable ennemi, il y avait lieu d'espérer que la paix serait rendue à ses Etats, mais un incident extraordinaire les mit soudain en guerre avec le Kasson. Tandis que les Bambaras étaient encore dans le Kaarta, le roi de Kasson mourut. Ses deux fils se disputèrent son trône, qui resta au plus jeune, Sambo Sego. L'aîné, forcé de quitter son pays, se réfugia à Gédingouma, où les gens de Sambo Sego se hâtèrent de venir demander qu'on le leur livrât. Daisy, qui avait toujours vécu en bonne intelligence avec les deux frères, refusa de rendre celui à qui il donnait asile ; mais en même temps il déclara qu'il ne soutiendrait point ses prétentions, et qu'il ne se mêlerait en aucune manière de sa querelle.

Sambo Sego, animé par ses succès et enorgueilli de se voir élevé au rang de souverain du Kasson, fut irrité des refus de Daisy, et se joignit à quelques traîtres qui s'étaient révoltés contre ce prince pour faire une invasion dans le Kaarta. Daisy, qui était loin de s'attendre à de pareilles hostilités, avait envoyé des gens semer des grains dans les environs de Joko et rassembler le bétail qui errait dans les bois, afin

⁶² Capitale du royaume de Bambara.

d'avoir de quoi nourrir son armée. Tous ces gens tombèrent entre les mains de Sambo Sego, qui les emmena à Kouniakary, et de là les envoya en caravanes, pour être vendus dans les comptoirs que les Français ont au Fort-Louis, sur les bords du Sénégal.

Daisy ne tarda pas à se venger. Manquant de subsistance, il crut que la conduite de son agresseur lui donnait suffisamment le droit de s'en procurer par le pillage d'une partie du Kasson. Il se mit donc à la tête de huit cents de ses meilleurs soldats et, pénétrant secrètement à travers les bois, il fondit pendant la nuit sur trois grands villages peu éloignés de Kouniakary. Plusieurs de ses sujets rebelles qui avaient été de l'expédition de Sambo résidaient dans ces villages. Daisy les fit massacrer, ainsi que tous ceux des habitants qui étaient en état de porter les armes.

Après cette expédition, Daisy se flatta d'obtenir la paix. Beaucoup de ses sujets émigrés rentrèrent dans leur patrie et s'occupèrent à réparer les villes que la guerre avait désolées. La saison des pluies approchait, tout enfin contribuait à ranimer ses espérances, quand une nouvelle agression vint tout à coup les suspendre.

Les Jowers, les Kakarous, et quelques autres habitants du Kaarta, qui, non contents d'abandonner leur pays dès le commencement de la guerre, avaient montré une grande partialité pour Mansong et pour son armée, furent honteux de leur conduite et, n'ayant pas le courage de demander leur pardon à leur roi, ils eurent celui de lui déclarer la guerre. Déjà très puissants par eux-mêmes, ils engagèrent les Maures à les soutenir dans leur rébellion. Ils mirent sur pied une nombreuse armée, ils pillèrent un grand village du Kaarta, et en emmenèrent beaucoup de prisonniers.

Daisy se prépara aussitôt à punir les coupables. Mais les Jowers et presque tous les Nègres qui habitaient parmi les Maures du Ladamar abandonnèrent leurs villes et s'enfuirent vers l'Est. D'ailleurs, la saison des pluies mit un terme à la guerre du Kaarta, guerre qui enrichit un très petit nombre d'hommes et fit plusieurs milliers de malheureux.

Telle était la situation des nations voisines de Jarra, peu de temps après que j'y fus arrivé. Je vais à présent donner la description de cette ville, et retracer les événements qui me concernent, en suivant l'ordre des dates.

Table des matières

IX

Description de Jarra et des Maures qui l'habitent. — M. Mungo Park obtient d'Ali, roi de Ludamar, la permission de traverser ses Etats. — Il se rend de Jarra à Deena. — Il est maltraité par les Maures. — Arrivée à Sampaka. — Nègre qui fait de la poudre à feu. — M. Mungo Park poursuit sa route jusqu'à Samée, où il est arrêté par les ordres d'Ali. — On le mène prisonnier jusqu'au camp des Maures, à l'entrée du grand désert.

La ville de Jarra est très grande, ses maisons sont bâties en pierre et en argile, c'est-à-dire que l'argile y sert de mortier. Cette ville est située dans le royaume maure de Ludamar, mais la plupart de ses habitants sont des Nègres qui sortent des Etats du Midi et préfèrent de payer un tribut aux Maures pour obtenir leur incertaine protection que de rester exposés chez eux à leurs agressions et à leurs rapines.

Le tribut qu'ils paient est considérable ; ils sont d'ailleurs obligés de montrer aux Maures un profond respect et une obéissance illimitée, tandis que ces tyrans orgueilleux les traitent avec non moins de dureté que de mépris.

Les Maures du Ludamar et des autres royaumes limitrophes de la Négritie ressemblent tellement aux mulâtres des Antilles et des autres parties de l'Amérique qu'il n'est pas possible d'en faire la différence ; aussi est-il certain qu'ils sont un mélange des Maures du nord de l'Afrique et des Nègres du Midi, et qu'ils possèdent les plus mauvaises qualités des deux races dont ils descendent.

Ces tribus maures se distinguent des habitants des côtes de Barbarie, dont elles sont séparées par le grand désert. Tout ce qu'on sait sur leur origine se trouve dans Léon l'Africain. Je vais abrégé ici ce qu'il en dit.

Vers le milieu du VII^e siècle, lorsque les Arabes n'avaient point encore conquis l'Afrique, tous les habitants de cette partie du monde, soit qu'ils descendissent des Numides, des Phéniciens, des Carthaginois, soit qu'ils fussent issus des Romains, des Goths et des Vandales, étaient compris sous la dénomination générale de Maures ⁶³.

Tandis que les kalifes étendaient l'empire de l'islamisme, presque toutes ces nations embrassèrent cette religion. Cependant, quelques tribus numides qui erraient dans les déserts et vivaient du produit de leurs troupeaux traversèrent ces déserts immenses pour se dérober à la fureur des Arabes. L'une de ces tribus, celle de Zanhaga, fit la découverte et la conquête des nations à la peau noire et aux cheveux laineux qui habitent le long du Niger.

Par le nom de Niger, Léon a voulu indubitablement désigner le Sénégal, qui dans la langue des Mandingues est appelé Bafing, c'est-à-dire le fleuve Noir.

Il est difficile de dire tout ce que ces Maures occupent aujourd'hui dans le continent d'Afrique. Mais il y a lieu de croire que les pays soumis à leur domination forment une bande étroite qui s'étend de l'ouest à l'est, depuis l'embouchure du Sénégal ⁶⁴ jusqu'aux confins de l'Abyssinie. C'est un peuple perfide et rusé ; il ne laisse jamais échapper l'occasion de tromper et de voler les naïfs et crédules Nègres. Mais je ferai connaître d'une manière plus détaillée ses mœurs et ses habitudes, en reprenant le fil de ma narration.

A mon arrivée à Jarra, je logeai dans la maison de Daman Jumma, slatée qui faisait le commerce de Gambie. Daman Jumma avait depuis longtemps acheté des marchandises à crédit, chez le docteur Laidley, qui à mon départ de Pisania me donna un ordre pour en recevoir le montant jusqu'à la valeur de six esclaves. Quoiqu'il y eût cinq ans que les marchandises fussent vendues, Daman Jumma ne nia point sa dette ; il me promit au contraire de me donner tout l'argent qu'il pourrait se procurer, quoique, me dit-il, il craignait bien que dans ce moment il ne pût me compter plus de la valeur de deux esclaves. Il s'employa avec honnêteté à échanger mon ambre et mes grains de verroterie pour

⁶³ Mauri.

⁶⁴ A partir de la rive orientale de ce fleuve.

de l'or, chose plus portative et plus facile à soustraire à la rapacité des Maures.

Les difficultés que j'avais déjà éprouvées, l'état incertain du pays et surtout la sauvage et oppressive conduite des Maures avaient tellement effrayé mes domestiques qu'ils me déclarèrent qu'ils préféreraient renoncer à toute récompense que de faire un pas de plus du côté de l'est. A la vérité, le danger d'être pris par les Maures et vendus comme esclaves devenait chaque jour plus éminent pour eux, et je ne pouvais pas blâmer leurs craintes. Me voyant donc sur le point d'être abandonné par mes gens, et réfléchissant que la guerre du Kaarta m'empêchait de retourner sur mes pas et que pour aller plus loin il me fallait traverser un pays maure de dix journées de marche, je m'adressai à Daman pour obtenir d'Ali, souverain du Ludamar, la permission de passer dans ses Etats sans y recevoir d'insultes, afin de me rendre dans le Bambara. Je louai un esclave de Daman pour m'accompagner jusque-là, me proposant de me mettre en route dès que j'aurais obtenu la permission d'Ali.

Daman fit partir un messenger pour aller demander cette permission à Ali, qui était alors occupé près de Benowm ; et comme un présent était nécessaire pour assurer le succès de la négociation j'échangeai avec Daman un de mes fusils de chasse pour cinq vêtements de toile de coton, et je les envoyai à Ali. Quatorze jours s'écoulèrent avant que l'affaire fût conclue avec Ali, mais dès le 26 février un des esclaves de ce prince arriva à Jarra et vint me dire qu'il était chargé par son maître de me conduire en sûreté jusqu'à Goumba, prétendant en même temps qu'il fallait que je lui donnasse pour sa peine un vêtement de toile de coton.

Mon fidèle domestique, Demba, me voyant prêt à poursuivre mon voyage sans lui, résolut de m'accompagner. Il me dit que, bien qu'il désirât que je n'allasse pas plus loin, il n'avait jamais eu l'intention de me quitter ; que, d'après le conseil de Johnson, il avait seulement voulu me le faire craindre pour m'engager à retourner immédiatement sur les bords de la Gambie.

Le 27 février, je remis la plupart de mes papiers à Johnson, en lui recommandant de les porter le plus promptement possible à Pisania. J'en gardai pourtant un duplicata, pour qu'en cas d'accident ce qu'ils

contenaient ne fût pas perdu. Je laissai aussi chez Daman un paquet de hardes et toutes les choses qui ne m'étaient pas absolument nécessaires, car je voulais diminuer mon bagage le plus qu'il était possible, afin que les Maures fussent moins tentés de me piller.

Après ces arrangements, je partis l'après-midi de Jarra avec l'esclave d'Ali, celui de Daman et mon domestique. Nous couchâmes à Troumgoumba, petit village habité en partie par des Maures et en partie par des Nègres. Le lendemain⁶⁵ nous arrivâmes à Quira. Le jour suivant⁶⁶ nous traversâmes un pays rempli de sables, dans lesquels nous marchions avec beaucoup de peine, et nous fîmes halte à Compe, lieu où l'on trouve de l'eau, et qui appartient aux Maures.

Le 1^{er} mars, nous nous rendîmes à Deena, grande ville, bâtie, comme Jarra, de pierre et d'argile. On y trouve beaucoup plus de Maures et moins de Nègres qu'à Jarra. Ils se rassemblèrent autour de la chaumière du Nègre chez qui je logeais et me traitèrent avec la plus grande insolence. Ils sifflaient, huaient et m'accablaient d'injures. Ils me crachèrent même au visage, dans l'espoir de m'irriter et d'avoir un prétexte pour s'emparer de mon bagage. Quand ils s'aperçurent que tous ces outrages ne faisaient pas sur moi l'effet qu'ils en attendaient, ils eurent recours à un moyen plus décisif. Ils dirent que j'étais un chrétien, et que par conséquent tous les enfants de Mahomet avaient droit de piller ce qui m'appartenait. En conséquence, ils ouvrirent mes paquets et prirent tout ce qui était à leur gré. Mes gens, voyant que tout le monde pouvait nous voler impunément, me dirent qu'il fallait absolument retourner à Jarra.

Le 2 mars, j'employai tous les moyens qui étaient en mon pouvoir pour engager mes guides et mon domestique à continuer notre voyage, mais ils persistèrent dans leur refus. Comme j'avais tout lieu de craindre quelque nouvelle insulte de la part des fanatiques maures de Deena, je résolus de poursuivre ma route tout seul. Je partis donc le lendemain⁶⁷ à deux heures du matin. Il faisait clair de lune, mais les hurlements des bêtes féroces m'obligeaient à voyager avec précaution.

⁶⁵ 28 février 1796.

⁶⁶ 29 février.

⁶⁷ Le 3 mars.

A peine étais-je rendu sur une petite colline, à un demi-mille de la ville, que j'entendis crier derrière moi. Je me retournai, et je vis mon fidèle Demba qui courait après moi. Il m'apprit que l'esclave d'Ali s'en allait à Benowm et que l'esclave de Daman était prêt à repartir pour Jarra. Mais, ajouta-t-il, si vous voulez attendre un peu, je ne doute pas que je ne détermine le dernier à vous accompagner. J'attendis comme il le désirait, et au bout d'une demi-heure je le vis revenir avec l'esclave.

Nous traversâmes un pays sablonneux, couvert de grands asclépias⁶⁸ ; vers midi, nous trouvâmes plusieurs chaumières abandonnées. Comme je vis qu'il devait y avoir de l'eau à peu de distance, je chargeai mon Nègre de tâcher d'en remplir un *soufrou*⁶⁹. Il partit aussitôt pour y aller, mais, tandis qu'il cherchait l'endroit où était l'eau, le rugissement d'un lion qui la cherchait aussi sans doute lui fit tant de peur qu'il s'en revint à la hâte, et nous fûmes obligés de nous passer d'eau. L'après-midi flous arrivâmes dans une ville appelée Samamingkous, dont la plupart des habitants sont de la race des Foulahs.

Le 4 mars au matin, nous partîmes pour Sampaka, où nous fûmes rendus à deux heures après midi. Nous vîmes en route une si grande quantité de sauterelles que les arbres en étaient blancs. Ces insectes dévorent tous les végétaux qu'ils rencontrent, et il ne leur faut que très peu de temps pour dépouiller un arbre de toutes ses feuilles. Le bruit que font leurs excréments en tombant sur les feuilles et sur l'herbe sèche ressemble beaucoup à celui de la pluie. Quand on secoue un arbre sur lequel ces sauterelles sont posées, il en part aussitôt une quantité qui ressemble à un épais nuage. Elles suivent dans leur vol la direction du vent qui dans la saison du sec souffle toujours du nord-est. Si le vent changeait, on ne conçoit pas comment elles feraient pour se nourrir, car tous les endroits où elles ont passé sont absolument dévastés.

Sampaka est une grande ville. Lorsque les Maures et les Bambaras étaient en guerre, les premiers l'attaquèrent trois fois et furent toujours repoussés avec beaucoup de perte. Cependant, pour obtenir la paix, le

⁶⁸ * On appelle aussi cette plante *dompte-venin*, parce qu'elle est très bonne contre le venin. C'est un puissant sudorifique.

⁶⁹ Une outre.

roi de Bambara fut obligé de leur céder cette ville, ainsi que toutes les autres qui sont entre elle et Goumba.

A Sampaka, je logeai dans la maison d'un Nègre qui faisait de la poudre à feu. Il me montra un sac de salpêtre fort blanc, mais dont les cristaux étaient plus petits qu'ils ne le sont ordinairement. On en tire une grande quantité des étangs, qui sont remplis dans la saison des pluies, et où pendant le temps du sec le bétail cherche à éviter les grandes chaleurs. Quand l'eau est évaporée, on voit sur le limon une croûte blanchâtre, que les gens du pays ramassent et qu'ils purifient de manière à pouvoir l'employer avec succès. Les Maures leur fournissent du soufre qui vient des ports de la Méditerranée. Les Nègres font de la poudre en pilant ensemble dans un mortier de bois les différentes matières qui doivent la composer ; les grains en sont inégaux, et le bruit que produit leur explosion n'est pas, à beaucoup près, aussi fort que celui de la poudre d'Europe.

Le 5 mars, nous quittâmes Sampaka au point du jour. Vers midi, nous fîmes halte dans le village de Dangali, et le soir nous arrivâmes à Dalli, où nous passâmes la nuit. Nous vîmes en route deux grands troupeaux de chameaux qui paissaient. Quand les Maures font paître leurs chameaux, ils leur relèvent une des jambes de devant et l'attachent pour empêcher qu'ils ne s'éloignent.

Le jour que nous arrivâmes à Dalli était un jour de fête. Les habitants dansaient devant la maison du douty, mais dès qu'ils apprirent qu'il y avait un homme blanc ils quittèrent la danse et vinrent dans l'endroit où je logeais, marchant deux à deux avec beaucoup d'ordre, et précédés de la musique. Les musiciens jouent d'une espèce de flûte dont ils prennent l'embouchure non sur le côté, mais sur l'une des extrémités, qui est à demi fermée par un morceau de bois. Cet instrument a divers trous, que les musiciens laissent ouverts, ou sur lesquels ils appuient les doigts pour former les différents tons. Parmi les airs que j'entendis, il y en avait de très doux et très mélancoliques.

On continua à chanter et à danser jusqu'à minuit, et pendant tout ce temps je fus environné d'une si grande foule de peuple qu'il fallut que je me tinsse assis pour satisfaire sa curiosité.

Le 6 mars, nous restâmes la moitié de la journée à Dalli, pour attendre quelques personnes qui, devant aller le lendemain à Goumba,

désiraient de faire la route avec nous. Cependant, voulant éviter la foule qui a coutume de s'assembler le soir, nous nous rendîmes à Samée, petit village situé à l'est de Dalli. Le bienveillant et hospitalier douty de Samée nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et pour témoigner la satisfaction qu'il avait à nous voir chez lui il fit tuer deux beaux moutons et invita ses amis à être du festin qu'il nous donna.

Ce Nègre était si fier d'héberger un homme blanc qu'il me pria de rester avec lui et ses amis le lendemain ⁷⁰ pendant la chaleur du jour, me disant que le soir il me conduirait lui-même jusqu'au premier village. Comme nous n'étions plus qu'à deux journées de marche de Goumba, les craintes que m'avaient inspirées les Maures étaient dissipées, et je n'hésitai pas à accepter l'invitation de mon hôte. Je passai l'avant-midi agréablement avec ces bonnes gens. Leur société me faisait d'autant plus de plaisir que leur candeur et leur bienveillance faisaient un contraste frappant avec la perfidie et la cruauté des Maures. Ils s'égayaient en buvant de cette espèce de bière qu'on fait avec du maïs et que j'ai décrite dans le premier chapitre de cet ouvrage. Certes, je le répète, je n'en ai jamais bu de meilleure en Angleterre.

Tandis que je me réjouissais à Samée et que, me flattant d'être échappé à toute espèce de danger du côté des Maures, je me transportais en imagination sur les bords du Niger, et je me représentais les scènes ravissantes que je croyais devoir m'attendre dans l'intérieur de l'Afrique, je fus tour à tour arraché à ce rêve brillant par une troupe de soldats d'Ali qui entrèrent dans la chaumière. Ils me dirent que leur maître les avait chargés de me mener dans son camp ; que si je voulais m'y rendre de bonne grâce je n'avais rien à craindre ; mais que si je refusais de marcher leur ordre portait de m'y conduire par force.

Je restai quelque temps muet d'étonnement et de terreur. Les Maures, qui s'en aperçurent, essayèrent de m'encourager, en m'assurant de nouveau que je n'avais rien à craindre. Ils ajoutèrent qu'ils étaient venus me chercher pour complaire à Fatima, épouse d'Ali, parce que, ayant souvent entendu parler des chrétiens, elle désirait beaucoup d'en voir un, mais qu'il n'y avait point de doute qu'aussitôt que la curiosité de cette femme serait satisfaite Ali me ferait quelque présent considérable et me fournirait un guide pour me conduire dans le Bambara.

⁷⁰ Le 7 mars.

Je vis bien que les prières et la résistance seraient également inutiles ; ainsi je me déterminai à suivre les messagers d'Ali et je me séparai de mon hôte avec beaucoup de regret. L'esclave de Daman s'était sauvé dès qu'il avait aperçu les Maures, mais le fidèle Demba resta auprès de moi et ne me quitta point lorsqu'ils m'emmenèrent. Nous allâmes coucher à Dalli, où durant toute la nuit les Maures nous gardèrent avec soin.

Le 8 mars, nous suivîmes à travers les bois un sentier tortueux qui nous mena à Dangali, où nous passâmes la nuit.

Le 9 mars, nous étant mis en route dès le matin, nous arrivâmes dans l'après-midi à Sampaka. Ce jour-là nous rencontrâmes en chemin un parti de Maures bien armés qui nous dirent qu'ils étaient en recherche d'un esclave fugitif. Mais ensuite les gens de Sampaka nous apprirent que les Maures étaient venus le matin pour leur enlever du bétail et qu'ils avaient été repoussés. D'après la description qu'ils nous firent de ces brigands, nous reconnûmes que c'étaient les mêmes que nous avions vus sur la route.

Le lendemain ⁷¹, nous dirigeâmes nos pas vers Samamingkous. Une femme qui conduisait un âne, et qui avait avec elle deux jeunes garçons, nous apprit en route qu'elle voulait aller dans le Bambara, mais qu'ayant été arrêtée par une troupe de Maures qui lui avaient volé la plus grande partie de ses hardes et un peu d'or elle était obligée de retourner à Deena jusqu'après la lune du rhamadan ⁷². Le soir, on vit la nouvelle lune qui annonça le commencement du carême. Aussitôt on alluma de grands feux dans toutes les parties de la ville et on fit cuire beaucoup plus d'aliments que de coutume.

Le 11 mars, les Maures furent prêts à partir dès la pointe du jour. Ils m'assurèrent qu'ils ne mangeraient ni ne boiraient jusqu'à ce que le soleil fût couché. Pour moi qui, les jours précédents, avais beaucoup souffert parce que je n'avais pas pu boire en route, je recommandai à mon Nègre de prendre un soufrou d'eau pour mon usage. Cependant je ne fus pas le seul à qui cette précaution servit. L'excessive chaleur et la poussière engagèrent les Maures à vaincre leurs scrupules, et ils eurent plus d'une fois recours à mon soufrou.

⁷¹ 10 mars.

⁷² Le carême.

En arrivant à Deena, j'allai présenter mon respect à l'un des fils d'Ali. Je le trouvai dans une chaumière très basse, avec cinq à six de ses compagnons. Ils étaient tous ensemble occupés à laver leurs pieds et leurs mains. Ils prenaient souvent de l'eau dans leur bouche, s'en gargarisaient et la rejetaient.

Je ne fus pas plutôt assis que le fils d'Ali me présenta un fusil à deux coups, en me disant d'en teindre la culasse en bleu et de raccommoder une des platines. J'eus beaucoup de peine à lui persuader que je n'entendais rien à ces choses-là. « Eh bien, me dit-il enfin, si vous ne pouvez pas raccommoder mon fusil, vous me donnerez tout de suite quelques couteaux et quelques paires de ciseaux. » Mon Nègre Demba, qui nous servait d'interprète, répondit que je n'avais ni couteaux ni ciseaux. A l'instant le fils d'Ali, saisissant une carabine qui était à côté de lui, la banda, eu appuya le bout sur l'oreille du Nègre, et lui aurait fait indubitablement sauter la cervelle si les autres Maures ne lui avaient arraché l'arme des mains, en nous faisant signe au Nègre et à moi de nous retirer.

Mon Nègre, épouvanté des risques que lui avait fait courir le fils d'Ali, tenta de s'évader la nuit suivante, mais il en fut empêché par les Maures qui, comme je l'ai déjà dit, nous veillaient de près. Ils couchaient toujours à la porte de la chaumière où nous étions renfermés, de manière qu'il était impossible de sortir sans marcher sur eux.

Le 12 mars, nous quittâmes Deena. Vers les neuf heures, nous nous arrê tâmes un moment près d'une korrée dont l'eau était tellement diminuée que les Maures, qui avaient coutume de résider à côté, étaient sur le point de s'en éloigner pour se retirer vers le Sud. Nous y remplîmes notre souffrou, et nous nous remîmes en route. Le pays que nous traversions était très sablonneux et couvert de petits halliers. La chaleur était si accablante qu'à une heure après midi nous fûmes forcés de faire halte. Mais, comme nous n'avions plus d'eau, cette halte ne put être que de quelques minutes. Pendant ce temps-là, nous ramassâmes quelques morceaux d'une gomme qui supplée en partie à l'eau, parce qu'elle humecte la bouche et calme pour quelque temps les tourments de la soif.

Vers les cinq heures, nous découvrîmes Benowm, résidence d'Ali. Son camp offrait le spectacle d'un grand nombre de tentes malpro-

pres, semées sans ordre sur un vaste terrain, et au milieu desquelles étaient de grands troupeaux de chameaux, de bœufs et de chèvres. Nous arrivâmes à l'entrée du camp quelques moments avant le coucher du soleil, et nous eûmes beaucoup de peine à obtenir un peu d'eau.

Dès qu'on sut que j'étais là, les Maures qui puisaient de l'eau quittèrent leurs seaux ; ceux qui étaient sous les tentes montèrent à cheval, et les hommes, les femmes, les enfants accoururent sur mon passage. Je me vis bientôt environné et pressé par tant de monde qu'il m'était presque impossible de me remuer. L'un me tirait par l'habit, l'autre m'ôtait mon chapeau, un troisième m'arrêtait pour examiner les boutons de ma veste, un quatrième criait : « La Illah el Allah Mahomet rasoul Allah ⁷³. » Et il me disait en me menaçant qu'il fallait que je répétasse ces paroles.

Enfin nous arrivâmes à la tente du roi, devant laquelle beaucoup d'hommes et de femmes s'étaient rassemblés. Ali, assis sur un coussin de maroquin noir, était occupé à rogner quelques poils de moustache, tandis qu'une femme esclave tenait un miroir devant lui. C'était un vieillard de la race des Arabes. Il portait une longue barbe blanche, et il avait l'air sombre et de mauvaise humeur. Il me considéra très attentivement. Ensuite il demanda à mes conducteurs si je parlais la langue arabe. Ils lui répondirent que non. Il en parut très étonné, et il garda le silence. Les personnes qui étaient auprès de lui, et surtout les femmes, ne faisaient pas de même. Elles m'accablaient de questions, regardaient toutes les parties de mes vêtements, fouillaient dans mes poches, et m'obligeaient à déboutonner mon gilet pour examiner la blancheur de ma peau. Elles allèrent même jusqu'à compter les doigts de mes pieds et de mes mains, comme si elles avaient douté que j'appartinse véritablement à l'espèce humaine.

Peu de temps après mon entrée dans la tente, un prêtre annonça la prière du soir. Mais, avant qu'on sortît pour s'y rendre, le Maure qui faisait l'office d'interprète me dit qu'Ali allait me faire donner quelque chose à manger. Je vis presque aussitôt paraître deux jeunes gens qui traînaient un cochon sauvage, qu'ils attachèrent à l'un des piquets

⁷³ L'on a vu plus haut que ces mots signifient : « Dieu est grand, et Mahomet est son prophète. »

de la tente. Ali leur fit signe de le tuer et de le préparer pour mon souper. Quoique j'eusse grand-faim, je ne crus pas prudent de manger d'un animal que les Maures ont en horreur ; c'est pourquoi je me hâtai de dire à l'interprète que je ne touchais jamais à une pareille viande.

Alors les jeunes gens détachèrent le cochon, dans l'espoir qu'il courrait sur moi, car tous les Maures s'imaginent qu'il existe une grande antipathie entre les cochons et les chrétiens, mais ils se trompèrent. L'animal ne fut pas plutôt en liberté qu'il attaqua indistinctement tous ceux qui se trouvaient sur son passage, et il alla se réfugier sous le coussin même du roi.

Les spectateurs s'étant retirés pour aller à la prière, je fus conduit vers la tente du premier esclave d'Ali, mais on ne me permit ni d'y entrer ni de toucher rien de ce qui en dépendait. Je demandai quelque chose à manger ; après m'avoir fait longtemps attendre, on m'apporta dans une gamelle un peu de maïs bouilli avec du sel et de l'eau et on étendit devant la tente une natte sur laquelle je passai la nuit, environné d'une foule de curieux.

Au lever du soleil, Ali vint devant la tente de son premier esclave. Il était à cheval et accompagné d'un petit nombre de personnes. Il me dit qu'il m'avait fait préparer une cabane où je serais à l'abri du soleil. On m'y conduisit en effet, et en la comparant avec l'endroit d'où je sortais je la trouvai très fraîche et très agréable. Cette cabane était de forme carrée et construite de tiges de maïs verticalement placées. Le toit, construit aussi de tiges de maïs, était soutenu par deux poteaux fourchus, à l'un desquels on avait attaché le cochon sauvage dont j'ai parlé plus haut. Ce cochon avait été mis près de moi par ordre d'Ali, qui voulait sans doute par là tourner les chrétiens en ridicule. J'avoue qu'un pareil voisinage me parut fort désagréable parce qu'un grand nombre d'enfants vint s'amuser à l'agacer et à le battre, mais enfin ils l'irritèrent tellement qu'il rompit sa corde, s'enfuit et mordit plusieurs personnes.

Lorsque je fus dans ma cabane, les Maures s'assemblèrent en foule pour me contempler. Leur curiosité était extrêmement incommode. Il fallait me déchausser pour leur montrer mes pieds. J'étais même obligé d'ôter ma veste et mon gilet, afin de leur faire voir comment je m'habillais et me déshabillais. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer

l'invention des boutons ; et depuis midi jusqu'au soir je ne fis autre chose qu'ôter et remettre mes habits, les boutonner et les déboutonner, car ceux qui avaient déjà vu ces merveilles insistaient pour que leurs amis jouissent du même plaisir.

A huit heures du soir, Ali m'envoya un peu de kouskous avec du sel et de l'eau pour mon souper. Ces aliments vinrent à propos, car je n'avais rien mangé depuis le matin.

Pendant la nuit, les Maures tinrent continuellement des sentinelles à ma porte. Ils entraient même de temps en temps dans ma cabane pour voir si je dormais, et quand il fit très nuit ils allumèrent des paquets de paille. Vers deux heures du matin, un homme se glissa dans ma cabane, dans l'intention de voler quelque chose, ou peut-être de m'assassiner. En tâtonnant, il mit la main sur mon épaule. Comme les gens qui rendent de pareilles visites sont au moins très suspects, je me levai avec précipitation. L'homme, dont j'avais senti la main, voulant aussitôt s'échapper, trébucha sur mon Nègre et alla tomber sur le cochon sauvage qu'on avait rattaché à ma porte et qui le mordit au bras.

Les cris que la douleur arracha à cet homme alarmèrent les gens qui gardaient la tente du roi. Ils crurent que je m'étais évadé, et plusieurs d'entre eux montèrent à cheval pour me poursuivre. Je remarquai, en cette occasion qu'Ali n'avait pas passé la nuit dans sa tente, car il sortit d'une autre petite tente très éloignée. Il montait un cheval blanc, et il vint au galop vers ma cabane. Ce tyran cruel et soupçonneux se défiait tellement de tous ceux qui l'approchaient que même les esclaves attachés à sa personne ne savaient jamais où il couchait. Quand les Maures lui eurent expliqué la cause de cette rumeur, il se retira ainsi qu'eux, et l'on me permit de reposer tranquillement jusqu'au lendemain.

Le 13 mars, la multitude revint dans ma cabane, et je fus tout aussi tracassé, tout aussi insulté que la veille. Les enfants se rassemblèrent pour battre le cochon, et les hommes et les femmes pour tourmenter le chrétien. Il m'est impossible de décrire la conduite d'un peuple qui fait une étude de la méchanceté comme d'une science, et qui se réjouit des chagrins et des infortunes des autres hommes. Il me suffit de dire que ma présence fournit aux Maures l'occasion d'exercer à leur gré l'insolence, la férocité et le fanatisme qui les distinguent du reste du

genre humain. J'étais étranger, sans protection et chrétien. Chacun de ces titres suffit pour écarter du cœur d'un Maure tout sentiment d'humanité : que devait-ce donc être, les réunissant tous les trois, et étant de plus soupçonné d'être venu dans le pays comme espion ? On doit aisément croire que, dans une telle situation, j'avais tout à redouter.

Cependant, désirant de ne donner aux Maures aucun prétexte de me maltraiter, et voulant au contraire tâcher de me concilier un peu leur bienveillance, je fis tout ce qu'ils me commandèrent et supportai patiemment leurs outrages. Mais jamais le temps ne m'a paru aussi long. Depuis le moment où le soleil se levait jusqu'à celui où il se couchait, j'étais obligé de souffrir d'un air tranquille les insultes des sauvages les plus brutaux qui existent sur la terre.

[Table des matières](#)

X

Récit de ce qui arrive à M. Mungo Park pendant qu'il est prisonnier à Benowm. — Il reçoit la visite de quelques dames maures. — Funérailles et mariages. — Présent extraordinaire que la mariée fait à M. Mungo Park. — Autres détails sur les mœurs et le caractère des Maures.

Quoique très paresseux, les Maures sont exacteurs, et ils font rigoureusement travailler tous ceux qui leur sont soumis. Ils envoyaient dans les bois mon Nègre Demba ramasser de l'herbe sèche pour les chevaux d'Ali, et après avoir cherché divers moyens de m'occuper moi-même ils me trouvèrent enfin un emploi : c'était celui de barbier. L'on voulut que je donnasse la première preuve de mon talent en présence du roi, et on me chargea de raser la tête du jeune prince de Lудар.

Je m'assis donc sur le sable, et l'enfant s'assit devant moi avec quelque répugnance. On me mit en main un rasoir de trois pouces de long et l'on m'ordonna de commencer. Je ne sais pas si je dois en accuser ma maladresse ou la forme du rasoir, mais à peine commençais-je à me servir de cet instrument que je fis une petite incision à la tête de l'enfant. Le roi, voyant la manière dont je m'y prenais, jugea que la tête de son fils était dans des mains inhabiles. Sur-le-champ, il me fit quitter le rasoir et sortir de sa tente. Je regardai cet événement comme assez heureux pour moi, car je pensais que pour obtenir ma liberté il fallait me rendre aussi inutile, aussi insignifiant qu'il était possible.

Le 18 mars, quatre Maures amenèrent au camp d'Ali mon interprète Johnson, qui avait été arrêté à Jarra avant de savoir que j'étais prisonnier. Les Maures apportèrent en même temps un paquet de hardes que j'avais laissé chez Daman Jumma, afin de pouvoir m'en servir, si, à mon retour, je passais par Jarra.

Johnson fut conduit dans la tente d'Ali et interrogé. On ouvrit le paquet, et on m'envoya chercher pour que j'expliquasse l'usage des différentes choses qu'il contenait. J'appris alors avec plaisir que Johnson avait déposé mes papiers dans les mains d'une des femmes de Daman. Quand j'eus satisfait la curiosité d'Ali au sujet de mes hardes, le paquet fut refermé, et on le mit dans un grand sac de cuir qui était dans un coin de la tente. Le même soir, Ah envoya trois de ses gens pour me dire qu'il y avait beaucoup de voleurs dans les environs, et que pour empêcher qu'on dérobat ce qui m'appartenait il fallait le faire charrier dans sa tente. Mes hardes, mes instruments et tout ce que j'avais fut donc emporté, et quoique la chaleur et la poussière me rendissent très nécessaire le changement de linge il ne me fut pas possible de garder d'autre chemise que celle que j'avais sur le corps.

Cependant Ali fut extrêmement surpris de ne pas trouver parmi mes effets la quantité d'or et d'ambre sur laquelle il avait compté. Pour savoir si je n'en avais pas caché sur moi, il renvoya le lendemain matin ses trois émissaires, qui, avec leur brutalité accoutumée, visitèrent toutes les parties de mes vêtements et me prirent non seulement tout mon ambre et mon or, mais ma montre et une de mes boussoles de poche. Heureusement, la nuit précédente j'avais enterré dans le sable mon autre boussole, et cet instrument et les vêtements que j'avais sur moi étaient alors tout ce que me laissa la barbarie d'Ali.

L'or et l'ambre flattaient singulièrement l'avarice maure, et la boussole devint bientôt l'objet d'une superstitieuse curiosité. Ah voulut savoir pourquoi l'aiguille, qu'il appelait « le petit morceau de fer », se tournait toujours du côté du grand désert. Je fus un peu embarrassé pour répondre à cette question. Si j'avais dit que je l'ignorais, il n'aurait pas manqué de soupçonner que je cherchais à lui cacher la vérité. Ainsi je pris le parti de lui dire que ma mère demeurerait bien au-delà des sables de Zaharra, et que tandis qu'elle serait en vie le petit morceau de fer tournerait toujours de ce côté-là et me servirait de guide pour me rendre auprès d'elle, mais que si elle mourait le même petit morceau de fer se tournerait vers sa tombe.

A ces mots, l'étonnement d'Ali redoubla, il regarda de nouveau la boussole, il la tourna et la retourna vingt fois. Mais, voyant qu'elle indiquait toujours le même côté, il me la rendit avec beaucoup de pré-

caution, en me disant qu'il croyait qu'elle renfermait quelque chose de magique et qu'il n'oserait jamais garder un si dangereux instrument.

Le 20 mars, les principaux Maures se rassemblèrent dans la tente d'Ali et on tint conseil sur ce qu'on devait faire de moi. Le résultat ne m'était pas favorable, mais il me fut rapporté de différentes manières. Quelques personnes prétendirent qu'on avait résolu de me faire mourir ; d'autres soutinrent qu'on devait seulement me couper la main droite. Mais ce qui était plus probable c'est ce que me raconta un des fils d'Ali. Cet enfant, âgé d'environ neuf ans, vint le soir dans ma cabane et me dit avec beaucoup d'intérêt « que son oncle avait conseillé au roi son père de me faire arracher les yeux, parce qu'ils ressemblaient à ceux d'un chat, et que tous les buschréens avaient approuvé ce conseil ; mais que son père ne voulait pas faire exécuter cette sentence jusqu'à ce que j'eusse paru devant la reine Fatima, qui était en ce moment dans le Nord ».

Impatient de connaître ma destinée, j'allai le lendemain⁷⁴ de grand matin dans la tente du roi. Il y avait déjà plusieurs buschréens assemblés. Je crus ce moment favorable pour découvrir leurs intentions.

Voici comment je m'y pris pour cela : je commençai par demander à Ali la permission de retourner à Jarra, ce qu'il me refusa, en disant que la reine son épouse ne m'avait pas encore vu ; qu'il fallait que je restasse à Benowm jusqu'à l'arrivée de cette princesse ; qu'après je serais maître de partir et que mon cheval qui m'avait été pris le lendemain de mon entrée dans le camp me serait rendu.

Quoique cette réponse ne fût pas très satisfaisante, je fus obligé d'en paraître content. N'ayant aucune espérance de pouvoir m'échapper dans la saison où nous étions, parce que l'excessive chaleur et le manque d'eau dans les bois auraient rendu ma fuite trop difficile, je résolus d'attendre patiemment le commencement des pluies ou quelques circonstances plus heureuses qui pouvaient se présenter. Mais l'espoir déçu rend le cœur malade⁷⁵. Ces ennuyeux délais, qui se renouvelaient chaque jour, et l'idée de voyager dans la Nigritie pendant la saison des pluies, saison dont nous étions déjà très près, me rendirent très mélancolique. Je passai une nuit excessivement inquiète,

⁷⁴ 21 mars.

⁷⁵ C'est un proverbe anglais. (NdT)

et le lendemain matin je fus attaqué d'une fièvre violente. Je m'enveloppai dans mon manteau afin de pouvoir transpirer, et je m'endormis.

Tandis que j'étais dans cet état, plusieurs Maures entrèrent dans ma cabane, et avec leur grossièreté ordinaire ils ôtèrent le manteau de dessus moi et me réveillèrent. Je leur fis signe que j'étais malade et que j'avais grande envie de dormir. Ce fut en vain. Ma peine était pour eux un sujet de plaisanterie, et ils tâchèrent de l'augmenter par tous les moyens possibles. Cette insolence recherchée et méprisante à laquelle je me trouvais constamment en butte était un des ingrédients les plus amers dans la coupe de la captivité, et souvent elle me rendit la vie un fardeau presque insupportable. Dans ces pénibles moments, j'enviais la situation des esclaves nègres qui, au milieu de tous leurs maux, pouvaient au moins jouir tranquillement de leur pensée, satisfaction à laquelle j'étais alors étranger.

Fatigué des insultes continuelles des Maures entrés dans ma cabane, et peut-être aussi aigri par la fièvre, je craignis que ma colère n'outrepassât les bornes de la prudence et ne me portât à quelque acte de ressentiment dont ma mort eût été la suite inévitable. Pour me dérober à ce danger, je sortis et j'allai me coucher à l'ombre de quelques arbres qui étaient à peu de distance du camp. Mais la persécution m'y suivit, et la solitude semblait une chose trop douce pour un chrétien. Un fils d'Ali, accompagné d'une troupe de cavaliers, vint vers moi au galop et m'ordonna de me lever et de le suivre. Je le suppliai de me laisser reposer en cet endroit, ne fût-ce que pour quelques heures. Mais le prince et ses compagnons se soucièrent fort peu de ce que je disais, et après beaucoup de menaces un d'entre eux tira d'un sac de cuir qui était pendu à l'arçon de sa selle un pistolet avec lequel il m'ajusta. Il tira deux fois la détente, sans que le feu prît à l'amorce. Je voyais en lui un si grand air d'indifférence que je crus d'abord que le pistolet n'était pas chargé, mais il le banda une troisième fois, et il se mit à frapper la pierre avec un morceau d'acier. Alors je le priai de vouloir bien m'épargner, et je rentrai dans le camp avec la troupe.

Quand nous entrâmes dans la tente d'Ali, ce prince paraissait extrêmement irrité. Il demanda le pistolet du Maure qui avait voulu tirer sur moi. Il essaya trois ou quatre fois si le ressort allait bien, puis il y mit une amorce fraîche de sa propre poudre et, tournant autour de moi

avec un regard menaçant, il dit quelques mots arabes que je ne compris pas. Voyant mon Nègre Demba assis devant la tente, je le chargeai de demander en quoi j'avais offensé le roi. Alors j'appris que, comme j'étais sorti du camp sans la permission d'Ali, on croyait que j'avais formé le dessein de m'évader, et, d'après cela, l'ordre était donné pour que la première personne qui me rencontrerait désormais hors des limites du camp me brûlât la cervelle.

L'après-midi, l'horizon fut épais et brumeux du côté de l'Est, et les Maures annoncèrent un vent de sable. Il commença en effet le lendemain matin ⁷⁶ et souffla pendant deux jours avec de légères interruptions. Le vent n'était pas précisément très fort ; c'était ce qu'un marin aurait appelé une brise raide : la quantité de sable et de poussière qu'il portait obscurcissait le ciel. L'air épaissi courait de l'Est à l'Ouest, comme un vaste fleuve, et il était de temps en temps si chargé de sable que d'une tente on avait de la peine à distinguer les autres. Il tomba beaucoup de ce sable dans le kouskous des Maures parce que, suivant leur coutume, ils font cuire leur manger en plein air. Ce sable s'attachait aussi à la peau, qui dans cette saison est toujours moite, et tout le monde était poudré à bon marché. Lorsque le vent de sable souffle, les Maures mettent un linge sur leur visage pour ne pas respirer du sable, et ils se tournent toujours de manière qu'il n'en entre pas dans leurs yeux.

Vers ce temps-là, toutes les femmes du camp teignirent leurs pieds et le bout de leurs doigts d'une forte couleur de safran. Il me fut impossible de savoir si c'était pour un motif de religion ou comme un ornement. L'importunité des dames maures m'avait beaucoup tracassé depuis mon arrivée à Benowm. Dans la soirée du 25 mars, il en vint une troupe dans ma cabane. Je ne puis dire si elles cédaient à l'instigation de quelqu'un, si elles étaient poussées par leur indomptable curiosité, ou si elles ne voulaient que s'amuser, mais elles me firent entendre que l'objet de leur visite était de vérifier si la loi qui ordonne la circoncision était suivie par les nazaréens comme par les sectateurs de Mahomet. L'on peut aisément juger de ma surprise en apprenant qu'elles avaient un pareil dessein. Pour me dérober à l'examen dont j'étais menacé, je pris le parti de traiter la chose comme une plaisanterie. J'observai à ces dames que dans ces sortes de cas

⁷⁶ 22 mars 1796.

l'usage de mon pays n'était pas de donner des démonstrations oculaires devant un aussi grand nombre de jolies femmes, mais que si elles voulaient se retirer, à l'exception d'une seule, je satisferais la curiosité de cette belle. En même temps je désignai la plus jeune et la plus jolie de la troupe.

Ces dames entendirent fort bien la plaisanterie. Elles s'en allèrent en riant de bon cœur ; et, quoique la jeune dame à laquelle j'avais donné la préférence ne se souciât pas d'en profiter, elle fut assez contente de cet hommage, car bientôt après elle m'envoya de la farine et du lait pour mon souper.

Le 28 mars, on mena dans le camp un nombreux troupeau de bétail qu'on était allé chercher du côté de l'Est. L'un des conducteurs à qui le roi avait prêté mon cheval vint dans ma cabane me faire présent d'un jarret de gazelle et me dire que mon cheval était devant la tente d'Ali. Peu de temps après, Ali m'envoya un de ses esclaves pour m'avertir que l'après-dîner je monterais à cheval avec lui, parce qu'il avait envie de me faire voir quelques-unes de ses femmes.

Vers les quatre heures après midi, Ali, suivi de six de ses courtisans, se rendit à cheval auprès de ma cabane et me dit de le suivre. J'obéis à l'instant. Mais il s'éleva ici une nouvelle difficulté. Les Maures, accoutumés à des vêtements amples et aisés, ne pouvaient pas se faire à la vue de mes culottes de nankin, qu'ils disaient être non seulement sans élégance, mais d'une forme si étroite qu'elles leur paraissaient indécentes. Comme il s'agissait cette fois de rendre visite à des dames, Ali ordonna à mon Nègre Demba de me donner le manteau que j'avais toujours porté depuis mon arrivée à Benowm, et il me dit de m'en envelopper.

Nous allâmes dans les tentes de quatre différentes dames ; et dans chacune on me servit une jatte de lait et d'eau. Toutes ces femmes étaient extrêmement grasses, ce qui dans ces contrées est considéré comme la plus grande marque de beauté. Elles me firent des questions sans nombre, et examinèrent mes cheveux et ma peau avec une extrême attention. Cependant elles affectèrent de me regarder comme un être d'une espèce inférieure à la leur, et elles fronçaient les sourcils et levaient les épaules en regardant la blancheur de ma peau.

Cet après-dîner, mes vêtements et ma mine devinrent un grand sujet d'amusement pour Ali et pour sa suite. Ils galopèrent autour de moi comme autour d'un animal sauvage qu'on veut harceler. Ils faisaient tourner leurs fusils par-dessus leur tête, et déployaient toute l'adresse qu'ils avaient à conduire leurs chevaux afin de montrer combien ils étaient supérieurs à un misérable captif.

Certes, les Maures sont de très bons cavaliers. Ils montent à cheval sans crainte. Ils ont des selles dont les arçons de devant et de derrière sont si hauts qu'ils y sont bien en sûreté, et, si par hasard ils tombent de cheval, leur pays est tellement couvert de sable qu'ils ne se font presque jamais le moindre mal. Ce qui flatte beaucoup leur orgueil, et fait un de leurs principaux amusements, c'est de faire galoper un cheval ventre à terre, et de l'arrêter tout à coup en tirant la bride de manière à donner à l'animal une si forte secousse qu'il en est souvent déhanché.

Ali montait ordinairement un cheval blanc dont la queue était peinte en rouge. Jamais il n'allait à pied que pour se rendre à l'endroit où il faisait ses prières. La nuit, on tenait toujours au piquet, à peu de distance de sa tente, trois ou quatre chevaux sellés. Les Maures attachent un très grand prix à leurs chevaux, car c'est à la vitesse de ces animaux qu'ils doivent la facilité de faire tant d'excursions dévastatrices dans les pays appartenant aux Nègres. Ils les pansent trois à quatre fois par jour, et le soir ils leur donnent ordinairement une grande quantité de lait doux, que ces animaux paraissent aimer beaucoup.

Le 3 avril avant midi, un enfant qui avait été quelque temps malade mourut dans une tente voisine de ma cabane. Aussitôt la mère et ses parents firent entendre les cris d'usage en ces sortes d'occasions. Plusieurs femmes allèrent joindre leurs glapissantes voix à ce sombre concert. Je ne pus pas voir les funérailles, mais je sus qu'ordinairement les Maures enterrent leurs morts secrètement à l'entrée de la nuit, et à très peu de distance de leur tente. Ils plantent sur la tombe un arbuste particulier, et ils ne souffrent pas qu'un étranger en arrache une feuille, ou même y touche, tant est grande la vénération qu'ils ont pour les morts.

Le 7 avril, à quatre heures après midi, il y eut un tourbillon de vent si violent qu'il renversa trois tentes et emporta un côté de ma cabane.

Ces tourbillons viennent du grand désert, et dans cette saison ils sont si communs que j'en ai vu jusqu'à six à la fois. Ils élèvent beaucoup de sable à une très grande hauteur, et alors ils ressemblent de loin à des colonnes de fumées très agitées.

Le soleil ardent qui frappait verticalement un sol aride et sablonneux rendait la chaleur insupportable. Je ne pus pas juger à quel degré elle était, parce qu'Ali m'avait pris mon baromètre. Mais je sais que dans le milieu du jour, lorsque les rayons du soleil et le vent brûlant du désert échauffaient la terre, il n'était pas possible d'y marcher pieds nus. Les Nègres esclaves eux-mêmes n'allaient pas d'une tente à l'autre sans prendre des sandales. C'était l'heure où les Maures restaient couchés dans leurs tentes, soit pour dormir, soit seulement pour ne faire aucun mouvement. Pour moi, je trouvais quelquefois le vent si chaud que je ne pouvais pas, sans souffrir beaucoup, tenir ma main dans les courants d'air qui passaient par les crevasses de ma cabane.

Le 8 avril, le vent souffla du sud-ouest, et dans la nuit il tomba beaucoup de pluie accompagnée de tonnerre et d'éclairs.

Le 10 avril, le bruit d'un grand tambour, qu'on appelle le *tabala*, annonça un mariage qui se célébrait dans une tente de mon voisinage. Plusieurs personnes des deux sexes s'y rassemblèrent, mais sans cette joie, sans cette gaieté qui accompagnent toujours les mariages des Nègres. Il n'y avait ni chant, ni danse, ni aucune autre espèce d'amusement. Une femme battait le tambour, et les autres personnes de son sexe poussaient toutes à la fois, à intervalles égaux, un cri glapissant. En même temps, on leur voyait remuer leurs langues d'un côté de la bouche à l'autre avec une extrême célérité.

Bientôt, lassé de ce spectacle, je m'en retournai dans ma cabane, où je commençais à m'endormir, lorsqu'une vieille femme entra, tenant une gamelle dans sa main et me disant qu'elle m'apportait un présent de la part de la nouvelle mariée. Avant que j'eusse eu le temps de revenir de la surprise que me causait un tel message la vieille eut versé sur mon visage ce que contenait sa gamelle. Je reconnus alors que c'était la même espèce d'eau lustrale dont les prêtres hottentots arrosent les nouveaux mariés, et je crus que la vieille me jouait un tour, mais elle m'assura très sérieusement que ce don venait de la nouvelle épouse elle-même, et qu'en pareil cas les jeunes Maures non

mariés recevaient toujours avec reconnaissance une faveur aussi distinguée. Je me conformai donc à l'usage ; je m'essuyai, et je chargeai la vieille de faire mes remerciements à la jeune dame.

Le tambour continua à battre, et les femmes répétèrent leur cri ou leur sifflement pendant toute la nuit. Vers les neuf heures du matin, la nouvelle mariée sortit en cérémonie de la tente de sa mère. Elle était accompagnée d'un grand nombre de femmes portant la tente dont son mari lui avait fait présent. Les unes tenaient les poteaux, les autres les cordes, et toutes poussaient le même cri que la veille. Lorsqu'elles furent rendues dans l'endroit destiné à la résidence des nouveaux époux, elles y plantèrent la tente. Le nouveau marié suivait de près le cortège des femmes. Il avait avec lui un grand nombre d'hommes conduisant quatre taureaux qu'on attacha aux piquets de la tente. Ensuite on en tua un cinquième, dont on distribua la viande aux spectateurs, et la cérémonie fut terminée.

[Table des matières](#)

XI

Détail de ce qui se passe dans le camp des Maures. — Observations sur les villes de Houssa et de Tombuctou. — Description de la route de Maroc à Benowm. — M. Mungo Park souffre beaucoup de la faim. — Ali transporte son camp plus avant dans le Nord. — M. Mungo Park, obligé de suivre le camp d'Ali, est présenté à la reine Fatima. — L'eau manque dans le camp.

Un mois entier s'était écoulé depuis que je languissais dans le camp des Maures et que chaque jour m'apportait quelque nouveau malheur. J'observais avec impatience la marche lente de l'astre du jour, et je bénissais le moment où ses rayons, prêts à disparaître, ne répandaient plus qu'une pâle clarté sur le sol sablonneux où était construite ma cabane, parce que, quoique pendant les nuits la chaleur fût étouffante, je pouvais au moins les passer dans la solitude et me livrer entièrement à mes réflexions.

Vers minuit, on apportait dans ma cabane une gamelle de kous-kous, avec du sel et de l'eau. Nous le mangions ensemble, Demba, Johnson et moi, et c'était tout ce qu'on nous donnait pour apaiser notre faim et supporter notre existence pendant le jour suivant, car c'était alors le temps du rhamadan⁷⁷. Les Maures, accoutumés à jeûner rigoureusement pendant leur carême, jugeaient à propos que, moi chrétien, j'observasse la loi comme eux.

Cependant, au bout de quelque temps je m'accoutumai à cette diète. Je vis que je pouvais supporter la faim et la soif beaucoup mieux que je ne m'y attendais ; et enfin, pour abréger les longues heures, j'essayai d'apprendre à écrire l'arabe. Les gens qui venaient me voir m'eurent bientôt appris à connaître les caractères, et je m'aperçus qu'en fixant ainsi leur attention ils devenaient moins importuns. Aus-

⁷⁷ Le carême des mahométans.

si, lorsque je lisais dans les yeux de quelqu'un d'entre eux qu'il avait envie de me faire une malice je me hâtais de l'engager à écrire quelque chose sur le sable, ou à déchiffrer ce que j'y écrivais moi-même, et l'orgueil de montrer ses connaissances faisait presque toujours qu'il accédait à ma demande.

Le 14 avril, Ali, voyant que Fatima ne venait point, se disposa à aller la chercher. Il y avait deux journées de marche depuis Benowm jusqu'au lieu plus septentrional où était la reine ; ainsi, il était nécessaire d'avoir de quoi manger en route. Mais le soupçonneux Ali craignait tellement d'être empoisonné qu'il ne mangeait ni ne buvait que ce qu'il faisait préparer devant lui. Il fit tuer un jeune bœuf ; on en coupa la viande par tranches, et on la fit sécher au soleil ⁷⁸. Cette viande et deux sacs de kouskous sec furent toutes les provisions du voyage.

Avant le départ d'Ali, les habitants noirs de la ville de Benowm vinrent, suivant la coutume, lui montrer leurs armes et lui payer leur tribut annuel de blé et de toile. Ils étaient mal armés. Vingt-deux d'entre eux avaient des fusils ; quarante à cinquante, des arcs et des flèches, et un pareil nombre d'hommes et de jeunes garçons n'avait que des lances. Ils se tinrent rangés devant la tente d'Ali, jusqu'à ce que leurs armes fussent examinées et quelques petites disputes terminées.

Le 16 avril à minuit, Ali quitta sans bruit son camp de Benowm. Il ne prit avec lui qu'un très petit nombre de ses gens, et il annonça qu'il serait de retour dans neuf ou dix jours.

Deux jours après le départ d'Ali ⁷⁹, un schérif arriva au camp, avec du sel et quelques autres marchandises. Il venait de Walet, capitale du royaume de Birou. Comme on ne lui avait point préparé de tente, il vint loger dans la cabane où j'étais. Il paraissait fort instruit, et la connaissance qu'il avait de la langue arabe et de celle des Bambaras le mettait à même de voyager avec facilité et avec sûreté dans plusieurs royaumes. Quoiqu'il résidât ordinairement à Walet, il était allé à Houssa, et il avait passé quelques années à Tombuctou. Voyant que je

⁷⁸ Les flibustiers étaient dans le même usage, et ils appelaient les morceaux de viande ainsi préparée des « aiguillettes », nom qui s'est conservé aux Antilles. (*NdT*)

⁷⁹ Le 18 avril 1796.

m'informais avec attention de la distance de Walet à Tombuctou, il me demanda si je me proposais de voyager dans ces contrées. Je lui répondis que oui. Alors il secoua la tête, en disant que cela ne se pouvait pas, parce que les chrétiens y étaient regardés comme les enfants du diable et les ennemis du prophète. Voici ce qu'il m'apprit ensuite.

« Houssa est la plus grande ville que j'aie jamais vue, Walet est plus grand que Tombuctou ; mais comme il est éloigné du Niger, et que son principal commerce est en sel, on y voit beaucoup moins d'étrangers. De Benowm à Walet il y a dix journées de marche. En se rendant d'un de ces lieux à l'autre, on ne voit aucune ville remarquable, et on est obligé de se nourrir du lait qu'on achète des Arabes, dont les troupeaux paissent autour des endroits où il y a des puits ou des mares. On traverse pendant deux jours un pays sablonneux, dans lequel on ne trouve point d'eau.

« Il faut ensuite onze jours pour se rendre de Walet à Tombuctou. Mais l'eau est beaucoup moins rare sur cette route, et l'on y voyage ordinairement sur des bœufs. On voit à Tombuctou un grand nombre de juifs, qui tous parlent arabe et se servent des mêmes prières que les Maures⁸⁰. »

Le schérif de Walet me montra de la main le sud-est, ou plutôt l'est-quart de sud, disant que Tombuctou était de ce côté-là. Je lui fis plusieurs fois répéter cette indication, et il ne varia jamais de plus d'un demi-rumb de vent, c'est-à-dire qu'alors il tourna sa main un peu plus vers le sud.

Dans la matinée du 24 avril, un autre schérif, natif de Maroc et nommé Sidi Mahomet Moura Abdalla, arriva avec cinq bœufs chargés de sel. Pendant un séjour de quelques mois qu'il avait fait anciennement à Gibraltar, il avait appris assez d'anglais pour se faire entendre dans cette langue. Il me dit qu'il avait été cinq mois pour venir de Santa-Cruz, mais que la plus grande partie de ce temps avait été employée à faire le commerce.

⁸⁰ Tout ce que dit ici le schérif de Walet est d'accord avec ce qu'a rapporté le chevalier Bruce qui avait voyagé dans l'orient de l'Afrique. Les tribus puissantes des Gallas, Nègres à longs cheveux et voisins redoutables de l'Abyssinie, montent souvent des bœufs. Les Falaschas suivent en partie les rites judaïques. (*NdT*)

Je le priai de me dire combien de jours il lui avait fallu pour se rendre de Maroc à Benowm, et il me calcula la route de la manière suivante : « Il faut, pour aller de Maroc à Swera, trois jours ; de Swera à Agadier, on en met trois ; d'Agadier à Giniken, dix ; de Giniken à Wadenoun, quatre ; de Wadenoun à Lakeneig, cinq ; de Lakeneig à Zeeriwin-Zeriman, cinq ; de Zeeriwin-Zeriman à Tischéet, dix ; et de Tischéet à Benowm dix, ce qui fait en tout cinquante jours. Mais les voyageurs s'arrêtent ordinairement longtemps à Giniken et à Tischéet. C'est à Tischéet qu'on fouille le sel gemme, dont on fait un très grand commerce avec les Nègres. »

En m'entretenant avec ces deux schérifs et avec les autres étrangers qui venaient au camp d'Ali, je passai le temps moins ennuyeusement que dans les premiers jours de ma captivité. En revanche, j'éprouvai un nouveau désagrément. Les esclaves d'Ali étaient chargés de préparer ce qu'il me fallait pour vivre, et, comme je n'avais sur eux aucune espèce d'autorité, ils me donnaient beaucoup moins à manger que durant le mois du carême. Ils restèrent deux nuits de suite sans apporter la pitance accoutumée qui servait à nourrir mes deux Nègres et moi. Demba se rendit alors dans une petite ville habitée par des Nègres et peu éloignée du camp. Il y mendia de porte en porte, mais il ne put obtenir que quelques poignées de pistaches, qu'il vint aussitôt partager avec moi.

La faim est d'abord très pénible à supporter, mais au bout de quelque temps la douleur qu'elle cause dégénère en langueur et en débilité ; et alors un peu d'eau qu'on boit, tenant l'estomac tendu, ranime les esprits et écarte pour quelques instants toute sorte de malaise. Johnson et Demba étaient extrêmement abattus. Ils restaient couchés sur le sable et plongés dans un sommeil presque léthargique ; et lorsqu'enfin on nous apporta du kouskous j'eus de la peine à les réveiller. Pour moi, je ne me sentis aucune envie de dormir, mais ma respiration était convulsive et ressemblait à une continuité de soupirs. Ce qui m'alarmait le plus, c'était de sentir ma vue s'affaiblir, de me trouver prêt à m'évanouir toutes les fois que je voulais me tenir debout. Ces symptômes de faiblesse ne m'abandonnèrent que quelque temps après que j'eus pris de la nourriture.

Nous attendîmes quelques jours en vain qu'Ali et Fatima revins-
sent du Sahéel ⁸¹. Pendant ce temps-là, Mansong, roi du Bambara, fit,
ainsi que je l'ai déjà rapporté ⁸², demander à Ali un corps de cavalerie
pour l'aider à donner l'assaut à la ville de Gédingouma. Non seule-
ment Ali refusa d'accéder à cette demande, mais il traita les envoyés
de Mansong avec beaucoup de hauteur et de mépris. Alors Mansong
renonça au projet de s'emparer de Gédingouma, et résolut de se ven-
ger aussitôt d'Ali.

Dès le 29 avril un messenger vint annoncer à Benowm que l'armée
du Bambara s'approchait des frontières du Ludamar. Cette nouvelle
répandit l'alarme dans tout le pays. L'après-midi, un fils d'Ali, ayant à
sa suite une vingtaine de cavaliers, arriva au camp. Il donna ordre
d'emmener tout le bétail, d'abattre les tentes, et il fit avertir tout le
monde de se tenir prêt à partir le lendemain à la pointe du jour.

Le 30 avril, dès que l'aube parut, tout le camp fut en mouvement.
On emporta tout le bagage sur des bœufs : les deux poteaux et tous les
bois qui dépendaient d'une tente étaient placés de chaque côté d'un
bœuf et recouverts de la toile de la tente sur laquelle on faisait asseoir
une ou deux femmes, car les femmes maures sont très peu accoutu-
mées à marcher. Les concubines d'Ahi étaient montées sur des cha-
meaux, qui avaient des selles d'une construction particulière, avec un
pavillon qui garantissait ces dames du soleil.

Nous marchâmes droit au nord. A midi, le fils d'Ali fit entrer la ca-
ravane dans un bois épais et bas qui était à droite du chemin. Il n'en
excepta que deux tentes, avec lesquelles on m'envoya, et le soir nous
arrivâmes à Farani, ville habitée par des Nègres. Nous plantâmes nos
tentes dans un endroit bien découvert à peu de distance de la ville.

La confusion et les embarras occasionnés par le décampement
avaient empêché les esclaves de préparer à manger comme de coutu-
me ; et, comme à l'exception du roi Ali et des principaux Maures tout
le monde ignorait en quel endroit on allait, et qu'on avait peur que les
provisions sèches manquassent avant qu'on y arrivât, on jugea à pro-
pos de regarder le jour du départ comme un jour de jeûne.

⁸¹ Ce mot signifie le « pays du Nord ».

⁸² Voyez le chapitre VIII de ce volume.

Le 1^{er} mai, j'eus quelque appréhension qu'on ne me fît encore jeûner ce jour-là comme la veille. En conséquence, j'entrai dans la ville de Farani, et je priai le douty de me donner quelque chose à manger. Ce bon Nègre se hâta de me faire part de ce qu'il avait, et me recommanda de venir tous les jours chez lui pendant que je serais dans son voisinage. Les Maures regardent les généreux habitants de Farani comme une race abjecte d'esclaves, et ils les traitent avec la plus brutale insolence.

Un homme et une femme, tous deux esclaves du roi, avaient suivi les deux tentes avec lesquelles j'étais. Le matin ils menèrent boire leur bétail aux puits de la ville, dans lesquels il y avait très peu d'eau. Quand les Négresses qui puisaient de l'eau virent approcher les bétails, elles prirent leurs cruches et se hâtèrent de marcher vers la ville. Mais, avant qu'elles pussent y entrer, les esclaves d'Ali les arrêtrèrent et les forcèrent de rapporter leurs cruches aux puits et de les vider dans les auge. Ils leur firent même tirer de l'eau, parce qu'il n'y en avait pas assez pour le bétail, et la femme esclave cassa deux gamelles sur la tête des Négresses de Farani, parce qu'elles ne tiraient pas l'eau aussi vite qu'elle le voulait.

Le 3 mai, nous quittâmes le voisinage de Farani, et après avoir suivi un chemin tortueux dans les bois nous arrivâmes l'après-midi au camp d'Ali. Ce nouveau camp, plus vaste que celui de Benowm, était placé au milieu d'une grande forêt, et à environ deux milles de distance d'une ville nègre appelée Boubeker.

En arrivant au camp, je me rendis dans la tente d'Ali pour présenter mon respect à la reine Fatima, qui était venue avec lui du Sahéel. Ali parut satisfait de me voir ; il me toucha la main, et dit à la reine que j'étais ce chrétien dont on lui avait parlé. Fatima était de la caste des Arabes. Elle avait de longs cheveux noirs et une excessive corpulence. Il me sembla d'abord qu'elle était choquée de voir un chrétien aussi près d'elle. Cependant, elle m'interrogea, par le moyen d'un jeune Nègre qui parlait l'arabe et le mandingue, et lorsque j'eus répondu à plusieurs de ses questions sur le pays des chrétiens elle parut plus à son aise, et me présenta une jatte de lait, ce que je considérai comme un favorable augure.

La chaleur était extrême ; toute la nature en était accablée. Le pays représentait à l'œil une vaste étendue de sable, où croissaient de loin en loin quelques arbres rabougris et quelques buissons hérissés d'épines. Les chameaux et les lèvres broutaient le peu de feuilles qu'avaient ces arbres et ces buissons, tandis que les bœufs et les vaches affamés paissaient à côté l'herbe flétrie.

Là, l'eau était plus rare qu'à Benowm. Jour et nuit les puits étaient entourés de bétail mugissant et combattant pour s'approcher de l'abreuvoir. L'excessive soif rendait beaucoup de taureaux furieux. D'autres, trop faibles pour disputer l'eau, cherchaient à étancher leur soif en dévorant le limon noir des égouts à l'entour des puits, ce qui leur devenait presque toujours fatal.

Cette grande rareté d'eau était cruellement sentie par tous les gens du camp, mais nul n'en souffrait autant que moi. Il est bien vrai que Fatima me donnait un peu d'eau une ou deux fois par jour, et qu'Ali m'avait permis d'avoir une outre à moi, mais presque toutes les fois que mon Nègre Demba s'approchait des puits pour la remplir les grossiers et cruels Maures qui s'y trouvaient le repoussaient à coups de bâton. Tous les Maures étaient étonnés que l'esclave d'un chrétien osât tirer de l'eau des puits qui avaient été creusés par les sectateurs du prophète. A la fin, la brutalité de ces Barbares effraya tellement Demba qu'il aurait, je crois, préféré de mourir de soif à essayer d'aller remplir mon outre. Il se contentait de mendier de l'eau des Nègres esclaves qui servaient dans le camp. Je suivais son exemple, mais avec très peu de succès. Quoique je ne laissasse échapper aucune occasion, quoique mes sollicitations fussent très pressantes auprès des Maures et auprès des Nègres, je n'obtenais que rarement de quoi boire. Pour comble de malheur, je passais souvent la nuit à éprouver le supplice de Tantale. Je n'étais pas plutôt endormi que mon imagination me transportait auprès des ruisseaux et des rivières de ma patrie. Il me semblait que je me promenais sur leurs bords verdoyants, que je voyais avec transport couler leurs ondes claires ; que je m'avançais pour en boire ; mais hélas ! elles fuyaient de mes lèvres, et ce malheur me réveillait. Alors je me retrouvais tel que j'étais en effet, un malheureux et solitaire captif, périssant de soif au milieu des déserts de l'Afrique.

Une nuit que j'avais en vain demandé de l'eau dans le camp, je résolus de tenter de m'en procurer un peu aux puits éloignés des tentes d'environ un demi-mille. Je partis à minuit pour y aller, et, guidé par le mugissement du bétail, j'y fus bientôt rendu. J'y trouvai des Maures occupés à tirer de l'eau. Je les priai de me laisser boire, mais ils me refusèrent en m'accablant d'injures. Passant d'un puits à l'autre, j'en vois enfin un auprès duquel il n'y avait qu'un vieillard. Aussitôt il me présenta un seau qu'il venait de remplir, mais, comme j'en approchais, il se rappela que j'étais chrétien et, craignant que son seau ne fût souillé par mes lèvres, il versa l'eau dans une auge et me dit d'y boire. Quoique l'auge fût très petite et qu'il y eût déjà trois vaches qui y buvaient, je me décidai à prendre ma part de l'eau. Je me mis à genoux, je passai ma tête entre celles de deux vaches, et je bus avec grand plaisir jusqu'à ce que l'eau fut presque épuisée et que les vaches commencèrent à se disputer la dernière gorgée.

Le mois de mai, si chaud en Afrique, se passa comme je viens de le raconter et n'apporta aucun changement dans ma situation. Ali me regardait toujours comme un homme qu'il avait droit de retenir prisonnier, et quoique Fatima me fît donner une plus grande quantité de nourriture que je n'en avais eu à Benowm elle n'avait encore rien dit au sujet de ma délivrance. Cependant, les fréquents changements de vent, les nuages qui s'assemblaient, les éclairs qui partaient du bout de l'horizon, tout enfin indiquait l'approche de la saison des pluies, temps où les Maures s'éloignent du pays des Nègres pour aller habiter les confins du grand désert. Sentant bien que mon sort ne pouvait pas tarder à se décider, je pris le parti d'attendre ce moment, sans montrer la moindre impatience ; mais il survint des événements qui opérèrent en ma faveur un changement bien plus prompt que je ne l'avais prévu.

Les transfuges du Kaarta qui s'étaient retirés dans le Ludamar, voyant que les Maures étaient prêts à les quitter, et craignant le ressentiment du roi Daisy, qu'ils avaient si lâchement abandonné, proposèrent à Ali de leur fournir deux cents cavaliers maures pour les aider à chasser Daisy de Gédingouma, car ils pensaient que, tant que ce prince ne serait pas vaincu, ils ne pourraient ni rentrer dans leur patrie ni vivre en sûreté dans les royaumes voisins.

Dans l'intention d'extorquer l'argent de ces transfuges, au moyen du traité qu'ils lui proposaient, Ali fit partir l'un de ses fils pour Jarra,

se proposant de le suivre lui-même sous peu de jours. Cette circonstance me sembla trop importante pour que je ne dusse pas chercher à en profiter. Fatima avait la principale part dans la direction des affaires. Je m'adressai à elle, et la suppliai de faire en sorte qu'Ali m'accordât la permission d'aller avec lui à Jarra. Cette prière fut favorablement écoutée. Fatima me regarda avec douceur, et me parut touchée de compassion. Elle fit tirer mes paquets du grand sac de cuir où on les avait mis, et me dit de lui expliquer l'usage des choses qu'ils contenaient et de lui montrer comme on met les bas, les bottes, et les divers vêtements. Je fis avec empressement ce qu'elle désirait. Après quoi elle me dit que dans peu de jours je serais maître de partir.

Ne doutant pas que si je pouvais aller à Jarra je ne trouvasse les moyens de m'échapper de cette ville, je me livrai au doux espoir de voir ma captivité bientôt terminée. Comme heureusement cet espoir ne fut point déçu, je vais m'arrêter un moment pour rassembler sous un même point de vue quelques observations sur le caractère des Maures et sur leur pays, car jusqu'à présent il ne m'a pas été possible de les faire entrer convenablement dans ma narration.

[*Table des matières*](#)

XII

Réflexions sur le caractère et les mœurs des Maures. — Observations sur le grand désert et sur les animaux sauvages et domestiques de ce pays.

Les Maures de cette partie de l'Afrique sont divisés en plusieurs tribus indépendantes. Suivant ce que j'ai appris sur les lieux, les plus redoutables de ces tribus sont celles de Trasart et d'Il-Braken, qui habitent sur la rive septentrionale du Sénégal. Les tribus de Gédingouma, de Jafnou et de Ludamar, quoique moins nombreuses que les deux premières, sont puissantes et belliqueuses. Chaque tribu est gouvernée par un chef ou roi, qui jouit d'une autorité absolue.

Les Maures sont pasteurs, et en temps de paix ils ne s'occupent guère que du soin de leurs troupeaux. Ils se nourrissent de la chair de ces troupeaux, et ils passent alternativement de la voracité à l'abstinence. Les jeûnes fréquents et rigoureux que leur prescrit leur religion et les pénibles voyages qu'ils font à travers le désert les rendent capables d'endurer la faim et la soif avec un courage étonnant ; mais, quand l'occasion de satisfaire leur appétit se présente, il n'en est presque aucun qui, dans un seul repas, ne mange plus que ne mangeraient trois Européens. Ils s'occupent très peu de l'agriculture. Les Nègres leur fournissent du grain, de la toile de coton et d'autres objets de nécessité, et reçoivent en échange du sel gemme que les Maures tirent des mines du grand désert.

Le pays qu'habitent les Maures est si stérile qu'il ne produit que très peu d'objets propres à être manufacturés. Cependant les Maures fabriquent eux-mêmes une étoffe très forte dont ils couvrent leurs tentes, et qui provient du poil des chèvres, filé par les femmes maures. Ces femmes préparent aussi les cuirs dont on fait les selles, les brides, les valises, et divers autres objets.

Les Maures sont assez adroits pour faire des piques, des couteaux et même des marmites avec le fer natif que leur fournissent les Nègres ; mais ils achètent des Européens leurs sabres, leurs armes à feu et leurs munitions, et ils les paient avec des Nègres qu'ils enlèvent dans les royaumes voisins. Leur principal commerce en ce genre se fait avec les Français qui fréquentent les bords du Sénégal ⁸³.

Les Maures sont mahométans rigides. Ils ont non seulement la bigoterie et les superstitions de leur secte, mais toute son intolérance. A Benowm, il n'y a point de mosquée ; les prières s'y font dans une enceinte formée avec des nattes et découverte. Celui qui y préside est à la fois prêtre et maître d'école. Ses écoliers s'assemblent tous les soirs devant sa tente, où à la clarté d'un grand feu fait avec des broussailles et de la bouse de vache on leur apprend quelques sentences du Koran et on les initie dans les principes de leur religion. Leur alphabet est très peu différent de celui qu'on trouve dans la grammaire arabe de Richardson.

Les prêtres maures feignent de connaître la littérature étrangère. Celui de Benowm m'assura qu'il était en état de lire les livres des chrétiens. Il me montra plusieurs caractères barbares qu'il prétendait être l'alphabet romain. Il en avait d'autres non moins intelligibles, qu'il donnait pour du *kallam il indi*, c'est-à-dire du persan. Sa bibliothèque consistait en neuf volumes in-quarto, dont la plupart étaient, je crois, des livres de religion, car le nom de Mahomet se voyait presque à chaque page, tracé en caractère rouge.

Les écoliers de Benowm écrivent ce qu'on leur apprend sur des planchettes, car le papier y est trop cher pour qu'on ne le ménage pas beaucoup. Ces écoliers ne paraissent manquer ni d'activité ni d'émulation. Pendant qu'ils vaquent à leurs occupations journalières, ils portent toujours leurs planchettes pendues derrière le dos. Quand un jeune homme a appris par cœur quelques prières et sait lire et écrire certains passages du Koran, il est regardé comme suffisamment instruit, et avec cette petite provision de savoir il n'est plus au rang des enfants. Fier de ses connaissances, il regarde avec mépris les Nègres illettrés, et choisit toutes les occasions de montrer sa supériorité sur

⁸³ Ce commerce a sans doute cessé d'exister depuis que les Français n'ont plus des Nègres esclaves. (*NdT*)

ceux de ses compatriotes qui ne possèdent pas autant de science que lui.

L'éducation des filles maures est totalement négligée. Les femmes de cette nation se soucient fort peu des qualités morales, et les hommes ne regardent pas en elles comme un défaut le manque de ces qualités. Ils croient que les femmes sont d'une espèce inférieure à la leur, et créées seulement pour les plaisirs et les caprices d'un maître impérial. Le goût de la volupté est donc considéré comme leur principale qualité, et la soumission la plus servile comme leur indispensable devoir.

Les Maures ont de singulières idées sur la beauté des femmes. Ils ne font grand cas ni d'une taille élégante, ni d'une démarche agréable, ni d'une physionomie remplie d'expression. Mais chez eux la corpulence et la beauté paraissent synonymes. Lorsqu'une femme n'a besoin que de deux esclaves qui la soutiennent sous le bras pour l'aider à marcher, elle ne peut avoir que des prétentions modérées ; mais celle à qui il faut au moins un chameau pour la porter est reconnue pour une beauté parfaite. Ce goût que les Maures ont pour les beautés massives fait que les femmes prennent de bonne heure beaucoup de peine pour le devenir. Les mères forcent même tous les matins les jeunes filles à manger une énorme quantité de kouskous et à boire une grande jatte de lait de chameau. Peu importe que la fille ait de l'appétit ou non, le kouskous et le lait doivent être avalés ; et les coups sont souvent employés pour forcer la rebelle à obéir. J'ai vu une pauvre fille pleurant pendant plus d'une heure avec la jatte sur les lèvres, tandis que sa mère tenait le bâton levé sur elle et s'en servait sans pitié dès que le lait et le kouskous n'étaient pas avalés à sa fantaisie. Ce singulier usage n'occasionne ni des maladies ni des indigestions ; il produit au contraire bientôt dans les jeunes filles un degré d'embonpoint qui, aux yeux d'un Maure, est la perfection elle-même.

Les Maures achètent des Nègres tous leurs vêtements, ce qui fait que leurs femmes sont obligées de s'habiller avec beaucoup d'économie. Elles ne portent en général qu'une pagne, c'est-à-dire un grand morceau de toile de coton qui leur ceint le corps, descend presque jusqu'à terre, et fait à peu près l'effet d'une jupe. Au haut de cette pagne on coud deux pièces carrées, l'une devant, l'autre derrière, et on les attache ensemble sur l'épaule. La coiffure des femmes maures est

composée ordinairement d'un bandeau de toile de coton, dont une partie plus large que le reste sert à leur couvrir le visage quand elles vont au soleil. Il faut pourtant observer que souvent elles ne sortent que voilées depuis la tête jusqu'aux pieds.

Les occupations de ces femmes varient suivant le degré de fortune de leurs maris. La reine Fatima et quelques autres font comme les grandes dames d'Europe. Elles passent leur vie à causer avec ceux qui viennent les voir, à dire des prières et à applaudir à leurs charmes devant un miroir. Les femmes d'une classe inférieure s'occupent des soins du ménage. Elles sont vaines, parleuses, et quand quelque chose les met de mauvaise humeur elles en font ordinairement ressentir les effets à leurs Nègresses esclaves, sur lesquelles elles exercent l'autorité la plus cruelle et la plus despotique.

Je dois observer, à cette occasion, que la condition de ces malheureuses Nègresses est excessivement déplorable. Dès la pointe du jour, elles sont contraintes d'aller chercher de l'eau dans de grandes outres, qu'on appelle des *guirbas*. Il faut qu'elles charrient assez d'eau pour l'usage de leurs maîtres et pour leurs chevaux, car les Maures permettent rarement qu'on mène ces animaux à l'abreuvoir. Quand l'eau est charriée, les Nègresses pilent le maïs et préparent à manger ; et comme cela se fait toujours en plein air elles sont exposées à la triple chaleur du soleil, du feu et du sable. Dans les intervalles, elles balaient la tente ; elles battent la crème pour faire du beurre, et font tout ce qu'il y a de plus pénible. Malgré cela, on les nourrit mal, et elles sont cruellement châtiées.

L'habillement des Maures du Ludamar ne diffère que peu de celui des Nègres que j'ai déjà décrit, mais ils portent en outre le signe caractéristique de la secte de Mahomet, le turban, qui chez eux est toujours de toile de coton blanche. Ceux des Maures qui ont une longue barbe laissent aisément apercevoir combien ils en sont orgueilleux, parce qu'elle montre qu'ils sont d'origine arabe. Le roi de Ludamar, Ali, était de ce nombre. Les autres Maures ont en général les cheveux courts, touffus et extrêmement noirs. Ils font un si grand cas de la barbe que la mienne fut cause qu'ils finirent par avoir un peu moins mauvaise opinion de moi. Elle était venue très longue. Ils la regardaient toujours avec approbation ou avec envie ; et je crois, sur ma

conscience, qu'ils pensaient que c'était une trop belle barbe pour un chrétien.

Les seules maladies que j'ai vues assez communes chez les Maures sont la fièvre intermittente et la dysenterie. Les vieilles femmes ont des recettes dont on fait quelquefois usage contre ces maladies, mais en général les maladies s'abandonnent au seul secours de la nature.

Pendant que je fus captif dans le Ludamar, je ne vis personne attaqué de la petite vérole. Toutefois on me dit qu'elle y faisait de temps en temps de grands ravages, et le docteur Laidley me confirma que du pays des Maures elle passait souvent chez les Nègres du Midi. Le même docteur m'apprit que les Nègres des bords de la Gambie pratiquaient l'inoculation.

Autant que j'ai pu l'observer, les Maures du Ludamar ont une jurisprudence criminelle prompte et décisive ; car, quoique chez eux les droits civils soient peu respectés, on y sent la nécessité d'arrêter par l'exemple du châtiment les hommes portés à commettre le crime. Dans ces sortes d'occasions, je vis toujours conduire le coupable devant Ali, qui le jugeait seul à sa fantaisie ; mais je sus en même temps que les peines capitales n'étaient guère infligées qu'aux Nègres.

Quoique les richesses des Maures consistent principalement dans leurs nombreux troupeaux et que la garde de ces troupeaux soit, ainsi que je l'ai déjà observé, un de leurs soins les plus importants, elle ne les occupe pas sans cesse. Au contraire, la plupart d'entre eux restent presque toujours à ne rien faire, et passent leur vie à s'entretenir inutilement et puérilement de leurs chevaux, ou à former des projets de rapine contre les villages des Nègres.

Les oisifs se rendent ordinairement dans la tente du roi. Là ils se permettent de parler avec beaucoup de liberté les uns des autres, mais à l'égard du prince ils semblent n'avoir qu'une seule opinion. Ils le louent unanimement ; ils chantent souvent en chœur des chansons composées en son honneur, chansons remplies de tant d'adulation qu'il n'y a qu'un despote maure qui puisse les entendre sans rougir.

Le roi est toujours vêtu d'étoffes bien plus belles que celles des autres Maures. Il porte tantôt de la toile de coton bleue, qui vient de Tombuctou, tantôt de la toile de lin ou de la mousseline, qu'on achète

au Maroc. Il a aussi une tente plus grande que les autres, et remarquable par la toile blanche qui la couvre. Mais d'ailleurs il oublie fréquemment avec ses sujets toute espèce de distinction de rang. Il n'est pas rare de le voir manger dans la même jatte, et se coucher, pendant la chaleur du jour, sur le même lit que le conducteur de ses chameaux.

Pour subvenir aux dépenses du gouvernement et à l'entretien de sa maison, il perçoit différents impôts. Les Nègres établis dans ses Etats sont obligés de lui payer une taxe en grains, en toile ou en poudre d'or. Il met une seconde taxe sur toutes les korrées ou lieux où l'on puise de l'eau, et on la paye ordinairement en bétail. Toutes les marchandises qui passent dans le pays doivent aussi des droits au roi, droits qui sont toujours prélevés en nature ; mais la plus grande partie des revenus de ce prince provient du pillage et des extorsions. Les Nègres qui habitent le Ludamar et les marchands qui y voyagent tremblent de paraître riches. Ali a dans toutes les villes de son royaume des espions chargés de lui rendre compte de la fortune de ses sujets, et souvent il invente de frivoles prétextes pour s'emparer du bien de ceux qui sont opulents et pour les réduire au niveau des autres.

Il m'est impossible de dire avec exactitude à quoi s'élève le nombre des Maures qui vivent sous les lois d'Ali. Les forces du Ludamar sont sa cavalerie. Cette cavalerie est bien montée et paraît très adroite à escarmoucher et à attaquer par surprise. Chaque cavalier se fournit lui-même son cheval et son armure, qui consiste en un grand sabre, un fusil à deux coups, un sac de cuir rouge pour mettre les balles et une poire à poudre qu'on porte en bandoulière. Les cavaliers n'ont d'autre paye ni d'autre récompense que ce qu'ils enlèvent par le pillage. Ils ne sont pas en très grand nombre, car lorsqu'Ali était en guerre avec le Bambara je sus que son armée n'était composée que d'environ deux mille hommes de cavalerie. Cependant j'appris que cette cavalerie ne faisait qu'une très petite portion des Maures du Ludamar. Les chevaux des Maures sont extrêmement beaux ; et on les estime tellement que pour en avoir un les princes nègres donnent quelquefois de douze à quatorze esclaves.

Le Ludamar est borné au nord par le grand désert de Sahara. S'il faut en croire toutes les informations que je pris sur cette mer de sable qui occupe un si grand espace dans le nord de l'Afrique, elle est presque entièrement inhabitée, il y a un très petit nombre d'endroits où

une légère apparence de végétation excite quelques errants et misérables Arabes à conduire leurs troupeaux ; et dans d'autres où l'on trouve un peu plus d'eau et de pâturage de petites peuplades maures ont fixé leur résidence. Là elles vivent dans une indépendante pauvreté, et ne redoutent point la domination des despotes de la Barbarie. Le reste du désert, étant absolument dépourvu d'eau, ne voit d'autres êtres humains que quelques marchands dont les caravanes forment de temps en temps la pénible et dangereuse entreprise de le traverser. Dans quelques parties de cette vaste solitude, le sable est couvert d'arbustes rabougris qui marquent les haltes des caravanes et fournissent un peu de pâture aux chameaux, mais dans d'autres endroits le voyageur épouvanté ne voit autour de lui que les cieux et une immense étendue de sable. Dans ces lieux si tristement arides, l'œil cherche en vain quelque objet sur lequel il puisse se reposer, et l'âme est sans cesse remplie de la cruelle appréhension de périr de soif. « Au milieu de cette affreuse solitude, le voyageur voit des oiseaux morts que la violence des vents y a portés, et, tandis qu'il réfléchit sur l'effrayante longueur du chemin qui lui reste à faire, il entend avec horreur le sifflement du vent du désert, seul bruit qui interrompt l'épouvantable repos de ces lieux ⁸⁴. »

La gazelle et l'autruche sont les seuls animaux qui habitent ces tristes contrées. La légèreté de leur course fait qu'elles se transportent facilement dans les endroits éloignés où il y a de l'eau. Sur les confins du désert, où l'eau est plus facile à trouver, on voit des lions, des panthères, des sangliers et des éléphants.

Le seul animal domestique qui peut résister à la fatigue de traverser le désert est le chameau. Son estomac est si singulièrement conformé qu'il peut y mettre une provision d'eau suffisante pour dix à douze jours. Son pied large et flexible est propre aux pays sablonneux, et par le mouvement extraordinaire de sa lèvre supérieure il dépouille de leurs plus petites feuilles les arbustes épineux qu'il rencontre. Le chameau est donc la seule bête de somme dont se servent les caravanes qui, en faisant le commerce entre les côtes de Barbarie et la Nigritie, traversent le désert de Sahara en différentes directions. Cet animal, à la fois si utile et si docile, a été trop bien décrit par divers auteurs pour que j'aie besoin de m'étendre davantage sur ses bonnes qualités.

⁸⁴ Mémoires de l'Association africaine, première partie.

J'ajouterai seulement que sa chair, qui me paraît sèche et peu savoureuse, est préférée par les Maures à toute autre espèce de viande, et que le lait de sa femelle est, de l'aveu de tous ceux qui en ont goûté, doux, agréable et très nourrissant.

Je l'ai déjà observé, les Maures ressemblent pour la couleur et pour les traits aux mulâtres des Antilles, mais ils ont dans la physionomie quelque chose de désagréable que n'ont point les mulâtres. Je crois avoir lu sur le visage de la plupart d'entre eux de la disposition à la perfidie et à la cruauté, et toutes les fois que je les ai contemplés attentivement je n'ai pu me défendre de beaucoup d'inquiétude. Ils ont dans les yeux un égarement sauvage, qui fait qu'un étranger les prend au premier abord pour un peuple de fous.

La trahison et la méchanceté du caractère des Maures sont prouvées par les vols et les brigandages qu'ils commettent sans cesse dans les villages nègres. Tantôt sans aucun prétexte, tantôt en faisant des assurances d'amitié, ils s'emparent tout à coup du bétail des Nègres, où ils réduisent ces malheureux eux-mêmes en captivité. Les Nègres se vengent rarement de tant de barbarie. Le courage entreprenant des Maures, la connaissance qu'ils ont du pays, et surtout la vitesse de leurs chevaux, les rendent des ennemis très dangereux, et les petits royaumes nègres situés près du désert sont dans des terreurs continuelles, tandis que les tribus maures qui vivent dans leur voisinage se croient trop redoutées pour appréhender la moindre résistance.

Ainsi que l'Arabe vagabond, le Maure change de place à chaque saison et conduit ses troupeaux dans les endroits où il peut trouver du pâturage. Dans le mois de février, quand un soleil brûlant dévore toutes les plantes du désert, le Maure abat ses tentes et s'avance vers le sud près des contrées qu'habitent les Nègres, et il y demeure jusqu'à ce que les pluies de juillet commencent. Alors, ayant reçu des Nègres du grain et d'autres objets de nécessité, et leur ayant donné du sel en échange, il retourne au nord dans le désert, où il se tient jusqu'à ce que les pluies aient cessé et que le lieu où il campe redevienne inhabitable.

Le besoin de mener une vie errante non seulement accoutume les Maures à la fatigue et aux privations, mais il resserre les liens de leurs petites sociétés et leur inspire pour les étrangers une aversion presque

insurmontable. N'ayant point de rapports avec les nations civilisées, et se croyant bien au-dessus des Nègres parce qu'ils possèdent, quoiqu'à un petit degré, la connaissance des lettres, ils sont à la fois les plus vains, les plus orgueilleux et peut-être les plus bigots, les plus féroces et les plus intolérants de tous les hommes. Enfin ils unissent à l'aveugle superstition du Nègre la perfidie et la sauvage cruauté de l'Arabe.

Il est probable qu'avant mon arrivée à Benowm la plupart des Maures du Ludamar n'avaient jamais vu d'homme blanc, mais tous avaient appris à sentir une extrême horreur pour le nom de chrétien et à croire qu'il n'y avait pas plus de mal à massacrer un Européen qu'un chien. Le sort déplorable du major Houghton, et les mauvais traitements que j'endurai pendant que je fus dans les mains des Maures, doivent, je crois, suffire pour engager désormais les voyageurs à éviter ce peuple inhospitalier.

Peut-être s'attendait-on à trouver ici un tableau plus étendu, plus détaillé des mœurs, des coutumes, des superstitions et des préjugés des Maures, mais on ne doit pas oublier que j'étais parmi eux dans une situation qui ne me permit pas de les observer comme je l'aurais voulu. Je pourrais pourtant ajouter ici quelques détails, mais comme ils sont également applicables aux Nègres qui habitent au midi du pays des Maures je ne les écrirai que lorsque je ferai connaître ces Nègres.

[*Table des matières*](#)

XIII

Ali, roi de Ludamar, part pour Jarra. — M. Mungo Park le suit. — Ali retient dans l'esclavage le fidèle Nègre Demba. — Ce prince retourne dans son camp et laisse M. Mungo Park à Jarra. — Daisy, roi de Kaarta, s'avance vers Jarra à la tête de son armée. — Les habitants de Jarra abandonnent la ville, et M. Mungo Park les accompagne. — Un parti de Maures l'arrête à Queira. — Il se sauve. — Il est repris par un autre parti de Maures, et il parvient encore à se sauver.

Après avoir obtenu la permission d'accompagner Ali à Jarra, je pris congé de la reine Fatima qui, avec beaucoup de grâce et de bienveillance, me rendit une partie de mes effets. Dans la soirée qui précéda notre départ, Ali me renvoya mon cheval avec ses harnais.

Le 26 mai, je quittai de très bon matin Boubeker, lieu où était le camp d'Ali. J'étais accompagné de mes deux domestiques, Johnson et Demba, et de plusieurs Maures à cheval. Ali était parti la nuit avec une cinquantaine de cavaliers.

A midi, nous fîmes halte à Farani, où nous fûmes joints par douze Maures montés sur des chameaux. Nous nous rendîmes tous ensemble à une korrée située au milieu des bois, et nous y trouvâmes Ali et ses cinquante cavaliers. Ils occupaient les tentes basses de quelques gardes de troupeaux qui se tenaient auprès des puits. Comme nous étions un grand nombre et que nous ne pouvions pas tous loger sous les tentes, on m'ordonna de coucher dehors et au milieu des tentes, d'où toute la troupe pouvait observer mes mouvements.

Pendant la nuit, il y eut beaucoup d'éclairs du côté du nord-est, et depuis la pointe du jour jusqu'à quatre heures après midi un vent de sable souffla avec impétuosité. Une prodigieuse quantité de sable fut ce jour-là portée vers l'ouest. Dans certains moments, il était impossible de tenir les yeux ouverts. Nos animaux étaient si tourmentés par le sable qui leur entraît dans les yeux et dans les oreilles qu'ils couraient

de toutes parts sans savoir où ils allaient, et je craignais à tout instant d'être écrasé sous leurs pieds.

Le 28 mai au matin, les Maures sellèrent leurs chevaux de bonne heure, et le premier esclave d'Ali m'avertit de m'apprêter comme les autres. Un instant après, le même messenger revint et, prenant mon Nègre Demba par le bras, il lui dit en mandingue que désormais il devait regarder Ali comme son maître. Puis, se tournant vers moi, il ajouta : « L'affaire est déjà arrangée. Le Nègre, ainsi que tout ce qui vous appartient, excepté votre cheval, retournera à Boubeker mais vous pouvez mener le vieux fou à Jarra. »

Par le vieux fou, il entendait mon interprète Johnson. Je ne fis aucune réponse à l'esclave, mais, affligé au-delà de toute expression de l'idée de perdre le pauvre Demba, je me hâtai de me rendre auprès d'Ali, qui déjeunait devant sa tente, environné de plusieurs de ses courtisans. Je lui dis, peut-être avec trop de chaleur, que « quelque imprudence que j'eusse commise en venant dans ses Etats, je croyais en être assez puni, puisqu'on m'avait retenu si longtemps et volé le peu d'effets qui m'appartenait, mais que je regardais tout cela comme rien en comparaison de ce qu'on venait de me faire ; que le Nègre qu'on avait pris par son ordre n'était point un esclave et n'avait commis aucune faute ; qu'il était mon domestique, et que sa fidélité et ses services lui avaient procuré la liberté ; que son attachement pour moi l'avait engagé à me suivre jusque dans ma captivité, et que comme il comptait que je le défendrais je ne pouvais pas voir qu'on le privât de sa liberté sans m'élever contre une action aussi injuste et aussi cruelle ».

Ali ne daigna pas répondre à ce discours, mais avec un air hautain et un sourire plein de méchanceté il dit à son interprète que si je ne montais pas tout de suite à cheval il allait me renvoyer au camp avec mon Nègre. Il y a dans l'aspect d'un tyran quelque chose qui révolte jusqu'au fond du cœur. Je ne pus contenir l'indignation qu'excitait en moi la conduite d'Ali, et je désirai vivement de pouvoir délivrer la terre d'un pareil monstre.

Le pauvre Demba n'était pas moins affecté que moi, car il m'était extrêmement attaché. Eh ! combien j'avais de raisons de le regretter ! Sa gaieté naturelle adoucit souvent les longues heures de ma captivité.

Il parlait bien la langue du Bambara, et, sous ce rapport, il semblait devoir m'être encore d'une grande utilité. Mais c'eût été en vain que d'attendre le moindre acte d'humanité de la part des Maures, de ces hommes qui sont totalement étrangers à ses impulsions. Après avoir donc serré la main de l'infortuné Demba, mêlé mes larmes avec les siennes et promis de faire tout ce que je pourrais pour le racheter, je vis trois esclaves d'Ali l'emmener vers le camp de Boubeker.

Lorsque les Maures eurent monté à cheval, ils m'ordonnèrent de les suivre. Le jour fut extrêmement chaud. Nous fîmes une route pénible dans les bois, et l'après-midi nous arrivâmes à Doumbani, village entouré de murailles, et nous y séjournâmes deux fois vingt-quatre heures pour attendre l'arrivée d'un renfort de cavalerie qui venait du nord.

Le 1^{er} juin, nous nous remîmes en marche. Notre troupe était alors composée de deux cents hommes, tous à cheval, car les Maures ne font jamais la guerre à pied. Ces cavaliers paraissaient tous très capables de supporter la fatigue mais le défaut de discipline fut cause que dans la route ils avaient plus l'air de gens qui chassent le renard que d'un corps d'armée en marche.

Lorsque nous fûmes à Jarra, je logeai chez mon ancienne connaissance, Daman Jumma, à qui je racontai tout ce qui m'était arrivé chez les Maures. Je le priai instamment d'user de tout son crédit auprès d'Ali pour racheter Demba, et je lui promis que dès le moment qu'on aurait ramené ce Nègre à Jarra je lui donnerais un mandat sur le docteur Laidley, pour la valeur de deux esclaves. Daman Jumma se chargea avec empressement de la négociation de cette affaire. Mais Ali, considérant Demba comme mon principal interprète, avait de la répugnance à le céder, de peur qu'il ne passât de nouveau à mon service et qu'il ne m'aidât à pénétrer clans le Bambara. Il différa de jour en jour à le faire revenir. Cependant, il dit à Daman que, s'il voulait l'acheter pour le garder chez lui, il le lui vendrait au prix ordinaire des esclaves. Daman accepta le marché et offrit de payer ce qu'Ali désirait dès qu'il lui enverrait le Nègre.

J'ai déjà remarqué que le principal objet du voyage d'Ali à Jarra était de tirer de l'argent des Nègres du Kaarta qui s'étaient réfugiés dans ses Etats. Quelques-uns de ces émigrés n'avaient réclamé sa pro-

tection que pour éviter les horreurs de la guerre. Mais tous les autres étaient des mécontents qui ne désiraient que la chute de leur roi. Dès qu'ils eurent appris que l'armée du Bambara était retournée à Sego sans avoir vaincu Daisy, ils résolurent d'attaquer eux-mêmes ce prince avant qu'il eût le temps de renforcer son armée, qu'ils savaient être considérablement diminuée et par le fer de l'ennemi et par le défaut de vivres. Dans ce dessein, ils proposèrent à Ali de lui payer des subsides s'il voulait leur prêter deux cents de ses cavaliers maures. Ali accepta la proposition de ces rebelles, en leur faisant beaucoup de protestations d'amitié, mais il demanda qu'ils lui donnassent d'avance quatre cents têtes de bétail, deux cents vêtements de toile de coton bleue et une quantité considérable de grains de collier et d'autres ornements.

Ces contributions préliminaires embarrassèrent beaucoup les rebelles. Ils prièrent Ali de prendre des habitants de Jarra la moitié du bétail qu'il exigeait, et ils promirent de le leur remplacer en peu de temps. Ali y consentit. En conséquence, le même jour⁸⁵ on battit le tambour dans tous les coins de la ville, pour annoncer que si le lendemain matin quelqu'un envoyait son bétail dans les bois avant que le roi n'en eût choisi une partie sa maison serait pillée et ses esclaves enlevés.

Les habitants de Jarra n'osèrent pas désobéir à cette proclamation. Le lendemain, deux cents têtes de leur plus beau bétail furent choisies et livrées aux Maures. Le reste de ce qu'exigeait Ali fut ensuite rassemblé d'une manière également injuste et arbitraire.

Dans l'après-dîner du 2 juin, Ali m'envoya dire par son principal esclave qu'il était sur le point de partir pour Boubeker, mais que, comme il n'y serait que peu de jours pour célébrer la fête prochaine⁸⁶ et qu'il retournerait aussitôt à Jarra, il me permettait de rester chez Daman jusqu'à son retour. Cette nouvelle était très heureuse pour moi, mais j'avais déjà éprouvé tant de contretemps que je n'osai y croire que quand Johnson me dit qu'Ali venait de quitter la ville à la tête d'une partie de ses troupes et que le reste le suivrait le lendemain.

Le 9 juin, tous les cavaliers maures qui restaient dans Jarra en sortirent de grand matin. Leur séjour y avait été marqué par plusieurs ac-

⁸⁵ Le 2 juin 1796.

⁸⁶ Le Banna Salée.

tes de brigandage, et ce même jour ils eurent l'audace de s'emparer de trois jeunes filles qui venaient de chercher de l'eau et ils les emmenèrent pour en faire des esclaves.

La manière dont on célébra le Banna Salée à Jarra méritait bien le nom de fête. Les esclaves étaient tous proprement habillés, et les maîtres de maison firent à l'envi distribuer des provisions à ceux de leurs voisins qui étaient moins riches qu'eux. La faim disparut de la ville. Hommes, femmes, enfants, libres ou esclaves, eurent tous à manger à satiété.

Le 12 juin, on trouva dans les bois, près d'une mare, deux hommes, dont l'un était déjà mort et l'autre dangereusement blessé. On transporta ce dernier à Jarra, et quand il put un peu parler il raconta qu'il s'était enfui du Kasson ; que le roi du Kaarta, Daisy, était en guerre avec Sambo, roi de Kasson, dont il avait surpris trois villes et fait égorger tous les habitants. Il nomma plusieurs de ceux qui avaient péri et qui étaient amis des gens de Jarra. Pendant deux jours, Jarra retentit du cri funèbre ⁸⁷.

La nouvelle de l'incursion de Daisy dans le Kasson fut suivie d'une autre non moins affligeante. Quelques esclaves déserteurs arrivèrent du Kaarta et rapportèrent que Daisy, ayant appris que plusieurs de ses sujets qui s'étaient retirés chez les Maures voulaient l'attaquer, avait pris le parti de marcher lui-même contre Jarra. Les rebelles firent aussitôt demander à Ali les deux cents hommes de cavalerie qu'il leur avait promis. Ali eut fort peu d'égard à leurs réclamations et finit par leur dire clairement qu'il avait besoin d'employer ailleurs sa cavalerie.

Abandonnés par les Maures, et sachant bien que le roi de Kaarta ne les traiterait pas avec plus de clémence qu'il n'en avait montré aux habitants du Kasson, les rebelles résolurent de rassembler leurs forces et de hasarder une bataille contre leur souverain. Ils y étaient enhardis parce qu'ils n'ignoraient pas que la disette se faisait cruellement sentir dans l'armée de ce prince. S'étant donc réunis au nombre de huit cents hommes, ils entrèrent dans le Kaarta le 18 juin au soir.

⁸⁷ C'est ce glapissement que les Nègres et les Maures font entendre à la mort de ceux qui les intéressent, et qui est décrit dans le chapitre X. (*NdT*)

Le lendemain matin, le vent passa au sud-ouest. A deux heures après midi, il y eut plusieurs coups de tonnerre, suivis d'une ondée qui ranima la face de la nature et répandit dans l'air une fraîcheur agréable. C'était la seule pluie qui eût tombé depuis plusieurs mois.

Tous les soins qu'on s'était donnés jusqu'alors pour racheter mon Nègre Demba avaient été inutiles, et il y avait apparence que ceux qu'on prendrait encore ne seraient pas plus heureux tant que je resterais dans le pays ; ainsi, je crus qu'il était nécessaire de songer à me mettre en sûreté avant la saison des pluies. Mon hôte Daman Jumma, qui ne voyait guère comment je pourrais le payer, commençait à désirer que je le quittasse. D'un autre côté, mon interprète Johnson refusait de m'accompagner plus avant dans l'intérieur de l'Afrique ; de sorte que ma situation était très embarrassante. En restant où j'étais, je ne pouvais manquer de devenir victime de la barbarie des Maures ; et en me mettant seul en route je devais, suivant toute apparence, éprouver les plus grandes difficultés, soit parce que je n'aurais pas de quoi acheter les choses nécessaires à la vie, soit parce que je ne pourrais pas me faire entendre. Mais retourner en Angleterre sans avoir rempli l'objet de ma mission était à mes yeux un bien plus grand malheur. Enfin, je résolus non seulement de profiter de la première occasion favorable pour m'évader, mais de me rendre directement dans le Bambara dès qu'il aurait tombé assez de pluie pour que je fusse certain de ne pas manquer d'eau dans les bois.

Tels étaient mes projets, lorsque dans la soirée du 24 juin j'entendis le bruit de quelques mousquets tout près de la ville. J'en demandai la raison et l'on me dit que les troupes de Jarra revenaient de leur expédition dans le Kaarta et que les coups de fusil qu'on tirait étaient un signe de réjouissance. Cependant, lorsque les principaux de la ville se furent rassemblés et eurent entendu le récit de ce qui s'était passé, ils ne furent nullement délivrés de leurs craintes à l'égard de Daisy. Les perfides Maures, ayant refusé de secourir les rebelles après en avoir reçu les contributions qu'ils leur avaient demandées, les laissaient bien moins forts qu'ils n'espéraient l'être ; la plupart de ces derniers en étaient découragés ; d'ailleurs, au lieu de trouver Daisy retiré avec quelques amis dans la forteresse de Gédingouma, ils l'avaient rencontré près de la ville de Joka, en rase campagne, et à la tête d'une si nombreuse armée qu'ils n'avaient pas osé attaquer. Ne songeant dès lors qu'à s'enrichir par le pillage des petites villes des

environs, ils étaient entrés dans deux de ces places, dont ils avaient enlevé tous les habitants ; mais, de peur que Daisy n'en fût averti et ne leur coupât la retraite, ils avaient marché la nuit à travers les bois, emmenant avec eux à Jarra les captifs et le bétail qu'ils avaient pris.

Le 26 juin après midi, un espion, qui revenait du Kaarta, annonça que le matin Daisy s'était emparé de Simbing, et que le lendemain il serait à Jarra. Aussitôt on mit des vedettes sur le sommet des rochers qui sont autour de la ville, ainsi que dans les divers passages qui y conduisent, afin d'être averti dès que Daisy paraîtrait. Les femmes furent en même temps employées à faire tous les préparatifs nécessaires pour quitter la ville le plus tôt possible. Elles passèrent la nuit à battre du grain et à emballer leur bagage, et le lendemain à la pointe du jour près de la moitié des habitants prirent la route de Deena pour se rendre dans le Bambara.

Leur départ fut très triste. Les hommes étaient mornes et abattus, les femmes et les enfants pleuraient. Ils quittaient tous à regret leur ville natale, et en marchant ils se retournaient souvent pour la regarder, ainsi que les puits et les rochers auprès desquels ils avaient longtemps espéré de couler des jours tranquilles, et dont ils étaient forcés de s'éloigner pour aller chercher un asile parmi des étrangers.

Le 27 juin, à onze heures du matin, les vedettes vinrent annoncer que Daisy marchait vers Jarra et que les troupes des rebelles avaient fui devant lui sans tirer un seul coup de fusil. Il est impossible de peindre la terreur que cette nouvelle répandit dans la ville. Les cris des femmes et des enfants, la confusion qui régnait partout, et l'empressement qu'on avait de se sauver, me firent croire que l'ennemi était déjà aux portes de Jarra ; et, quoique, lors de mon passage à Kemmou, Daisy se fût conduit envers moi avec beaucoup de bienveillance, je ne me souciais point de me mettre à la merci de ses soldats, parce que dans le désordre qui devait nécessairement suivre les premiers moments de leur entrée dans la ville ils auraient fort bien pu me prendre pour un Maure. Je montai donc à cheval et, prenant devant moi un grand sac de maïs, je suivis lentement les habitants qui s'en allaient.

Nous fûmes bientôt rendus au pied d'une montagne rocheuse où je mis pied à terre, et je fis marcher mon cheval devant moi. Je m'arrêtai

au sommet de la montagne pour contempler la ville de Jarra et la campagne des environs. Je voyais une foule de gens qui s'enfuyaient, emmenant leurs vaches, leurs brebis, leurs chèvres, et emportant quelques hardes et quelques provisions. Je ne pus m'empêcher de déplorer le sort de ces infortunés. L'embarras de plusieurs d'entre eux égalait leur affliction, car, les vieillards, les enfants, les malades ne pouvant marcher, il fallait les emporter, pour ne pas les exposer à un massacre certain.

Vers les cinq heures après midi, nous arrivâmes dans une petite ferme appelée Kadeeja. J'y trouvai Daman et Johnson occupés à remplir de grands sacs de grain pour en charger des bœufs. Daman destinait ces provisions à nourrir sa famille en route.

Le 28 juin, nous partîmes de Kadeeja dès que le jour parut. Nous passâmes à Trongoumba sans nous arrêter, et l'après-midi nous arrivâmes à Queira. Je restai là deux jours, pour laisser reposer mon cheval, que les Maures avaient mis sur les dents, et pour attendre l'arrivée de quelques Nègres mandingues qui devaient aller dans le Bambara.

Dans l'après-dîner du 1^{er} juillet, je faisais paître mon cheval dans les champs, lorsque le premier esclave d'Ali arriva, avec quatre Maures, à Queira, et descendit dans la maison du douty. Mon interprète Johnson, se doutant du motif de cette visite, chargea deux petits garçons d'écouter la conversation des Maures et ne tarda pas à être assuré qu'ils étaient venus pour me prendre et me ramener à Boubeker. Le soir, deux de ces Maures vinrent privativement examiner mon cheval, et l'un d'eux proposa de l'emmener chez le douty, mais l'autre répondit que cette précaution était inutile, parce que je ne pourrais jamais m'enfuir sur une pareille monture. Ensuite ils s'informèrent où je couchais, et ils allèrent rejoindre leurs camarades.

Le rapport qu'on me fit de tout cela fut pour moi comme un coup de foudre, car je ne redoutais rien autant que de redevenir le captif des Maures, de la barbarie desquels je n'avais à espérer que la mort. Je résolus donc de partir, sans perte de temps, pour le Bambara, parce que j'imaginai que c'était le seul moyen de sauver ma vie et de remplir l'objet de ma mission. Je fis part de mon dessein à Johnson. Il l'approuva, mais en même temps, au lieu de montrer le moindre désir de m'accompagner, il me déclara solennellement qu'il consentirait

plutôt à perdre ses gages qu'à aller plus loin. Il me dit que Daman lui avait proposé de lui donner la moitié de la valeur d'un esclave s'il voulait l'aider à conduire un coffle sur les bords de la Gambie, et qu'il était décidé à saisir cette occasion de retourner auprès de sa femme et de sa famille.

N'ayant plus l'espoir de l'engager à m'accompagner, je me déterminai à partir seul. Vers minuit, je préparai mon bagage, qui consistait en deux chemises, deux paires de culottes longues, deux mouchoirs de poche, une veste, un gilet, un chapeau et un manteau. C'était toute ma garde-robe, et je n'avais plus ni verroterie ni aucun autre article de quelque prix pour acheter des vivres pour moi et du maïs pour nourrir mon cheval.

A la pointe du jour, Johnson, qui avait veillé sur les Maures toute la nuit, vint me dire tout bas qu'ils étaient endormis. C'était le moment d'une crise terrible. Il fallait jouir du précieux avantage d'être libre, ou languir le reste de mes jours dans la captivité. En considérant cette double perspective, je sentis une sueur froide mouiller mon front, parce que je réfléchis que ce jour-là déciderait de mon sort. Mais délibérer eût été un sûr moyen de perdre l'occasion de m'échapper. Ainsi je pris mon paquet, je passai légèrement par-dessus les Nègres qui dormaient devant la porte et, étant monté à cheval, je dis adieu à Johnson à qui je recommandai en même temps de prendre bien soin des papiers que je lui avais confiés, et d'informer mes amis de Gambie que j'étais en bonne santé et prêt à arriver dans le royaume de Bambarra.

Je marchai avec beaucoup de précaution, examinant jusqu'au moindre buisson, et écoutant, regardant souvent derrière moi, dans la crainte d'être poursuivi par les cavaliers d'Ali. A environ un mille de la ville, je me trouvai tout près d'une korrée appartenant aux Maures. Les gardeurs des troupeaux me poursuivirent plus d'un mille de chemin, en me huant et me jetant des pierres. Lorsque je fus hors de leur portée et que je commençai à espérer d'être sauvé, je fus alarmé de nouveau d'entendre des cris derrière moi. Je me retournai, et je vis trois Maures qui venaient vers moi au grand galop, en brandissant leurs fusils à deux coups.

Voyant qu'il était inutile de songer à leur échapper, je pris le parti de revenir sur mes pas et de marcher à leur rencontre. En approchant de moi, deux d'entre eux saisirent les deux côtés de la bride de mon cheval, et le troisième, me présentant le bout de son fusil, me dit qu'il fallait les suivre auprès d'Ali. Quand l'âme humaine a été quelque temps flottante entre l'espérance et la crainte, en proie au tourment de l'incertitude, et passant sans cesse d'une anxiété à l'autre, elle éprouve une sorte de soulagement en connaissant enfin tout le mal qui doit lui arriver. Tel était le cas où je me trouvais. Le dégoût de la vie et de toutes ses jouissances avait complètement absorbé mes facultés, et je suivis les Maures avec l'air de la plus grande indifférence. Mais ma situation changea bien plutôt que je n'avais lieu de l'espérer.

En traversant un endroit où il y avait beaucoup de buissons, l'un des Maures me commanda d'ouvrir mon paquet et de lui montrer ce qu'il contenait. J'obéis. Après avoir examiné mon bagage, mes conducteurs n'y trouvèrent rien qui leur parût mériter d'être pris, à l'exception de mon manteau, que l'un d'eux m'arracha pour s'en envelopper. Ce manteau m'était extrêmement utile ; il servait à me garantir de la pluie pendant le jour et des moustiques pendant la nuit. Aussi je priai instamment le Maure de ne pas le garder, et je le suivis même quelque temps pour me le faire rendre ; mais, sans avoir le moindre égard à mes sollicitations, il s'en alla au galop avec un de ses camarades. Le troisième, voyant que je m'apprêtais à courir après eux, donna un coup sur la tête de mon cheval et, me couchant en joue, me défendit d'avancer.

Je reconnus alors que ces Maures n'avaient pas été envoyés pour me prendre, mais qu'ils m'avaient suivi dans le seul espoir de me voler. Le troisième prit bientôt la même route que les autres ; moi, je tournai de nouveau la bride de mon cheval vers l'est, et je me félicitai de ce que les barbares ne m'avaient enlevé que mon manteau, dont la perte était pourtant un grand malheur pour moi.

Je n'eus pas plutôt perdu les Maures de vue que je m'enfonçai dans les bois afin de n'être pas poursuivi. Je pressai le pas de mon cheval, jusqu'à ce que je fusse près de quelques rochers élevés que je me rappelai avoir vus lorsque j'étais ailé de Queira à Deena. Je dirigeai alors ma marche un peu plus au nord, et je trouvai heureusement un chemin frayé.

[*Table des matières*](#)

XIV

M. Mungo Park ressent beaucoup de joie de se voir délivré des Maures. — Il s'enfonce dans le désert, et se trouve bientôt dans une déplorable situation. — Il souffre beaucoup de la soif, et tombe évanoui sur le sable. — Revenu de son évanouissement, il poursuit sa route. — Il arrive dans un village foulah dont le chef lui refuse l'hospitalité. — Une vieille femme lui donne à manger. — Il continue à traverser le désert. — Il rencontre un autre village foulah, où il est bien accueilli par un des pasteurs. — Il arrive à Wawra, ville nègre, tributaire du roi de Bambara.

Il m'est impossible de décrire la joie qui s'éleva dans mon âme lorsqu'ayant regardé autour de moi je me vis hors de danger. J'étais comme un homme qui, après une grande maladie, se trouve convalescent ; je respirais avec plus de facilité ; je sentais mes membres beaucoup plus dispos, le désert même me paraissait agréable, et je ne craignais que de rencontrer quelques troupes de Maures vagabonds qui me remmenassent dans le pays des voleurs et des meurtriers d'où je venais de m'échapper.

Cependant, je ne tardai pas à m'apercevoir que ma situation était encore déplorable, car je n'avais ni les moyens de me procurer de quoi manger ni la certitude de trouver de l'eau. Vers les neuf heures du matin, je vis de loin un troupeau de chèvres paissant tout près du chemin. Aussitôt je me détournai pour éviter d'être aperçu des bergers. Je continuai à m'enfoncer dans le désert, dirigeant ma route d'après la boussole, presque droit à l'est-sud-est, afin d'arriver le plutôt possible dans quelque ville ou village du royaume de Bambara.

Un peu après midi, la chaleur du soleil étant devenue plus ardente par la réverbération d'un sable échauffé, et les chaînes de montagnes éloignées, vues à travers la vapeur ascendante, paraissant se balancer comme les vagues de la mer, je me sentis affaibli par la soif. Je montai alors sur un arbre, dans l'espoir de découvrir de la fumée ou quelque

autre trace d'habitation humaine. Ce fut en vain ; je ne vis autour de moi que des halliers épais et de petites montagnes de sable blanc.

A quatre heures après midi, je me trouvai tout à coup près d'un grand troupeau de chèvres. Je fis entrer mon cheval dans les halliers, afin d'observer à mon aise si les gardeurs de ces animaux étaient maures ou nègres. Peu de temps après, je vis deux jeunes Maures ; je marchai vers eux, et j'eus de la peine à les engager à s'approcher de moi. Ils m'apprirent que le troupeau qu'ils gardaient appartenait au roi Ali ; qu'ils allaient à Deena, où l'eau était moins rare, et qu'ils comptaient y demeurer jusqu'à ce que la pluie eût rempli les mares du désert. Ils me montrèrent leurs outres vides et me dirent qu'ils n'avaient point trouvé d'eau dans les bois.

Tout cela était très peu consolant. Mais il eût été inutile de me repentir du parti que j'avais pris, et je me remis en marche, dans l'espoir que la nuit je pourrais trouver quelque endroit où il y aurait de l'eau. Ma soif était alors devenue insupportable ; j'avais la bouche sèche et enflammée. Une obscurité soudaine et fréquente couvrait ma vue, et je me sentais défaillir. Mon cheval étant excessivement fatigué, je commençai à craindre sérieusement de périr de soif. Pour rafraîchir ma bouche et mon gosier brûlant, j'essayai de mâcher des feuilles de différents arbustes, mais je les trouvai toutes amères, et je n'en fus nullement soulagé.

Un peu avant le coucher du soleil, ayant gagné le haut d'une jolie colline, je montai sur un arbre très élevé, et je promenai mes tristes regards sur le désert, sans découvrir rien qui m'indiquât quelque demeure d'homme. Ce n'était de tous côtés qu'une horrible uniformité de sable et d'arbustes, et le même horizon que l'on voit à la mer.

En descendant de l'arbre, je vis que mon cheval mangeait avec avidité les petites branches des arbustes ; et comme je ne me sentais pas la force de marcher et que ce pauvre animal était trop fatigué pour me porter, je crus que ce serait un acte d'humanité, et peut-être le dernier que je pusse faire, que de lui ôter la bride et de l'abandonner à lui-même. Pendant ce temps-là, j'éprouvai un tournoiement de tête et une extrême faiblesse ; je tombai sur le sable, et je me crus prêt à expirer. Je fis quelques efforts pour me relever, mais ils furent inutiles. « C'est donc ici, me dis-je dans ma pensée, que vont cesser toutes mes

espérances d'être utile ; c'est ici que se termine les courts instants de ma vie. » Je jetai sur ce qui m'environnait un regard que je crus le dernier qui partirait de mes yeux et, tandis que je réfléchissais sur le terrible changement qui semblait prêt à s'opérer en moi, le monde et ses jouissances disparurent à mon imagination.

Cependant je revins enfin à moi. En retrouvant l'usage de mes sens, je me vis étendu sur le sable, et tenant encore dans ma main la bride de mon cheval. Le soleil disparaissait derrière les arbres. Je rappelai tout mon courage, je résolus de faire un nouvel effort pour prolonger mon existence. Comme la soirée était un peu fraîche, je pris le parti de marcher à pied aussi longtemps que je pourrais, pour chercher de l'eau qui était ma seule ressource. Je remis la bride à mon cheval, et je le poussai lentement devant moi. A peine y avait-il une heure que je marchais quand j'aperçus quelques éclairs partant du nord-est. Cette vue fut délicieuse pour moi, car elle me promettait de la pluie.

L'obscurité et les éclairs augmentèrent rapidement, et en moins d'une heure le vent agita violemment les buissons. J'avais déjà ouvert ma bouche pour recevoir les gouttes rafraîchissantes que j'attendais, lorsque je fus couvert d'un nuage de sable poussé par le vent avec tant de force que mon visage et mes bras en éprouvèrent une sensation très pénible et que je fus obligé de monter à cheval et de m'abriter sous des arbres pour ne pas en être suffoqué. Une immense quantité de sable continua à couvrir l'air pendant une heure ; après quoi je me remis en route, quoique j'eusse beaucoup de peine à marcher ; enfin, vers les dix heures du soir, de nouveaux éclairs très vifs furent suivis de quelques grosses gouttes de pluie. Peu de temps après, le sable cessa de voler. Je descendis de cheval, et j'étendis tout mon linge blanc, pour recueillir la pluie que j'étais presque sûr de voir bientôt tomber. Il plut en effet abondamment pendant plus d'une heure ; et j'étanchai ma soif en tordant et en suçant mon linge.

La lune ne paraissant pas, la nuit était extrêmement obscure. Je conduisais mon cheval par la bride, car les éclairs me permettaient d'observer de temps en temps ma boussole et de pouvoir marcher. Je voyageai de cette manière avec assez de vitesse jusqu'après minuit. Alors, les éclairs devenant plus rares, je fus obligé d'aller à tâtons, ce qui n'était pas sans beaucoup de danger pour mes mains et pour mes yeux.

Vers les deux heures après minuit, mon cheval fit écart. Je regardai autour de moi pour découvrir ce qui pouvait en être cause, et je ne fus pas peu surpris d'apercevoir entre les arbres une lumière peu éloignée.

Pensant qu'il pouvait y avoir là un village, je tâtai sur le sable s'il n'y avait pas des pieds de maïs, des cotonniers, ou quelque autre signe de culture, mais je n'en trouvai pas.

En m'avancant vers la lumière que je venais de découvrir, j'en vis bientôt plusieurs autres en différents endroits. Je craignis d'être tombé au milieu d'un parti de Maures. Malgré cela, je résolus de tâcher de m'en assurer, si toutefois il était possible de le faire sans danger. Je conduisais mon cheval vers la lumière, avec beaucoup de précaution, et j'entendis les mugissements des bœufs et les bruyantes voix des gardeurs qui me firent connaître qu'il y avait là des puits ou des mares, dont les Maures étaient probablement les maîtres.

Quelque touchant que fût pour moi le son de la voix humaine, je songeais à rentrer dans les bois et à périr de faim plutôt que de me remettre entre les mains des Maures, mais comme j'avais encore soif, et que je craignais l'excessive chaleur du jour, je crus prudent de commencer par trouver les puits, que j'imaginai ne devoir pas être à une grande distance. En les cherchant, j'allai par inadvertance si près d'une des tentes qu'une femme m'aperçut et se mit aussitôt à pousser des cris. Deux hommes sortis d'une autre tente pour courir au secours de la femme qui criait passèrent si près de moi que je crus qu'ils m'avaient vu. Je me hâtai de m'enfoncer dans les bois.

A environ un mille plus loin, j'entendis un bruit confus à droite du chemin, et peu après je reconnus que c'étaient les cris des grenouilles. Ces cris me semblèrent en ce moment une musique ravissante. Je marchai de ce côté-là, et à la pointe du jour j'arrivai près de quelques étangs peu profonds, vaseux et si remplis de grenouilles qu'il était difficile de distinguer l'eau. Le bruit qu'elles faisaient effrayait tellement mon cheval que pendant tout le temps qu'il but je fus obligé de les faire taire en battant l'eau avec une branche d'arbre.

Après m'être désaltéré, je montai sur un arbre. Le temps était calme, et j'aperçus aisément la fumée des tentes près desquelles j'avais passé dans la nuit. Je remarquai aussi une autre colonne de fumée à douze ou quatorze milles à l'est-sud-est. Je marchai aussitôt de ce cô-

té-là, et un peu avant onze heures je trouvai des champs cultivés, où plusieurs Nègres étaient occupés à planter du maïs. Je leur demandai le nom du village voisin. Ils me répondirent qu'on l'appelait Schrilla, qu'il était habité par des Nègres foulahs, et qu'il appartenait à Ali.

Le nom d'Ali me fit hésiter quelque temps à entrer dans ce village, mais, mon cheval étant très fatigué, la chaleur commençant à être excessive et la faim me faisant beaucoup souffrir, je me décidai à tout risquer. Je me rendis droit à la maison douty, où l'on ne voulut pas me recevoir. On me refusa même une poignée de maïs pour moi et pour mon cheval. Je m'éloignai à petits pas de cette maison inhospitalière et je sortis du village. Je vis en dehors des murs quelques huttes dispersées vers lesquelles je dirigeai ma marche, me rappelant en ce moment qu'en Afrique comme en Europe la bienfaisance n'habite pas toujours les plus riches demeures. A la porte d'une des huttes était assise une vieille femme qui filait du coton. Je lui fis signe que j'avais faim, et je lui demandai s'il n'y avait rien à manger dans sa hutte. A l'instant elle posa sa quenouille, et me pria en arabe d'entrer chez elle. Quand je me fus assis, elle mit devant moi un plat de kouskous qui était resté de la veille et dont je fis un assez bon repas. Je fis présent à la bonne vieille d'un de mes mouchoirs de poche, et je lui demandai un peu de maïs pour mon cheval. Elle m'en apporta aussitôt.

Transporté de joie de me voir si heureusement secouru, j'élevai mes yeux au ciel, tandis que mon cœur rempli de gratitude rendait grâce à l'Etre tout-puissant et bon qui, après m'avoir soutenu au milieu de tant de dangers, venait de me faire dresser une table dans le désert.

Tandis que mon cheval mangeait, les gens du village commencèrent à se rassembler, et l'un d'eux dit à mon hôtesse quelques mots qui me remplirent de surprise et de crainte. Quoique je n'entendisse pas bien la langue des Foulahs, je compris que l'intention des hommes du village était de m'arrêter et de me ramener au camp d'Ali, dans l'espoir, sans doute, de recevoir une récompense.

Aussitôt je serrai le maïs que m'avait donné la vieille, je me remis en route et, de peur qu'on ne soupçonnât que je m'étais enfui de chez les Maures, je marchai vers le nord, accompagné par tous les enfants de la ville.

Lorsque j'eus fait environ deux milles et que je fus délivré de mon importune suite, je rentrai dans le bois, et je me mis à l'abri sous un grand arbre. J'avais besoin de reposer ; un paquet de pleyons me servit de lit et ma selle d'oreiller.

Vers deux heures après midi, je fus réveillé par trois Foulahs qui, me prenant pour un Maure, me montrèrent le soleil et me dirent qu'il était temps de prier. Sans entrer en conversation avec eux, je sellai mon cheval et je partis. Je traversai un pays uni et plus fertile que je n'en avais vu depuis quelque temps. Le soir, je rencontrai un sentier qui conduisait vers le sud et que je suivis. A minuit, j'arrivai près d'un petit étang formé par l'eau de pluie ; et comme ce lieu était découvert, je me déterminai à y passer la nuit. Après avoir donné à mon cheval ce qui me restait de maïs, je fis mon lit comme je l'avais fait le même jour, sous le grand arbre. Mais les mouches et les maringouins de l'étang m'empêchèrent quelque temps de m'endormir, et ensuite je fus réveillé deux fois par les bêtes féroces, qui vinrent très près de moi et dont les hurlements tinrent mon cheval dans une terreur continuelle.

Le 4 juillet, je remontai à cheval dès que le jour parut, et je continuai à marcher dans les bois. Je vis plusieurs troupes de gazelles, de sangliers et d'autruches. Le pays était moins égal et moins fertile que celui que j'avais traversé la veille. Vers les onze heures, je gagnai une hauteur, où je montai sur un arbre, et je découvris à environ huit milles de distance une plaine avec plusieurs endroits rouges, que je jugeai être des terrains cultivés. Dirigeant ma route de ce côté-là, j'arrivai à une heure près d'un étang.

Tout semblait m'indiquer que ce lieu était habité par des Foulahs, et j'espérai y trouver une meilleure réception que dans la maison du douty de Schrilla. Je ne me trompais point. Un des pasteurs m'invita à entrer dans sa tente et à partager quelques dattes. Les tentes des Foulahs sont si basses qu'on peut à peine s'y tenir assis, et les gens de la famille et leur ameublement s'y trouvent pressés comme des marchandises qu'on met dans une caisse. Quand je me fus glissé sur mes mains et sur mes genoux dans l'humble habitation du pasteur, je vis qu'elle contenait une femme et trois enfants qui, avec mon hôte et moi, occupaient toute l'étendue de la tente. On présenta une gamelle de maïs bouilli et de dattes. Le chef de la famille en goûta le premier,

suivant l'usage de ces contrées ; ensuite il m'engagea à suivre son exemple.

Tandis que je mangeais, les enfants tenaient leurs yeux fixés sur moi. Le pasteur prononça le mot *Nazarani*, et aussitôt ils se mirent à pleurer ; puis ils suivirent leur mère qui sortit de la tente en se couchant ventre à terre et sautant comme un lévrier. Ils étaient tous si effrayés au seul nom d'un chrétien qu'aucune sollicitation ne put les engager à se rapprocher de la tente.

J'achetai là un peu de maïs pour mon cheval, et je le payai avec quelques boutons de cuivre. Ayant ensuite remercié mon hôte, je me renfonçai dans les bois. Au coucher du soleil, j'entrai dans un chemin qui allait droit au royaume de Bambara. Je résolus de le suivre durant la nuit, mais à huit heures j'entendis des gens qui venaient du côté du sud, et je crus que je ferais bien de me cacher au milieu des épais buissons qui étaient à peu de distance. Comme ces buissons sont ordinairement remplis de bêtes féroces, ma situation était assez désagréable. Je m'assis dans un endroit obscur, tenant la bouche de mon cheval serrée avec mes deux mains pour qu'il ne pût pas hennir, et redoutant à la fois les animaux qui étaient dans les buissons et les hommes qui passaient en dehors.

Cependant mes craintes furent bientôt dissipées. Les voyageurs regardèrent autour de l'endroit où j'étais et, n'y voyant rien, continuèrent leur route. Je me hâtai de gagner les endroits du bois moins touffus, et je marchai droit à l'est-sud-est. Après minuit, les cris joyeux des grenouilles m'engagèrent à me détourner encore un peu de mon chemin, pour étancher ma soif. Je trouvai un grand étang rempli d'eau de pluie ; et après avoir bu j'allai dans un endroit où il y avait un seul arbre, sous lequel je me couchai. Vers le matin, je fus éveillé par des loups, ce qui m'engagea à partir un peu avant le jour⁸⁸. Je passai sans m'arrêter près du petit village de Wassalita, et vers les dix heures j'arrivai dans la ville nègre de Wawra, qui proprement appartient au Kaarta, mais qui en ce moment était tributaire de Mansong, roi de Bambara.

[*Table des matières*](#)

⁸⁸ Le 5 juillet 1796.

XV

M. Mungo Park se rend à Vassibou. — Il est joint par quelques Kaartans fugitifs qui l'accompagnent dans sa marche au travers du Bambara. — Il découvre le Niger. — Quelques détails sur Sego, capitale du Bambara. — Le roi Mansong refuse de voir M. Mungo Park, mais il lui envoie un présent. — Généreuse hospitalité d'une Négresse.

Wawra est une petite ville entourée de murs élevés, habitée par un mélange de Mandingues et de Foulahs. Les habitants s'occupent à la culture du grain, qu'ils échangent avec les Maures contre du sel. Me trouvant là en sûreté contre les Maures, et très fatigué, je voulus me reposer. J'avais été bien reçu par le douty, qui se nommait Flancharec ; je me couchai donc sur une peau de bœuf, et je dormis tranquillement pendant environ deux heures. La curiosité des habitants ne me permit pas de reposer plus longtemps. Ils avaient vu ma selle et ma bride, et s'étaient rassemblés en grand nombre pour savoir qui j'étais et d'où je venais. Quelques-uns pensaient que j'étais arabe ; d'autres me prenaient pour un sultan maure. Ils discutaient la question avec tant de chaleur que le bruit de leur conversation m'éveilla. Enfin le douty, qui autrefois avait été à Gambie, s'interposa en ma faveur et les assura que j'étais bien certainement un Blanc. Mais il était convaincu, ajouta-t-il, d'après mon aspect, que je devais être fort pauvre. Dans le cours de la journée, plusieurs femmes, apprenant que j'allais à Sego, vinrent me prier de demander au roi Mansong ce qu'étaient devenus leurs enfants. L'une, entre autres, me dit que son fils s'appelait Mamadée, qu'il n'était pas païen, mais qu'il priait Dieu depuis le matin jusqu'au soir, et qu'il lui avait été enlevé, il y avait environ trois ans, par l'armée de Mansong. Depuis ce temps, elle n'en avait jamais entendu parler. Elle ajouta qu'elle rêvait souvent à lui, et me pria si je le voyais, soit dans le Bambara, soit dans mon pays, de lui dire que sa

mère et sa sœur étaient encore vivantes. Dans l'après-midi, le douty examina le contenu du sac de cuir dans lequel j'avais empaqueté mes vêtements ; mais, n'y trouvant rien qui valût la peine d'être pris, il me le rendit et me dit de partir le lendemain matin.

Le 6 juillet, il plut beaucoup pendant la nuit. Je partis à la pointe du jour avec un Nègre qui allait à Dingyce chercher du grain, mais nous n'avions pas fait plus d'un mille que l'âne sur lequel il était monté le jeta par terre ; pour lors, il s'en retourna, me laissant seul poursuivre ma route.

Je gagnai Dingyce vers midi. Le douty et la plupart des habitants étaient allés travailler aux champs. Un vieux Foulah, me voyant errer par la ville, m'invita à entrer dans sa hutte, où je fus bien reçu. Le douty, lorsqu'il fut de retour, m'envoya quelques aliments pour moi et du grain pour mon cheval.

Le 7 juillet au matin, lorsque j'étais prêt à partir, mon hôte, avec beaucoup d'embarras, me pria de lui donner un peu de mes cheveux. On lui avait dit, ajouta-t-il, que des cheveux d'un Blanc étaient un saphis qui donnait à celui qui le portait toute l'instruction des Blancs. Je n'avais jamais entendu parler d'un mode si simple d'éducation, mais je me prêtai sur-le-champ à ses désirs. Le pauvre homme avait une si grande envie d'apprendre que, moitié coupant, moitié arrachant, il me tondit d'assez près tout un côté de la tête ; il en aurait fait autant de l'autre si je n'eusse témoigné quelque mécontentement et si je ne lui avais pas dit que je voulais réserver pour quelque autre occasion une partie de cette précieuse matière.

Je parvins vers midi à une petite ville appelée Vassibou. Je fus obligé de m'y arrêter jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de me procurer un guide pour aller à Satilé, lieu distant d'un grand jour de marche, et où je ne pouvais me rendre qu'en traversant des bois sans aucun chemin battu. Je pris en conséquence ma résidence à la demeure du douty, où je passai quatre jours. Pendant ce temps, je m'amusai à aller aux champs avec les gens de la maison, pour les voir travailler. La culture se pratique ici fort en grand, et, comme disent les habitants, on n'y connaît jamais la faim. Les hommes et les femmes travaillent ensemble à labourer le sol ; ils se servent à cet effet d'une grande bêche pointue, très supérieure à celle dont on fait usage sur les bords de

la Gambie, mais ils sont obligés, dans la crainte des Maures, de porter avec eux leurs armes aux champs. Le maître, avec le manche de sa lance, trace des lignes pour diviser le terrain en portions régulières, dont chacune est assignée à trois esclaves.

Le soir du 11, huit Kaartans fugitifs arrivèrent à Vassibou ; ils avaient trouvé impossible de vivre sous la tyrannie des Maures, et ils allaient se faire sujets du roi de Bambara. Ils m'offrirent de me conduire jusqu'à Satilé ; j'acceptai cette proposition.

Le 12 juillet, nous partîmes à la pointe du jour, et nous marchâmes avec une vitesse extraordinaire jusqu'au coucher du soleil. Nous ne nous arrêtâmes dans la journée que deux fois ; l'une près d'une fontaine dans les bois et l'autre aux ruines d'une ville nommée Illa-Campe (la Ville au Blé), qui avait appartenu jadis à Daisy. Lorsque nous arrivâmes dans le voisinage de Satilé, les gens qui étaient occupés à travailler aux champs, voyant tant de cavaliers ensemble, nous prirent pour un parti de Maures et s'enfuirent en criant. Toute la ville prit à l'instant l'alarme, et l'on voyait de tous côtés les esclaves poussant vers la ville les chevaux et le bétail. En vain l'un de nous prit le galop et voulut les joindre pour les détromper. Il ne fit qu'augmenter leur effroi ; et lorsque nous arrivâmes à la ville nous en trouvâmes les portes fermées et tous les habitants sous les armes. Après de longs pourparlers, on nous laissa entrer, et comme tout annonçait un violent orage le douty nous permit de coucher dans son baloun. Il nous donna même à chacun une peau de bœuf pour nous servir de lit.

Le 13 juillet, au matin de bonne heure, nous partîmes. Les chemins étaient humides et glissants ; mais le pays était très beau, coupé de plusieurs petits ruisseaux, dont la pluie avait fait autant de rapides rivières. Vers dix heures, nous arrivâmes aux ruines d'un village qui avait été détruit par la guerre environ six mois auparavant. Pour empêcher que désormais on bâtît là aucune ville, on avait brûlé le bentang, où les habitants passaient leurs journées ; on avait comblé les puits et absolument détruit tout ce qui pouvait rendre ce séjour comode et agréable.

Vers midi, mon cheval se trouva si fatigué que je ne pus suivre plus loin mes compagnons de voyage. Je descendis donc, les priant de continuer, et leur disant que je les suivrais aussitôt que mon cheval se

serait un peu reposé ; mais ils ne voulurent pas me quitter. Les lions, me dirent-ils, étaient fort nombreux dans ces contrées et, quoiqu'ils n'attaquassent pas volontiers une troupe, ils auraient bientôt trouvé et saisi un homme seul. Il fut donc convenu qu'un des cavaliers resterait pour m'aider à faire aller mon cheval devant moi, tandis que les autres se rendraient à Gallou, à l'effet d'y chercher des logements et d'y ramasser de l'herbe pour les chevaux avant la nuit. Avec le secours de ce bon Nègre, je conduisis mon cheval jusqu'à environ quatre heures, que nous nous trouvâmes devant Gallou, ville considérable, située dans une belle et riche vallée qu'entourent des rochers élevés.

Comme mes compagnons avaient le désir de s'établir dans ce canton, le douty leur fit présent d'une belle brebis, et je fus assez heureux pour me procurer une bonne quantité de grain pour mon cheval. Les naturels soufflaient ici dans des dents d'éléphants pour annoncer la prière du soir, comme à Kemmou.

Le lendemain 14 juillet, de bon matin, pendant que mes compagnons faisaient des prières pour la prospérité de notre hôte, je le remerciai de son hospitalité, puis nous partîmes. Vers trois heures nous arrivâmes à Mourja, ville grande et fameuse pour son commerce de sel. Les Maures y en apportent de grandes quantités, qu'ils échangent contre du grain et de la toile de coton. La plupart des naturels étant ici mahométans, il n'est pas permis aux kafirs de boire de la bière qu'ils appellent *neo-dollo*, esprit de blé, excepté dans certaines maisons. Je vis dans l'une de ces maisons environ vingt personnes assises autour de grands vases pleins de bière. Ces gens avaient l'air fort gai, et la plupart étaient ivres. Comme le maïs y abonde, les habitants sont généreux pour les étrangers. Je crois que nous reçûmes de différentes personnes autant de grain et de lait qu'il en eût fallu pour trois fois plus de monde que nous n'étions. Nous passâmes là deux jours, et nous ne vîmes point que cette prolongation de séjour eût rien diminué de la libéralité de nos hôtes.

Le matin du 16, nous repartîmes avec une caravane de quatorze ânes chargés de sel, et destinés pour Sansanding. Le chemin, singulièrement pittoresque, passait entre deux collines de roches dans lesquelles les Maures se cachent quelquefois pour piller les étrangers. Aussitôt que nous eûmes gagné le pays plat, le maître de la caravane de sel nous remercia de l'avoir accompagné jusque-là et nous invita à avan-

cer. Le soleil était presque couché avant que nous arrivassions à Datlibou. Le soir nous eûmes un effroyable orage ; la maison dans laquelle j'étais logé, ayant un toit plat, laissait pénétrer la pluie par torrents. Le sol en fut bientôt couvert, et nous en avons jusqu'à la cheville. Le feu s'éteignit ; nous fûmes obligés de passer la nuit sur quelques fagots de bois qui se trouvaient dans un coin.

Le 17 juillet, nous partîmes de Datlibou, vers dix heures ; nous passâmes près d'une grande caravane qui revenait de Sego avec des bêches à blé, des nattes, et d'autres ustensiles de ménage. A cinq heures, nous arrivâmes à un grand village où nous nous propositions de passer la nuit, mais le douty ne voulut pas nous recevoir. Lorsque nous en partîmes, mon cheval se trouva si fatigué que je fus obligé de le conduire devant moi, et il était nuit avant que nous eussions atteint Fanimbou, petit village. Le douty de ce lieu n'eut pas plutôt appris qu'il y avait parmi nous un homme blanc qu'il m'apporta trois vieux mousquets, et il fut fort déconcerté lorsqu'il sut que je ne pouvais pas les réparer.

Le 18 juillet, nous continuâmes notre marche. Ayant fait la veille un léger souper, nous nous trouvâmes le matin assez en appétit pour chercher à nous procurer du maïs dans quelque village, mais ce fut inutilement. Les villes que nous rencontrâmes étaient plus peuplées. Les terrains qui n'étaient pas employés à la culture du blé fournissaient d'excellents pâturages à de grands troupeaux de bétail ; mais, à cause du grand concours de gens qui vont journellement à Sego ou qui en reviennent, les habitants sont moins hospitaliers qu'ailleurs envers les étrangers.

Mon cheval, s'affaiblissant de jour en jour, m'était devenu peu utile. Je fus obligé, pendant la plus grande partie de la journée, de le conduire devant moi, et je n'arrivai qu'à huit heures du soir à Geotorro. J'y trouvai mes compagnons en dispute avec le douty, qui avait absolument refusé de leur donner et même de leur vendre aucune provision. Comme nous n'avions rien mangé depuis vingt-quatre heures, nous n'étions nullement disposés à jeûner un jour de plus, si nous pouvions l'éviter. Voyant que nos instances étaient inutiles et me trouvant très fatigué, je me couchai. Je dormis jusque vers minuit, que je fus éveillé par le cri joyeux de *kinné nata*, c'est-à-dire « les vivres sont venus ». Cela nous rendit le reste de la nuit plus agréable ; et le

19 juillet, à la pointe du jour, nous reprîmes notre marche, nous proposant de nous arrêter à un village appelé Doulinkeabou, pour y passer la nuit suivante. Mes compagnons de voyage, mieux montés que moi, me laissèrent bientôt derrière, et je marchais pieds nus, conduisant devant moi mon cheval, lorsque je rencontrai une caravane d'environ soixante-dix esclaves qui venaient de Sego. Ils étaient attachés par le cou avec des lanières de cuir de bœuf tressées comme de la coude. Sept esclaves tenaient à la même corde, et entre chaque groupe de sept marchait un homme avec un mousquet. Plusieurs de ces esclaves étaient en mauvais état, et on comptait parmi eux beaucoup de femmes. A la queue de la file venait le domestique de Sidi Mahomed, que je me souvins avoir vu au camp de Benowin. Il me reconnut sur-le-champ et me dit que ses esclaves allaient à Maroc par la voie du Ludamar et du grand désert.

Dans l'après-midi, comme j'approchai de Doulinkeabou, je rencontrai une vingtaine de Maures à cheval ; c'étaient les propriétaires des esclaves que j'avais vus le matin. Ils étaient bien armés de mousquets et parurent fort curieux de savoir qui j'étais. Mais ils étaient bien moins grossiers que ne sont, en général, leurs compatriotes. J'appris par eux que je ne trouverais pas Sidi Mahomed à Sego, parce qu'il était allé à Kancaba chercher de la poudre d'or.

Lorsque j'arrivai à Doulinkeabou, j'appris que mes compagnons de voyage en étaient partis, mais mon cheval était si fatigué que je ne pus les suivre. Le douty de la ville voulut bien m'accorder un peu d'eau à boire, ce qu'on regarde en général comme le gage d'une plus grande hospitalité. Je ne doutais donc point que mes fatigues de la journée ne dussent se terminer par un souper abondant et une bonne nuit. Je n'eus malheureusement ni l'un ni l'autre ; la nuit fut orageuse et pluvieuse, et le douty borna son hospitalité à l'eau qu'il m'avait donnée.

Le 20 juillet, je tâchai par prières et par menaces d'obtenir du douty quelques vivres, mais tout fut inutile. Je demandai même un peu de grain à une de ses esclaves qui lavait près d'un puits, et j'eus l'humiliation d'être refusé. Cependant, lorsque le douty fut ailé aux champs, sa femme m'envoya une poignée de farine que je mêlai avec de l'eau et que je bus pour mon déjeuner. Vers huit heures, je partis de Doulinkeabou, et à midi je m'arrêtai quelques minutes près d'une grande korrée, où des Foulahs me donnèrent un peu de lait. Entendant

dire que deux Nègres allaient de là à Sego, je m'estimai heureux d'avoir leur compagnie, et nous partîmes sur-le-champ. Vers les quatre heures, nous nous arrêtâmes à un petit village, où l'un des Nègres rencontra une de ses connaissances, qui nous invita à une espèce de repas public où régnait une sorte de cérémonie. On y servit avec profusion un mets composé de lait aigre et de farine⁸⁹, ainsi que de la bière faite avec le grain du pays. Les femmes étaient admises dans cette société, chose que je n'avais jamais vue en Afrique. Tout se faisait sans gêne, chacun était libre de boire à son gré. Les convives se faisaient l'un à l'autre un signe de tête quand ils étaient sur le point de boire, et en posant laalebasse ils disaient ordinairement *berka* (je vous remercie). Tous tant hommes que femmes paraissaient un peu ivres, mais je ne vis point qu'ils fussent querelleurs.

Etant partis de ce lieu, nous trouvâmes plusieurs grands villages où je fus constamment pris pour un Maure et fournis ample matière aux plaisanteries des Bambaras. En me voyant conduire devant moi mon cheval, ils riaient de bon cœur de ma figure. « Il a été à La Mecque, disait l'un, on le voit bien à ses habits » ; un autre me demandait si mon cheval était malade ; un troisième feignait de vouloir l'acheter, etc. Je crois que les esclaves même avaient honte de paraître en ma compagnie. Un peu avant la fin du jour, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un petit village où je me procurai quelques aliments pour moi et un peu de grain pour mon cheval, au prix modéré d'un bouton. On me dit que le lendemain matin je verrais de bonne heure le Niger (que les Nègres appellent le Joliba ou la Grande Eau). Les lions sont ici très communs. On ferme les portes peu après le soleil couché, et personne ne peut plus sortir de la ville. L'idée de voir le lendemain le Niger, jointe au bourdonnement importun des moustiques, m'empêchèrent de fermer l'œil durant la nuit. Avant le jour, j'avais sellé mon cheval et j'étais prêt à partir ; mais, à cause des bêtes féroces, nous fûmes obligés d'attendre pour ne pas ouvrir les portes avant que les habitants fussent éveillés. C'était jour de marché à Sego, et les chemins étaient partout couverts de gens qui portaient à vendre divers articles. Nous traversâmes quatre grands villages, et à huit heures nous vîmes la fumée s'élever au-dessus de Sego.

⁸⁹ Ce mets s'appelle *sinkatou*.

En approchant de la ville, j'eus le bonheur de rejoindre les Kaartans fugitifs, dont la complaisance m'avait été si utile depuis que je traversais le Bambara. Ils convinrent volontiers de me présenter au roi, et nous marchâmes ensemble par un terrain marécageux, où tandis que je tâchais de découvrir le fleuve l'un d'eux s'écria : *geo offilli* (voyez l'eau). Regardant devant moi, je vis avec un extrême plaisir le grand objet de ma mission, le majestueux Niger que je cherchais depuis si longtemps. Large comme la Tamise l'est à Westminster, il étincelait des feux du soleil et coulait lentement vers l'orient. Je courus au rivage, et après avoir bu de ses eaux j'élevai mes mains au ciel, en remerciant avec ferveur l'ordonnateur de toutes choses de ce qu'il avait couronné mes efforts d'un succès si complet.

Cependant, la pente du Niger vers l'est et les points collatéraux de cette direction ne me causèrent aucune surprise, car, quoiqu'à mon départ d'Europe j'eusse de grands doutes à ce sujet, j'avais fait, dans le cours de mon voyage, tant de questions sur ce fleuve et des Nègres de diverses nations m'avaient assuré si souvent et si positivement que son cours principal allait vers le soleil levant, qu'il ne me restait sur ce point presque plus d'incertitude, d'autant que je savais que le major Houghton avait recueilli de la même manière des informations pareilles.

La capitale du Bambara, Sego, où j'arrivais alors, consiste proprement en quatre villes distinctes ; deux desquelles sont situées sur la rive septentrionale du fleuve et s'appellent Sego Korro et Sego Bou. Les deux autres sont sur la rive méridionale, et portent les noms de Sego Sou Korro et Sego See Koro. Toutes sont entourées de grands murs de terre. Les maisons sont construites en argile ; elles sont carrées et leurs toits sont plats ; quelques-unes ont deux étages, plusieurs sont blanchies. Outre ces bâtiments, on voit dans tous les quartiers des mosquées bâties par les Maures. Les rues, quoique étroites, sont assez larges pour tous les usages nécessaires dans un pays où les voitures à roues sont absolument inconnues. D'après toutes les notions que j'ai pu recueillir, j'ai lieu de croire que Sego contient dans sa totalité environ trente mille habitants. Le roi de Bambara réside constamment à Sego See Koro ; il emploie un grand nombre d'esclaves à transporter les habitants d'un côté à l'autre de la rivière. Le salaire qu'ils reçoivent de ce travail, quoiqu'il ne soit que de dix kauris par personne, fournit au roi, dans le cours d'une année, un revenu considérable. Les

canots dont on fait usage ici sont d'une construction singulière ; chacun est fait avec les troncs de deux arbres joints non pas côte à côte, mais bout à bout : la jointure se trouve précisément au milieu du canot. Ils sont, par conséquent, beaucoup trop étroits pour leur longueur, et n'ont ni ponts ni mâts. Ils ne laissent pas cependant que d'avoir beaucoup de capacité. J'en ai vu traverser la rivière chargés de quatre chevaux et de plusieurs personnes.

En arrivant à ce passage, nous trouvâmes beaucoup de gens qui attendaient le moment de passer. Tous me regardaient en silence, et je vis avec inquiétude, dans le nombre, plusieurs Maures. On s'embarquait en trois endroits différents, et les passeurs étaient actifs et prompts ; mais la foule était telle que je ne pus obtenir sur-le-champ mon passage : je m'assis sur le rivage pour attendre un moment plus favorable. L'aspect de cette grande ville, ces nombreux canots qui couvraient la rivière, cette population active, les terres cultivées qui s'étendaient au loin à l'entour me présentaient un tableau d'opulence et de civilisation que je ne m'étais pas attendu à rencontrer dans le centre de l'Afrique.

J'attendis plus de deux heures, sans pouvoir trouver le moyen de traverser la rivière. Pendant ce temps, les personnes qui étaient passées avertirent le roi Mansong qu'un Blanc attendait au passage et venait pour le voir. Il m'envoya sur-le-champ un de ses premiers domestiques, qui me dit que le roi ne pourrait me voir jusqu'à ce qu'il sût ce qui m'amenait dans le pays. Je ne devais pas, ajouta-t-il, passer la rivière sans la permission du roi. Il me conseilla donc d'aller chercher, dans un village éloigné qu'il me montra, un logement pour la nuit et me dit que le lendemain matin il m'apporterait de nouvelles instructions sur ce que j'aurais à faire. Ce contretemps était désagréable mais, n'y voyant point de remède, je partis pour le village, où à ma grande humiliation personne ne voulut me recevoir dans sa maison. Chacun me regardait d'un air de crainte et de surprise, et je fus obligé de rester toute la journée sans manger, assis sous un arbre. La nuit paraissait devoir être encore plus fâcheuse, car le vent s'était élevé et tout semblait annoncer une forte pluie. Les bêtes féroces sont d'ailleurs si communes dans ce canton que j'aurais été obligé de grimper sur l'arbre et de dormir sur quelque-une de ses branches. Cependant, vers le coucher du soleil, lorsque je me préparais à passer la nuit de cette manière et que j'avais lâché mon cheval afin qu'il pût

paître en liberté, une femme qui revenait de travailler aux champs s'arrêta pour me regarder. Remarquant que j'étais abattu et fatigué, elle s'informa de ma position, que je lui exposai en peu de mots ; sur quoi, avec un air de grande compassion, elle prit ma selle et ma bride et me dit de la suivre. M'ayant conduit dans sa hutte, elle alluma une lampe, étendit une natte sur le sol et me dit que je pouvais rester là pour la nuit. S'apercevant ensuite que j'avais faim, elle dit qu'elle allait me procurer quelque chose à manger. Elle sortit en conséquence, et revint bientôt avec un fort beau poisson qu'elle fit griller à moitié sur quelques charbons, et me le donna pour souper. Ayant ainsi rempli les devoirs de l'hospitalité envers un étranger malheureux, ma digne bienfaitrice me montra ma natte et me dit que je pouvais m'y reposer sans crainte ; puis elle dit aux femmes de sa maison, qui pendant tout ce temps n'avaient cessé de me contempler, qu'elles pouvaient reprendre leur travail, qui consistait à filer du coton. Elles continuèrent à s'en occuper pendant une grande partie de la nuit. Pour s'en charmer l'ennui, elles avaient recours à des chansons, dont une fut improvisée sur-le-champ, car j'en étais le sujet. Elle était chantée par une femme seule ; les autres se joignaient à elle par intervalles en forme de chœur. L'air en était doux et plaintif, et les paroles, traduites littéralement, répondaient à celles-ci. « Les vents rugissaient et la pluie tombait. — Le pauvre homme blanc, faible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre. — Il n'a point de mère pour lui apporter du lait, point de femme pour moudre son grain. — Chœur : Ayons pitié de l'homme blanc. Il n'a point de mère, etc. »

Ces détails peuvent paraître de peu de conséquence au lecteur, mais dans la position où je me trouvais j'en fus extrêmement touché. Emu jusqu'aux larmes d'une bonté si peu espérée, le sommeil fuit de mes yeux. Le matin, je donnai à ma généreuse hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à ma veste. C'était le seul don que j'eusse à lui offrir en témoignage de ma reconnaissance.

Le 21 juillet, je restai dans ce village toute la journée, causant avec les habitants qui venaient en foule pour me voir. Le soir je commençai à concevoir quelque inquiétude de ce qu'il ne m'était venu aucun message de la part du roi, d'autant que les gens autour de moi disaient tout bas que Mansong avait appris des particularités très défavorables sur mon compte par les Maures et les slatées qui demeuraient à Sego, et qui étaient extrêmement inquiets des motifs de mon voyage. Je sus

qu'ils avaient eu avec le roi plusieurs conférences sur l'accueil qu'il convenait de me faire. Quelques gens du village me dirent nettement que j'avais beaucoup d'ennemis, et que je ne devais point espérer de faveur.

Le 22 juillet, vers onze heures, un messenger vint de la part du roi, mais il me donna peu de satisfaction. Il me demanda particulièrement si j'avais apporté quelque présent, et parut fort déconcerté lorsque je lui dis que les Maures m'avaient tout volé. Quand je lui proposai d'aller avec lui, il me dit de rester jusque dans l'après-midi, que le roi m'enverrait chercher.

Le 23 juillet, un autre messenger vint de la part de Mansong, portant un sac. Il me dit que l'intention du roi était que je partisse pour m'éloigner de Sego, mais que ce prince, voulant soulager un homme blanc dans le malheur, m'avait envoyé cinq mille kauris⁹⁰ pour me mettre en état d'acheter des vivres, afin de continuer ma route. Le messenger ajouta que, si mon intention était réellement d'aller à Jenné, il avait ordre de m'accompagner en qualité de guide jusqu'à Sansanding. Je ne sus d'abord que penser de cette conduite du roi, mais d'après la conversation que j'eus ensuite avec le guide j'eus lieu de penser que Mansong m'aurait volontiers admis en sa présence à Sego, mais qu'il craignait de ne pouvoir me protéger contre la méchanceté et la haine des habitants maures. Sa conduite fut donc en même temps prudente et généreuse. Les circonstances qui accompagnèrent mon arrivée à Sego étaient sans contredit de nature à faire soupçonner au roi que je désirais de cacher le véritable objet de mon voyage.

Il raisonnait probablement comme mon guide qui, lorsque je lui dis que j'étais venu de bien loin, au travers de mille dangers, pour voir la rivière Joliba, demanda s'il n'y avait donc point de rivières dans mon pays et si une rivière ne ressemblait pas à une autre. Malgré ses doutes et la basse jalousie des Maures, ce prince généreux crut que c'était assez qu'un Blanc se trouvât dans son royaume réduit à la plus extrême-

⁹⁰ On a déjà fait mention de ces petites coquilles qui passent comme monnaie courante dans plusieurs parties des Indes orientales, ainsi que de l'Afrique. Dans le Bambara et les contrées adjacentes où les choses nécessaires à la vie sont à très bon marché, il n'en fallait pas ordinairement plus d'un cent pour acheter des vivres pour moi pour un jour et du grain pour mon cheval. J'estimai 250 kauris comme équivalent à un schelling (1 franc 20 centimes).

me misère pour qu'il eût droit à ses bontés, et il ne pensa pas qu'il fallût d'autre titre que le malheur même pour mériter sa bienveillance.

[Table des matières](#)

XVI

Départ de M. Mungo Park pour Sego et son arrivée à Kabba. — Description du shea, arbre qui produit le beurre végétal. — M. Mungo Park et son guide arrivent à Sansanding. — Conduite des Maures en ce lieu. — M. Mungo Park continue sa marche vers l'est. — Incidents qu'il éprouve en route. — Il arrive à Modibou et part pour Kea, mais il est obligé de laisser son cheval en chemin. — Il s'embarque à Kea dans un canot de pêcheur pour aller à Mourzan. — De là, traversant le Niger, il va à Silla. — Il se détermine à ne pas aller plus avant dans l'Est. — Quelques détails sur le cours intérieur du fleuve et les villes qui en sont voisines du côté de l'est.

Ainsi, forcé de quitter Sego, je fus conduit le même soir à environ sept milles du côté de l'est, dans un village dont mon guide connaissait quelques habitants, qui nous reçurent bien. Cet homme était amical et communicatif. Il parlait avec un grand éloge de l'hospitalité de ses compatriotes. Mais il me dit que, si réellement Jenné était le lieu de ma destination (ce dont jusqu'alors il avait paru douter), j'avais formé une entreprise plus dangereuse que peut-être je ne le croyais, car, ajoutait-il, quoique la ville de Jenné fût, de nom, partie des domaines du roi de Bambara, c'était dans le fait une ville maure, la majeure partie des habitants étant buschréens⁹¹, et le gouverneur même, quoique nommé par Mansong, étant de cette secte. Je me voyais ainsi en danger de tomber une seconde fois entre les mains de gens qui regardaient non seulement comme excusable, mais comme méritoire, de me mettre à mort. Ce qui rendait cette réflexion encore plus triste, c'est que le péril ne ferait qu'augmenter à mesure que j'irais plus avant, car j'appris que les villes que je trouverais au-delà de Jenné étaient encore plus dépendantes que celle-ci de l'influence des Maures, et que Tombuctou, objet principal de mes recherches, était en en-

⁹¹ J'aurais dû dire plus haut que je trouvais la langue du Bambara une espèce de mandingue corrompu. Avec un peu d'usage, je le compris et le parlai sans difficulté.

tier en possession de ce peuple barbare qui ne permet à aucun chrétien d'y demeurer. Mais je m'étais avancé trop loin pour retourner vers l'ouest sur des informations aussi vagues, et je résolus de poursuivre ma route. Toujours accompagné de mon guide, je partis du village le matin du 24. Vers huit heures, nous passâmes par une grande ville appelée Kabba, située au milieu d'un beau pays très bien cultivé, qui ressemblait plutôt à l'intérieur de l'Angleterre qu'à ce que je croyais devoir trouver au milieu de l'Afrique. Les habitants étaient partout occupés à recueillir les fruits de l'arbre shea, avec lesquels ils font le beurre végétal dont j'ai parlé dans le commencement de cet ouvrage. Cet arbre croît abondamment dans toute cette partie du Bambara. Il n'est pas planté par les habitants, mais on le trouve croissant naturellement dans les bois. Lorsqu'on défriche les forêts pour cultiver la terre, on coupe tous les arbres, excepté les sheas. Cet arbre ressemble beaucoup au chêne américain, et le fruit, avec le noyau duquel, séché au soleil et bouilli dans l'eau, on prépare le beurre végétal, ressemble un peu à l'olive d'Espagne. Le noyau est enveloppé d'une pulpe douce, que recouvre une mince écorce verte. Le beurre qui en provient, outre l'avantage qu'il a de se conserver toute l'année sans sel, est plus blanc, plus ferme et à mon goût plus agréable qu'aucun beurre de lait de vache que j'ai jamais mangé. La récolte et la préparation de cette précieuse denrée semblent faire un des premiers objets de l'industrie africaine, tant dans le royaume de Bambara que dans les pays environnants. C'est un des principaux articles du commerce intérieur de ces contrées.

Nous traversâmes dans le cours de la journée plusieurs grands villages habités principalement par des pêcheurs. Vers les cinq heures du soir, nous arrivâmes à Sansanding, très grande ville qui contient, me dit-on, de huit à dix mille habitants. Ce lieu est très fréquenté par les Maures, qui y apportent de Beerou du sel et de la Méditerranée de la verroterie et du corail, pour les y échanger contre de la poudre d'or et de la toile de coton. Ils vendent cette toile avec un grand bénéfice à Beerou et dans les autres pays maures, où, à raison du défaut de pluie, on ne cultive point de coton.

Je priai mon guide de me conduire, le moins publiquement possible, à la maison où nous devons loger. Nous passâmes, en conséquence, entre la ville et la rivière, le long d'une anse ou port, dans lequel je remarquai vingt grands canots, pour la plupart entièrement

chargés et couverts de nattes, à l'effet d'empêcher la pluie de gâter les marchandises. Pendant que nous passions, il arriva trois autres canots, dont deux portaient des passagers, et l'autre des marchandises. Je vis avec satisfaction que tous les habitants nègres me prenaient pour un Maure. J'aurais probablement passé sous ce titre sans aucun obstacle si un Maure qui était assis près du rivage n'eût découvert l'erreur et, jetant un cri, n'eût rassemblé un grand nombre de ses compatriotes.

Lorsque j'arrivai à la demeure de Counti Mamadi, le douty de la ville, je me vis environné de quelques centaines de personnes qui parlaient différents dialectes tous aussi peu intelligibles pour moi les uns que les autres. Enfin, par le secours de mon guide qui me servait d'interprète, je compris que quelques-uns des spectateurs prétendaient m'avoir vu dans un lieu, et d'autres dans un autre. Une femme maure jurait positivement qu'elle avait tenu ma maison pendant trois ans à Gallam, sur la rivière du Sénégal. Il était clair que ces gens me prenaient pour quelque autre personne, et je priai deux des plus confiants de dire de quel côté était le lieu où ils m'avaient vu. Ils montrèrent le sud ; je présimai de là qu'ils venaient probablement du cap Cote, où il était possible qu'ils eussent vu quelques Blancs. Leur langage ne ressemblait à aucun de ceux que j'avais déjà entendus. Les Maures, s'étant alors rassemblés en grand nombre, forcèrent, avec leur arrogance ordinaire, les Nègres à se tenir à l'écart. Ils commencèrent par me questionner sur ma religion mais, trouvant que je ne savais pas bien l'arabe, ils envoyèrent chercher deux hommes, qu'ils appelaient *ilhuidi* (juifs), dans l'espoir que ceux-ci pourraient causer avec moi. Ces juifs, pour le vêtement et l'extérieur, ressemblent beaucoup à des Arabes. Mais, quoiqu'ils se conforment à la religion de Mahomet, au point de réciter en public les prières du Koran, ils sont peu respectés par les Nègres. Les Maures eux-mêmes avouèrent que, tout chrétien que je fusse, j'étais un meilleur homme qu'un juif. Ils prétendirent cependant que je devais, comme les juifs, me conformer à leur religion et répéter les prières mahométanes ; et lorsque je tentai d'éluder ce point en disant que je ne savais pas l'arabe l'un d'eux, schérif de Tuat dans le Grand Désert, se leva et jura par le prophète que si je refusais d'aller à la mosquée il aiderait ceux qui voudraient m'y traîner. Il n'y a nul doute que cette menace n'eût été mise sur-le-champ à exécution si mon hôte ne fût intervenu en ma faveur. Il leur dit que j'étais l'étranger du roi et qu'il ne pouvait consentir à me voir maltraiter

pendant que j'étais sous sa protection. Il leur conseillait donc de me laisser tranquille pour le soir, les assurant que le lendemain on me ferait partir ; cela apaisa un peu leurs clameurs, mais ils me forcèrent de monter sur un siège élevé, près de la porte de la mosquée, pour que chacun pût me voir, car la foule était devenue si nombreuse qu'on ne pouvait plus la contenir. Des gens montaient sur les maisons et grimpaient les uns sur les autres, comme font parmi nous les spectateurs d'une exécution judiciaire. Je restai sur ce siège jusqu'au coucher du soleil. On me conduisit alors dans une cabane assez propre, au-devant de laquelle était une petite cour dont Counti Mamadi ferma la porte pour empêcher que personne m'importunât, mais cette précaution ne put écarter les Maures. Ils gravirent par-dessus le mur de terre et vinrent en foule dans la cour pour me voir, disaient-ils, faire mes dévotions du soir et manger des œufs. Je ne jugeai pas à propos de les satisfaire sur le premier article, mais je leur dis que je n'avais point de répugnance à manger des œufs s'ils voulaient m'en donner. Mon hôte m'apporta sur-le-champ sept œufs de poule, et fut fort étonné de voir que je ne pouvais les manger crus ; car c'est, ce semble, une opinion généralement reçue parmi les habitants de l'intérieur que les Européens vivent presque uniquement de cette nourriture. Lorsque je fus venu à bout de persuader à mon hôte que cette opinion était mal fondée et que je prendrais volontiers ma part de tous les mets qu'il voudrait bien m'envoyer, il ordonna qu'on tuât un mouton et qu'on en préparât une partie pour mon souper. Vers minuit, lorsque les Maures m'eurent quitté, il me fit une visite et me pria avec beaucoup d'insistances de lui écrire un saphi. « Si le saphi d'un Maure est bon, disait cet hospitalier vieillard, celui d'un Blanc doit nécessairement être meilleur. » Je lui en donnai volontiers un, pourvu de toutes les vertus que je pouvais y mettre, car il contenait l'oraison dominicale. La plume avec laquelle je l'écrivis était un morceau de roseau ; un peu de charbon et d'eau gommée me firent une encre passable et une planche mince me servit de papier.

Le 25 juillet, le matin de bonne heure, avant que les Maures fussent assemblés, je partis de Sansanding. Je couchai le soir à une petite ville appelée Sibili, d'où le jour suivant je gagnai Nyara, grande ville à quelque distance de la rivière. J'y passai la journée du 27, pour faire reposer mon cheval et laver mes vêtements. Le douty y a une maison fort commode, à deux étages, et couverte d'un toit plat. Il me montra

un peu de poudre à tirer de sa composition, et me fit voir comme une grande curiosité un petit linge brun attaché à un poteau près de la porte et qui était venu, me dit-il, d'un pays très éloigné appelé Kong.

Le 28 juillet, je partis de Nyara et arrivai vers midi à Nyamée. Cette ville est habitée principalement par des Foulahs du royaume de Massina. Le douty refusa, je ne sais pourquoi, de me recevoir, mais il m'envoya civilement son fils à cheval, pour me conduire à Modibou, que l'on me dit n'être pas fort éloigné.

Nous marchâmes en ligne droite, au travers des bois, mais en général nous avançons avec beaucoup de circonspection. Je remarquai que mon guide s'arrêtait souvent, et qu'il regardait tous les buissons. Lorsque je lui en demandai la raison, il me dit que les lions étaient fort communs dans cette partie du pays et qu'ils attaquaient souvent les gens qui voyageaient au travers des bois. Tandis qu'il parlait, mon cheval tressaillit : regardant autour de moi, j'aperçus, à peu de distance, un grand animal de l'espèce des caméléopards⁹² : son cou et ses jambes de devant étaient très longs ; sa tête était garnie de deux cornes courtes et noires, tournées en arrière ; sa queue, qui descendait jusqu'au jarret, avait à son extrémité une touffe de crins. L'animal était d'un gris de souris. Il s'éloigna de nous en trotant pesamment et remuant sa tête de côté et d'autre, pour voir si nous le poursuivions. Peu de moments après, comme nous traversions une grande plaine découverte où étaient quelques buissons épars, mon guide, qui était à quelques pas devant moi, me dit en langage foulah quelques mots que je ne compris pas. Je lui demandai en mandingue ce qu'il voulait dire : *Wara billi billi* (un très grand lion), me répondit-il ; et il me faisait signe de m'enfuir. Mais mon cheval était trop fatigué ; ainsi nous marchâmes lentement pour dépasser le buisson où était caché l'animal. Cependant, n'apercevant rien moi-même, je croyais que mon guide s'était trompé, lorsque tout à coup le Foulah mit la main à sa bouche en s'écriant : *Soubah ou Allahi* (« Dieu nous préserve »). Et à ma grande surprise j'aperçus alors, à une petite distance du buisson, un grand lion rouge, qui avait la tête couchée entre les deux pattes de devant. Je m'attendais qu'il allait sur-le-champ s'élancer sur moi, et j'ôtai machinalement mes pieds des étriers, afin qu'en cas d'attaque mon cheval devînt plutôt que moi sa victime. Mais l'animal, proba-

⁹² Le caméléopard s'appelle aussi girafe.

blement, n'était pas fort affamé, car il nous laissa passer tranquillement, quoique nous fussions bien à sa portée. Mes yeux étaient tellement fixés sur ce roi des animaux qu'il me fut impossible de les en détourner, jusqu'à ce que nous fussions à une grande distance. Pour éviter quelque fâcheuse rencontre du même genre, nous prîmes un chemin détourné dans des marais. Au coucher du soleil, nous arrivâmes à Modibou, village délicieusement situé sur la rivière, dans un espace de plusieurs milles, tant à l'est qu'à l'ouest. De petites îles vertes, paisibles demeures de quelques industriels Foulahs dont le bétail y vit en sûreté contre les ravages des bêtes féroces, parsèment le fleuve et décorent son lit qui est ici beaucoup plus large et plus majestueux qu'à Sego ; le tout forme une des situations les plus enchanteuses qu'il y ait au monde. On prend, en cet endroit, beaucoup de poissons, avec de grands filets de coton que les naturels font eux-mêmes. Ils s'en servent à peu près de la même manière que nous faisons des filets que nous avons en Europe. J'observai sur une maison la tête d'un crocodile, que l'on me dit avoir été tué par des bergers, dans un marais près du village. Ces animaux ne sont pas rares dans le Niger, mais je ne crois pas qu'ils soient très dangereux ; ils sont peu importuns pour le voyageur, en comparaison des prodigieux essaims de moustiques qui s'élèvent des ruisseaux et des marais en assez grand nombre pour désoler le plus engourdi des naturels mêmes. Mes habits tombant presque en lambeaux, j'étais mal préparé pour résister aux attaques de ces insectes. Je passais ordinairement la nuit sans fermer les yeux, allant et venant, et m'éventant la figure avec mon chapeau. Mes bras, mes jambes étaient couverts d'ampoules que leurs piquûres avaient fait élever. La douleur et le défaut de sommeil me donnèrent la fièvre.

Le 29 juillet, le matin de bonne heure, mon hôte, remarquant que j'étais malade, me pressa de partir et envoya avec moi un de ses gens pour me servir de guide jusqu'à Kea. Quoique je fusse peu en état de marcher, mon cheval était encore moins capable de me porter. A environ sept milles de Modibou, en traversant un terrain argileux et inégal, il tomba. Tous mes efforts, joints à ceux de mon guide, ne purent réussir à le remettre sur ses jambes. Je m'assis pendant quelque temps près de ce malheureux compagnon de mes aventures ; mais, voyant qu'il lui était impossible de se relever, je lui ôtai sa selle et sa bride et plaçai devant lui une certaine quantité d'herbe que je ramassai. Je

contemplai avec une émotion mêlée de quelque sympathie le pauvre animal haletant sur la terre, car je ne pouvais me défendre de la triste persuasion que moi-même, avant peu, je succomberais ainsi, mourant de fatigue et de besoin. Frappé de ce cruel pressentiment, je quittai à regret mon vieux serviteur, et je suivis à pied mon guide le long des bords de la rivière jusque vers midi. Nous arrivâmes alors à Kea. Ce n'était guère qu'un petit village, habité par des pêcheurs. Le douty, vieillard morose qui était assis près de la porte, me reçut fort froidement. Lorsque je l'eus informé de ma situation et que je lui demandai sa protection, il me dit d'un air fort indifférent qu'il faisait peu de cas des beaux discours, et que je n'entrerais pas dans sa maison. En vain mon guide fit quelques instances en ma faveur : le douty fut inflexible. Je ne savais où reposer mes membres fatigués. Heureusement, un canot de pêcheur, qui appartenait à des gens de Silla, vint à passer descendant la rivière. Le douty fit signe au pêcheur de s'approcher et le pria de se charger de moi jusqu'à Mourzan. Le pêcheur, après avoir un peu hésité, consentit à me conduire, et je m'embarquai dans le canot avec lui, sa femme et un petit garçon. Le Nègre qui m'avait accompagné depuis Modibou me quitta alors. Je le priai de donner un coup d'œil à mon cheval en s'en retournant et d'en prendre soin s'il vivait encore, ce qu'il me promit de faire.

Etant parti de Kea, nous descendîmes la rivière pendant environ un mille, au bout duquel le pêcheur conduisit le canot au bord du rivage et me pria d'en sortir. Ayant ensuite attaché le canot à un pieu, il se déshabilla, puis il se jeta dans l'eau et y plongea pendant si longtemps que je crus réellement qu'il s'était noyé. J'étais même surpris de voir la femme si tranquille, mais il dissipa mes craintes en montrant sa tête à la poupe du canot. Il demanda alors une corde, avec laquelle il plongea une seconde fois ; puis il rentra dans le canot et dit à l'enfant de l'aider à tirer la corde. Enfin, ils amenèrent du fond de l'eau un grand panier d'environ dix pieds de diamètre. Il s'y trouvait deux beaux poissons que le pêcheur, après avoir remis le panier dans l'eau, porta sur-le-champ à la côte et cacha dans l'herbe. Nous descendîmes alors un peu plus bas. Ils tirèrent un autre panier, dans lequel était un poisson. Le pêcheur nous quitta ensuite pour porter sa pêche à quelque marché du voisinage. La femme et l'enfant continuèrent avec moi de descendre la rivière.

Vers quatre heures, nous arrivâmes à Mourzan, ville de pêcheurs située sur la rive septentrionale. De là, traversant le fleuve, on me conduisit à Silla, grande ville où je restai jusqu'à l'entrée de la nuit sous un arbre, entouré d'une foule nombreuse, mais le langage de ces gens différait beaucoup de celui des autres parties du Bambara. On m'apprit que, plus j'irais vers l'est, moins je trouverais que l'on entendît le bambara, et que lorsque je serais parvenu à Jenné j'entendrais la majorité des habitants parlant un langage différent, appelé par les Nègres *jenné kummo* et par les Maures *kalam soudan*.

Le douty, après beaucoup d'instances de ma part, me permit d'entrer dans son ballon pour éviter la pluie, mais cet endroit était fort humide et j'eus pendant la nuit un petit accès de fièvre. Abattu par la maladie, épuisé de fatigue et de faim, à moitié nu et ne possédant pas un seul objet de quelque valeur que je pusse échanger pour me procurer des aliments, des habits ou un asile, je commençais à réfléchir sérieusement sur ma position. Une cruelle expérience m'avait désormais convaincu que je trouverais, pour aller plus loin, des obstacles insurmontables. Les pluies du tropique étaient déjà commencées avec toute leur violence ; les rivières et les marais étaient partout inondés. Quelques jours plus tard, toute manière de voyager, autre que d'aller par eau devenait impossible. Ce qui me restait des kauris que m'avait donnés le roi de Bambara ne suffisait pas pour louer un canot qui pût me mener à une grande distance, et j'avais peu d'espoir de subsister de la charité d'autrui dans un pays où les Maures avaient la principale influence. Par-dessus tout, je voyais que je me mettais de plus en plus au pouvoir de ces impitoyables fanatiques. D'après la manière dont j'avais été reçu, tant à Sego qu'à Sansanding, je craignais d'exposer inutilement ma vie en essayant d'aller ne fût-ce qu'à Jenné, à moins que je n'eusse la protection de quelque homme considéré parmi eux, ce que je n'avais aucun moyen de me procurer. Si je périssais dans cette entreprise, mes découvertes étaient ensevelies avec moi quelque parti que je prisse, je ne voyais qu'une perspective affligeante. Pour retourner à Gambie, j'avais un voyage de plusieurs centaines de milles à faire à pied, dans des pays qui m'étaient absolument inconnus. C'était là cependant le seul parti qu'il me restait à prendre, car une perte inévitable semblait m'attendre si je voulais aller plus loin vers l'est. Dans cette conviction, l'on conviendra que je fis bien de m'arrêter. J'avais fait, pour remplir ma mission dans toute son éten-

due, tous les efforts que pouvait justifier la prudence. S'il y eût eu la possibilité la plus éloignée d'une heureuse réussite, ni les embarras nécessairement attachés au voyage ni le danger d'une seconde captivité ne m'auraient empêché de continuer. La nécessité me fit la loi, et, quelle que puisse être à cet égard l'opinion de mes lecteurs, j'ai une extrême satisfaction à dire que mes honorables commettants ont eu, depuis mon retour, la bonté de donner à ma conduite une entière approbation.

Après beaucoup d'hésitation et d'incertitude, ayant enfin pris une résolution fixe de retourner à l'ouest, je crus convenable, avant de quitter Silla, de prendre des marchands maures et nègres toutes les informations que je pourrais me procurer, soit sur le cours ultérieur du Niger vers l'est, soit sur la situation et l'étendue des royaumes qui l'avoisinent. Les détails suivants m'ont été fournis par tant de personnes différentes que j'ai lieu de les croire authentiques.

A deux petites journées de marche à l'est de Silla est la ville de Jenné, qui est située sur une petite île du fleuve et qui contient, dit-on, plus d'habitants que Sego et même qu'aucune autre ville du Bambara. A deux autres jours de distance, la rivière s'étend et forme un lac considérable appelé Dibbie (ou le lac Obscur) : tout ce que j'ai pu savoir sur l'étendue de ce lac, c'est qu'en le traversant de l'ouest à l'est les canots perdent la terre de vue pendant un jour entier. L'eau sort de ce lac en plusieurs courants, qui finissent par former deux grands bras de rivière, dont l'un coule vers le nord-est et l'autre vers l'est. Mais ces bras se réunissent à Kabra qui est à une journée de marche au sud de Tombuctou et qui forme le port ou le lieu de l'embarquement de cette ville. L'espace qu'enferment les deux courants s'appelle Jinbala ; il est habité par des Nègres. La distance entière par terre de Jenné à Tombuctou est de douze jours de marche.

A onze journées au-dessus de Kabra, le fleuve passe au sud de Houssa, qui en est à deux journées. Quant à la marche du fleuve au-delà de ce point et à son embouchure définitive, tous les naturels avec qui j'ai conféré n'en ont aucune connaissance. Les affaires de leur commerce les conduisent rarement plus loin que les villes de Tombuctou et de Houssa et comme l'envie de gagner est le seul objet de leurs voyages ils font peu d'attention au cours des rivières et à la géographie des pays qu'ils traversent. Il est cependant très probable que le

Niger fournit une communication sûre et facile à des nations très éloignées les unes des autres. Tous les gens que j'ai consultés se sont accordés à dire que plusieurs des marchands nègres qui viennent de l'est à Tombuctou et à Houssa parlent une langue différente de celle du bambara, ainsi que de celle de tous les pays connus à mes interlocuteurs. Mais ces marchands eux-mêmes ignorent, ce me semble, où se termine le Niger, car ceux d'entre eux qui parlent l'arabe expriment en termes fort vagues la prodigieuse longueur de son cours, disant seulement qu'ils croient qu'il va au bout du monde.

Les noms de plusieurs royaumes à l'est de Houssa sont familiers aux habitants du Bambara. On me montra des carquois et des flèches d'un travail très curieux, qui, me dit-on, venaient du royaume de Kasina.

Sur la rive septentrionale du Niger, à une petite distance de Silla, est le royaume de Masina, qui est habité par des Foulahs. Ils y sont, ainsi qu'ailleurs, principalement pasteurs, et payent au roi de Bambara un tribut annuel pour les terres qu'ils occupent.

Au nord-est de Masina est le royaume de Tombuctou, le grand objet des recherches des Européens. La capitale de ce royaume est un des principaux marchés du grand commerce que les Maures font avec les Nègres. L'espoir d'acquérir des richesses dans ce négoce, et le zèle de ces peuples pour leur religion, ont peuplé cette grande ville de Maures et de convertis mahométans. Le roi lui-même et les principaux officiers de l'Etat sont maures. Ils sont, dit-on, plus sévères, plus intolérants dans leurs principes qu'aucune des autres tribus maures de cette partie de l'Afrique. Un vénérable vieillard nègre m'a raconté que, lorsqu'il alla pour la première fois à Tombuctou, il prit son logement dans une espèce d'auberge publique, dont l'hôte, l'ayant conduit dans sa cabane, étendit par terre une natte ; il posa dessus une corde et dit au voyageur : « Si vous êtes musulman, vous êtes mon ami, asseyez-vous ; mais si vous êtes un kafir vous êtes mon esclave, et avec cette corde je vous conduirai au marché. » Le roi actuel de Tombuctou s'appelle Abou Abraham⁹³. Il passe pour posséder d'immenses richesses. Ses femmes, ses concubines sont, dit-on, vêtues de soie ; et les premiers officiers de l'Etat vivent avec beaucoup de splendeur.

⁹³ Dans plusieurs idiomes d'Afrique, le mot Abou signifie « père ». (NdT)

Toutes les dépenses du gouvernement sont défrayées, m'a-t-on dit, par une taxe sur les marchandises que l'on perçoit aux portes de la ville.

Houssa, capitale d'un vaste royaume de ce nom et située à l'est de Tombuctou, est un autre grand marché du commerce maure. J'ai conversé avec plusieurs marchands qui avaient fréquenté cette ville. Tous m'ont dit qu'elle est plus grande et plus peuplée que Tombuctou. Le commerce, la police et le gouvernement sont à peu près les mêmes dans l'une et dans l'autre, mais à Houssa les Nègres sont plus nombreux que les Maures et ont quelque part au gouvernement.

Je n'ai pu me procurer beaucoup de lumières sur le petit royaume de Jinbala. Le sol en est d'une fertilité remarquable, et le pays est tellement entrecoupé de ruisseaux et de marais que les Maures ont jusqu'ici échoué dans toutes les entreprises qu'ils ont faites pour le soumettre. Les habitants sont nègres ; quelques-uns y vivent, dit-on, dans une grande opulence, surtout ceux qui demeurent près de la capitale ; cette ville est un lieu de repos pour les marchands qui vont de Tombuctou vers les parties occidentales de l'Afrique.

Au sud de Jinbala est le royaume nègre de Gotto, que l'on dit être d'une grande étendue. Il était jadis divisé en un certain nombre de petits Etats qui se gouvernaient par leurs propres chefs, mais leurs querelles intestines invitèrent les rois voisins à envahir leur territoire. Enfin un chef habile, nommé Moussée, eut assez d'adresse pour les engager à se réunir en armes contre le Bambara, et à cette occasion il fut unanimement choisi pour capitaine-général, les différents chefs ayant consenti, pour cette fois, à agir sous ses ordres. Moussée expédia sur-le-champ une flotte de canots chargés de vivres qui, partant des bords du lac Dibbie, remonta le Niger vers Jenné ; puis, avec la totalité de son armée, il entra dans le Bambara. Il arriva sur les bords du Niger, en face de Jenné, avant que les gens de la ville eussent la moindre nouvelle de son approche. Sa flotte de canots le joignit le même jour. Il débarqua ses vivres, et, ayant mis sur la flotte une partie de son armée, il prit dans la nuit Jenné d'assaut. Cet événement épouvanta tellement le roi de Bambara qu'il envoya des ambassadeurs demander la paix : pour l'obtenir, il consentit à donner tous les ans à Moussée un certain nombre d'esclaves et à rendre tout ce qui avait été pris aux habitants du Gotto. Moussée retourna triomphant dans le Gotto, où il fut déclaré roi. La capitale du pays a pris son nom.

A l'ouest du Gotto est le royaume de Baedou, qui fut conquis par le roi de Bambara, il y a environ sept ans, et qui depuis a continué d'être tributaire de ce prince.

A l'ouest de Baedou est Maniana, dont les habitants, suivant les notions les plus positives que j'aie pu recueillir, sont féroces et cruels. Ils portent leur ressentiment contre leurs ennemis, au point de ne jamais faire de quartier. On assure même qu'ils se plaisent à faire de barbares et dégoûtants festins de chair humaine.

Je n'ignore pas qu'il faut écouter avec défiance les récits que les Nègres font de leurs ennemis, mais j'ai entendu raconter ces détails dans tant de royaumes différents et par tant de diverses personnes dont la véracité ne pouvait m'être suspecte que je suis disposé à y ajouter quelque foi. Les habitants du Bambara doivent avoir eu, dans le cours d'une longue et sanglante guerre, bien des occasions de s'assurer du fait, et si ce bruit était absolument sans fondement il me paraîtrait difficile à comprendre pourquoi l'épithète de *ma doummoulo* (mangeurs d'hommes) aurait été donnée exclusivement aux habitants du Maniana.

[Table des matières](#)

XVII

M. Mungo Park retourne vers l'ouest. — Il arrive à Modibou et recouvre son cheval. — Il éprouve de grandes difficultés dans sa marche, à cause des pluies et du débordement du fleuve. — Il apprend que le roi de Bambara a envoyé des gens pour le prendre. — Il évite Sego et continue sa route le long des bords du Niger. — Incidents qui lui arrivent en chemin. — Cruautés qui ont lieu dans les guerres africaines. — M. Mungo Park traverse la rivière Frina et arrive à Taffara.

Les raisons exposées dans le précédent chapitre m'ayant déterminé à ne pas aller plus loin à l'est que Silla, j'informai le douty de l'intention où j'étais de retourner à Sego, me proposant de suivre la rive méridionale du fleuve. Mais il m'apprit que, vu les ruisseaux et les marais sans nombre qui étaient de ce côté, il était impossible de prendre un autre chemin que celui de la rive septentrionale ; cette route même, ajouta-t-il, allait bientôt devenir impraticable par le débordement du fleuve. Cependant, comme il approuvait la résolution où j'étais de retourner à l'ouest, il convint d'engager quelques pêcheurs à me transporter à Mourzan. Je partis en conséquence le 30 juillet, vers huit heures du matin, dans un canot, et environ une heure après je pris terre à Mourzan. Là, je louai moyennant soixante kauris un canot avec lequel j'arrivai dans l'après-midi à Kea. Pour quarante kauris, le douty me permit d'y coucher dans la même hutte qu'un de ses esclaves. Ce pauvre Nègre, voyant que j'étais malade et que mes vêtements étaient fort déchirés, me prêta avec humanité une grande toile pour me couvrir pendant la nuit.

Le 31 juillet, le frère du douty allant à Modibou, je profitai d'autant plus volontiers de cette occasion pour l'y accompagner qu'il n'y avait aucune route battue. Il me promit de porter ma selle que j'avais laissée à Kea quand j'avais été forcé d'abandonner mon cheval dans les bois, et dont je me proposais de faire présent au roi de Bambara.

Nous partîmes de Kea, vers huit heures, et à environ un mille à l'ouest nous aperçûmes sur le bord de l'eau un grand nombre de jarres de terre disposées en pile les unes au-dessus des autres. Elles étaient faites très proprement, mais n'avaient point de vernis. C'était évidemment de cette espèce de poterie que l'on fait à Downie, ville à l'ouest de Tombuctou, et qui se vend avec grand bénéfice en différentes parties du Bambara. Comme nous approchions de ces jarres, mon compagnon de voyage arracha une grande poignée d'herbes qu'il jeta dessus, me faisant signe de l'imiter, ce que je fis. Il me dit alors avec un grand sérieux que ces vases appartenaient à quelque puissance surnaturelle ; qu'on les avait trouvés, il y avait environ deux ans, dans la position où je les voyais ; et, comme personne ne les avait réclamés, chaque voyageur en passant, par respect pour l'invisible propriétaire, jetait sur la pile quelques herbes ou une branche d'arbre pour défendre les jarres de la pluie.

Nous marchions ainsi, causant amicalement, lorsque par malheur nous aperçûmes sur la rade près de la rivière les traces encore fraîches d'un lion. Mon compagnon n'avança plus qu'avec précaution. Enfin, arrivé près de quelques épaisses broussailles, il insista pour que je passasse devant lui. Je tâchai de m'en excuser, en alléguant que je ne savais pas le chemin. Mais il s'obstina ; et après quelques mots de menace et d'injure il jeta ma selle par terre et s'en alla. Cela m'embarrassa beaucoup, mais comme j'avais perdu tout espoir de me procurer un cheval je ne pouvais penser à me charger de la selle. Ayant donc ôté les sangles et les étriers, je jetai la selle dans la rivière. Le Nègre ne la vit pas plutôt dans l'eau qu'il sortit en courant de quelques buissons où il s'était caché, sauta dans la rivière, en retira la selle à l'aide de sa lance et s'enfuit avec. Je continuai à marcher le long du bord, mais, comme le bois était fort épais et que j'avais lieu de présumer qu'il y avait près de là un lion, la frayeur me saisit. Je fis un grand détour pour éviter l'animal.

Vers quatre heures de l'après-midi, je gagnai Modibou, où je trouvai ma selle. Le guide, qui y était arrivé avant moi, ayant craint que je n'informasse le roi de sa conduite, avait porté la selle dans un canot.

Tandis que je causais avec le douty et que je me plaignais du Nègre qui m'avait laissé dans cette position, j'entendis dans une hutte hennir un cheval. Le douty, en souriant, me demanda si je savais qui

me parlait là. Il s'expliqua, en me disant que mon cheval vivait encore et qu'il était un peu reposé de ses fatigues, mais il exigea que je l'emmenasse avec moi, ajoutant qu'une fois il avait gardé pendant quatre mois le cheval d'un Maure et que lorsque l'animal avait été rétabli le Maure était venu, l'avait rédimé et n'avait rien voulu lui donner pour sa peine.

Le 1^{er} août, je partis de Modibou, conduisant mon cheval devant moi. Dans l'après-midi, j'arrivai à Nyamée où je restai trois jours, pendant lesquels il plut sans interruption, et avec une telle violence que personne ne put sortir.

Le 5 août, je me remis en route, mais le pays était si inondé que je fus souvent en danger de perdre le chemin. Il me fallut traverser des savanes larges de plusieurs milles, ayant de l'eau jusqu'au genou. Les terres à blé elles-mêmes, qui sont les plus sèches du pays, étaient si mouillées que deux fois mon cheval s'enfonça dans la boue, et j'eus la plus grande peine à le retirer.

Le soir du même jour, j'arrivai à Nyara où je fus bien reçu par le douty. Comme le 6 il tomba de la pluie, je ne partis que le 7 au matin. L'eau était si haute que dans plusieurs endroits la route était à peine visible et, quoique je traversasse plusieurs marais ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, je ne pus aller plus loin qu'un petit village appelé Nemabou, où moyennant cent kauris je me procurai du lait pour moi et une bonne quantité de grain pour mon cheval.

Le 8 août, les embarras que j'avais éprouvés le jour précédent m'engagèrent à chercher un compagnon de voyage. On m'avait prévenu d'ailleurs que le pays dans peu de jours serait si complètement inondé, que les chemins seraient absolument impraticables. Quoique j'offrisse deux cents kauris pour avoir un guide, personne ne voulut m'accompagner. Cependant le matin du jour suivant 9 août un Maure et sa femme qui allaient, montés sur deux bœufs, porter du sel à Sego traversèrent le village et promirent de me conduire avec eux. Mais ils me furent peu utiles, car, ne connaissant nullement la route et accoutumés à marcher sur du sable, c'étaient de fort mauvais voyageurs. Au lieu d'aller à pied dans l'eau au-devant des bœufs pour voir si le terrain était solide, la femme, assise sur les sacs de sel, entra hardiment dans le premier marais. Lorsqu'elle eut fait environ trois cents pas, le

bœuf tomba dans un trou et jeta le sel et la femme dans les roseaux. Le mari épouvanté resta, pendant quelques moments, comme pétrifié d'horreur, et laissa presque sa femme se noyer avant d'aller à son secours.

Vers le coucher du soleil, nous gagnâmes Sibity. Là le douty me reçut très froidement ; et lorsque je lui demandai un guide pour aller à Sansanding il me dit que ses gens étaient occupés ailleurs. On me montra une vieille hutte humide, où je passai une fort mauvaise nuit. Lorsque les murs de ces huttes sont amollis par la pluie, ils deviennent souvent trop faibles pour soutenir le poids du toit. J'entendis trois huttes s'écrouler durant cette nuit, et je craignis fort que celle où je logeais ne fût la quatrième. Dans la matinée, étant allé ramasser de l'herbe pour mon cheval, je comptai quatorze huttes qui étaient tombées ainsi depuis le commencement de la saison pluvieuse.

Il continua à pleuvoir pendant toute la journée du 10 avec une extrême violence. Le douty ayant refusé de me fournir aucun aliment, j'achetai du grain que je partageai avec mon cheval.

Le 11 août, le douty me força de quitter la ville, et je partis pour Sansanding, n'ayant guère d'espoir de m'y mieux trouver que je n'avais fait à Sibity, car j'appris par des gens qui étaient venus me voir qu'il se répandait un bruit généralement cru, que j'étais venu dans le Bambara en qualité d'espion ; et comme Mansong ne m'avait pas admis en sa présence les doutys des différentes villes étaient maîtres de me traiter comme il leur plaisait. On m'avait si souvent répété la même chose que je n'en doutais point, mais, n'ayant pas le choix d'un autre parti, je résolus d'avancer. J'arrivai à Sansanding un peu avant le coucher du soleil. J'y fus reçu comme je m'y attendais. Counti Mamadi, qui m'avait si bien traité à mon passage, me salua à peine. Chacun cherchait à m'éviter : mon hôte envoya quelqu'un pour me dire qu'on avait reçu de Sego des rapports fort défavorables sur mon compte et qu'il désirait que je partisse le matin de bonne heure. Vers dix heures du soir, Counti Mamadi vint lui-même me trouver en secret pour me dire que Mansong avait dépêché à Jenné un canot à l'effet de me ramener. Il craignait que je ne trouvasse beaucoup de difficultés à aller dans l'Ouest. Il m'engagea donc à partir de Sansanding avant la pointe du jour, et me conseilla d'éviter Diggani et toute autre ville voisine de Sego.

Le 12 août, je partis de Sansanding et je gagnai Kabba dans l'après-midi. En approchant de la ville, je fus surpris de voir à la porte plusieurs gens assemblés. Comme j'avais, l'un d'eux accourut au-devant de moi, prit mon cheval par la bride, me conduisit autour des murs de la ville ; puis, me montrant l'occident, me dit de m'éloigner ou qu'il m'arriverait pis. Vainement je lui présentai le danger qu'il y avait à passer la nuit dans les bois, exposé au mauvais temps et à la fureur des bêtes sauvages. « Eloignez-vous » fut toute la réponse que j'obtins. Plusieurs personnes survinrent, qui me pressèrent de la même manière. Je soupçonnai, d'après leur empressement à me faire partir, que quelques émissaires envoyés par le roi pour me chercher étaient dans la ville, et que ces Nègres obligeants me conduisaient par bonté au-delà de leur ville, pour que je pusse leur échapper. Je pris donc la route de Sego avec la triste perspective de passer la nuit sur les branches de quelque arbre. Après avoir fait environ trois milles, je vins à un petit village près du chemin. Le douty était occupé à fendre du bois devant sa porte. Il ne voulut point me recevoir. Lorsque j'essayai d'entrer, il fit un saut, et du morceau de bois qu'il tenait à la main, il menaça de me jeter en bas de mon cheval si j'osais faire encore un pas.

A peu de distance de ce village, et plus loin du chemin, il y en a un autre tout aussi petit. Je présimai qu'étant hors de la route ordinaire les habitants feraient moins de difficultés pour me donner asile pendant la nuit. Ayant donc traversé quelques champs de blé, je m'assis sous un arbre auprès d'un puits. Il vint deux ou trois femmes pour tirer de l'eau ; l'une d'elles, voyant que j'étais étranger, me demanda où j'allais. Je lui dis que je me rendais à Sego, mais que, me trouvant surpris par la nuit, je désirais rester au village jusqu'au matin et la priai d'informer le douty de ma demande. Peu de temps après, le douty m'envoya chercher et me permit de coucher dans un grand ballon, en un coin duquel était un four destiné à faire sécher des fruits de Shea. Il contenait environ une demi-charretée de ce fruit, sous lequel était un feu de bois clair. On me dit qu'au bout de trois jours le fruit serait en état d'être pilé et bouilli, et que le beurre préparé de cette manière était préférable à celui qu'on faisait avec le fruit séché au soleil, surtout dans la saison pluvieuse, pendant laquelle cette dernière méthode est toujours très longue et souvent inefficace.

Le 13 août, vers dix heures, j'arrivai à un petit village, à un demi-mille de Sego, où je tâchai, sans succès, de me procurer des vivres. Chacun semblait chercher à m'éviter, et je vis clairement, par la manière dont on me regardait, qu'on avait fait courir sur mon compte des bruits fort défavorables. On me répéta que Mansong avait envoyé des gens pour me prendre, et le fils du douty me dit que je n'avais point de temps à perdre si je voulais sortir en sûreté du Bambara. Je connus alors tout le danger de ma position, et je me déterminai à m'écarter de Sego. Je montai donc à cheval et, prenant la route de Diggani, je marchai, aussi vite que je pus, jusqu'à ce que je fusse hors de la vue des villageois. Alors je tournai droit à l'ouest, à travers de grandes herbes et des terres marécageuses. Vers midi, je m'arrêtai sous un arbre, pour délibérer sur la route que j'avais à prendre, car je ne doutais point que les Maures et les slatées n'eussent trompé le roi sur l'objet de ma mission, et que tout le monde ne me cherchât pour me mener prisonnier à Sego. Quelquefois j'étais tenté de passer le Niger à la nage avec mon cheval et de prendre la route du sud pour gagner le cap de la Côte, mais, réfléchissant que j'avais à faire dix jours de marche avant de gagner Kong, qu'ensuite il me fallait traverser un immense pays, habité par diverses nations, dont les mœurs et le langage m'étaient absolument inconnus, je renonçai à ce plan. Je pensai que je remplirais mieux l'objet de ma mission en allant à l'ouest le long du Niger, et en tâchant de constater jusqu'où ce fleuve était navigable dans cette direction. M'étant arrêté à ce parti, je commençai à marcher en conséquence, et un peu avant le coucher du soleil j'arrivai à un village appelé Soubou, où, moyennant deux cents kauris, je me procurai un logement pour la nuit.

Le 14 août, je continuai à marcher le long de la rivière, dans un pays peuplé et bien cultivé. Je passai par une ville murée, appelée Kamalia⁹⁴, sans m'y arrêter. A midi, je traversai une autre grande ville appelée Samée, où l'on tenait un marché. Nombre de gens étaient rassemblés sur une grande place ouverte au milieu de la ville, vendant du bétail, de la toile, du grain, etc. Je passai au milieu d'eux, sans être fort remarqué, chacun me prenant pour un Maure. Dans l'après-midi, j'arrivai à un petit village appelé Binni, où le fils du douty, moyennant cent kauris, consentit à me laisser passer la nuit ; mais lorsque le dou-

⁹⁴ Il y a une autre ville de ce nom dont je parlerai plus bas.

ty revint il m'ordonna de quitter sur-le-champ la ville, et si sa femme et son fils n'eussent pas intercédé pour moi, j'aurais été obligé d'obéir.

Le 15 août, vers neuf heures, je traversai une grande ville appelée Sai, qui excita beaucoup ma curiosité. Elle est en entier entourée de deux fossés très profonds, éloignés d'environ cent toises de ses murs. Sur le haut des tranchées sont plusieurs tours carrées ; le tout offre l'aspect d'une fortification régulière. Ayant fait quelques questions sur ces extraordinaires retranchements, j'appris de deux personnes de la ville les détails suivants qui, s'ils sont vrais, fournissent un triste exemple des horreurs qui se commettent dans les guerres africaines.

Il y a environ quinze ans, lorsque le père du roi actuel de Bambara désolait Maniana, le douty de Sai eut deux fils tués les armes à la main en combattant pour le parti du roi. Il avait un troisième fils vivant. Le roi ayant demandé un nouveau renfort d'hommes, et entre autres ce fils, le douty refusa de l'envoyer. Ce refus irrita tellement le roi qu'en revenant de Maniana, au commencement de la saison pluvieuse, il mit le siège devant Sai, dont le douty était défendu par les habitants, et il entoura cette ville des tranchées que j'ai vues. Au bout de deux mois de siège, les gens de Sai se virent réduits à toutes les horreurs de la famine. Pendant que les assiégeants jouissaient de l'abondance dans leurs tranchées, ils voyaient avec plaisir les malheureux habitants de Sai dévorer les feuilles et l'écorce de l'arbre qui ombrageait le bentang au milieu de leur ville. Cependant le roi, s'apercevant que ces infortunés aimaient mieux périr que de se rendre, eut recours à la trahison. Il promit que, s'ils voulaient ouvrir leurs portes, personne ne serait tué ni ne souffrirait aucune injure, à l'exception du douty. Le pauvre vieillard se décida à se sacrifier pour sauver ses concitoyens, et se rendit sur-le-champ à l'armée du roi, où il fut mis à mort. Son fils, en essayant de s'échapper, fut pris et massacré dans les tranchées. Les autres habitants furent faits prisonniers et vendus comme esclaves à divers marchands de Noirs.

Vers midi, je vins au village de Kaimou, situé sur le bord de la rivière, et comme le grain que j'avais acheté à Sibili était épuisé je tâchai de m'en procurer d'autre. Mais j'appris que le grain était devenu rare dans tout le pays et, quoique j'offrisse cinquante kauris d'une petite quantité, personne ne voulut m'en vendre. Cependant, comme

j'étais prêt à partir, un des habitants, qui me prit sans doute pour un schérif maure, m'en apporta un peu en présent, me priant seulement, en retour, de lui donner ma bénédiction. Je la lui donnai en bon anglais, et il la reçut avec mille remerciements. Je fis mon dîner de ce présent. C'était le troisième jour que je vivais de blé cru.

Le soir, j'arrivai à un petit village nommé Song, dont les grossiers habitants refusèrent de me loger, et même de me laisser entrer dans le village. Comme les lions sont très communs dans ce voisinage et que souvent dans la journée j'avais remarqué l'impression de leurs pieds sur le chemin, je résolus de rester dans les environs du village. Ayant donc rassemblé un peu d'herbe pour mon cheval, je me couchai sous un arbre près de la porte. Vers dix heures, j'entendis le rugissement sourd d'un lion qui semblait peu éloigné ; je tentai alors d'ouvrir la porte mais les gens du lieu me dirent que personne ne pouvait entrer sans la permission du douty. Je les priai de lui dire qu'un lion s'approchait du village et que j'espérais qu'on me permettrait de passer en dedans de la porte. J'attendis avec grande inquiétude la réponse à ce message, car le lion continuait à rôder autour du village : il passa une fois si près de moi, que, l'entendant marcher dans les herbes, je grimpai sur un arbre pour m'y mettre en sûreté. Vers minuit, le douty vint avec quelques personnes et m'invita à entrer. Ils étaient convaincus, dirent-ils, que je n'étais pas un Maure, car jamais un Maure n'attendait à la porte d'un village sans en maudire les habitants.

Le 16 août, je passai par Jabbée, ville considérable, qui a une mosquée. Là, le pays commence à s'élever en collines, et j'apercevais dans l'est les sommets de hautes montagnes. Je marchai toute cette journée d'une manière désagréable, à cause de l'humidité des chemins. La rivière était si gonflée qu'elle inondait une grande partie des terres basses sur ses deux rives, et la vase répandue dans l'eau faisait qu'on ne pouvait en discerner la profondeur. En traversant un de ces marais, un peu à l'ouest d'une ville appelée Gangou, mon cheval qui était dans l'eau jusqu'au ventre tomba tout à coup dans un trou profond, et pensa se noyer avant de pouvoir dégager son pied de l'argile tenace qui en garnissait le fond. Le cheval et le cavalier furent l'un et l'autre si couverts de fange que lorsque je passai ensuite par le village de Callimana les habitants nous comparèrent à deux éléphants qui se seraient roulés dans la boue. Vers midi, je m'arrêtai à un petit village

près de Yamina, où j'achetai un peu de grain et où je séchai mes papiers et mes habits.

La ville de Yamina présente de loin un fort bel aspect. Elle couvre presque la même étendue de terrain que Sansanding, mais, ayant été pillée, il y a environ quatre ans, par Daisy, roi de Kaarta, elle n'a pas encore repris sa première splendeur. Près de la moitié de la ville n'est plus qu'un monceau de ruines. Néanmoins, c'est encore un lieu considérable, et il est tellement fréquenté par les Maures que je ne crus pas pouvoir y loger en sûreté. Mais pour m'instruire de son étendue et de sa population je résolus de la traverser sans descendre de cheval. J'y vis, chemin faisant, grand nombre de Maures assis sur les bentangs et dans les autres endroits publics. Chacun me regardait avec surprise, mais comme j'allais bon train on n'eut pas le temps de me faire des questions.

J'arrivai le soir à Farra, village muré, où je me procurai sans beaucoup de peine un logement pour la nuit.

Le 17 août, le matin de bonne heure, je me remis en route, et à huit heures je passai par une ville considérable appelée Balaba, après laquelle la route quitte la plaine et va gagner la pente de la colline. Je passai, dans le cours de cette journée, près des ruines de trois villes dont les habitants avaient tous été pris et emmenés par Daisy, roi de Kaarta, le même jour qu'il avait pris et pillé Yamina. Près d'une de ces ruines, je grimpai sur un tamarin, mais j'en trouvai le fruit aigre et vert. L'aspect du pays n'avait rien d'encourageant : les grandes herbes et les buissons semblaient absolument fermer la route, et les terres basses étaient tellement inondées par le Niger que ce fleuve avait l'air d'un grand lac. J'arrivai le soir à Kanika, où le douty, qui était assis à la porte sur une peau d'éléphant, me reçut avec bonté. Il me donna, pour souper, du lait et de la farine, ce que je regardai comme un très grand luxe, et c'en était véritablement un pour moi dans la position où je me trouvais.

Le 18 août, je pris par erreur la mauvaise route, et je ne m'aperçus de ma méprise que lorsque, ayant fait près de quatre milles, je vis de dessus une hauteur le Niger fort à ma gauche. Me dirigeant alors vers le fleuve, je traversai avec beaucoup de peine des broussailles et de grandes herbes, jusqu'à deux heures. J'arrivai près d'une rivière assez

petite, mais très rapide, que je pris d'abord pour un ruisseau ou pour un des bras du Niger. Cependant, en l'examinant avec plus d'attention, je reconnus que c'était une rivière différente. Un sentier que je voyais commencer sur l'autre bord me prouvait évidemment que la route devait la traverser. Je m'assis sur le rivage, dans l'espoir qu'il pourrait venir quelque voyageur qui m'indiquerait le gué où l'on pouvait passer, car les bords étaient si couverts de roseaux et de buissons qu'il eût été presque impossible de débarquer de l'autre côté ailleurs qu'au sentier, auquel la rapidité du courant ne semblait guère permettre d'arriver juste. Cependant, personne ne survenant, et voyant une grande apparence de pluie, j'examinai en remontant un peu le long du bord les herbes et les broussailles, et je me déterminai à entrer dans la rivière fort au-dessus du sentier, afin de pouvoir gagner l'autre bord avant que le courant m'eût fait dériver plus bas que ce point. Dans cette vue, j'attachai mes habits sur la selle, et je m'étais mis dans l'eau jusqu'au cou, tirant mon cheval par la bride pour l'y faire entrer après moi, lorsqu'un homme venant par hasard à cet endroit m'aperçut et me cria de toute sa force de sortir de l'eau. Les crocodiles, ajouta-t-il, nous dévoreraient, moi et mon cheval, si nous passions à la nage. Quand je fus sorti, cet homme, qui jamais n'avait vu d'Européen, fut prodigieusement surpris. Deux fois il mit la main devant sa bouche, en se disant à voix basse : « Dieu ait pitié de moi ! qui est-ce là ? » Mais, lorsqu'il m'entendit parler la langue du Bambara et qu'il eut su que j'allais du même côté que lui, il promit de m'aider à traverser la rivière dont le nom, me dit-il, était Frina. Il alla ensuite un peu le long du bord, appelant quelqu'un qui lui répondit de l'autre côté ; quelques moments après, un canot manœuvré par deux petits garçons sortit d'entre les roseaux. Les enfants, moyennant cinquante kauris, convinrent de me transporter, moi et mon cheval, à l'autre rive, ce qu'ils firent sans beaucoup de peine. J'arrivai le soir à Taffara, ville murée. Bientôt j'y reconnus que le langage des habitants s'améliorait, et qu'au lieu du dialecte corrompu du bambara il se rapprochait du pur mandingue.

XVIII

Réception inhospitalière à Taffara. — Funérailles nègres à Souha. M. Mungo Park, continuant sa route, traverse plusieurs villages sur les bords du Niger et arrive à Koulikorro. — Il gagne sa vie à écrire des saphis. — Il parvient à Marabou. — Perd son chemin, et après avoir éprouvé plusieurs difficultés arrive à Bammakou. — Prend le chemin de Sibidoulou. — Est bien accueilli à un village appelé Kouma. — Est ensuite volé, dépouillé et pillé par des bandits. — Ses ressources et ses consolations dans un malheur extrême. — Il arrive à Sibidoulou.

A mon arrivée à Taffara, je m'informai du douty, mais j'appris qu'il était mort peu de jours auparavant et que, des contestations s'étant élevées relativement à sa succession, il se tenait dans ce moment une assemblée des principaux habitants pour en élire un autre. Ce fut probablement à cette suspension d'autorité dans la ville que je dus le peu d'hospitalité avec lequel on m'y reçut, car quoique je disse aux habitants que je devais passer une nuit chez eux et que j'ajoutasse que Mansong m'avait donné quelques kauris pour payer mon logement, aucun ne m'invita à entrer chez lui. Je fus obligé de m'asseoir seul sur le bentang, exposé à la pluie et à un vent orageux qui souffla avec grande violence jusqu'à minuit. A ce moment, l'étranger qui m'avait aidé à traverser la rivière vint me voir et, remarquant que je n'avais point trouvé de logement, il m'engagea à partager son souper qu'il avait apporté devant sa hutte, car, étant lui-même logé chez quelqu'un, il ne pouvait sans la permission de son hôte m'inviter à entrer. Après ce repas, je dormis dans le coin d'une cour sur quelques herbes humides. Mon cheval soupa encore plus mal que moi. Le grain que j'avais acheté était consommé, et je ne pouvais m'en procurer d'autre.

Le 20 août, je passai par la ville de Jaba. Je m'arrêtai quelques minutes dans un village appelé Somino, où je demandai et obtins quelque peu d'un grossier aliment que les naturels du pays préparent avec

des cosses de maïs et qu'ils appellent *bou*. Vers deux heures, j'arrivai au village de Souha, et je tâchai d'acheter un peu de grain du douty, qui était assis à l'entrée du village ; je n'y réussis point. Je le priai alors de me donner par charité quelques aliments, mais il me répondit qu'il n'en avait point dont il pût se passer. Tandis que j'examinais la figure de cet homme inhospitalier et que je cherchais à démêler la cause d'un air d'humeur et de mécontentement qu'exprimaient ses traits, il appela un esclave qui travaillait dans un champ voisin et lui ordonna d'apporter avec lui sa bêche ; lui montrant ensuite un lieu peu éloigné, il lui dit de faire un trou dans la terre. L'esclave, avec son outil, commença à creuser la terre, et le douty, qui paraissait un homme impatient, marmotta et parla tout seul, jusqu'à ce que le trou fût presque fini. Il prononça alors deux fois de suite les mots *dankatou* (bon à rien), *jankra lemen* (une vraie peste), expressions que je crus ne pouvoir s'appliquer qu'à moi. Comme le trou avait assez l'apparence d'une fosse, je trouvai prudent de remonter à cheval, et j'allais décamper lorsque l'esclave, qui venait d'aller au village, en revint et apporta le corps d'un enfant mâle, d'environ neuf ou dix ans, absolument nu. Le Nègre portait le corps par un bras et une jambe et le jeta dans la fosse avec une indifférence barbare dont je n'avais jamais vu d'exemple. Pendant qu'il le couvrait de terre, le douty répétait souvent : *naphula attiniata* (argent perdu) ; d'où je conclus que l'enfant avait été un de ses esclaves.

M'éloignant de ce tableau hideux, je côtoyai la rivière jusqu'au coucher du soleil, que j'arrivai à Koulikorro, ville considérable et grand marché de sel. Là, je logeai chez un Bambara qui jadis avait été l'esclave d'un Maure et en cette qualité avait été à Aroan, à Towdini et dans plusieurs autres endroits du désert. Mais, s'étant fait musulman, et son maître étant mort à Jenné, il avait obtenu sa liberté et s'était établi dans cette ville où il faisait un commerce considérable de sel, d'étoffes de coton, etc. L'usage du monde et des affaires n'avait point affaibli la confiance superstitieuse dont il avait été imbu dans son enfance pour les saphis et les sortilèges. Il n'eut pas plutôt su que j'étais chrétien qu'il pensa à se procurer un saphi. A cet effet, il m'apporta son *walha*, ou tablette à écrire, me promettant qu'il allait m'apprêter un souper de riz si je voulais lui écrire un saphi pour le protéger contre les méchants. La proposition m'était trop avantageuse pour que je la refusasse. Je remplis donc d'écriture toute la tablette, du

haut en bas et des deux côtés. Mon hôte, pour être sûr d'avoir à son usage toute la force du charme, lava l'écriture de dessus la tablette avec un peu d'eau qu'il recueillit dans une calebasse et, ayant dit dessus quelques prières, il avala ce merveilleux breuvage ; après quoi, de peur qu'il lui en échappât un seul mot, il lécha la tablette jusqu'à ce qu'elle fût absolument sèche. Un écrivain de saphis était un personnage de trop grande conséquence pour rester longtemps caché. Cette grande nouvelle fut portée au douty, qui m'envoya son fils avec une demi-feuille de papier, me priant de lui écrire un *naphula saphi*, c'est-à-dire un charme pour se procurer des richesses. Lui-même m'apporta en présent un peu de farine et de lait. Lorsque j'eus fini le saphi et que je lui eus lu à intelligible voix, il parut fort content de son marché et promit de m'apporter le matin du lait pour mon déjeuner. Quand j'eus fini mon souper de riz et de sel, je me couchai sur une peau de bœuf et je dormis fort tranquillement jusqu'au matin. C'était le premier bon repas que j'eusse fait et la première bonne nuit que j'eusse passée depuis longtemps.

Le 21 août, au point du jour, je partis de Koulikorro, et vers midi je traversai les villages de Kayou et de Toulumbo. Dans la soirée, j'arrivai à Marabou, grande ville, célèbre, ainsi que Koulikorro, pour son commerce de sel. Je fus conduit à la maison d'un Kaartan, de la tribu de Jower, par qui je fus fort bien reçu. Cet homme avait fait une fortune considérable dans le commerce des esclaves. Son hospitalité pour les étrangers lui avait fait donner par excellence le nom de *jattée* (l'hôte), et sa maison était une espèce d'auberge publique pour tous les voyageurs. Ceux qui avaient de l'argent étaient bien logés, parce qu'ils lui faisaient toujours quelque présent pour reconnaître sa bienveillance ; mais ceux qui n'avaient rien à donner se contentaient de ce qu'il jugeait à propos de leur offrir ; et comme je ne pouvais me ranger parmi les premiers je me trouvai heureux d'être logé dans la même hutte que sept pauvres gens qui étaient venus de Kancaba dans un canot. Notre hôte nous envoya quelques vivres.

Le 22 août, un des serviteurs de mon hôte vint avec moi, à quelque distance de la ville, pour me montrer la route que je devais prendre ; mais, soit par malice, soit par ignorance, il me l'enseigna mal, et je ne m'aperçus de ma méprise que lorsque le jour fut très avancé. J'étais alors arrivé à un ruisseau profond, et je fus tenté de retourner sur mes pas ; mais, comme en prenant ce parti je ne pouvais me flatter de re-

gagner Bammakou avant la nuit, je résolus de passer outre. Conduisant donc mon cheval près du bord, je passai derrière lui et je le poussai dans l'eau. Prenant alors la bride entre mes dents, je passai à la nage et gagnai l'autre côté. C'était le troisième ruisseau que je traversais de cette manière depuis que j'avais quitté Sego ; mais, ayant mis mes notes et mes papiers en sûreté dans la coiffe de mon chapeau, je n'éprouvais que peu ou point d'inconvénients de ces aventures. La pluie et une forte rosée tenaient mes vêtements constamment humides, et comme les chemins étaient creux et pleins de boue, ces bains étaient quelquefois agréables, souvent même nécessaires. Je continuai de marcher à travers de grandes herbes sans suivre aucune route battue, et vers midi je me trouvai près de la rivière. Elle était bordée de rochers. Le courant était fort et l'eau très bruyante. Les canots du roi de Bambara passent cependant fréquemment ces cataractes, en se tenant près du rivage. Des personnes placées sur le bord tiennent des cordes attachées aux canots, tandis que d'autres les poussent avec de longues perches. Je crois néanmoins qu'à cette époque il eût été fort difficile à un bateau européen de traverser le courant. Vers quatre heures de l'après-midi, ayant quitté la rivière et pris ma direction vers les montagnes, je tombai dans un petit sentier qui me conduisit à un village appelé Froukabou, où je couchai.

Le 23 août, je partis le matin de bonne heure pour Bammakou, où j'arrivai vers les cinq heures de l'après-midi. J'avais beaucoup entendu parler de Bammakou comme d'un grand marché de sel, et je fus un peu surpris de trouver que ce n'était qu'une ville d'un moyen ordre, un peu moins grande que Marabou. Cependant, son peu d'étendue est plus que compensé par la richesse de ses habitants, car lorsque les Maures apportent leur sel par le Kaarta ou par le Bambara ils s'arrêtent habituellement quelques jours en cet endroit, et les négociants nègres du pays, qui savent quelle est la valeur du sel dans différents royaumes, l'achètent souvent en gros pour le revendre en détail avec bénéfice. Je logeai là, chez un Nègre Serawoulli. Plusieurs Maures vinrent m'y voir. Ils parlaient fort bon mandingue et furent plus polis pour moi que ne l'avaient été leurs compatriotes. L'un d'eux avait été à Rio Grandé et parlait avec grand éloge des chrétiens. Il m'envoya le soir du riz bouilli et du lait. Je tâchai alors de me procurer, par un marchand d'esclaves qui avait résidé quelques années sur la Gambie, des renseignements sur la route que je voulais faire à

l'ouest. Il me donna quelques détails imparfaits sur les distances et me dit les noms d'un grand nombre d'endroits qui étaient sur le chemin. Mais il ajouta que la route était impraticable dans cette saison il craignait, dit-il, que je ne rencontraisse de grandes difficultés pour aller plus loin, parce que le chemin traversait le Joliba près d'une ville qui était à environ une demi-journée à l'ouest de Bammakou ; et, comme il n'y avait point dans cet endroit de canots assez grands pour recevoir mon cheval, je ne pourrais probablement passer cette rivière de quelques mois. Cet obstacle était grave, mais comme je n'avais pas assez d'argent pour me soutenir même quelques jours je résolus de poursuivre ma route, déterminé, si je ne pouvais faire passer mon cheval, à l'abandonner et à passer moi-même le fleuve à la nage. Je m'occupai de ces idées pendant toute la nuit, et le matin je consultai mon hôte sur les moyens de vaincre cette difficulté. Il m'apprit qu'il y avait un autre chemin, rocailleux à la vérité, et difficile pour des chevaux, mais que si j'avais un bon guide pour me conduire par les montagnes à une ville appelée Sibidoulou il ne doutait pas qu'avec de la patience et des précautions je ne pusse traverser le pays de Manding. Je m'adressai sur-le-champ au douty, et j'appris qu'un *tilli kea*, c'est-à-dire un chanteur, devait partir pour Sibidoulou et qu'il me montrerait la route par les montagnes. Avec cet homme qui se chargea d'être mon guide, je traversai une plaine rocailleuse d'environ deux milles, après lesquels nous arrivâmes à un petit village. Là, mon compagnon le musicien reconnut qu'il m'avait amené par le mauvais chemin ; la route pour les chevaux était, me dit-il, de l'autre côté de la montagne. Jetant alors son tambour sur son dos, il gravit sur des rochers, où il était assurément impossible à un cheval de le suivre, me laissant admirer son agilité et chercher mon chemin comme je pourrais. Il me parut impossible de continuer. Je revins donc au pays plat et, dirigeant ma course à l'est, j'arrivai vers midi à une autre plaine, où je découvris un sentier sur lequel je remarquai des traces de pieds de chevaux. Suivant ce sentier, j'arrivai en peu de temps aux huttes de quelques bergers, où j'appris que j'étais dans le bon chemin, mais que je ne pourrais probablement gagner Sibidoulou avant la nuit. Peu de temps après, je parvins au sommet d'une hauteur d'où je découvris au loin tout le pays. Vers le sud-est paraissaient quelques montagnes très éloignées que j'avais déjà vues de dessus une éminence près de Marabou. On m'avait appris que ces montagnes étaient situées dans un grand et puissant royaume, appelé Kong, dont le souverain pouvait mettre sur

pied une armée beaucoup plus nombreuse que celle du roi de Bambara. Sur cette hauteur, le sol est peu profond ; les rochers sont des pierres ferrugineuses et des schistes, avec des morceaux détachés de quartz blanc.

Un peu avant le coucher du soleil, je descendis le côté nord-ouest de cette chaîne de collines. Je cherchais un arbre sous lequel je pusse passer la nuit (car je n'avais aucune espérance d'arriver à une ville). Je parvins ainsi dans une délicieuse vallée, et j'arrivai bientôt à un petit village appelé Kouma. Ce hameau est entouré d'un grand mur et appartient tout entier à un marchand mandingue qui s'y est retiré avec sa famille pendant une des précédentes guerres. Les champs voisins lui rendent beaucoup de grain ; son bétail paît en liberté dans la vallée, et les hauteurs hérissées de rochers le mettent à l'abri des fureurs de la guerre. Dans cette retraite écartée, il a rarement occasion de voir des étrangers, mais quand cela arrive il reçoit obligeamment le voyageur fatigué. Je me trouvai bientôt environné par un cercle d'honnêtes villageois. Ils me firent mille questions sur mon pays. Pour me remercier de mes réponses, ils m'apportèrent du grain et du lait pour moi, et de l'herbe pour mon cheval ; ils allumèrent du feu dans une hutte où je devais coucher et parurent fort empressés à me bien traiter.

Le 25 août, je partis de Kouma, accompagné par deux bergers qui allaient du côté de Sibidoulou. La route était escarpée, parsemée de roches, et comme mon cheval s'était blessé le pied en venant de Bammakou il marchait doucement et avec beaucoup de peine. Dans plusieurs endroits, la montée était si raide, ou la pente si rapide, que s'il eût fait un faux pas, il se serait infailliblement précipité et mis en pièces. Les bergers, occupés de faire route, ne s'occupaient pas beaucoup de moi ni de mon cheval et marchaient en avant à une distance considérable. Vers onze heures, mes compagnons de voyage étant environ à un quart de mille de moi, je m'arrêtai près d'un petit ruisseau pour boire un peu d'eau. J'entendis quelques personnes qui s'appelaient l'une l'autre, et tout à coup partit un grand cri qui semblait provenir d'une personne à qui il était arrivé un grand malheur. J'imaginai qu'un lion s'était jeté sur un des bergers, et je remontai à cheval pour mieux voir ce qui se passait. Cependant le bruit cessa. Marchant lentement vers le lieu d'où il était parti, j'appelai à haute voix ; je ne reçus aucune réponse, mais au bout de quelques moments j'aperçus un des bergers couché sur les grandes herbes, près du che-

min. Quoique je ne visse sur lui aucune trace de sang, je conclus qu'il était mort ; mais lorsque je m'en approchai il me dit tout bas de m'arrêter, ajoutant qu'une troupe d'hommes armés avait enlevé son compagnon et lui avait tiré à lui-même deux flèches dans sa fuite. Je m'arrêtai pour réfléchir sur le parti que j'avais à prendre et, regardant autour de moi, je vis à peu de distance un homme assis sur une souche d'arbre. Je distinguai aussi les têtes de six ou sept autres qui étaient assis dans l'herbe et qui tenaient dans leurs mains des mousquets. Je vis qu'il n'y avait aucun espoir de leur échapper, et je me décidai à marcher vers eux ; en avançant, je me flattais que c'étaient des chasseurs d'éléphants, et pour entamer la conversation je leur demandai s'ils avaient tué quelque chose. Sans me faire réponse, l'un d'eux m'ordonna de descendre, puis, paraissant se souvenir de quelque chose, il me fit signe avec la main de continuer mon chemin. Je passai donc, et j'avais déjà traversé avec quelque peine un petit ruisseau lorsque j'entendis quelqu'un appeler. Regardant en arrière, je vis ceux que j'avais pris pour des chasseurs d'éléphants qui couraient après moi, et qui me criaient de revenir. Je m'arrêtai jusqu'à ce qu'ils fussent tout près de moi. Ils me dirent alors que le roi des Foulahs les avait envoyés pour me mener, moi, mon cheval et tout ce qui m'appartenait, à Fouladou, et que par conséquent il fallait que je retournasse avec eux. Je les suivis sans hésiter, et nous fîmes ensemble près d'un quart de mille sans dire une parole. Etant arrivés dans un endroit obscur du bois, l'un d'eux dit en langage mandingue : « Ce lieu-ci sera bon » ; et dans le même moment il m'arracha mon chapeau de dessus la tête. Je n'étais pas exempt de craintes ; cependant je résolus de montrer aussi peu de frayeur qu'il serait possible. C'est pourquoi je leur dis que si l'on ne me rendait pas mon chapeau je n'irais pas plus loin. Mais, avant qu'on eût eu le temps de me répondre, l'un d'eux tira son couteau et, coupant un bouton de métal qui restait à ma veste, il le mit dans sa poche. Leurs intentions n'étaient pas douteuses : je pensais que, plus il leur serait facile de me voler, moins j'aurais à craindre. Je les laissai donc sans résistance fouiller dans mes poches et examiner toutes les parties de mon vêtement, ce qu'ils firent avec la plus scrupuleuse exactitude. Mais, en observant que j'avais un gilet sous ma veste, ils exigèrent que je les ôtasse l'un et l'autre ; et enfin, pour ne rien négliger, ils me dépouillèrent tout nu ; mes demi-bottes même, quoique la semelle de l'une fût attachée à mon pied avec une longe de bride, furent examinées avec soin. Tandis

qu'ils considéraient le fruit de leur pillage, je les suppliai avec insistance de me rendre ma boussole de poche. Elle était par terre, et je m'en approchais pour la leur indiquer ; l'un des bandits, croyant que je voulais la prendre, arma son mousquet et jura qu'il allait m'étendre sur la place si j'osais mettre la main dessus. Quelques-uns s'en allèrent ensuite avec mon cheval ; les autres restèrent, délibérant s'ils me laisseraient entièrement nu ou s'ils me permettraient de prendre quelque chose pour me mettre à l'abri du soleil. Enfin l'humanité l'emporta : ils me rendirent la plus mauvaise des deux chemises et une grande culotte ; et pendant qu'ils s'éloignaient l'un d'eux me rejeta mon chapeau, dans la coiffe duquel j'avais mis mes notes. Ce fut probablement pour cela qu'ils ne se soucièrent pas de le garder.

Lorsqu'ils furent partis, je m'assis, regardant quelque temps autour de moi avec terreur et confusion : de quelque côté que je tournasse, je n'apercevais que dangers et difficultés. Je me voyais dans un immense désert, au milieu de la saison pluvieuse, entouré de bêtes féroces et d'hommes non moins barbares ; j'étais à cinq cents milles de l'établissement européen le plus voisin. Toutes ces circonstances affligeantes se pressaient à la fois dans mon imagination, et j'avoue que le courage commença à me manquer. Mon sort me paraissait décidé, et j'étais convaincu que je n'avais plus qu'à m'étendre par terre et me laisser périr. Cependant la religion vint à mon secours. Sa divine influence me soutint. Je réfléchis qu'aucune prudence, aucune prévoyance humaine n'aurait pu détourner le malheur qui venait de fondre sur moi. Etranger, errant dans une contrée inconnue, j'étais sous l'œil vigilant de l'être puissant qui a bien voulu se dire l'ami de l'étranger. Dans ce moment, quelque pénible que fût ma mission, la beauté singulière d'une petite mousse en fructification attira malgré moi mes regards. Je cite ce fait pour faire voir de combien de petites circonstances notre esprit peut quelquefois tirer de la consolation. La plante entière n'était guère plus grande que le bout de mon doigt, et cependant je ne pus m'empêcher d'admirer ses racines, ses feuilles, son urne. Comment, me dis-je à moi-même, ce dieu qui dans un coin écarté du monde a planté, arrosé et fait fructifier une chose de si petite importance pourrait-il voir sans intérêt la situation et les souffrances d'un être qu'il a formé à son image ? Je ne peux, je ne dois pas le penser : ces idées éloignèrent de moi le désespoir. Je me levai et, méprisant la fatigue et la faim, je marchai en avant, persuadé que quelque

secours n'était pas éloigné. Je ne me trompais pas. Peu de temps après, j'arrivai à un petit village à l'entrée duquel je rejoignis les deux bergers qui étaient partis avec moi de Kouma. Ils furent très surpris de me voir, n'ayant pas douté, dirent-ils, que les Foulahs, après m'avoir volé, ne m'eussent tué. En partant de ce village, nous passâmes sur plusieurs collines de roches, et au coucher du soleil nous arrivâmes à Sibidoulou, ville frontière du royaume de Manding.

[Table des matières](#)

XIX

Gouvernement du Manding. — Réception de M. Mungo Park par le mansa ou chef de Sibidoulou, qui prend des mesures pour lui faire recouvrer son cheval et ses effets. — Il se rend à Wonda. — Grande disette et ses tristes résultats. — M. Mungo Park recouvre son cheval et ses habits. — Il fait présent de son cheval au mansa et poursuit son voyage jusqu'à Kamalia. — Quelques détails sur cette ville. — Bon accueil que M. Mungo Park reçoit de Karfa Taura, slatée, qui lui propose d'aller après les pluies à la Gambie avec une caravane d'esclaves. — Maladie de M. Mungo Park. — Il se décide à rester et à accompagner Karfa.

La ville de Sibidoulou est située dans une fertile vallée qu'entourent de hautes collines de roches. Elle est d'un accès difficile pour les chevaux, et, dans les fréquentes guerres qui ont lieu entre les Bambaras, les Foulahs et les Mandingues, elle n'a pas été une seule fois pillée par l'ennemi. Lorsque j'entrai dans la ville, le peuple se rassembla autour de moi et me suivit dans le baloun où je fus présenté au douty ; on l'appelle ici *mansa*, mot qui signifie « roi ». Cependant il me parut que le gouvernement de Manding était une espèce de république ou plutôt une oligarchie, chaque ville ayant son mansa particulier, et le principal pouvoir de l'Etat étant en dernier ressort placé dans l'assemblée de tous ces chefs. Je racontai au mansa le vol qu'on m'avait fait de mon cheval et de mes habits, et mon récit fut confirmé par les deux bergers. Pendant tout le temps que je parlai, il continua à fumer sa pipe, mais je n'eus pas plutôt fini que, l'ôtant de sa bouche et agitant avec un air d'indignation la manche de son vêtement, il me dit : « Asseyez-vous, tout vous sera rendu ; je l'ai juré. » Puis, se tournant vers un serviteur : « Donnez, dit-il, à l'homme blanc de l'eau à boire : au point du jour, vous irez sur les montagnes et vous informerez le douty de Bammakou qu'un pauvre Blanc, l'étranger du roi de Bambara, a été volé par les gens du roi de Fouladou. »

Je m'attendais peu, dans ma misérable position, à trouver un homme qui prît tant de part à mes malheurs. Je remerciai de grand cœur le mansa de sa bonté, et j'acceptai l'invitation qu'il me fit de rester avec lui jusqu'au retour du messenger. On me conduisit dans une hutte, où l'on m'envoya quelques aliments. Mais la foule de gens qui se réunirent pour me voir, et qui tous prenaient pitié de mon sort en faisant des imprécations contre les Foulahs, m'empêcha de dormir jusqu'après minuit. Deux jours s'écoulèrent sans que je reçusse aucune nouvelle de mon cheval ni de mes vêtements. Comme il y avait alors, dans toute cette partie du pays, une disette de vivres assez semblable à une famine, je ne voulais pas abuser de la générosité du mansa, et je lui demandai la permission de me rendre à un village voisin. Me voyant empressé de partir, il me dit que je pouvais aller jusqu'à une ville appelée Wonda, où il espérait que je passerais quelques jours jusqu'à ce que j'entendisse parler de mon cheval et de mes hardes.

Je partis en conséquence le matin du 28, et je m'arrêtai dans quelques petits villages pour y prendre des rafraîchissements. Dans l'un de ces endroits, on me présenta un plat que je n'avais jamais vu. Il était composé de fleurs ou plutôt d'anthères de maïs bouillies avec de l'eau et du lait. On ne le mange que dans les temps de grande disette. Le 30, vers midi, j'arrivai à Wonda, petite ville où est une mosquée et qu'entoure une haute muraille. Le mansa, qui était un mahométan, remplissait les deux fonctions de premier magistrat de la ville et de maître d'école pour les enfants. Il tenait son école dans un hangar ouvert, où l'on m'invita à prendre ma demeure jusqu'à ce que j'apprisse quelque chose de Sibidoulou relativement à mon cheval et à mes effets. Le cheval ne m'était pas d'une grande utilité, mais le peu de vêtements qu'on m'avait pris m'était essentiel. Ce qu'on m'avait laissé ne pouvait ni me défendre du soleil pendant le jour ni me protéger la nuit contre la rosée et les moustiques. Ma chemise était usée au point de ressembler à de la mousseline. De plus, elle était si sale que je saisis avec plaisir l'occasion de la laver ; après quoi, je l'étendis sur un buisson et je m'assis nu à l'ombre, en attendant qu'elle fût sèche.

Depuis le commencement de la saison pluvieuse, ma santé avait toujours été en déclinant. J'avais senti souvent de légers accès de fièvre, et depuis que j'avais quitté Bammakou ces symptômes avaient beaucoup augmenté. Lorsque je fus assis, comme je viens de le dire, la fièvre revint avec violence ; j'en fus d'autant plus effrayé que je

n'avais à ma portée aucun remède pour en arrêter les progrès, et que je ne pouvais me flatter d'obtenir les soins ni les secours qu'exigeait ma position.

Je restai à Wonda neuf jours, pendant chacun desquels j'éprouvai régulièrement le retour de la fièvre. N'ignorant pas combien je devais être à charge de mon hôte, dans un moment de si grande disette, je faisais tout mon possible pour lui cacher mon état, et quelquefois je restais toute la journée couché hors de sa vue dans un champ de maïs. Cependant, je reconnus qu'il s'était aperçu de ma situation ; et un matin, pendant que je faisais semblant de dormir au coin du feu, il observa à sa femme que j'allais devenir pour eux un hôte fort incommode, car ils seraient obligés, dans l'état de maladie où j'étais, de me garder jusqu'à ce que je me guérisse ou que je mourusse.

La rareté des vivres se faisait effectivement sentir cruellement à ce pauvre peuple, ainsi que me le prouvait une circonstance que je vais rapporter. Tous les soirs, depuis mon arrivée, je voyais cinq à six femmes venir à la maison du mansa et recevoir chacune une certaine quantité de grain. Sachant combien cet article était précieux dans les conjonctures, je demandai au mansa s'il nourrissait ces femmes par pure bonté ou s'il espérait qu'elles le rembourseraient lorsque la moisson serait faite. « Voyez cet enfant, me dit-il, en me montrant un beau petit garçon d'environ cinq ans. Sa mère me l'a vendu à la charge de la nourrir pendant quarante jours, elle et le reste de sa famille. J'en ai acheté un autre de la même manière. » « Bon Dieu ! m'écriai-je, combien ne doit pas souffrir une mère, avant de se décider à vendre son fils ! »

Je ne pouvais éloigner de ma pensée cette triste anecdote ; et le soir, lorsque les femmes revinrent pour chercher leur pitance accoutumée, je priai l'enfant de me montrer sa mère ; ce qu'il fit. Elle était fort maigre, mais rien dans ses traits n'annonçait la barbarie ou l'insensibilité. Lorsqu'elle eut reçu son blé, elle vint parler à son fils avec autant de gaieté que s'il eût encore été chez elle.

Le 6 septembre, il arriva à Sibidoulou deux personnes qui amenèrent mon cheval et mes habits. Mais je trouvai qu'on avait brisé ma boussole de poche ; c'était pour moi une très grande perte, qu'il m'était impossible de réparer.

Le 7 septembre, mon cheval étant à paître sur le bord d'un puits, la terre s'éboula sous lui, et il tomba dedans. Le puits avait environ dix pieds de diamètre ; il était très profond. Lorsque je vis mon cheval se débattre dans l'eau, je crus qu'il serait impossible de le retirer. Cependant, les habitants du village, s'étant sur-le-champ rassemblés, attachèrent ensemble plusieurs lianes⁹⁵ avec lesquelles ils descendirent un homme dans le puits. Celui-ci passa les lianes sous le corps du cheval. Les autres, après avoir d'abord retiré l'homme, à ma grande surprise, retirèrent le cheval très facilement. Le pauvre animal était devenu un vrai squelette. D'un autre côté, les chemins, coupés de rochers ou remplis d'eau et de boue, étaient presque impraticables. Je jugeai donc qu'il était impossible de me servir de mon cheval pour continuer ma route ; pour le laisser entre les mains de quelqu'un qui, j'espérais, en prendrait soin, j'en fis don à mon hôte, le priant d'envoyer au mansa de Sibidoulou ma selle et ma bride, seul présent par lequel je pusse lui témoigner ma reconnaissance pour toute la peine qu'il avait prise à l'effet de me faire recouvrer mon cheval et mes vêtements.

Je pensai alors que, malgré ma maladie, il était temps de prendre congé de mon généreux hôte.

Le matin du 8 septembre, au moment de mon départ, il me donna en témoignage de souvenir sa lance et un sac de cuir pour contenir mes habits. Ayant converti mes demi-bottes en sandales, je marchais avec beaucoup plus de facilité ; je passai la nuit dans un village appelé Ballanti.

Le 9 septembre, je gagnai Nemaou. Le mansa de ce village jugea à propos de me faire souper comme le caméléon⁹⁶. Cependant, le lendemain matin il m'assura, par manière d'excuse, que la disette du grain était telle dans le pays que peut-être il ne pourrait m'en donner du tout. Comment l'accuser de dureté ? Tous les habitants semblaient réellement près de mourir de faim.

Le 10 septembre, il plut beaucoup toute la journée. Les gens du village se tinrent renfermés dans leurs huttes. Dans l'après-midi, je reçus la visite d'un Nègre nommé Modi Lemma Taura, gros marchand qui,

⁹⁵ Une plante appelée *kabba*, qui grimpe sur les arbres comme la vigne.

⁹⁶ Quelques personnes ont prétendu que le caméléon se nourrissait d'air.

se doutant de mes besoins, m'apporta quelques aliments et promit de me conduire le lendemain dans sa maison de Kinyeto.

Le 11 septembre, je partis de Nemacou, et j'arrivai le soir à Kinyeto ; mais en chemin, m'étant heurté la cheville, elle enfla et s'enflamma au point que je ne pouvais le lendemain ni marcher ni même poser le pied sans de grandes douleurs. Mon hôte, s'en apercevant, m'invita obligeamment à passer avec lui quelques jours. En conséquence, je restai dans sa maison jusqu'au 14. Je me trouvais alors fort soulagé, et je vis qu'à l'aide d'un bâton je pouvais marcher. Je partis donc, remerciant mon hôte de son attention et de ses soins. Accompagné par un jeune homme qui avait voyagé de ce côté, je pris le chemin de Jeryang, beau canton bien cultivé, dont le mansa est regardé comme le plus puissant de tous ceux du Manding.

Le 15 septembre, j'arrivai à Dosita, grande ville où je passai un jour, à cause de la pluie. Mais je continuai d'être fort malade, et dans la nuit j'eus un peu de délire. Le 17, je partis pour Mansia, ville considérable, où l'on ramasse un peu de poudre d'or. Le chemin passait par-dessus une colline de roches, et j'étais si faible et si découragé qu'avant de parvenir au sommet de la hauteur, je fus trois fois obligé de me coucher, accablé par la fatigue et la maladie. Je gagnai Mansia dans l'après-midi. Le mansa de cette ville passait pour fort peu hospitalier ; cependant il me fit apporter pour mon souper un peu de grain, mais il demanda quelque chose en retour. Lorsque je l'assurai que je n'avais rien qui valût la peine d'être donné, il me dit, comme en plaisantant, que ma peau blanche ne me défendrait pas contre lui si je disais des mensonges. Il me conduisit alors dans la hutte où je devais coucher, mais il emporta ma lance, me disant qu'elle me serait rendue le lendemain matin. Cette circonstance, jointe à ce que j'avais entendu dire de ce mansa, me donna sur lui quelques soupçons, et je priai secrètement un des habitants qui avait un arc et un carquois de coucher dans la même hutte que moi. Vers minuit, j'entendis quelqu'un approcher de la porte ; voyant la lumière de la lune entrer tout à coup dans la hutte, je levai les yeux, et vis un homme qui passait avec précaution le seuil de la porte. Je saisis à l'instant l'arc et le carquois, dont le bruit fit retirer l'importun. Mon compagnon, l'ayant regardé, me dit que c'était le mansa lui-même, et me conseilla d'être sur mes gardes jusqu'au matin.

Ayant fermé la porte, je me mis derrière un grand morceau de bois. J'étais encore surpris de cette visite inattendue, lorsque quelqu'un poussa si fortement la porte que le Nègre avait bien de la peine à la tenir fermée. Mais, lorsque je lui criai de l'ouvrir, l'assaillant s'en alla comme la première fois.

Le 16 septembre, aussitôt qu'il fut jour, le Nègre, à ma prière, alla dans la maison du mansa et y prit ma lance. Il me dit que le mansa était endormi et, de peur que ce chef inhospitalier ne s'avisât de quelque ruse pour me retenir, il me conseilla de partir avant qu'il fût éveillé, ce que je fis sur-le-champ. Vers deux heures, j'arrivai à Kamalia, petite ville dont le coup d'œil est représenté dans la planche ci-jointe. Elle est située au pied de quelques collines de rochers où les habitants ramassent des quantités considérables d'or. Les buschréens vivent ici séparés des kafirs. Ils ont bâti leurs huttes éparses à quelque distance de la ville. Ils ont aussi, pour faire leurs dévotions, un lieu séparé auquel ils donnent le nom de *missura* ou mosquée : ce n'est autre chose qu'une pièce de terre carrée, unie, et entourée de troncs d'arbres ; elle a une petite saillie du côté de l'orient où se tient le *marabou*, ou prêtre, quand il appelle le peuple à la prière. On trouve beaucoup de ces mosquées chez les Nègres convertis. Comme elles n'ont ni enceinte ni toit, elles ne peuvent servir que dans le beau temps. Lorsqu'il pleut, les buschréens font leurs dévotions dans leurs huttes.

A mon arrivée à Kamalia, je fus conduit à la maison d'un buschréen nommé Karfa Taura, frère de celui qui m'avait reçu si hospitalièrement à Kinyeto. Il était occupé à rassembler une troupe d'esclaves qu'il se proposait d'aller vendre aux Européens sur la Gambie aussitôt que les pluies seraient passées. Je le trouvai assis dans son baloun, entouré de plusieurs slatées qui se proposaient d'accompagner la troupe. Il leur faisait la lecture dans un livre arabe et me demanda en souriant si je le comprenais. Sur ma réponse négative, il pria un des slatées d'aller chercher le petit livre curieux qui avait été apporté des pays occidentaux.

En ouvrant ce petit volume, je fus aussi flatté que surpris de voir que c'était notre livre de prières ordinaires, et Karfa parut très aise d'apprendre que je pouvais le lire, car quelques slatées qui avaient vu des Européens sur la côte, observant la couleur de ma peau, devenue très jaune par l'effet de ma maladie, la longueur de ma barbe, mes ha-

bits en lambeaux et mon extrême pauvreté, ne pouvaient croire que je fusse un Blanc, et ils avaient dit à Karfa qu'ils me soupçonnaient d'être quelque Arabe déguisé. Celui-ci, voyant que je lisais facilement son livre, n'eut de moi aucune défiance et me promit tous les secours qui dépendraient de lui. Il m'apprit alors qu'il était impossible de traverser, de plusieurs mois, le désert de Jallonka, attendu, disait-il, qu'il n'y avait pas moins de huit rivières rapides à traverser dans le chemin. Il se proposait de partir lui-même pour la Gambie aussitôt que les rivières seraient guéables et les herbes brûlées. Il me conseilla, en conséquence, de rester avec lui et de l'accompagner dans ce voyage. Il observa que, lorsqu'une caravane de naturels ne pouvait pas voyager dans le pays, il était imprudent à un Blanc seul de le tenter. Je convins qu'il y avait de la folie dans cette entreprise, mais je n'avais pas, lui dis-je, d'autre alternative. Il fallait ou que je mendiasse en allant d'un endroit à l'autre, ou que je mourusse de faim. Karfa, me regardant alors avec beaucoup d'attention, me demanda si je pouvais manger les aliments ordinaires du pays. Jamais, me dit-il, il n'avait vu d'homme blanc. Il ajouta que, si je voulais rester avec lui jusqu'à ce que la saison des pluies fût passée, il me donnerait des vivres en abondance et une hutte pour coucher ; que lorsqu'il m'aurait conduit sain et sauf à la Gambie je lui donnerais pour salaire ce qu'il me plairait. Je lui demandai si la valeur d'un esclave lui suffirait ; il me répondit que oui, et sur-le-champ il ordonna qu'on balayât une hutte pour me loger. Je sortis ainsi, par la bonté de cet estimable Nègre, d'une situation vraiment déplorable. Le malheur et la famine me poursuivaient. J'avais à traverser les tristes solitudes de Jallonkadou, dans lesquelles le voyageur marche quelquefois pendant cinq jours de suite sans voir une habitation. J'avais considéré de loin le cours rapide du Kokoro ; j'avais presque marqué la place où j'étais destiné probablement à périr, si ce généreux Nègre ne m'avait pas tendu sa main hospitalière.

Dans la hutte qu'on avait arrangée pour moi, on mit une natte pour me coucher, une jarre de terre pour tenir de l'eau, et une petite calebasse pour en boire. Karfa m'envoyait de chez lui deux fois par jour de la farine, et il avait ordonné à ses esclaves de me fournir de l'eau et du bois à brûler. Mais ni le repos, ni les bontés de Karfa, ni toutes les commodités dont il m'entourait ne pouvaient arrêter la fièvre qui me minait, et qui chaque jour devenait plus alarmante. Je m'efforçais tant que je pouvais de cacher mon mal. Le troisième jour après mon arri-

vée, allant avec Karfa voir quelques-uns de ses amis, je me trouvais si faible que je pouvais à peine marcher. Avant d'arriver au lieu où nous allions, je chancelai, et je tombai dans un trou d'où on avait tiré de l'argile pour bâtir des huttes. Karfa tâchait de me consoler par l'espoir d'un prompt rétablissement il m'assurait que si je ne marchais point pendant qu'il faisait humide je serais bientôt rétabli. Je résolus de suivre son avis, et je me confinai dans ma hutte. Mais je fus encore tourmenté de la fièvre. Ma santé continua pendant cinq semaines d'être fort altérée. Quelquefois je pouvais me traîner hors de ma hutte et m'asseoir à l'air ; d'autres fois je n'avais pas la force de me lever, et je passais les journées languissant dans la plus triste solitude. Je ne recevais guère de visites de personne que de mon généreux hôte, qui chaque jour venait s'informer de ma santé. Lorsque les pluies devinrent moins fréquentes et que le pays commença à se sécher, la fièvre me quitta. Mais je restai dans un tel état de faiblesse que j'avais peine à me tenir debout. Ce ne fut pas sans grande difficulté que je portai ma natte sous un tamarin voisin pour jouir de l'odeur des champs couverts de blés et récréer mes yeux par l'aspect de la campagne. J'eus enfin le plaisir de me trouver en convalescence, avantage auquel contribuèrent beaucoup les bontés des Nègres et la lecture du petit volume de Karfa.

Cependant, plusieurs des slatées qui demeuraient à Kamalia, ayant dépensé tout leur argent et n'ayant guère d'autre ressource que l'hospitalité de Karfa, me voyaient d'un œil d'envie. Ils inventaient mille histoires ridicules pour diminuer l'estime que Karfa avait pour moi.

Au commencement de décembre, il arriva de Sego un slatée de la nation des Serawoullis. Cet homme fit aussi sur mon compte des récits calomnieux, mais Karfa n'y fit aucune attention et continua à me montrer la même amitié qu'auparavant. Comme je conversais un jour avec quelques-uns des esclaves que ce slatée avait amenés, l'un d'eux me demanda quelques aliments. Je lui dis que j'étais étranger et que je n'en avais point à donner. « Je vous ai donné à manger, reprit-il, lorsque vous aviez faim. Avez-vous oublié l'homme qui vous apporta du lait à Karankalla ? Mais, ajouta-t-il avec un soupir, *je n'avais pas alors les fers aux pieds.* »

Je le reconnus sur-le-champ, et je demandai à Karfa quelques pistaches pour les lui donner en retour de ce qu'il avait jadis fait pour moi. Il avait été pris, me dit-il, par les Bambaras le lendemain de la bataille de Joka, et on l'avait envoyé à Sego, où il avait été acheté par son maître actuel qui le conduisait à Kajaaga. Trois autres de ces esclaves étaient du Kaarta, et un de Vassela, tous prisonniers de guerre. Ils restèrent quatre jours à Kamalia, puis on les conduisit à Bala, où ils restèrent jusqu'à ce que la rivière Kokorro fût guéable et qu'on eût brûlé les herbes.

Au commencement de décembre, Karfa songea à compléter le nombre de ses esclaves. A cet effet, il recueillit toutes les créances qui lui étaient dues dans son pays ; et le 19 accompagné de trois slatées, il partit pour Kancaba, grande ville sur les bords du Niger, où se tient un marché considérable d'esclaves.

La plupart de ceux qui se vendent à Kancaba viennent du Bambara. Mansong, pour éviter la dépense et le danger qui résulteraient du séjour de tous les prisonniers de guerre à Sego, les envoyait ordinairement vendre par petites troupes dans les différentes villes où l'on fait ce commerce ; et comme Kancaba est très fréquenté par les marchands cet endroit est toujours bien fourni d'esclaves que l'on y envoie en canots par le Niger. Lorsque Karfa partit de Kamalia, il se proposait de revenir dans un mois. Pendant son absence il me confia aux soins d'un bon vieux buschréen qui servait de maître d'école aux jeunes gens de Kamalia.

Me trouvant ainsi seul, libre de me livrer à mes réflexions, je crus l'occasion favorable pour étendre les observations que j'avais déjà faites sur le climat et les productions du sol et prendre une connaissance plus approfondie des habitants que je n'avais pu le faire dans un court et périlleux passage au travers du pays. Je tâchai aussi de me procurer toutes les lumières que je pourrais réunir sur les trois grandes branches du commerce de l'Afrique l'or, l'ivoire et les esclaves. Telles furent mes occupations pendant le reste de mon séjour à Kamalia. Je vais mettre sous les yeux de mes lecteurs le résultat de ces recherches, évitant, autant que je le pourrai, la répétition des détails et des observations que j'ai déjà eu occasion de leur présenter dans le récit de mon voyage.

Table des matières

XX

Du climat et des saisons. — Vents. — Productions végétales. — Population. — Observations générales sur le caractère et l'esprit des Mandingues. — Détails sommaires sur leurs mœurs, leurs habitudes, leurs mariages, etc.

La totalité du chemin que j'avais fait, tant en allant qu'en revenant, se trouvant comprise dans un espace renfermé entre le 12^e et le 15^e degré de latitude, le lecteur croira facilement que je trouvai partout le climat extrêmement chaud. Mais je n'éprouvai nulle part une chaleur aussi intense que dans le camp de Benowm dont j'ai parlé dans le précédent volume. Dans quelques parties où le pays s'élève, l'air, sur les hauteurs, est en tout temps frais en comparaison de celui qui circule dans les bas. Cependant, aucune des contrées que j'ai traversées ne peut se dire très élevée.

Vers le milieu de juin, l'atmosphère enflammée et lourde est agitée par de violents coups de vent ou plutôt par des ouragans accompagnés de tonnerre et de pluie. C'est le prélude de ce qu'on appelle la saison pluvieuse, qui continue jusqu'au mois de novembre. Pendant ce temps, les pluies sont journalières et très fortes, et les vents régnants soufflent du sud-est. La fin de la saison pluvieuse est aussi accompagnée d'ouragans après lesquels le vent passe au nord-est et souffle de ce côté pendant le reste de l'année.

Lorsque le vent se fixe au nord-est, il produit dans l'aspect du pays un changement surprenant. L'herbe aussitôt se sèche et meurt. Les rivières abaissent rapidement et plusieurs arbres perdent leurs feuilles.

C'est vers cette époque que l'on sent pour l'ordinaire le *harmattan*, vent sec et brûlant qui souffle du nord-est, et qu'accompagne une sorte de vapeur épaisse, à travers de laquelle on voit le soleil rougeâtre. Le vent, en passant par-dessus le grand désert de Sahara, acquiert une

puissante attraction pour l'humidité et brûle tout ce qui se trouve sur son passage. Il est cependant regardé comme très salulaire, surtout par les Européens qui, en général, recouvrent la santé pendant qu'il souffle. J'éprouvai, tant chez le docteur Laidley qu'à Kamalia, une cessation soudaine de maladie lorsque le harmattan commença. Il est vrai que, pendant la saison pluvieuse, l'air est si chargé d'humidité que les vêtements, les souliers, les coffres, et généralement tout ce qui n'est pas placé près du feu devient humide et moisit. On peut dire que les habitants vivent alors dans un bain de vapeurs. Le vent sec, au contraire, raffermi les solides relâchés, fait couler les humeurs avec plus de vitesse et se fait même respirer avec plaisir. Ses inconvénients sont de produire des gerçures aux lèvres, et d'affliger de maux d'yeux plusieurs personnes.

Lorsque les herbes sont assez sèches, les naturels y mettent le feu ; mais dans le Ludamar, et les autres pays maures, cet usage n'a pas lieu, parce que c'est de ces herbes sèches que les Maures nourrissent leurs bétails jusqu'au retour de la saison pluvieuse. La combustion des herbes dans le Manding présente un aspect effrayant. Au milieu de la nuit, je voyais à toute la portée de ma vue les plaines et les montagnes traversées par des lignes de feu. La lumière qui s'en réfléchissait dans l'atmosphère faisait paraître les cieux enflammés. Pendant le jour, on apercevait dans toutes les directions des colonnes de fumée. Les oiseaux de proie, voltigeant autour de l'incendie, saisissaient les serpents, les lézards et autres reptiles qui tâchaient d'échapper aux flammes. Cette combustion annuelle est bientôt suivie d'une nouvelle et fraîche verdure. Le pays en devient plus agréable à l'œil, et plus sain.

J'ai déjà fait mention des productions végétales les plus importantes et les plus remarquables : elles sont presque les mêmes dans toutes les parties que j'ai parcourues. Il faut observer cependant que, quoique l'on trouve en Afrique la plupart des racines comestibles des îles de l'Amérique, je n'ai jamais rencontré dans aucune partie de mon voyage, ni la canne à sucre, ni le café⁹⁷, ni le cacao ; et je n'ai pu, malgré mes recherches, savoir s'ils étaient connus des habitants. L'ananas et mille autres fruits délicieux que l'industrie de l'homme, ajoutant aux bienfaits de la nature, a multipliés dans les contrées de l'Amérique

⁹⁷ Cela est d'autant plus extraordinaire que le caféier est indigène au pays de Caffa, situé derrière les montagnes de la Lune, pays d'où on l'a transplanté en Arabie. (*NdT*)

situées sous le tropique sont de même inconnus ici. Je trouvais, à la vérité, des orangers et quelques bananiers près de l'embouchure de la Gambie, mais je ne pus savoir d'une manière positive si ces arbres étaient indigènes ou s'ils avaient été plantés là par quelques anciens commerçants blancs. Je soupçonne qu'ils y avaient été dans l'origine apportés par les Portugais.

Quant à la propriété du sol, il m'a paru que les terres encore couvertes de leurs bois originaires étaient regardées comme appartenant au roi, ou à l'Etat dans les pays où le gouvernement n'est pas monarchique. Lorsqu'un particulier de condition libre avait le moyen de cultiver plus de terre qu'il n'en possédait, il s'adressait au chef du district qui lui allouait une étendue de terrain, à la condition de la perdre si les terres n'étaient pas cultivées dans un temps indiqué. La condition remplie, les terres appartenaient au possesseur et, autant que j'en ai pu juger, elles passaient à ses héritiers.

Cependant, la population, dans les pays que j'ai vus, n'est pas très grande, proportionnellement à l'étendue, à la fertilité du sol et à la facilité que l'on a de s'y procurer des terres. J'ai trouvé plusieurs beaux et grands districts absolument dépourvus d'habitants, et en général les frontières des divers royaumes étaient ou très peu peuplées, ou entièrement désertes. Il y a, d'ailleurs, plusieurs endroits que leur insalubrité rend défavorables à la population : les bords marécageux de la Gambie, du Sénégal et des autres rivières près de la côte sont de cette nature. Peut-être est-ce principalement pour cette raison que les pays intérieurs sont en général plus peuplés que les bords de la mer, car toutes les nations nègres que j'ai eu occasion d'observer, quoique divisées en plus ou moins de petits Etats indépendants, vivent à peu près sous la même température, se nourrissent de la même manière et ont en général le même caractère. Les Mandingues, en particulier, sont très doux, naturellement gais, curieux, crédules, simples, et aimant la flatterie. Leur défaut le plus marquant est peut-être ce penchant irrésistible qu'avaient toutes les classes de cette nation à me voler le peu d'effets que je possédais. A cet égard, il n'y a aucun moyen de les justifier, parce qu'eux-mêmes regardent le vol comme un crime, et il faut observer qu'ils ne s'en rendent pas habituellement ni généralement coupables les uns envers les autres. Cette considération, cependant, atténue beaucoup leur tort, et avant de regarder ce peuple comme plus dépravé qu'un autre il serait bon d'examiner si les classes inférieures

de la société de quelque pays de l'Europe que ce soit, se seraient mieux conduites dans les mêmes circonstances envers un étranger que ces Nègres se conduisirent envers moi. Il ne faut pas oublier que les lois du pays ne m'assuraient aucune protection, que chacun pouvait me voler impunément, et qu'enfin quelques-uns de mes effets étaient, aux yeux des Nègres, aussi précieux que le seraient, à ceux d'un Européen, des diamants ou des perles. Supposons qu'un marchand indien eût trouvé moyen de passer en Europe portant sur son dos une boîte pleine de pierres précieuses, et que les lois du pays où il se trouverait ne lui donnassent aucune garantie de sa personne ; en pareil cas, ce dont il faudrait s'étonner ne serait pas qu'on lui volât une partie de ses bijoux, mais qu'un premier voleur en laissât quelque chose à prendre à un second. Telle est, dans le calme de la réflexion, l'idée que je me suis faite de la disposition que les Mandingues ont montrée à me piller. Malgré tous les maux qui en sont résultés pour moi, je ne pense pas que leur sens moral, leurs principes naturels de justice fussent éteints ou pervertis. Seulement ces sentiments furent un instant étouffés, surmontés par une tentation à laquelle il fallait, pour résister, une vertu peu commune.

D'un autre côté, pour compenser ce penchant vicieux, quand même je le supposerais inhérent à leur nature, je ne peux oublier la charité désintéressée, la tendre sollicitude avec laquelle ces bons Nègres depuis le roi de Sego jusqu'aux pauvres femmes qui, en divers temps, me reçurent mourant de besoin dans leurs chaumières, compatirent à mes malheurs, et contribuèrent à me sauver la vie. Je dois au reste plus particulièrement ce témoignage aux femmes qu'aux hommes. Ceux-ci, comme le lecteur a pu le voir, m'ont quelquefois bien accueilli, mais quelquefois très mal : cela variait suivant le caractère particulier de ceux à qui je m'adressais. Dans quelques-uns, l'endurcissement produit par l'avarice ; dans d'autres, l'aveuglement du fanatisme avaient fermé tout accès à la pitié. Je ne me rappelle pas un seul exemple de dureté de cœur dans les femmes. Dans ma plus grande misère, et dans toutes mes courses, je les ai constamment trouvées bonnes et compatissantes, et je peux dire avec vérité, comme l'avait dit éloquemment avant moi mon prédécesseur M. Leydyard : « Je ne me suis jamais adressé décemment et amicalement à une femme que je n'en aie reçu une réponse amicale et décente. Si j'avais faim ou soif, si j'étais mouillé ou malade, elles n'hésitaient pas, com-

me les hommes, à faire une action généreuse. Elles venaient à mon secours avec tant de franchise et de bonté que si j'étais altéré le breuvage qu'elles m'offraient en prenait une douceur particulière ; si j'avais faim, l'aliment le plus grossier me paraissait un mets délicieux. »

Il est juste de supposer que cette douce et obligeante pitié que me témoignèrent dans mon malheur ces pauvres gens se déploie dans l'occasion avec beaucoup plus d'activité envers des compatriotes, des voisins, et surtout lorsque les objets de leur compassion, leur étant unis par les liens du sang, ont des droits particuliers à leur affection. Aussi la tendresse maternelle, qui ne connaît ici ni la contrainte ni les distractions de la vie civilisée, est-elle partout remarquable chez ces peuples. Le plus tendre retour de la part des enfants en est la récompense. J'en ai déjà cité un exemple : « Frappez-moi, me disait mon domestique, mais ne maudissez pas ma mère. » J'ai vu partout régner le même sentiment, et j'ai observé dans toute l'Afrique que le plus grand affront qu'on pût faire à un Nègre était de parler avec mépris de celle qui l'avait mis au monde.

Il ne faut pas s'étonner que cette affection filiale parmi les Nègres soit moins tendre à l'égard du père qu'à celui de la mère. Le système de la polygamie, qui affaiblit l'amour paternel en le partageant entre les enfants de différentes femmes, concentre la tendresse jalouse de la mère en un seul point, la protection de sa propre progéniture. J'ai remarqué aussi avec satisfaction que la sollicitude maternelle se portait non seulement sur l'accroissement et le soin du corps, mais aussi jusqu'à un certain point sur le développement des facultés morales de l'enfant, car une des premières leçons qu'apprennent à leurs enfants les femmes mandingues est le respect pour la vérité. Le lecteur peut se souvenir de l'exemple d'une malheureuse mère dont le fils fut tué par des brigands maures à Funingkedy. Sa seule consolation dans sa douleur extrême était de penser que le pauvre enfant, dans le cours de son innocente vie, n'avait jamais dit un mensonge. Ce témoignage rendu dans une pareille occasion par une mère éplorée doit avoir produit un grand effet sur les jeunes gens qui se trouvaient parmi les spectateurs. C'était en même temps un éloge pour le mort et une leçon pour les vivants.

Les Négresses allaitent leurs enfants jusqu'à ce qu'ils marchent seuls. Il n'est point rare qu'elles les nourrissent pendant trois ans, et pendant ce temps le mari donne toute son attention à ses autres femmes. De là vient probablement que la famille de chaque femme est rarement nombreuse. Peu de femmes ont plus de cinq ou six enfants. Aussitôt qu'un enfant peut marcher, on lui laisse une grande liberté. Sa mère s'occupe peu de le préserver des chutes et des autres petits accidents. Un peu d'usage apprend bientôt à l'enfant à veiller sur lui-même, et l'expérience lui tient lieu de gouvernante. Les filles, lorsqu'elles commencent à grandir, apprennent à filer du coton, à battre du blé et à s'acquitter des autres travaux domestiques. Les garçons travaillent aux champs. Les deux sexes, tant parmi les buschréens que parmi les kafirs, en atteignant l'âge de la puberté, subissent la circoncision. Les Kafirs ne regardent pas tant cette opération comme une cérémonie religieuse que comme une chose utile et commode. Ils ont à la vérité quelque idée superstitieuse qu'elle contribue à rendre les mariages féconds. L'opération se fait à la fois sur plusieurs jeunes gens, qui tous sont exempts de toute espèce de travail pendant les deux mois subséquents. Ils forment pour ce temps-là une société qu'on nomme *solimana*, et qui va dans les villages voisins faire des visites, chanter et danser. Ils y sont bien reçus et bien traités par les habitants. J'avais souvent dans mes voyages rencontré de ces troupes, mais elles étaient toutes composées de mâles. A Kamalia j'eus occasion de voir une *solimana* de jeunes filles.

Pendant le cours de cette cérémonie, il arrive souvent que quelques-unes des jeunes filles se marient. Si un homme en trouve une à son gré, il n'est pas nécessaire qu'il s'adresse d'abord à elle. La première chose à faire est de convenir avec les parents de l'indemnité à leur donner pour les dédommager de la société et des services de leur fille. La valeur de deux esclaves est un prix ordinaire ; à moins que la jeune personne ne soit fort belle, auquel cas les parents élèvent très haut leurs prétentions. Si l'amant est assez riche et qu'il veuille donner la somme demandée, il fait alors sa déclaration à la fille, mais on ne regarde pas le consentement de celle-ci comme nécessaire au mariage si les parents sont d'accord et qu'ils aient mangé quelques noix de kolla, que le prétendu leur offre comme arrhes du marché. Il faut que la jeune personne épouse celui qu'ils ont choisi, ou qu'elle reste fille, car elle ne peut désormais être donnée à un autre. Si les parents

le faisaient, l'amant serait autorisé à la réclamer comme son esclave. Lorsque le jour des noces est fixé, on invite un nombre choisi de personnes à assister à la cérémonie. On tue un bouc ou un taureau, et l'on prépare beaucoup de mets. Aussitôt qu'il est nuit, la mariée est conduite dans une hutte où une troupe de matrones l'aide à arranger la robe nuptiale qui est toujours de coton blanc et faite de manière à cacher la personne de la tête aux pieds. Ainsi accoutrée, elle est assise sur une natte au milieu de la chambre, et les vieilles femmes placées en cercle autour d'elle lui donnent alors leurs instructions. Elles lui indiquent avec beaucoup de sagesse comment elle doit se conduire à l'avenir. Cette leçon de morale est cependant souvent interrompue par de jeunes filles qui amusent la compagnie par des chansons, par des danses dans lesquelles il règne plus de gaieté que de délicatesse. Tandis que la mariée reste ainsi dans la hutte avec les femmes, le futur s'occupe en dehors des convives des deux sexes qui s'assemblent devant la porte : il leur distribue de petits présents de noix de kolla, veille à ce que chacun prenne part au banquet, et contribue ainsi à la gaieté commune. Lorsque le souper est fini, la compagnie reste à chanter et à danser pendant presque toute la nuit : on ne se sépare guère qu'à la pointe du jour. Vers minuit, les matrones conduisent secrètement la mariée dans la hutte qui doit devenir sa demeure, et l'époux, à un signal qu'on lui donne, se retire de la compagnie. Le nouveau couple est ordinairement troublé, vers le matin, par les femmes qui s'assemblent pour examiner la couche nuptiale (conformément aux mœurs des anciens Hébreux, telles que nous les peint l'Écriture) et danser à l'entour. Cette cérémonie est regardée comme indispensablement nécessaire, et le mariage ne serait pas regardé comme valide si elle avait été omise.

Les Nègres, comme on l'a dit souvent, soit mahométans, soit païens, adoptent le système de la pluralité des femmes. Les mahométans seuls sont, par leur religion, bornés à quatre. Comme le mari paie pour chaque femme qu'il prend un très grand prix, il exige de toutes beaucoup de déférence et de soumission et les traite plutôt comme des servantes à gage que comme des compagnes. Ce sont elles cependant qui ont la conduite des affaires domestiques. Chacune à son tour est la maîtresse du ménage, prépare les aliments, surveille les esclaves femelles ; et, quoique les maris, en Afrique, exercent sur leurs femmes une grande autorité, je n'ai point observé, en général, qu'ils les traitas-

sent durement. Je n'ai point aperçu non plus, dans leur caractère, cette basse jalousie qui est si dominante chez les Maures. Ils permettent à leurs femmes de jouir de tous les divertissements publics, et rarement elles abusent de cette liberté, car, quoique les femmes nègres soient gaies et vives, elles ne sont nullement adonnées à l'intrigue. Je crois que les exemples d'infidélité conjugale sont rares. Lorsqu'il s'élève entre les femmes quelques disputes, ce qui, d'après leur position, doit arriver souvent, le mari décide entre elles ; et parfois il est obligé, pour rétablir la tranquillité, d'avoir recours à quelque petite correction corporelle. Mais, si l'une d'elles se plaint au chef de la ville que son mari l'ait punie injustement et qu'il montre pour quelque autre de ses femmes une préférence injuste, alors l'affaire est jugée publiquement. Cependant, j'ai ouï dire que dans ces procédures, qui sont en général jugées par des hommes mariés, les plaintes des femmes n'étaient pas toujours traitées fort sérieusement. La plaignante elle-même, au lieu d'obtenir justice, est quelquefois convaincue de rixe et de perturbation. Si elle murmure contre la décision du tribunal, la baguette magique du mumbo-jumbo termine bientôt l'affaire.

Les enfants des Mandingues ne portent pas toujours les noms de leurs parents. Ils sont nommés d'après quelque circonstance locale ou personnelle. C'est ainsi que mon hôte, à Kamalia, s'appelait Karfa, d'un mot qui veut dire *replacer*, parce qu'il était né peu de temps après la mort d'un de ses frères. D'autres noms expriment de bonnes ou de mauvaises qualités, comme *modi* (un bon homme), *fadibba* (père de la ville), etc. Les noms mêmes des villes renferment quelque signification, comme *Sibidoulou* (la ville des ciboas⁹⁸) ; *kenneyetou* (des vivres ici) ; *dosita* (levez votre cuiller). D'autres semblent avoir été donnés par manière de reproche, comme *bammakou* (lave un crocodile) ; *karrankalla* (point de coupe pour boire), etc. On nomme un enfant sept ou huit jours après qu'il est né : on commence la cérémonie par lui raser la tête, et l'on prépare pour les convives un mets nommé *dega*, composé de maïs pilé et de lait aigre. Si les parents sont riches, on y ajoute, pour l'ordinaire, une brebis ou une chèvre. Cette fête s'appelle *ding koun lie* (la tonsure de la tête de l'enfant). Pendant mon séjour à Kamalia, j'assistai à quatre fêtes de cette espèce ; la cérémonie fut la même dans toutes, soit que l'enfant fut buschréen ou

⁹⁸ Le ciboa est un arbre.

kafir. Le maître d'école, qui faisait dans ces occasions l'office de prêtre et qui est toujours un buschréen, prononçait d'abord sur le dega une longue prière, pendant laquelle chacune des personnes présentes tenait avec sa main droite le bord de la calebasse. Il prenait ensuite l'enfant dans ses bras, et prononçait une seconde prière dans laquelle il invoquait à plusieurs reprises la bénédiction de Dieu pour l'enfant et pour toute la compagnie. Après quoi, il marmottait quelques phrases dans l'oreille de l'enfant, lui crachait trois fois au visage, prononçait à haute voix le nom qu'on voulait lui donner et le rendait à sa mère. Cette partie de la cérémonie achevée, le père partageait le dega en plusieurs boules, qu'il donnait à chacun des assistants. On s'informait alors s'il y avait dans la ville quelque personne malade, l'usage étant, en pareil cas, de lui envoyer une bonne portion du dega. On suppose à ce mets de grandes vertus médicinales ⁹⁹.

Parmi les Nègres, chaque individu, outre son nom propre, a aussi un *kontong*, ou surnom, qui dénote la famille ou tribu à laquelle il appartient. Quelques-unes de ces familles sont très nombreuses et très puissantes. Il serait impossible de détailler les divers kontongs qu'on trouve en différentes parties du pays. Cependant, il est très utile à un voyageur d'en connaître plusieurs, car, comme chaque Nègre s'enorgueillit de l'importance ou de l'antiquité de sa tribu, il est très flatté qu'en s'adressant à lui on l'appelle par son kontong.

Les Nègres, lorsqu'ils se rencontrent, ne manquent jamais de se saluer. Les salutations les plus usitées parmi les kafirs sont : *abbe haeretto*, *é ning seni*, *anaouari*, etc., qui toutes ont à peu près la même signification et veulent dire : « Etes-vous bien ? » ou quelque chose d'approchant. Ils ont aussi des salutations pour différentes heures du jour, comme *é ning somo* (bonjour, etc.). La réponse générale à toutes ces salutations est de répéter le kontong de la personne qui salue, ou de répéter la salutation elle-même, en prononçant d'abord le mot *marhaba* (mon ami).

[Table des matières](#)

⁹⁹ Aussitôt après la cérémonie, on fait aux enfants, sur différentes parties de leur peau, des marques analogues à ce qu'on appelle tatouer dans les îles de la mer du Sud.

XXI

Continuation des détails relatifs aux Mandingues. — Leurs idées sur les corps célestes et la figure de la terre. — Leurs opinions religieuses. — Croyance d'une autre vie. — Leurs maladies et les remèdes qu'ils emploient. — Cérémonies funéraires, amusements, occupations, aliments, arts, manufactures, etc.

Les Mandingues, et en général, je crois, tous les Nègres, n'ont point de méthode artificielle pour diviser le temps. Ils calculent les années par le nombre des *saisons pluvieuses*. L'année se partage en *lunes*, et ils comptent les jours par autant de soleils. Quant au jour, ils le divisent en matin, milieu du jour et soir ; ils le subdivisent encore, quand cela est nécessaire, en indiquant la place du soleil dans les cieux. J'ai souvent demandé à quelques-uns d'eux ce que devenait le soleil pendant la nuit, et si le matin nous reverrions le même soleil ou un autre que la veille. Mais je remarquai qu'ils regardaient ces questions comme très puériles. Ce sujet leur paraissait hors de la portée de l'intelligence humaine. Ils ne s'étaient jamais permis de conjectures, ni n'avaient fait d'hypothèses à cet égard. La lune, par ses changements de forme, a un peu plus attiré leur attention. A la première apparition d'une nouvelle lune, qu'ils supposent être nouvellement créée, les naturels soit païens, soit mahométans, disent une courte prière. Ce semble être le seul culte que les païens rendent à l'Etre suprême. Cette prière se prononce tout bas ; chacun tient ses mains devant son visage. La prière a pour objet, m'ont assuré diverses personnes, de rendre grâces à Dieu des bontés qu'il a eues pendant la lune passée, et de lui en demander la continuation pour la durée de celle qui commence. Quand ils ont fini de prier, ils crachent dans leurs mains, et s'en frottent le visage. Ce paraît être à peu près la même cérémonie qui se pratiquait chez les païens du temps de Job. (Chap. XXI., vers. 26, 27, 28.)

On fait aussi grande attention aux changements qu'éprouve cet astre pendant sa révolution, et l'on regarde comme une chose très fâcheuse de commencer un voyage ou toute autre opération importante dans le dernier quartier de la lune. Une éclipse, soit de lune, soit de soleil, est attribuée à la sorcellerie. On s'occupe peu des étoiles. En général, l'astronomie est regardée par ces peuples comme une étude fort inutile, qui n'intéresse que les personnes adonnées à la magie.

Leurs idées sur la géographie ne sont pas moins bornées. Ils s'imaginent que le monde est une plaine indéfiniment étendue, dont aucun œil encore n'a pu voir les limites, parce que, disent-ils, elles sont enveloppées de nuages et d'obscurité. Ils décrivent la mer comme une grande rivière d'eau salée, sur le bord de laquelle est situé un pays appelé *Tobaudo dou* (la terre des Blancs). A quelque distance de *Tobaudo dou*, ils placent un autre pays qu'ils prétendent être habité par des cannibales d'une taille gigantesque, nommés Koumi. Ils appellent ce pays *Jong Sangdou* (la terre où l'on vend les esclaves). De tous les pays de l'univers, le leur est celui qu'ils croient le meilleur, comme ils se croient le peuple le plus heureux. En conséquence, ils plaignent le sort des autres nations que la providence a placées dans des contrées moins fertiles, et sous de moins fortunés climats.

Quelques opinions religieuses des Nègres, quoique mêlées de superstition et dictées par une crédulité ridicule, ne sont pas indignes d'attention. J'ai conversé avec des hommes de toutes les classes au sujet de leur foi, et je n'hésite pas à prononcer que la croyance d'un Dieu, ainsi que celle d'un Etat futur de peines et de récompenses, est universelle chez eux. Il est cependant à remarquer qu'excepté lors de la nouvelle lune et des cérémonies qu'elle occasionne les naturels païens croient inutile d'offrir au Tout-Puissant aucune prière ni supplications. Ils parlent de Dieu comme du créateur et du conservateur de toutes choses, mais ils le regardent comme un être si éloigné de nous et d'une si haute nature qu'il y a de la folie à supposer que les importunités des faibles mortels puissent changer les décrets ou renverser les lois de son infaillible sagesse. Si on leur demande pourquoi donc ils font des prières lorsqu'ils voient la nouvelle lune, ils répondent que l'usage en a fait une loi, et qu'ils le font parce que leurs pères l'on fait avant eux. Tel est l'aveuglement de l'homme que n'a point éclairé la lumière de la révélation !

Les Nègres supposent que le Tout-Puissant a confié les affaires de ce monde aux soins et à la direction d'esprits subordonnés, sur lesquels ils croient que les cérémonies magiques ont une grande influence. Un oiseau blanc suspendu à la branche d'un certain arbre, une tête de serpent, quelques poignées de fruits, sont des offrandes qu'emploient souvent la superstition et l'ignorance pour conjurer la colère ou se concilier la bienveillance de ces agents tutélaires. Au reste, il arrive rarement que les Nègres fassent de leurs opinions religieuses un sujet de conversation. Lorsqu'on les interroge en particulier sur leurs idées d'une vie future, ils s'en expriment avec un grand respect, mais ils tâchent d'abrégier la discussion en disant *mo o mo inta allo* (personne ne sait rien là-dessus). Ils se contentent, disent-ils, de suivre dans les diverses occasions de la vie les leçons et les exemples de leurs ancêtres, et lorsque ce monde ne leur offre ni jouissances ni consolations ils tournent des regards inquiets vers un autre, qu'ils supposent devoir être mieux assorti à leur nature, mais sur lequel ils ne se permettent ni dissertations ni vaines conjectures.

Les Mandingues parviennent rarement à une extrême vieillesse. A quarante ans, la plupart ont des cheveux gris et sont couverts de rides. Très peu vont au-delà de cinquante ou soixante ans. Ils calculent, comme je l'ai dit, le nombre de leurs années par celui des saisons pluvieuses dont il n'y a qu'une par an. Ils distinguent chacune de ces années par un nom particulier, relatif à quelque circonstance remarquable qui a eu lieu pendant son cours. Ainsi, ils disent l'année de la guerre du Farbanna, celle de la guerre du Kaarta, l'année dans laquelle Gadou fut pillé, etc. Je ne doute point qu'en plusieurs endroits l'année 1796 ne soit nommée *Tobaubo tambi sang* (« l'année dans laquelle l'homme blanc a passé »), cette particularité devant naturellement former une époque dans leur histoire traditionnelle.

Quoique la longévité soit rare parmi les Nègres, il ne m'a point paru que les maladies y fussent communes. Leurs aliments simples, leur vie active les préservent de plusieurs maux qui font le tourment d'une vie oisive et voluptueuse. Les fièvres et les flux de ventre sont leurs indispositions les plus communes et les plus dangereuses. Pour y remédier, ils emploient en général les saphis qu'ils appliquent à différentes parties du corps, et ils pratiquent beaucoup d'autres cérémonies superstitieuses, dont quelques-unes sont assez bien imaginées pour inspirer au malade l'espoir de son rétablissement et détourner son es-

prit de l'idée du danger. Mais j'ai quelquefois remarqué chez eux un genre de traitement plus systématique. Au premier accès de fièvre, lorsque le malade se plaint de froid, on le place souvent dans une espèce de bain de vapeur, ce que l'on exécute en étendant sur des cendres chaudes des branches de *nauclea orientalis*, sur lesquelles on couche le malade enveloppé dans un grand drap de coton ; on arrose alors les branches de gouttes d'eau, qui, parvenant entre les interstices des cendres chaudes, couvrent bientôt le patient d'un nuage de vapeurs ; on le laisse en cet état jusqu'à ce que les charbons soient presque éteints. Ce procédé occasionne, pour l'ordinaire, une transpiration abondante et soulage singulièrement le malade.

Pour guérir la dysenterie, ils emploient l'écorce de différents arbres réduite en poudre, qu'ils mêlent avec les aliments du malade. Mais ce procédé réussit ordinairement fort mal.

Les autres maladies auxquelles les Nègres sont sujets sont le tétanos, l'éléphantiasis, et une lèpre du plus mauvais genre. Celle-ci se manifeste, au commencement, par des taches scorbutiques qui paraissent sur différentes parties du corps, et qui finissent par se fixer aux mains et aux pieds. La peau s'y sèche et se fendille en plusieurs endroits. Enfin les extrémités des doigts enflent, s'ulcèrent. Le pus qui en sort est âcre et fétide ; les ongles tombent, les os des doigts se carient et se séparent des jointures. Le mal continue de faire ainsi des progrès, et croît souvent au point que le malade perd tous les doigts, tant des mains que des pieds. Ses membres eux-mêmes tombent quelquefois, détruits par cette cruelle maladie que les Nègres appellent *balla jou* (incurable).

Le ver de Guinée est aussi très commun dans certains endroits, surtout au commencement de la saison pluvieuse. Les Nègres attribuent ce mal, qui a été décrit par plusieurs auteurs, aux mauvaises eaux : ils prétendent que ceux qui boivent des eaux de puits y sont plus sujets que ceux qui boivent des eaux courantes. Ils attribuent à la même cause le gonflement des glandes du cou, le goitre, qui est très commun dans quelques parties du Bambara. Je remarquai aussi, dans les pays intérieurs, quelques exemples de gonorrhée simple, mais jamais je n'ai vu la vraie maladie vénérienne. A tout prendre, il m'a paru que les Nègres étaient meilleurs chirurgiens que médecins. Je les ai trouvés heureux dans le traitement des fractures et des dislocations. Leurs

éclisses, leurs bandages sont fort simples et faciles à ôter. On couche le malade sur une natte douce, et l'on baigne souvent le membre fracturé avec de l'eau fraîche. Ils ouvrent tous les abcès par le moyen du feu, et les pansements se font avec des feuilles lisses, du beurre de shea ou de la bouse de vache, suivant que le cas leur paraît le requérir. Près de la côte où ils peuvent se procurer des lancettes, ils pratiquent quelquefois la saignée, et dans les cas d'inflammation locale ils font usage d'un genre curieux de ventouse. Elle consiste à faire des incisions à la partie affectée et à y appliquer une corne de bœuf, à l'extrémité de laquelle est un petit trou. L'opérateur prend ensuite dans la bouche un morceau de cire ; puis, appliquant ses lèvres au trou, il pompe l'air de la corne et, par un mouvement adroit de sa langue, ferme le trou avec la cire. Ce procédé répond ordinairement bien au but pour lequel on l'emploie, et produit en général un écoulement abondant.

Lorsqu'il meurt un personnage important, les parents et amis se réunissent et manifestent leur chagrin par de grands et lugubres cris. On tue un bœuf ou une chèvre pour les personnes qui viennent assister aux funérailles. La cérémonie a lieu, en général, le soir du jour même de la mort. Les Nègres n'ont point de lieu de sépulture déterminé ; souvent ils creusent la fosse dans le sol même de la hutte du défunt, ou sous quelque arbre qu'il affectionnait. Le corps est vêtu de coton blanc et enveloppé dans une natte. Il est porté au tombeau, à l'entrée de la nuit, par les parents. Si la fosse est hors de l'enceinte de la ville, on met dessus des branches épineuses, pour empêcher les loups de déterrer le corps, mais je n'ai jamais remarqué que l'on couvrît le tombeau d'aucune pierre destinée à servir de monument ou a décoration.

Jusqu'ici, j'ai considéré les Nègres principalement sous le point de vue moral, et je me suis borné aux traits les plus prononcés de leur caractère. Leurs amusements domestiques, leurs occupations, leurs aliments, leurs arts, et quelques autres objets dépendants de ceux-ci, méritent aussi quelques détails.

Dans divers endroits de mon journal, j'ai eu occasion de dire quelques mots de leur musique et de leur danse. J'ai à ajouter, sur le premier de ces articles, une liste de leurs instruments de musique, dont les principaux sont le *kounting*, espèce de guitare à trois cordes ; le

korro, grande harpe à dix-huit cordes ; le *simbing*, petite harpe à sept cordes ; le *balafou*, instrument composé de vingt morceaux de bois dur, au-dessous desquels sont des gourdes coupées en forme de coquilles qui en augmentent le son ; le *tang-tang*, tambour qui est ouvert à son extrémité inférieure ; et enfin le *tabala*, grand tambour qui s'emploie ordinairement pour répandre l'alarme dans le pays. Outre cela, ils font usage de petites flûtes, de cordes d'arc, de dents d'éléphant et de cloches. Dans toutes leurs danses, tous leurs concerts, le battement des mains semble faire une partie nécessaire du chœur.

A l'amour de la musique s'allie naturellement le goût de la poésie, et, heureusement pour les poètes d'Afrique, ils sont à peu près exempts de l'indigence et de l'abandon, qui trop souvent font, dans les pays civilisés, le partage des favoris des muses. Ils consistent en deux classes : les plus nombreux sont les chanteurs, qu'on appelle *jilly kea* ; j'en ai parlé précédemment. Dans chaque ville on en trouve un ou plusieurs. Ils improvisent des chansons en l'honneur de leurs chefs, ou de toutes les personnes disposées à donner un solide dîner pour un vain compliment. Une fonction plus noble de leur profession consiste à raconter les événements historiques de leur pays. C'est pour cela qu'à la guerre ils accompagnent les soldats sur le champ de bataille, afin d'exciter en eux une noble émulation en leur racontant les hauts faits de leurs ancêtres. L'autre classe est composée de dévots, à la fois mahométans, qui parcourent le pays en chantant des hymnes pieux et en faisant des cérémonies religieuses pour attirer les bonnes grâces du Tout-Puissant. Soit qu'il s'agisse de détourner quelque malheur, ou d'assurer le succès d'une grande entreprise, ces deux genres de poètes ambulants sont considérés et respectés par leurs compatriotes. On recueille pour eux d'abondantes contributions.

La nourriture ordinaire des Nègres varie un peu, suivant les divers districts que j'ai vus. En général, les gens de condition libre déjeunent à la pointe du jour, avec de la bouillie de farine et d'eau, à laquelle on mêle un peu de fruit de tamarin, pour y donner un goût acide. Vers deux heures de l'après-midi, on mange le plus ordinairement une espèce de pouding, fait avec un peu de beurre de shea. C'est le souper qui est le principal repas ; on ne le commence guère avant minuit. Il consiste principalement en kouskous mêlé d'un peu de viande quelconque, ou de beurre de shea. Les kafirs, ainsi que les mahométans, ne se servent en mangeant que de la main droite.

Le breuvage des Nègres paysans est de la bière et de l'hydromel. Ils boivent souvent avec excès, tant de l'un que de l'autre. Ceux qui sont convertis au mahométisme ne boivent que de l'eau. Les naturels de toutes classes prennent du tabac et en fument. Leurs pipes sont de bois, et se terminent par un bowl de terre d'une forme assez curieuse. Dans les contrées de l'intérieur, le luxe le plus recherché est le sel. Un Européen serait fort surpris de voir un enfant sucer un morceau de sel gommé comme un morceau de sucre ; c'est cependant ce que j'ai vu souvent. Néanmoins, dans ces mêmes contrées, la classe la plus pauvre des habitants a si rarement la faculté de se satisfaire sur ce précieux article que dire qu'un homme mange du sel avec ses aliments c'est la même chose que de dire qu'il est riche. J'ai moi-même beaucoup souffert de la rareté de cette denrée. Le long usage des aliments végétaux donne un si grand désir de sel qu'on ne peut décrire ce besoin.

Les Nègres, en général, et surtout les Mandingues, sont représentés par les habitants blancs des côtes comme des hommes indolents et paresseux. C'est, je crois, avec peu de raison qu'on leur fait ce reproche. La nature du climat est sans doute peu favorable à une grande activité. Cependant, il n'est pas juste d'appeler indolent un peuple qui vit non des productions spontanées de la terre, mais de celles que lui-même lui arrache par la culture. Peu de gens travaillent plus rigoureusement, quand il le faut, que les Mandingues ; mais, n'ayant pas l'occasion facile de tirer parti des produits superflus de leur travail, ils se contentent de cultiver autant de terre qu'il en faut pour fournir à leur subsistance. Les travaux des champs leur donnent beaucoup d'emploi pendant les pluies, et dans la saison sèche les gens qui vivent près des grandes rivières s'occupent beaucoup de la pêche. Ils prennent le poisson dans des paniers d'osier, ou avec de petits filets de coton. Pour le conserver, ils le font d'abord sécher au soleil, puis ils le frottent avec du beurre de shea, afin de l'empêcher de se moisir. D'autres habitants s'adonnent à la chasse.

Le commerce de la Gambie a été pendant longtemps un monopole des Anglais. On voit dans les voyages de Francis Moore ce qu'étaient, en 1730, les établissements de la compagnie anglaise sur les bords de cette rivière. Alors, la seule factorerie de James avait un gouverneur, un sous-gouverneur, deux autres principaux officiers, huit facteurs, treize écrivains, vingt employés subalternes, une compagnie de sol-

dat, trente-deux Nègres domestiques, des barques, des chaloupes, des canots avec leurs équipages. Elle avait, en outre, huit factoreries subordonnées en différentes parties de la rivière.

Depuis ce temps-là, le commerce des Européens, devenant libre dans cette partie de l'Afrique, fut presque anéanti. Les Anglais n'y envoient plus que deux ou trois navires par an, et je sais que ce qu'ils en exportent ne s'élève pas à plus de vingt mille livres sterling. Les Français et les Danois y font encore quelque trafic, et les Américains des Etats-Unis ont essayé dernièrement d'y envoyer quelques navires.

Les marchandises qu'on porte d'Europe dans la rivière de Gambie consistent en armes à feu, munitions, ferrements, liqueurs spiritueuses, tabac, bonnets de coton, une petite quantité de drap large, quelque quincaillerie, un petit assortiment des marchandises des Indes, de la verroterie, de l'ambre et quelques autres bagatelles. On reçoit en échange des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, de la cire et des cuirs. Les esclaves sont le principal article ; malgré cela, les Européens qui traitent dans la rivière de Gambie n'en tirent pas à présent tous ensemble mille par an. La plupart de ces infortunés sont conduits de l'intérieur de l'Afrique sur la côte, par des caravanes qui s'y rendent à des époques fixes. Souvent ils viennent de très loin, et leur langage n'est nullement entendu par les nations qui vivent dans le voisinage de la mer. Je dirai par la suite tout ce que j'ai recueilli sur la manière dont on se procure ces esclaves.

Lorsqu'à leur arrivée sur la côte il ne se présente pas une prompte occasion de les vendre avec avantage, on les distribue dans les villages voisins, jusqu'à ce qu'il paraisse quelque navire d'Europe, ou que des spéculateurs nègres les achètent. Pendant ce temps-là, ces malheureux restent continuellement dans les fers.

La toile tissée est le plus souvent teinte d'une lessive à base de tiges de millet que l'on fait sécher au soleil. Lorsqu'on veut s'en servir, on en réduit en poudre une certaine quantité que l'on mêle avec la lessive dont je viens de parler. La couleur qui résulte, tant d'une de ces opérations que de l'autre, a une teinte purpurine ; et elle égale, à mon avis, le plus beau bleu de l'Inde ou de l'Europe. Cette toile est coupée en pièces de différentes grandeurs, et l'on en fait des vêtements que l'on coud avec des aiguilles fabriquées dans le pays.

L'art de tisser, celui de teindre et celui de coudre s'apprenant sans peine, ceux qui les pratiquent ne sont pas considérés en Afrique comme exerçant une profession particulière, car il n'y a guère d'esclave qui ne sache tisser, ni d'enfant qui ne sache coudre. Les seuls artisans qui soient reconnus pour tels parmi les Nègres et qui se regardent comme exerçant un métier qui leur soit propre sont les ouvriers en cuir et en fer. On appelle les premiers *karrankée*, ou, comme on le prononce quelquefois, *gaungay*. Il s'en trouve dans presque toutes les villes ; très souvent, ils parcourent la campagne pour y pratiquer leur art. Ils tannent et préparent le cuir très promptement, en faisant d'abord tremper la peau dans un mélange de cendres de bois et d'eau, jusqu'à ce qu'elle perde son poil. Ils emploient ensuite, comme astringent, les feuilles pilées d'un arbre appelé *gou*. Ils se donnent beaucoup de peine pour rendre le cuir aussi souple qu'il est possible ; ils le frottent à cet effet entre leurs mains, et le battent sur une pierre. Les peaux de bœuf servent principalement à faire des sandales ; elles demandent par conséquent moins de soin à préparer que les peaux de chèvre et de mouton, qu'on emploie pour couvrir les carquois et les saphis, et pour faire des gaines de couteaux, des fourreaux d'épée, des baudriers, des poches et plusieurs ornements. Ces peaux se teignent ordinairement en jaune ou en rouge. On fait le rouge avec des tiges de millet réduites en poudre et le jaune avec la racine d'une plante dont j'ai oublié le nom.

Les ouvriers en fer ne sont pas aussi nombreux que les *karrankées*, mais ils paraissent avoir étudié leur art avec le même soin ; les Nègres de la côte, ayant la facilité d'acheter des Européens du fer à très bon marché, ne fabriquent jamais eux-mêmes cet article ; mais, dans l'intérieur, les naturels fondent et forgent cet utile métal en assez grande quantité, non seulement pour se procurer toutes les armes, tous les ustensiles dont ils ont besoin, mais même pour en faire un objet de commerce avec quelques nations voisines. Pendant mon séjour à Kamalia, il y avait à peu de distance de la hutte où j'étais logé un fourneau pour fondre le fer, et le propriétaire, non plus que ses ouvriers, ne me firent point un secret de la manière dont ils conduisaient leurs travaux ; ils me permirent d'examiner le fourneau et de les aider à broyer le minerai.

Ce fourneau était une tour circulaire d'argile, d'environ dix pieds de haut sur trois pieds de diamètre, ceinte en deux endroits avec des lianes, pour empêcher l'argile de se fendre et de se briser en morceaux

par la violence de la chaleur. Autour de la partie inférieure, de niveau avec la terre, mais moins bas que le fond du fourneau qui était un peu concave, étaient sept trous, dans chacun desquels il y avait trois tuyaux d'argile. Ces trous étaient bouchés de façon que l'air ne pouvait entrer dans le fourneau qu'en passant dans ces tubes, par l'ouverture et la clôture desquels on réglait le feu. On faisait ces tubes en moulant un mélange d'argile et d'herbe sur un rouleau de bois uni. Aussitôt que l'argile commençait à durcir, on retirait le rouleau et on laissait le tube vide sécher au soleil. Le minerai que je vis était pesant, d'un rouge obscur, avec des taches grisâtres. On le broyait en morceaux, gros à peu près comme un œuf de poule. On mettait d'abord dans le fourneau un fagot de bois sec, qu'on recouvrait d'une grande quantité de charbon ; celui-ci s'apporte des forêts, tout préparé. Sur cela on étendait une couche de minerai, puis une autre de charbon, et ainsi de suite jusqu'à ce que fourneau fût plein. Le feu se mettait par un des tubes, et on le soufflait pendant quelques moments avec des soufflets de peaux de chèvre. L'opération allait lentement d'abord, et il se passait quelques heures avant que la flamme parût au-dessus du fourneau ; mais ensuite elle brûlait avec violence pendant toute la première nuit, et les personnes qui en avaient soin y remettaient plusieurs fois du charbon. Le jour suivant, le feu était moins ardent ; on retirait quelques-uns des tubes, et on laissait arriver l'air plus librement au foyer ; la chaleur était encore très forte, et l'on voyait une flamme bleuâtre s'élever à quelques pieds au-dessus du fourneau. Le troisième jour, on enlevait tous les tubes, dont plusieurs avaient leurs extrémités vitrifiées par la chaleur ; mais on ne retirait le métal que quelques jours après, lorsque tout était parfaitement refroidi. On abattait alors une partie du four, et le fer se montrait sous la forme d'une grande masse irrégulière, à laquelle adhéraient plusieurs morceaux de charbon. Il était sonore, et lorsqu'on en brisait quelque partie la fracture présentait un aspect grainu comme un morceau d'acier rompu. Le propriétaire me dit que plusieurs portions de cette masse n'étaient bonnes à rien, mais qu'il s'y trouvait assez de bon fer pour payer la peine de l'ouvrier. De ce fer, ou plutôt de cet acier, on fait divers instruments, en le faisant chauffer à plusieurs reprises dans une forge dont la chaleur est excitée par une paire de doubles soufflets, de construction très simple, puisqu'ils ne consistent qu'en deux peaux de chèvre. Les tuyaux de ces deux soufflets se réunissent avant d'entrer dans la forge et fournissent un courant d'air constant et très régulier.

Le marteau, les tenailles, l'enclume sont tous fort simples, et la main-d'œuvre, surtout en ce qui concerne les couteaux et les lances, n'est pas sans mérite. Le fer, il est vrai, est dur et cassant : il a besoin d'être beaucoup travaillé avant de pouvoir servir à l'usage qu'on en veut faire.

La plupart des forgerons africains connaissent aussi l'art de fondre l'or. Ils se servent à cet effet d'un sel alcalin provenant d'une lessive de tiges de maïs brûlées qu'ils font évaporer jusqu'à siccité. Ils tirent aussi l'or en fil et en font plusieurs ornements, dont quelques-uns sont exécutés avec beaucoup d'intelligence et de goût.

Telles sont les principales notions que j'ai pu recueillir sur les arts et les manufactures des régions de l'Afrique que j'ai parcourues. Je pourrais ajouter, quoique la chose soit peu digne d'observation, que dans le Bambara et le Kaarta les naturels font de très beaux paniers, des chapeaux et d'autres articles d'ornement ou d'utilité avec des joncs qu'ils teignent de diverses couleurs. Ils couvrent aussi leurs cabasses de cannes entrelacées, qu'ils teignent de la même façon.

Dans les pénibles occupations que je viens de décrire, le maître et ses esclaves travaillent ensemble sans distinction de supériorité. On ne connaît point en Afrique de serviteurs salariés, c'est-à-dire de personnes de condition libre qui travaillent pour une rétribution. Cette observation me conduit naturellement à parler des esclaves et des divers moyens par lesquels ils sont réduits à ce misérable état de servitude. On trouve des hommes de cette malheureuse classe dans toutes les parties de ce vaste pays : ils forment une branche considérable de commerce, tant avec les pays qui bordent la Méditerranée qu'avec les nations européennes.

[*Table des matières*](#)

XXII

Observations sur la servitude et la manière dont se font les esclaves en Afrique.

Nulle société, à quelque degré de civilisation qu'on la suppose, ne peut se passer d'une subordination quelconque, et d'une certaine inégalité, mais, toutes les fois que ces différences sont portées au point qu'une partie de la société dispose arbitrairement et des services et des personnes d'une autre portion, on peut donner à cet ordre de choses le nom de servitude. C'est dans cet état qu'ont vécu un grand nombre d'habitants noirs de l'Afrique depuis les époques les plus reculées de leur histoire ; sort d'autant plus fâcheux qu'ils n'ont à transmettre à leurs enfants d'autre héritage que cette triste condition.

Les esclaves en Afrique sont, je crois, relativement aux hommes libres, dans la proportion de trois contre un. Ils ne demandent d'autre salaire de leurs services que le vêtement et la nourriture, et ils sont traités avec douceur ou dureté, suivant la bonne ou mauvaise disposition des maîtres auxquels ils appartiennent. L'usage a cependant établi, relativement au traitement des esclaves, certaines règles qu'il est honteux de violer. Ainsi les esclaves domestiques, ou qui sont nés dans la maison du maître, sont traités avec plus de douceur que ceux qu'on a achetés à prix d'argent. L'autorité du maître sur le domestique, comme je l'ai dit ailleurs, ne s'étend pas au-delà d'une correction raisonnable. Le premier ne peut vendre son domestique sans l'avoir d'abord traduit en jugement devant les chefs du lieu ¹⁰⁰. Mais ces res-

¹⁰⁰ Dans les temps de famine, il est permis au maître de vendre un ou plusieurs de ses domestiques, à l'effet d'acheter des subsistances pour sa famille ; et, dans le cas d'insolvabilité du maître, les esclaves domestiques sont quelquefois saisis par les créanciers et le maître ne peut les racheter, et on peut les vendre pour payer ses dettes. Ce sont là les seuls cas dont je me souviens dans lesquels les esclaves domestiques soient exposés à être vendus sans aucune faute de leur part.

trictions à l'autorité du maître ne s'appliquent point aux prisonniers faits à la guerre, ni aux esclaves achetés. Ces misérables sont considérés comme des étrangers qui n'ont point de droit à la protection des lois. Leur propriétaire peut les traiter durement à son gré ou les vendre, s'il lui plaît, à des étrangers ; il y a même des marchés réguliers où l'on mène ces sortes d'esclaves pour les vendre. La valeur d'un esclave, aux yeux d'un acquéreur africain, augmente en raison de la distance à laquelle il est de son pays natal, car les esclaves qu'on achète à quelques journées de marche du lieu où ils ont pris naissance sont sujets à s'enfuir. Mais, lorsqu'ils en sont séparés par plusieurs royaumes, il leur est plus difficile d'échapper, et ils se résignent plus aisément à leur sort. A raison de cela, un malheureux esclave passe souvent d'un marchand à l'autre, jusqu'à ce qu'il ait perdu tout espoir de jamais retourner dans son pays. Ceux qu'achètent les Européens sur la côte sont ordinairement dans ce cas. Quelques-uns ont perdu la liberté dans les petites guerres dont je parlerai et qui ont lieu près des côtes. On les amène, pour la plupart, en grandes caravanes des pays intérieurs, dont plusieurs sont inconnus, même de nom, aux Européens. Les esclaves qui viennent ainsi du centre de l'Afrique peuvent se diviser en deux classes : la première comprend les esclaves de naissance, ou ceux qui sont nés de mères esclaves ; la seconde, ceux qui étant nés libres, sont tombés en servitude par des moyens quelconques. Les premiers sont beaucoup plus nombreux que les autres, car les prisonniers faits à la guerre ou du moins dans les hostilités ouvertes et déclarées qu'exercent les uns envers les autres des royaumes en état de guerre sont en général de cette classe. J'ai déjà dit combien le nombre des hommes libres était peu considérable en Afrique, proportionnellement à celui des esclaves, et il faut observer que les gens de condition libre ont, même en guerre, de grands avantages sur les esclaves. Ils sont en général mieux armés, bien montés, et peuvent combattre ou fuir avec quelque espoir de succès. Mais les esclaves qui n'ont pour armes que l'arc et la lance, et dont plusieurs sont chargés de bagage, deviennent pour l'ennemi une proie facile. C'est ainsi que, dans la guerre que Mansong, roi de Bambara, porta dans le Kaarta, comme je l'ai raconté dans un chapitre précédent, il fit en un jour neuf cents prisonniers, parmi lesquels il n'y avait pas plus de soixante-dix hommes libres. Je sus ce détail par Daman Jumma qui avait à Kemmou trente esclaves ; tous furent faits prisonniers par Mansong. En outre, lorsqu'un homme libre est fait prisonnier, ses amis le rachètent

quelquefois, en donnant pour lui deux esclaves en échange. Un esclave pris n'a point d'espérance d'être ainsi racheté. A ces considérations, il faut ajouter que les slatées qui achètent des esclaves dans l'intérieur, et qui les conduisent à la côte pour les vendre, préfèrent toujours, pour les employer à cette destination, ceux qui ont vécu depuis leur enfance dans l'esclavage, sachant bien qu'accoutumés à la faim et à la fatigue ils sont plus en état que des hommes nouvellement asservis de soutenir les travaux d'un long et pénible voyage. Quand ces esclaves sont parvenus à la côte, si les marchands ne trouvent pas à les vendre avec avantage, on ne manque pas de moyens de les faire vivre par leur travail, et ils sont beaucoup moins disposés à s'enfuir que ceux qui ont déjà goûté les douceurs de la liberté.

Les esclaves du second genre deviennent ordinairement tels par l'un des moyens suivants : 1) la guerre ; 2) la famine ; 3) l'insolvabilité ; 4) les délits. Un homme libre, suivant les usages d'Afrique, peut devenir esclave s'il est pris. La guerre est la source qui produit le plus d'esclaves, comme probablement elle fut l'origine de l'esclavage. Il est naturel de croire qu'une nation ayant fait plus de captifs qu'elle n'en pouvait échanger, homme contre homme, les vainqueurs trouvèrent commode de garder leurs prisonniers et de les forcer à travailler, d'abord peut-être pour leur propre subsistance, et ensuite pour nourrir leurs maîtres. Quoi qu'il en soit, c'est un fait constant qu'en Afrique les prisonniers faits à la guerre deviennent esclaves du vainqueur. Lorsque le soldat faible ou malheureux implore la pitié de son ennemi victorieux, il renonce en même temps à tout droit à sa liberté et rachète sa vie au prix de son indépendance.

Dans un pays partagé en mille petits Etats indépendants et jaloux les uns des autres, où tout homme libre s'est accoutumé aux armes et prétend à la gloire des exploits militaires, où le jeune homme qui depuis son enfance a manié l'arc et la lance ne désire rien tant que d'avoir une occasion de montrer sa valeur, les guerres doivent souvent résulter de provocation très frivoles. Lorsqu'une nation est plus puissante qu'une autre, elle trouve bientôt un prétexte pour commencer des hostilités. C'est ainsi que la guerre qui eut lieu entre le Kajaaga et le Kasson fut occasionnée par le refus de rendre un esclave, et celle que se firent le Bambara et le Kaarta par la perte de quelques pièces de bétail. Sans cesse il se présente d'autres causes de la même nature,

dont la sottise ou l'ambition des princes profite pour mettre en jeu la faux de la désolation.

Il y a en Afrique deux espèces de guerres, que l'on distingue par deux noms différents : celle qui a le plus de rapport avec nos guerres européennes s'appelle *killi*, d'un mot qui signifie « appeler dehors », parce qu'elle est pour l'ordinaire ouverte et déclarée. Cette sorte de guerre, en Afrique, se termine ordinairement dans le cours d'une seule campagne. On donne une bataille ; le vaincu ne cherche guère à se rallier tous les habitants sont frappés d'une terreur panique ; il ne reste aux vainqueurs d'autre soin à prendre que celui d'attacher les prisonniers et d'emporter le butin. S'il y a des captifs qui par leur âge, leurs infirmités, ne puissent supporter la fatigue, ou ne soient pas susceptibles d'être vendus, on les regarde comme inutiles ; et je ne doute point que souvent on ne les tue. Le même sort attend pour l'ordinaire tout chef, ou toute autre personne qui a joué dans la guerre un rôle très marquant. Ici je dois remarquer que, malgré ce système exterminateur, on est surpris de voir avec quelle promptitude se reconstruit et se repeuple une ville africaine que la guerre a détruite. La cause en est probablement que les batailles meurtrières sont très rares ; le plus faible sent sa position et cherche son salut dans la fuite. Quand le pays désolé et les villes pillées sont abandonnées par l'ennemi, ceux des habitants qui ont échappé à la mort et à l'esclavage retournent avec précaution dans leur demeure primitive, car ce semble être un sentiment naturel à tous les hommes que le désir de passer le soir de sa vie aux lieux qui en ont vu l'aurore. Le pauvre Nègre éprouve avec force ce penchant ; pour lui, nulle eau n'est aussi douce que celle de son puits ; nul arbre ne répand une ombre aussi fraîche, ni sous laquelle il aime tant à se reposer que le *tabba* ¹⁰¹ de son village.

L'autre genre de guerre que se font les Africains s'appelle *tegria* (pillage ou vol). Celle-ci a pour cause des querelles héréditaires, que les habitants d'un pays ou d'un district nourrissent les uns contre les autres. Les hostilités n'ont aucune raison déterminée, et l'on ne donne aucun avis de l'attaque. Ceux qu'animent ces dissensions épient toutes les occasions de nuire aux objets de leur haine, par des pillages et des surprises. Ces incursions sont très fréquentes, surtout vers le commen-

¹⁰¹ Grand arbre dont les branches sont horizontales (espèce de *sterculia*), sous lequel on place ordinairement le bentang.

cement de la saison sèche. Quand le travail de la moisson est fini, et que les denrées sont communes et à bon marché, c'est alors que l'on médite des projets de vengeance ; le chef observe le nombre et l'ardeur de ses vassaux ; il les regarde brandir leurs lances dans les fêtes publiques ; glorieux de sa puissance, il tourne toutes ses réflexions vers la représaille de quelque insulte que lui ou ses ancêtres ont reçue d'un Etat voisin.

Ces sortes d'expéditions se conduisent ordinairement avec un grand secret. Un petit nombre d'hommes déterminés, commandés par quelque chef courageux et intelligent, marche en silence au travers des bois, surprend pendant la nuit quelque village sans défense et enlève les habitants et leurs effets avant que leurs voisins puissent venir à leur secours.

Un matin, pendant mon séjour à Kamalia, nous fûmes tous forts épouvantés par une troupe de cette espèce. Le fils du roi de Fouladou, avec cinq cents cavaliers, passa secrètement à travers les bois, un peu au sud de Kamalia, et le lendemain matin pilla trois villes appartenantes à Madigai, chef puissant dans le Jallonkadou.

Le succès de cette attaque encouragea le gouverneur de Bangassi à faire une seconde invasion sur une autre partie du même pays. Ayant rassemblé environ deux cents hommes, il passa dans la nuit la rivière Kokoro et emmena un grand nombre de prisonniers. Plusieurs des habitants qui avaient échappé à ces irruptions furent ensuite pris par les Mandingues en errant dans les bois ou en se cachant dans les vallées et les lieux escarpés des montagnes.

Ces coups de main sont bientôt suivis de représailles. Lorsqu'on ne peut rassembler à cet effet beaucoup d'hommes, quelques amis se réunissent et pénètrent dans le pays ennemi, avec le projet de piller ou d'enlever des habitants. On a vu un seul homme prendre son arc et son carquois, et se hasarder ainsi. Une pareille entreprise est sans doute en ce cas un acte de folie. Mais, lorsqu'on observe que, dans quelque excursion pareille, on a peut-être enlevé à cet homme son enfant, ou ses plus proches parents, on est porté à le plaindre plutôt qu'à le blâmer. L'infortuné, poussé par le ressentiment de l'amour paternel ou de quelque autre affection domestique, animé du désir de la vengeance, se cache dans un buisson jusqu'à ce qu'il voie passer près de lui quel-

que enfant, ou quelque autre personne sans arme : comme un tigre, il s'élance sur sa proie, l'entraîne dans le bois, et dans la nuit l'emmène pour en faire son esclave.

Lorsqu'un Nègre, par un de ces moyens, est tombé entre les mains de ses ennemis, il reste esclave de son vainqueur, qui le garde près de lui, ou l'envoie pour être vendu dans quelque contrée éloignée. Un Africain lorsqu'il a une fois vaincu son ennemi, lui fournit rarement l'occasion de reprendre à l'avenir les armes contre lui. Le conquérant dispose ordinairement de ses esclaves d'après l'état qu'ils avaient dans leur pays natal. Ceux des domestiques qui lui semblent doux, particulièrement les jeunes femmes, restent à son service. Ceux qui paraissent mécontents sont envoyés au loin ; quant à ceux des hommes libres ou des esclaves qui ont pris une part active à la guerre, ils sont vendus aux slatées ou mis à mort. La guerre est donc la plus générale comme la plus féconde des causes de l'esclavage, et les désastres qu'elle entraîne produisent souvent (quoique non toujours) la seconde cause de la servitude, la *famine*, cas dans lequel un homme libre embrasse l'esclavage pour éviter un plus grand malheur.

Aux yeux d'un philosophe, la mort semblerait peut-être un moindre mal que la perte de la liberté, mais le pauvre Nègre qu'a exténué le besoin pense comme Esaü : « Je suis sur le point de mourir, de quoi me servira mon droit d'aînesse ? » Il y a plusieurs exemples d'hommes libres qui ont renoncé volontairement à leur liberté pour sauver leur vie. Pendant une grande disette qui dura près de trois ans dans les pays voisins de la Gambie, beaucoup de gens devinrent esclaves de cette manière. Le docteur Laidley m'a assuré qu'à cette époque nombre d'hommes libres étaient venus le trouver, le suppliant de les mettre à la chaîne de ses esclaves pour les empêcher de mourir de faim. De grandes familles sont souvent exposées au besoin le plus absolu, et, comme les parents ont sur leurs enfants une autorité presque illimitée, il arrive souvent dans toutes les parties de l'Afrique que l'on vende quelques-uns de ceux-ci afin d'acheter des vivres pour le reste de la famille. Lorsque j'étais à Jarra, Daman Jumma me montra trois jeunes esclaves qu'il avait achetés de cette manière. J'ai rapporté plus haut un autre exemple dont j'avais été témoin à Wonda, et j'appris qu'alors dans le Foudalou c'était un usage très commun.

La troisième cause de servitude est l'insolvabilité. De tous les délits auxquels les lois de l'Afrique ont attaché la peine de l'esclavage, celui-ci, si l'on peut lui donner ce nom, est le plus fréquent. Un marchand nègre contracte ordinairement des dettes relativement à quelque spéculation de commerce soit avec ses voisins pour des denrées qu'il espère vendre avec avantage dans un marché éloigné, soit avec des Européens qui font la traite sur la côte, pour des articles qu'il promet de payer dans un temps donné. Dans les deux cas, la situation du spéculateur est absolument la même. S'il réussit, il peut s'assurer une indépendance ; s'il est malheureux, sa personne et ses services sont à la disposition d'un autre ; car en Afrique non seulement les effets d'un homme insolvable, mais aussi sa personne sont vendus pour satisfaire aux légitimes réclamations de ses créanciers ¹⁰².

La quatrième cause indiquée est d'avoir commis des crimes auxquels les lois du pays attachent l'esclavage comme peine. En Afrique, les seuls crimes de cette espèce sont, outre l'insolvabilité, le meurtre, l'adultère et la sorcellerie. J'ajoute, avec plaisir, qu'ils ne m'ont pas paru être communs. On m'a assuré qu'en cas de meurtre le plus proche parent du mort avait la faculté, après la condamnation du coupable, de tuer celui-ci de sa main, ou de le vendre comme esclave. Quand il s'agit d'adultère, l'offensé a généralement le choix de vendre le coupable ou de lui faire payer une rançon qu'il estime équivalente à l'injure reçue. On entend par sorcellerie une prétendue magie par laquelle on attente à la vie ou à la santé des gens ; en d'autres mots, c'est l'empoisonnement. Cependant, je n'ai vu juger aucun délit de cette dernière espèce pendant que j'étais en Afrique ; et je suppose que le crime, ainsi que sa punition, arrivent très rarement.

¹⁰² Lorsqu'un Nègre prend à crédit des marchandises des Européens de la côte et qu'il ne paye pas au temps convenu, le créancier a droit, suivant les lois du pays, de saisir le débiteur ou, s'il ne peut pas le trouver, quelqu'un de sa famille, ou enfin, en dernier recours, quelqu'un du même royaume. La personne ainsi saisie est retenue pendant qu'on envoie ses amis à la recherche du débiteur. Lorsqu'on a trouvé celui-ci, on convoque une assemblée des chefs du lieu, et le débiteur est forcé, en payant sa dette, de dégager son parent. S'il ne peut le faire, on se saisit sur-le-champ de sa personne : il est envoyé à la côte, et l'on remet l'autre en liberté. Si l'on ne trouve pas le débiteur, la personne arrêtée est obligée de payer le double du montant de la dette, ou elle-même est vendue comme esclave. On m'a donné lieu de croire, cependant, que cette partie de la loi était rarement exécutée.

Lorsqu'un homme libre est devenu esclave par une de ces causes, il reste ordinairement tel pendant toute sa vie, et ses enfants, s'ils sont nés d'une mère esclave, sont destinés à la même servitude. Il y a cependant des exemples d'esclaves qui obtiennent la liberté du consentement de leur maître ; comme pour avoir rendu quelque important service, pour aller à une bataille, ou en donnant, par forme de rançon, deux esclaves ; mais c'est en s'échappant qu'ils recouvrent le plus ordinairement leur liberté. Lorsqu'une fois un esclave a résolu de s'enfuir, il y réussit. Quelques-uns attendent des années entières que l'occasion s'en présente, et pendant ce temps ils ne donnent pas le moindre signe de mécontentement. En général, on remarque que les esclaves qui sont nés dans les montagnes, et qui ont été accoutumés à la chasse et aux voyages, sont plus disposés à s'évader que ceux qui, étant nés dans un pays plat, ont été occupés à la culture de la terre.

Tels sont les principaux traits de ce système d'esclavage qui domine en Afrique ; sa nature, son étendue prouvent que ce n'est pas une institution moderne. Son origine remonte probablement aux temps les plus anciens, et précède celui où les mahométans se frayèrent un chemin au travers du désert. Jusqu'à quel point est-il maintenu et encouragé par le commerce d'esclaves que font, depuis deux cents ans, les peuples européens avec les naturels de la côte, c'est ce qu'il ne m'appartient pas d'examiner. Si l'on me demandait ce que je pense de l'influence qu'une discontinuation de ce commerce produirait sur les mœurs de l'Afrique, je n'hésiterais point à dire que, dans l'état d'ignorance où vivent ses habitants, l'effet de cette mesure ne serait, selon moi, ni si avantageux ni si considérable que plusieurs gens de bien aiment à se le persuader.

XXIII

De la poudre d'or, et de la manière dont on la ramasse. — Procédé employé pour la laver. — Sa valeur en Afrique. De l'ivoire. — Surprise que cause aux Nègres le prix que les Européens mettent à cet article. — Dents éparses qu'on trouve souvent dans les bois. — Quelques réflexions sur le peu de progrès que la culture a faits dans le pays, etc.

On trouve probablement en Afrique, depuis les premiers siècles du monde, ces deux précieuses marchandises qui nous restent à examiner, l'or et l'ivoire. Elles sont mises au premier rang de ses importantes productions, dans les plus anciens monuments de son histoire.

On a remarqué que l'or ne se trouvait presque jamais que dans les pays montueux et stériles. La nature, a-t-on dit, compense ainsi, par la richesse d'une de ses productions, ce qu'elle nous refuse en fertilité. Cette observation, cependant, n'est pas exacte. L'or se trouve en quantité considérable dans toutes les parties du Manding, pays qui, à la vérité, a des collines, mais qu'on ne peut pas appeler montueux, et encore moins stérile. On en trouve aussi en abondance dans le Jallonkadou, surtout aux environs de Bouri, autre pays inégal, mais nullement infertile. Il est à remarquer que dans ce dernier lieu (Bouri), qui est situé à environ quatre jours de marche au sud-ouest de Kamalia, le marché de sel est souvent fourni en même temps de sel gemme qui vient par le grand désert et de sel marin de Rio Grandé. Le prix des deux qualités, à cet éloignement du lieu où on les a prises, est à peu près le même : les Maures, qui apportent l'une du Nord, et les Nègres qui amènent l'autre du Sud, sont conduits ici par le même motif, le désir d'échanger leur sel contre de l'or.

L'or du Manding ne se trouve jamais dans aucune matrice ni veine ; il est tout en petits grains, presque purs, dont la grosseur varie depuis celle d'une tête d'épingle jusqu'à celle d'un petit pois. Ils sont

dispersés dans un grand volume de sable ou d'argile, les Mandingues appellent l'or, dans cet état, *sanou munko* (poudre d'or). Il est cependant très probable, d'après ce que j'ai entendu dire de la situation du terrain, que la plupart de ces grains ont été dans l'origine entraînés par l'action répétée des eaux qui descendent en torrents des montagnes voisines. Voici, à peu près, la manière dont on le ramasse.

Vers le commencement de décembre, lorsque la moisson est finie et que les rivières sont fort baissées, le mansa ou chef de la ville indique un jour pour commencer le *sanou kou* (le lavage de l'or). Les femmes doivent se tenir prêtes pour le temps marqué. Une pelle ou bêche pour creuser le sable, deux ou troisalebasses pour le laver et quelques tuyaux de plumes pour contenir la poudre d'or sont tous les ustensiles employés à ce travail. Le matin du départ, on tue un bœuf pour le repas du premier jour, et l'on fait nombre de prières et d'opérations magiques pour s'assurer un bon succès, car on regarde comme un mauvais présage de ne pas réussir ce jour-là. Je me souviens d'avoir vu le mansa de Kamalia et quatorze des habitants si déconcertés du lavage de leur première journée que très peu eurent le courage de continuer, et ceux qui le firent n'eurent qu'un succès médiocre ; chose, à la vérité, peu surprenante, car, au lieu de fouiller une terre neuve, ils s'obstinaient à creuser et à laver dans un endroit où ils creusaient et lavaient depuis plusieurs années, et où, par conséquent, il ne pouvait rester que très peu de gros grains.

Le lavage du sable des ruisseaux est de tous les procédés le plus facile pour obtenir la poudre d'or, mais dans la plupart des endroits les sables ont été fouillés avec tant de soin qu'à moins que le ruisseau ne change de courant on n'y trouve de l'or qu'en petites quantités. Tandis que quelques personnes d'une troupe cherchent dans les sables, d'autres remontent le torrent jusqu'aux endroits où l'eau plus rapide, ayant entraîné le sable, l'argile, etc., n'a laissé que de petits cailloux. La recherche que l'on fait dans ces pierres est beaucoup plus pénible que l'autre. J'ai vu des femmes qui s'étaient usé la peau du bout des doigts à ce travail ; quelquefois aussi les ouvriers en sont dédommagés en trouvant des morceaux d'or, qu'ils appellent *sanou birro* (pierres d'or), qui les paient amplement de toutes leurs peines. Une femme et sa fille, habitantes de Kamalia, trouvèrent en un jour deux morceaux de ce genre, qui pesaient l'un cinq drachmes et l'autre trois. Mais la méthode la plus sûre, comme la plus avantageuse de laver, se

pratique dans le fort de la saison sèche. On creuse un puits profond au pied de quelque montagne, que l'on sait d'avance contenir de l'or ; ce travail se fait avec de petites bêches ou pelles, et l'on retire la terre dans de grandes calebasses à mesure que les ouvriers bêchent. En creusant différentes couches d'argile ou de terre, on lave de chacune une ou deux calebasses par manière d'essai ; et l'on continue ainsi jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une couche qui contienne de l'or, ou jusqu'à ce qu'on soit arrêté par des rochers, ou par des eaux. En général, lorsque les travailleurs rencontrent une couche d'un beau sable rougeâtre avec de petites taches noires, ils y trouvent plus ou moins d'or ; et ils envoient de grandes calebasses pleines de ce sable aux femmes d'en haut qui le lavent ; car, quoique le puits soit creusé par des hommes, l'or est toujours lavé par des femmes, qui dès l'enfance ont pris l'habitude d'un travail analogue en séparant les cosses du maïs de la farine.

Comme je ne suis jamais descendu dans aucun de ces puits, je ne peux dire de quelle manière ils sont travaillés sous terre. La position dans laquelle je me trouvais m'obligeait de prendre beaucoup de précautions pour ne pas réveiller les soupçons des naturels en examinant de trop près les richesses de leur pays. Mais la manière de séparer l'or d'avec le sable est très simple cette opération se fait souvent par des femmes, au milieu de la ville. Les gens qui ont été à la recherche dans les vallées rapportent ordinairement le soir, avec eux, chacun une ou deux calebasses de sable qu'ils font laver par les femmes qui sont restées à la maison. Voici comment se fait ce travail.

On met dans une grande calebasse, avec une suffisante quantité d'eau, une portion de sable ou d'argile ; car l'or se trouve quelquefois dans une argile brune. La femme chargée de ce soin secoue alors la calebasse de manière à mêler ensemble le sable et l'eau et à donner au tout un mouvement de rotation. Elle commence par remuer doucement, puis elle augmente de vitesse jusqu'à ce qu'à chaque révolution du mélange il sorte un peu de sable et d'eau par-dessus le bord de la calebasse. Le sable ainsi séparé ne contient que les parties les plus grossières, mêlées d'un peu d'eau vaseuse. Après que l'opération a duré quelque temps, on laisse le sable tomber au fond et l'on épanche l'eau ; on ôte ensuite avec la main une partie du plus gros sable, puis on remet de nouvelle eau, et l'on recommence ainsi jusqu'à ce que l'eau sorte presque pure. La femme prend ensuite une seconde cale-

basse et secoue doucement le sable de l'une dans l'autre, en laissant dans la première la partie qui se trouve le plus près du fond, et dans laquelle il doit probablement se trouver le plus d'or ; on met à cette petite quantité un peu d'eau, et on la remue dans laalebasse en l'examinant avec soin. Si l'on y voit quelques particules d'or, on scrute avec la même attention ce qu'on a mis dans l'autrealebasse. En général, les chercheurs sont contents si le contenu des deuxalebasses peut fournir trois ou quatre grains d'or. Quelques femmes, cependant, par une longue habitude ont si bien appris à connaître la nature du sable et la manière de le laver qu'elles trouvent de l'or où d'autres n'en peuvent apercevoir une seule particule. On garde la poudre d'or dans des tuyaux de plumes que l'on bouche avec du coton. Les laveuses aiment fort à montrer un grand nombre de ces plumes dans leurs cheveux. Généralement parlant, on suppose qu'une personne, avec un soin ordinaire, dans un sol convenable, peut ramasser dans le cours d'une saison sèche autant d'or qu'il en faut pour la valeur de deux esclaves.

Tels sont les simples procédés par lesquels les Nègres du Manding se procurent de l'or. Ces détails prouvent que le pays contient une grande quantité de ce précieux métal ; car beaucoup des plus petites particules doivent nécessairement échapper à l'œil nu ; et comme en général les naturels fouillent le sable des ruisseaux à une grande distance des montagnes, très loin par conséquent des mines d'où l'or est originaire, les ouvriers sont quelquefois fort mal payés de leurs peines. Les courants ne peuvent entraîner à une grande distance que de petites portions du métal ; les plus pesantes doivent rester près du lieu d'où elles sont sorties. Si l'on suivait jusqu'à leurs sources les ruisseaux qui charrient de l'or, et si l'on examinait avec soin les montagnes d'où ils viennent, on trouverait probablement dans le sable l'or en parties beaucoup plus grosses¹⁰³ ; on pourrait même y ramasser avec avantage des petits grains par l'usage du vif-argent, et par d'autres procédés que les habitants ignorent.

¹⁰³ J'ai ouï dire que la mine d'or (comme on l'appelle) qui a été découverte en 1795 à Wicklow en Irlande était près du sommet et sur la pente rapide d'une montagne. On y a souvent trouvé des morceaux d'or du poids de plusieurs onces. Ce qui, deux milles plus bas, eût été de la poudre d'or était là du gravier d'or, c'est-à-dire que chaque grain avait la forme d'un petit caillou. On en a trouvé un morceau qui pesait près de vingt-deux onces, poids de troy.

Une partie de cet or se convertit en ornements pour les femmes ; bijoux en général plus précieux par leur poids que par leur travail, ils sont massifs et incommodes, surtout les boucles d'oreilles, si pesantes pour l'ordinaire qu'elles allongent et déchirent le bas de l'oreille. Pour éviter cet inconvénient, on les soutient par une lanière de cuir rouge qui passe par-dessus la tête et va d'une oreille à l'autre. Le collier montre plus d'invention : l'arrangement bien entendu des divers grains de rassade et des plaques d'or est regardé comme la plus grande preuve de goût et d'élégance. Lorsqu'une femme de distinction est en grande toilette, les ornements d'or qui composent sa parure peuvent valoir tous ensemble de cinquante à soixante livres sterling.

Il se consomme aussi une petite quantité d'or par les slatées, pour défrayer leurs voyages à la côte et leur retour, mais une beaucoup plus grande portion est enlevée annuellement par les Maures, en échange de sel et d'autres marchandises. Pendant mon séjour à Kamalia, l'or que gagnèrent les divers marchands du lieu pour le sel seul équivalait presque à 198 livres sterling ; et, comme Kamalia est une petite ville peu fréquentée par les négociants maures, cette quantité était probablement fort médiocre en comparaison de l'or recueilli à Kancaba, à Kankarée et dans quelques autres grandes villes. Le sel, dans cette partie de l'Afrique, a une très grande valeur : une brique d'environ deux pieds et demi de long sur quatorze pouces de large et deux pouces d'épaisseur se vend quelquefois 2 livres 10 shillings sterling. Le prix ordinaire de cette quantité est de 1 livre 15 shillings à 2 livres. Quatre de ces briques sont regardées comme formant la charge d'un âne ; il en faut six pour un bœuf. La valeur des marchandises européennes dans le Manding varie beaucoup, suivant que la côte en fournit plus ou moins, ou que l'on craint la guerre dans le pays. Mais les retours de ces articles se font ordinairement en esclaves. Le prix d'un esclave de choix, lorsque j'étais à Kamalia, était de 9 à 12 minkallis ; et les marchandises d'Europe avaient alors les valeurs suivantes :

18 pierres à fusil 48 feuilles de tabac 20 charges de poudre à tirer un coutelas	un minkalli.
---	--------------

Un mousquet vaut de 3 à 4 minkallis.

Les productions du pays et les diverses denrées nécessaires à la vie échangées contre de l'or se vendent aux taux suivants :

Denrées ordinaires pour la consommation d'un jour, le poids d'un *teelee-kissi* (fève noire, dont six font le poids d'un minkalli) ; un poulet, un *teelee-kissi* ; une brebis, trois *teelee-kissis* ; un bœuf, un minkalli ; un cheval de 10 à 17 minkallis.

Les Nègres pèsent l'or dans de petites balances qu'ils portent toujours sur eux. Ils ne mettent aucune différence de valeur entre la poudre d'or et l'or travaillé. Dans les échanges d'un article contre un autre, la personne qui reçoit l'or le pèse toujours avec son propre *teelee-kissi*. Il arrive parfois qu'on fait tremper ces fèves dans du beurre de shea pour les rendre plus pesantes ; et j'ai vu une fois un caillou qu'on avait usé de manière à lui donner exactement la forme d'une fève ; mais ces fraudes ne sont pas très communes.

Après avoir exposé tous les renseignements que ma mémoire a pu me fournir sur la manière dont les Africains retirent l'or de la terre et sur la valeur qu'ils lui donnent dans leurs échanges, je passe à l'autre article dont j'ai promis de parler, l'ivoire.

Rien n'étonne plus les Nègres de la côte que l'empressement avec lequel les marchands européens cherchent à se procurer des dents d'éléphant. On a beaucoup de peine à leur faire comprendre l'usage que nous en faisons. Quoiqu'on leur montre des couteaux à manche d'ivoire, des peignes et d'autres petits objets faits de cette matière, et qu'ils soient convaincus que l'ivoire ainsi manufacturé faisait dans l'origine partie d'une dent, ils ne sont pas satisfaits. Ils soupçonnent que cette matière se convertit en Europe en objets beaucoup plus importants, qu'on leur cache avec soin, de peur qu'ils n'augmentent le prix de l'ivoire. Ils ne peuvent se persuader, disent-ils, que l'on construise des vaisseaux, et que l'on entreprenne des voyages pour se procurer un article qui ne serait bon qu'à faire des manches de couteaux, etc., usages auxquels des morceaux de bois seraient tout aussi propres que de l'ivoire.

Les éléphants sont très nombreux dans l'intérieur de l'Afrique ; mais ils semblent être d'une autre espèce que ceux que l'on trouve en

Asie. Blumenbach, dans ses figures d'objets d'histoire naturelle, a donné de bons dessins d'une molaire de chacune des deux espèces. M. Cuvier a donné aussi dans le magasin encyclopédique une notice très claire de leurs différences. Comme je n'ai jamais vu l'éléphant d'Asie, j'ai mieux aimé m'en rapporter à ces écrivains que d'avancer ce fait d'après mon opinion particulière. On a dit que l'éléphant d'Afrique était d'un naturel moins docile que celui d'Asie, et qu'il n'était pas susceptible d'être apprivoisé. Il est certain que les Nègres, aujourd'hui, ne les apprivoisent pas ; mais, si nous considérons que les Carthaginois avaient toujours dans leurs armées des éléphants familiarisés, et que même ils en ont transporté quelques-uns en Italie dans le temps des guerres puniques, il semble plus facile d'apprivoiser leurs propres éléphants que de supposer qu'ils se soumissent à la dépense de faire venir à grands frais de l'Asie de si énormes animaux. Peut-être l'usage barbare de chasser les éléphants pour avoir leurs dents les a-t-il rendus plus farouches et moins faciles à traiter qu'ils n'étaient dans les premiers temps.

La plus grande partie de l'ivoire que l'on vend sur les rivières de Gambie et du Sénégal y vient des pays intérieurs. Les terres voisines de la côte sont trop marécageuses, trop entrecoupées de ruisseaux et de rivières pour qu'un animal aussi gros que l'éléphant traverse librement ces contrées sans être aperçu ; or, sitôt que les naturels ont vu sur la terre une empreinte de ses pieds, tout le village prend les armes. L'espoir de manger sa chair, de faire des sandales de sa peau et de vendre ses dents aux Européens inspire à chacun du courage, et rarement l'animal échappe à ses ennemis. Mais, dans les plaines du Bambara et du Kaarta, et dans les vastes solitudes du Jallonkadou, les éléphants sont très nombreux ; et, comme la poudre à canon est fort rare dans ces contrées, les naturels ont moins de moyens de leur nuire.

On trouve souvent dans les bois des dents éparses, que les voyageurs sont très attentifs à chercher. L'éléphant a pour habitude d'enfoncer ses dents sous la racine des arbustes et des buissons qui croissent dans les parties hautes et sèches du pays, où le sol est léger et peu profond. Il renverse aisément ces arbustes, et se nourrit des racines qui sont en général plus tendres et plus remplies de suc que ne le sont le bois sec des branches, et même les feuilles. Mais, lorsque les dents sont en partie cariées par l'âge, et que l'arbre ne cède pas, les grands efforts de l'animal les font quelquefois casser net. Je vis à Ka-

malia deux dents, dont une était fort grande, qui avaient été trouvées dans les bois et qui évidemment avaient été rompues de cette manière. Il serait au reste difficile d'expliquer autrement la grande quantité d'ivoire en morceaux qu'on apporte à vendre aux différentes factoreries ; car, lorsqu'un éléphant a été tué à la chasse, ses dents, à moins qu'il ne les ait brisées en se jetant dans quelque précipice, sont toujours retirées entières ¹⁰⁴.

Il y a de certains temps de l'année où les éléphants se rassemblent en grands troupeaux, et traversent le pays pour aller chercher ou de l'eau ou des aliments ; et, comme toute la contrée qui est au nord du Niger est dépourvue de rivières, lorsque les mares des bois sont desséchées, les éléphants s'approchent des bords de ce fleuve. Ils y restent jusqu'au commencement de la saison pluvieuse, vers les mois de juin ou de juillet ; et pendant ces intervalles ils sont beaucoup chassés par les habitants du Bambara, qui ont de la poudre à perdre. Les chasseurs d'éléphants sortent rarement seuls : ils se réunissent quatre ou cinq. Chacun se pourvoit de poudre, de balles, et prend dans un sac de cuir assez de farine de maïs pour servir à sa consommation pendant cinq ou six jours. Ils entrent ainsi dans les parties les moins fréquentées des forêts, et examinent avec grand soin tout ce qui peut les conduire à la découverte des éléphants. Quoique l'animal soit fort gros, cette recherche demande beaucoup d'attention. Les branches rompues, les fientes éparses de l'éléphant, les empreintes de ses pieds sont observées attentivement de plusieurs chasseurs ; à force d'exercice et d'observation, ils ont acquis dans cet art tant de sagacité qu'aussitôt qu'ils ont vu le pas d'un éléphant ils vous disent, avec une espèce de certitude, combien il y a de temps qu'il a passé et à quelle distance on doit le trouver.

S'ils rencontrent une troupe d'éléphants, ils la suivent de loin jusqu'à ce qu'ils en voient quelqu'un s'éloigner des autres et venir dans une position où ils puissent le tirer avec avantage. Ils s'approchent, en ce cas, avec beaucoup de précaution, rampant entre les herbes, jusqu'à ce qu'ils soient assez près pour être sûrs de leur coup. Ils tirent alors

¹⁰⁴ L'éléphant se sert aussi de ses longues dents, ainsi que le rhinocéros de sa corne, pour fendre en lattes le tronc des arbres mous qu'il veut manger. Il y a sur cela et sur la manière dont on chasse l'éléphant dans l'orient de l'Afrique des observations très curieuses dans le cinquième volume in-4° du *Voyage* de Bruce. (NdT)

tous leur coup à la fois, et se jettent dans l'herbe la face contre terre. L'éléphant blessé va sur le champ se frotter contre différents arbres ; mais, ne pouvant arracher les balles, et ne voyant personne sur qui se venger, il devient furieux et se met à courir à travers les broussailles, jusqu'à ce qu'épuisé par la fatigue et la perte de son sang il donne aux chasseurs occasion de faire sur lui une seconde décharge, qui ordinairement l'abat.

On enlève alors la peau, qu'on étend par terre, en l'assujettissant avec des chevilles pour la faire sécher. On coupe les morceaux de chair les plus estimés, en tranches minces que l'on fait sécher au soleil pour s'en servir dans l'occasion. On enlève les dents avec une petite hache que les chasseurs portent toujours avec eux, non seulement pour cet usage, mais aussi pour pouvoir couper les arbres qui renferment du miel ; car, quoiqu'ils n'emportent des provisions que pour cinq ou six jours, si leur chasse est heureuse, ils restent quelquefois des mois entiers dans la forêt. Ils se nourrissent, pendant ce temps-là, de chair d'éléphant et de miel sauvage.

L'ivoire que procurent ces chasses est rarement apporté à la côte par les chasseurs eux-mêmes. Ils le vendent à des marchands ambulants, qui viennent annuellement de la côte avec des armes et des munitions pour acheter cette précieuse marchandise. Quelques-uns de ces marchands ramassent, dans le cours d'une saison, assez d'ivoire pour charger quatre ou cinq ânes. Il vient aussi de l'intérieur une grande quantité d'ivoire qu'apportent les troupes d'esclaves. Cependant, il se trouve des slatées mahométans qui, par principes de religion, ne veulent pas traiter de l'ivoire, ni manger de la chair d'éléphant, à moins que l'animal n'ait été tué à coups de lance.

Il ne se ramasse pas, dans cette partie de l'Afrique, autant d'ivoire, et les dents n'y sont pas aussi grosses que dans les contrées les plus voisines de la ligne. Peu pèsent ici plus de quatre-vingts ou cent livres ; et, l'une dans l'autre, une *barre* de marchandises européennes peut être regardée comme le prix d'une livre d'ivoire.

Je crois avoir exposé avec assez de détail, dans ce chapitre et dans les précédents, la nature et l'étendue des rapports commerciaux qui subsistent aujourd'hui, et durent depuis longtemps entre les Nègres habitant des pays que j'ai visités et les nations de l'Europe. Il paraît

que les esclaves, l'or et l'ivoire, réunis à quelques articles dont j'ai parlé au commencement de mon ouvrage, savoir la cire et le miel, les cuirs, les gommes et les bois de teinture, composent tous les objets d'exportation. J'ai cependant indiqué d'autres denrées comme faisant partie des produits de l'Afrique telles que des grains de différentes espèces, du tabac, de l'indigo, du coton en laine, et peut-être quelques autres. Mais les Nègres ne récoltent que pour leur consommation immédiate tous ces objets qui demandent de la culture et du travail ; et sous le système actuel de leurs lois, de leurs mœurs et de leurs gouvernements on ne peut rien attendre de plus d'eux. Il n'y a cependant nul doute que toutes les riches productions des Indes orientales et occidentales ne pussent facilement être naturalisées et portées à leur perfection dans les parties de ce vaste continent qui sont sous le tropique. Il ne faudrait pour cela que des exemples capables d'éclairer les naturels sur leurs intérêts, et quelque instruction pour diriger leur industrie. Je n'ai pu voir la prodigieuse fertilité du sol, les immenses troupeaux de bétail dont il est couvert, tous propres à nourrir l'homme, ou à travailler pour lui ; je n'ai pu réfléchir en même temps sur les ressources qui s'offrent d'elles-mêmes pour une navigation intérieure sans regretter qu'un pays si généreusement traité par la nature restât dans l'état inculte et barbare où je l'ai vu. Je n'ai pas trouvé moins déplorable qu'un peuple dont les mœurs sont aussi douces et le caractère si humain fût plongé dans les ridicules superstitions auxquelles il est asservi, ou n'eût que la faculté de se convertir à un système religieux absurde et fanatique, qui, sans éclairer l'esprit, est souvent propre à avilir le cœur. Je pourrais faire sur ce point plusieurs observations, mais le lecteur pensera probablement que je n'ai fait que trop de digressions, et je reviens à la position où je me trouvais à Kamalia.

XXIV

Suite de ce qui se passa à Kamalia. — Manuscrits arabes dont les Nègres mahométans font usage. — Réflexions sur la conversion et l'éducation des enfants nègres. — Retour de Karfa, le bienfaiteur de M. Mungo Park. — Nouveaux détails sur l'achat et le traitement des esclaves. — Carême du rhamadan. — Comment il est observé par les Nègres. — Inquiétudes de M. Mungo Park relativement au jour du départ. — La caravane se met en route. — Sa description au moment de son départ. — Ce qui lui arrive en chemin jusqu'à Kinytakouro.

Le maître d'école, aux soins duquel Karfa m'avait confié pour le temps de son absence, était un homme doux, paisible, et dont les manières étaient affables ; il s'appelait Fankouma et, quoique fort strictement attaché à la religion de Mahomet, il n'était nullement intolérant dans ses principes à l'égard des personnes qui ne pensaient pas comme lui. Il passait beaucoup de temps à lire, et l'enseignement de la jeunesse semblait faire son amusement autant que son occupation. Son école était composée de dix-sept garçons, pour la plupart fils de kafirs, et de deux filles dont l'une était celle de Karfa. Les filles recevaient leur instruction pendant la journée, mais les garçons prenaient une première leçon à la lumière d'un grand feu avant la pointe du jour et une deuxième le soir, car, étant considérés pendant le temps de leur éducation comme esclaves domestiques de leur professeur, ils étaient occupés toute la journée à planter du maïs, à apporter du bois pour le feu, et aux autres travaux serviles de la maison.

Outre le Koran et un ou deux volumes de commentaires faits sur ce livre, le maître d'école possédait plusieurs manuscrits qu'il avait en partie achetés à des marchands maures et en partie empruntés à des buschréens du voisinage et copiés avec beaucoup de soin. J'avais eu occasion de voir dans le cours de mon voyage d'autres manuscrits. En parlant au maître d'école de ceux que j'avais vus et en l'interrogeant sur ceux qu'il me montrait, je découvris que les Nègres possédaient

entre autres une version arabe du *Pentateuque* de Moïse, qu'ils appellent *Taureta la Mousa*. On estime tant cet ouvrage qu'il se vend quelquefois le prix d'un esclave de choix. Ils ont aussi une version des Psaumes de David, *Zabora Dawidi*, et enfin le livre d'Isaïe qu'ils appellent *Lingeeli la Isa*, et qui est fort estimé. Je soupçonne, il est vrai, qu'il y a dans tous ces livres des interpolations de quelques dogmes de Mahomet, car j'ai distingué dans plusieurs passages le nom de ce prophète ; peut-être aussi ce fait eût-il pu s'expliquer différemment si j'avais mieux su l'arabe. Au moyen de ces livres, plusieurs des Nègres convertis ont acquis quelques connaissances des événements les plus remarquables de l'Ancien Testament : l'histoire d'Adam et Eve, la mort d'Abel, les vies d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, l'histoire de Joseph et de ses frères, celles de Moïse, de David, de Salomon, etc., m'ont été racontées par plusieurs personnes en langage mandingue avec assez d'exactitude. Je ne fus pas plus surpris d'entendre les Nègres me parler de ces faits qu'ils ne le furent eux-mêmes de voir que je les connaissais ; car, quoique les Nègres, en général, aient une grande idée de la richesse et du pouvoir des Européens, je pense que ceux d'entre eux qui sont convertis à la foi mahométane pensent assez légèrement de nos connaissances supérieures en matière religieuse. Les Blancs qui viennent traiter sur les bords de la mer ne prennent aucun soin pour détruire ce malheureux préjugé. Ils pratiquent toujours en secret l'exercice de leur culte, et condescendent rarement à avoir avec les Nègres quelque conversation familière et instructive. Je m'étonnais donc moins que je ne regrettais de voir que, tandis que la religion mahométane avait contribué à répandre quelques rayons de lumière parmi ces pauvres peuples, la précieuse lumière du christianisme n'avait pu pénétrer chez eux. Je ne pouvais que m'affliger de ce que, la côte d'Afrique étant connue et fréquentée par les Européens depuis plus de deux cents ans, les Nègres étaient encore absolument étrangers aux dogmes de notre sainte religion. Nous mettons de l'intérêt à tirer de l'obscurité les opinions et les monuments des anciens peuples ; nous recherchons les beautés de la littérature arabe ou asiatique, etc. Et, tandis que nos bibliothèques sont meublées de la science de divers pays, nous distribuons d'une main avare les lumières de la religion aux nations aveugles de la terre. Les naturels de l'Asie tirent peu d'avantage, à cet égard, de leurs rapports avec nous, et je crains que ces pauvres Africains que nous traitons de barbares ne nous regardent comme une race de redoutables mais ignorants païens.

Lorsque je montrai la grammaire arabe de Richardson à quelques slatées sur la Gambie, ils furent étonnés d'apprendre que des Européens pouvaient entendre et écrire la langue sacrée de leur religion. D'abord ils soupçonnèrent que ce livre pouvait avoir été écrit par quelque esclave arabe acheté à la côte ; mais, en l'examinant de plus près, ils convinrent qu'il n'y avait point de buschréens qui pût écrire de si beaux caractères arabes, et l'un d'eux offrit de me donner un âne et six barres de marchandises si je voulais lui donner ce livre. Peut-être une légère et courte instruction du christianisme, telle qu'on la trouve dans quelques catéchismes destinés aux enfants, imprimée avec soin en arabe, suffirait-elle pour produire parmi ces peuples un merveilleux effet. La dépense ne serait qu'une bagatelle, la curiosité engagerait plusieurs personnes à lire ce livre, et la supériorité évidente qu'il aurait sur tous les manuscrits, tant par l'élégance des caractères que par la modicité du prix, pourrait enfin lui obtenir une place parmi les livres classiques de l'Afrique.

Les réflexions que je me suis permises sur cet important sujet se présentèrent d'elles-mêmes à mon esprit, en voyant l'encouragement qu'on donnait en plusieurs parties de l'Afrique à l'instruction telle qu'on l'a dans le pays. Je remarquai à Kamalia que les écoliers étaient presque tous des enfants de païens. Leurs parents ne pouvaient donc avoir aucune prédilection pour la doctrine de Mahomet : leur but était l'éducation de leurs enfants et, si un système plus instructif se fût offert à eux, il aurait probablement été préféré. Les enfants ne manquaient pas non plus d'émulation, ce que leur maître cherchait à encourager. Lorsqu'un de ces élèves a lu en entier le Koran et fait un certain nombre de prières, le maître d'école prépare une fête ; l'écolier subit un examen, ou, pour m'exprimer à la manière européenne, prend ses degrés. J'ai assisté à trois inaugurations de cette espèce, et j'ai entendu avec plaisir les réponses claires et spirituelles que faisaient les élèves aux buschréens, qui dans ces occasions faisaient le rôle d'examineurs. Lorsque ceux-ci étaient satisfaits de l'instruction et des talents du récipiendaire, on lui mettait en main la dernière page du Koran, en le priant de la lire tout haut. Quand il avait fini cette lecture, il pressait le papier contre son front et prononçait le mot *amen* ; sur quoi tous les buschréens se levaient et, lui serrant amicalement la main, lui donnaient le titre de buschréen.

Après qu'un élève a subi cet examen, on avertit ses parents qu'il a achevé son éducation et qu'il est à propos qu'ils rachètent leur fils, en donnant en échange au maître d'école un esclave ou sa valeur, ce qui se fait toujours quand les parents en ont le moyen ; sinon, le jeune homme reste esclave domestique du maître d'école jusqu'à ce qu'il puisse, par son industrie, amasser de quoi se racheter lui-même.

Environ une semaine après le départ de Karfa, trois Maures arrivèrent à Kamalia, avec une quantité considérable de sel et d'autres marchandises qu'ils avaient obtenues à crédit d'un marchand du Fezzan arrivé depuis peu à Kancaba. Ils étaient engagés à lui payer les marchandises lorsqu'ils les auraient vendues ce qu'ils espéraient pouvoir faire dans le cours d'un mois. Comme c'étaient de rigides buschréens, on leur prêta deux des huttes de Karfa, et ils vendirent leurs denrées avec un fort grand bénéfice.

Le 24 janvier, Karfa revint à Kamalia avec plusieurs personnes et treize esclaves d'élite qu'il avait achetés. Il amena aussi une jeune fille qu'il avait épousée à Kancaba, comme sa quatrième femme, et aux parents de laquelle il avait donné en indemnité trois esclaves. Elle fut reçue amicalement, à la porte du baloun, par les autres femmes de Karfa ; celles-ci conduisirent leur nouvelle compagne dans une des meilleures huttes qu'elles avaient fait nettoyer et blanchir¹⁰⁵ exprès pour la recevoir.

Mes habits étaient alors si usés que j'osais à peine paraître dehors. Mais Karfa, le lendemain de son arrivée, me fit généreusement présent d'une grande culotte et d'un vêtement comme on les porte dans le pays.

Les esclaves que Karfa avait amenés avec lui étaient tous prisonniers de guerre. Ils avaient été pris par l'armée du Bambara dans les royaumes de Wassela et de Kaarta, et conduits à Sego, où quelques-uns d'eux avaient resté trois ans dans les fers. De Sego on leur avait fait remonter le Niger, en compagnie de beaucoup d'autres prisonniers, sur deux grands canots, et on les avait mis en vente à Yamina, à Bammakou et à Kancaba. Le plus grand nombre fut échangé dans ces endroits pour de la poudre d'or, le reste fut envoyé à Kankarée.

¹⁰⁵ Les Nègres blanchissent leurs huttes avec un mélange d'os calcinés et d'eau auquel on ajoute ordinairement un peu de gomme.

Onze d'entre eux m'avouèrent qu'ils étaient esclaves depuis leur enfance ; mais les deux autres refusèrent de me dire quelle avait été leur première condition. Tous étaient fort questionneurs ils me regardèrent d'abord avec horreur, et me demandèrent à plusieurs reprises s'il était vrai que mes compatriotes fussent cannibales. Ils désiraient beaucoup de savoir ce que devenaient les esclaves quand ils avaient passé l'eau salée. Je leur dis qu'on les employait à cultiver la terre ; mais ils ne voulaient pas me croire, et l'un d'eux, mettant sa main sur la terre, me dit avec une grande simplicité : « Avez-vous réellement une terre comme celle-ci, sur laquelle vous posiez vos pieds ? »

Une persuasion profondément enracinée dans l'esprit des Nègres, c'est que les Blancs achètent les esclaves noirs exprès pour les manger ou pour les vendre à d'autres qui les mangeront, et cela leur fait naturellement regarder avec une grande terreur un voyage à la côte ; aussi les esclaves sont obligés de les tenir continuellement dans les fers et de les veiller de très près pour les empêcher de s'échapper. On s'assure ordinairement d'eux en mettant dans la même paire de fers la jambe droite de l'un et la jambe gauche de l'autre ; ils peuvent marcher, mais fort lentement, en soutenant leurs fers avec une corde. Ils sont attachés de quatre en quatre par le cou avec une forte corde faite de lanières tressées. Dans la nuit, on leur met aux mains une nouvelle paire de fers, et quelquefois on leur passe au cou une légère chaîne de même métal.

Ceux qui donnent des marques de mécontentement sont assujettis d'une autre manière. On coupe un épais billot de bois d'environ trois pieds de long, sur un côté duquel on fait une entaille évasée. On fait entrer la jambe de l'esclave dans cette entaille à laquelle on l'attache par le moyen d'une forte vertevelle de fer, dont une branche passe de chaque côté de la cheville. Toutes ces entraves et ces verrous sont faits avec du fer du pays ; dans la circonstance dont je parle, ils furent placés par le forgeron aussitôt que les esclaves furent arrivés de Kancaba, et on ne les ôta que le jour où la troupe partit pour la Gambie.

A d'autres égards, le traitement des esclaves, pendant leur séjour à Kamalia, fut loin d'être cruel. On les conduisait tous les matins, avec leurs fers, à l'ombre d'un tamarin ; et là on les encourageait à jouer à des jeux de hasard et à chanter des airs gais qui pussent les réjouir. Car, quoique quelques-uns soutinssent leur malheur avec un courage

étonnant, ils étaient, pour la plupart, fort abattus et restaient tout le jour assis dans une posture mélancolique, avec des regards fixés vers la terre. Le soir, on examinait leurs entraves, on leur mettait les fers aux mains et on les conduisait dans leurs grandes huttes, où ils étaient gardés pendant la nuit par des esclaves domestiques de Karfa. Malgré toutes ces précautions, environ une semaine après leur arrivée un des esclaves eut l'adresse de se procurer un petit couteau, avec lequel il ouvrit les anneaux de ses fers, coupa la corde et s'échappa. Il s'en serait probablement enfui plusieurs s'ils s'étaient prêté secours les uns aux autres. Mais l'esclave ne fut pas plutôt en liberté qu'il refusa de s'arrêter pour aider ses compagnons à rompre la chaîne qui était attachée autour de leurs cous.

Tous les slatées et tous les esclaves qui faisaient partie de la caravane étant alors rassemblés à Kamalia, ou dans les villages voisins, on aurait pu croire que nous partirions bientôt pour la Gambie. Mais, quoiqu'on eût souvent fixé le jour du départ, on trouvait toujours quelque motif pour le changer. Quelques personnes n'avaient pas préparé leur provisions sèches ; d'autres avaient été visiter leurs parents, ou se faire payer de quelques petites dettes ; et enfin il était nécessaire d'examiner si le jour choisi serait heureux. Par ces raisons, ou par d'autres semblables, notre départ fut retardé de jour en jour jusque bien avant dans le mois de février ; après quoi, tous les slatées convinrent de rester où ils étaient jusqu'à ce que la *lune du jeûne fût passée*. A ce sujet, je dois remarquer que la perte du temps est un objet peu intéressant aux yeux d'un Nègre : s'il a quelque chose d'important à faire, il lui est indifférent de le faire aujourd'hui, demain ou dans un ou deux mois. Tant qu'il peut passer le présent avec quelque satisfaction, il met peu d'intérêt à l'avenir.

Le carême du rhamadan fut observé avec une grande sévérité par tous les buschréens ; mais, au lieu de me forcer à suivre leur exemple, comme avaient fait les Maures en pareille occasion, Karfa me dit franchement que j'étais libre de suivre mon inclination. Afin de montrer du respect pour leurs opinions religieuses, je jeûnai pendant trois jours, ce qui fut regardé comme suffisant pour m'épargner l'odieuse épithète de kafir. Pendant le jeûne, tous les slatées qui appartenaient à la troupe destinée à partir s'assemblaient chaque matin, dans la maison de Karfa. Là, le maître d'école leur faisait quelque lecture pieuse dans un grand volume in-folio, dont l'auteur était un Arabe nommé

Scheiffa. Le soir, celles des femmes qui avaient embrassé le mahométisme se réunissaient et disaient leurs prières publiquement à la misoura. Elles étaient toutes vêtues de blanc, et faisaient avec une solennité convenable les différents prosternements prescrits par leur religion. Pour dire la vérité, les Nègres, pendant tout le jeûne du rhamadan, se conduisirent avec une douceur, une humilité qui formaient un contraste parfait avec l'intolérance barbare et la brutale bigoterie que montrent les Maures à cette époque.

Lorsque le mois du jeûne fut presque fini, les buschréens s'assemblèrent à la misoura pour épier l'apparition de la nouvelle lune. Mais le ciel étant, ce soir-là, nébuleux, ils furent pendant quelque temps trompés dans leur espoir, et plusieurs étaient déjà retournés chez eux, avec la résolution de jeûner un jour de plus, lorsque tout à coup cet astre tant attendu, sortant de derrière un nuage, montra son croissant, et fut salué avec des claquements de mains, des battements de tambour, des décharges de mousquets et autres marques de réjouissance. Cette lune étant regardée comme très heureuse, Karfa donna des ordres pour que toutes les personnes appartenant à la caravane emballassent leurs provisions sèches et se tinssent prêtes à partir.

Le 16 avril, les slatées tinrent conseil et choisirent le 19 du même mois, jour auquel on devait partir de Kamalia. Cette résolution me tira d'inquiétude, car notre départ avait été si longtemps différé que je craignais qu'il ne fût remis jusqu'au commencement de la saison pluvieuse ; et, quoique Karfa me traitât avec beaucoup de bienveillance, j'étais loin de trouver ma situation agréable. Les slatées me montraient beaucoup d'inimitié ; les marchands maures qui étaient alors à Kamalia continuaient, depuis le moment de leur arrivée, à chercher des moyens de me nuire. Je sentais que, dans ces circonstances, ma vie dépendait en grande partie de la bonne opinion qu'avait de moi un individu à qui chaque jour on faisait des histoires calomnieuses sur les Européens, et je pouvais difficilement me flatter qu'il jugeât impartialement entre moi et ses compatriotes. Le temps, à la vérité, m'avait habitué à la manière de vivre du pays ; une cabane enfumée et un mauvais souper ne m'étaient pas fort pénibles. Mais je me lassais, à la fin, d'un état continuel d'alarmes et d'inquiétudes, et je soupirais tristement vers les jouissances que procure une société cultivée.

Dans la matinée du 17, il arriva une circonstance qui fit en ma faveur un changement considérable. Les trois marchands maures qui, depuis leur arrivée à Kamalia, avaient toujours logé sous la protection de Karfa et avaient gagné l'estime de tous les buschréens, par les apparences d'une grande sainteté, firent subitement leurs paquets et, sans même faire à Karfa un remerciement pour toutes ses bontés, passèrent les montagnes pour aller à Bala. Chacun fut surpris de ce départ inattendu ; mais l'affaire s'éclaircit le soir par l'arrivée du marchand du Fezzan qui venait de Kancaba et dont j'ai parlé plus haut. Il assura à Karfa que ces marchands maures lui avaient emprunté tout leur sel et toutes leurs marchandises et qu'ils l'avaient envoyé chercher pour venir à Kamalia recevoir leur paiement. Lorsqu'on lui eut dit qu'ils étaient partis du côté de l'ouest, il essuya avec la manche de son habit une larme de chacun de ses yeux et s'écria : « Ces *skirrukas* (voleurs) sont mahométans ; mais ce ne sont pas des hommes ; ils m'ont volé deux cents minkallis. »

J'appris par ce marchand la prise qu'avaient faite les Français de notre convoi de la Méditerranée, en octobre 1795.

Le 19 avril, jour tant désiré de notre départ, était enfin arrivé. Les slatées ayant ôté les fers à leurs esclaves, ils s'assemblèrent avec eux devant la porte de la maison de Karfa, où tous les paquets étaient préparés. Chacun prit la charge qui lui fut assignée. La caravane, à son départ de Kamalia, consistait en vingt-sept esclaves destinés à la vente, qui appartenaient à Karfa et à quatre autres slatées. Mais nous en reprîmes ensuite cinq à Marabou et trois à Bala : le tout composait donc trente-cinq esclaves. Les hommes libres étaient au nombre de quatorze ; mais la plupart avaient avec eux une ou deux femmes et quelques esclaves domestiques ; de plus, le maître d'école, qui retournait alors à Woradou, lieu de sa naissance, prit avec lui huit de ses écoliers ; de façon que le nombre des hommes libres, joint à celui des esclaves domestiques, se montait à trente-huit. La caravane entière composait soixante-treize personnes. Parmi les hommes libres étaient six *jillakées* (chanteurs), dont les talents harmoniques étaient souvent exercés soit pour nous distraire de nos fatigues, soit pour nous procurer un bon accueil de la part des étrangers. Lorsque nous partîmes de Kamalia, nous fûmes suivis, pendant environ un demi-mille, par presque tous les habitants de la ville, dont quelques-uns pleuraient et serraient la main à leurs parents prêts à partir. Lorsque nous fûmes par-

venus à une élévation d'où nous voyions Kamalia, toutes les personnes appartenant à la caravane reçurent ordre de s'asseoir d'un côté, ayant le visage tourné vers l'ouest ; les gens de la ville furent priés de s'asseoir de l'autre côté, le visage tourné vers Kamalia. Alors le maître d'école et deux des principaux s'atantés, s'étant placés entre les deux groupes, prononcèrent d'un ton solennel une longue prière ; après quoi, ils marchèrent trois fois autour de la caravane, en faisant des marques sur la terre avec la pointe de leurs lances, et marmottant quelques paroles par manière de charme. Lorsque cette cérémonie fut terminée, toutes les personnes qui composaient la caravane se levèrent brusquement et, sans prendre autrement congé de leurs amis, se mirent en marche.

Comme plusieurs des esclaves avaient passé des années dans les fers, l'effort subit qu'ils furent obligés de faire pour marcher vite, en portant sur leurs têtes de fortes charges, leur fit éprouver dans les jambes des contractions spasmodiques. Nous n'avions pas fait plus d'un mille qu'il fallut en ôter deux de la corde et leur permettre de marcher plus lentement, jusqu'à ce que nous eussions gagné Marabou, village muré où quelques personnes nous attendaient pour se joindre à la caravane. Nous restâmes là environ deux heures, pour donner aux gens qui nous joignaient le temps de faire leurs paquets ; puis nous continuâmes notre route vers Bala, ville où nous arrivâmes vers quatre heures de l'après-midi. Les habitants de Bala, à cette époque, subsistent principalement de poisson qu'ils prennent en grande abondance dans les ruisseaux du voisinage. Nous y restâmes jusqu'à l'après-midi du lendemain 20, que nous partîmes pour Worumbang, village qui forme la frontière du Manding, du côté du Jallonkadou. Comme nous nous propositions d'entrer bientôt dans les déserts de Jallonka, les habitants de ce village nous fournirent une grande quantité de provisions, et le matin du 21 nous entrâmes dans les bois à l'ouest de Worumbang. Après avoir fait un peu de chemin, on tint conseil pour savoir si nous continuerions notre route par le désert ou si nous épargnerions un jour de consommation de nos provisions en allant à Kinytakouro, ville du Jallonkadou. La matière délibérée pendant quelque temps, il fut convenu que nous prendrions la route de Kinytakouro ; mais, comme cette ville était éloignée d'une grande journée de marche, il fallut prendre quelque rafraîchissement. Chacun en conséquence ouvrit son sac de provisions et en tira une poignée ou deux de farine,

qu'il apporta au lieu où étaient assis Karfa et les slatées. Lorsque le tout fut convenablement arrangé dans des écuelles de calebasse, le maître d'école fit une courte prière, dont la substance était : « Que Dieu et le saint Prophète puissent nous préserver des voleurs ! Puissent les provisions ne jamais nous manquer, et nos membres ne point se fatiguer ! »

Après cette cérémonie, chacun prit sa part de farine et but un peu d'eau ; puis nous repartîmes, courant plutôt que marchant, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la rivière Kokoro, bras du Sénégal où nous nous reposâmes environ dix minutes. Les bords de cette rivière sont très hauts, et l'on reconnaissait à l'aspect des herbes et des branches que l'eau, à cet endroit, s'était élevée dans la saison pluvieuse à plus de vingt pieds perpendiculaires au-dessus de ce que nous la voyions. Ce n'était alors qu'un ruisseau semblable à ce qu'il faut pour faire tourner un moulin. Il était rempli de poissons. Les crocodiles qui y abondent, et le danger qu'il y a à le passer à gué dans la saison pluvieuse, lui ont fait donner le nom de Kokoro, qui veut dire « dangereux ». De là nous continuâmes à marcher avec beaucoup de célérité, et dans l'après-midi nous traversâmes deux petits bras du Kokoro.

Vers le coucher du soleil, nous fûmes en vue de Kinytakouro, ville considérable presque carrée, située au milieu d'une grande plaine bien cultivée. Avant d'y entrer, nous fîmes halte pour attendre les gens qui étaient restés derrière. Pendant la marche de cette journée, deux esclaves, une femme et une fille qui appartenaient à un slatée de Bala, se trouvèrent si fatiguées qu'elles ne pouvaient suivre la troupe ; elles furent rudement fouettées, et on les traîna jusque vers trois heures de l'après-midi, que l'une et l'autre furent affectées de vomissements. On découvrit par là qu'elles avaient mangé de l'argile. C'est un usage assez familier aux Nègres, mais je ne peux décider s'il provient d'un dérangement d'appétit ou d'une envie de s'empoisonner. On permit à ces femmes de se coucher dans les bois, et il resta trois personnes avec elles pour les garder, jusqu'à ce qu'elles se fussent reposées ; mais elles n'arrivèrent à la ville qu'après minuit, et elles étaient si épuisées de fatigue que le slatée à qui elles appartenaient abandonna toute idée de leur faire traverser les bois dans l'état où elles étaient, il se détermina à retourner avec elles à Bala et à attendre une autre occasion.

Comme c'était la première ville que nous trouvions hors des frontières du Manding, on observa plus d'étiquette qu'à l'ordinaire. Chacun eut ordre de garder sa position, et nous marchâmes vers la ville, formant une sorte de procession, à peu près dans l'ordre qui suit. En avant étaient cinq ou six chanteurs, tous appartenant à la caravane ; ils étaient suivis par les autres personnes de condition libre. Venaient ensuite les esclaves attachés, à la manière ordinaire, par une corde passée autour de leurs cous ; quatre tenaient à la même corde, et il y avait, entre chaque groupe de quatre, un homme avec une lance. Après eux venaient les esclaves domestiques et, en dernier lieu, les femmes libres, épouses des slatées et autres. Nous avançâmes de cette manière jusqu'à cent toises de la porte. Les chanteurs commencèrent alors une chanson à haute voix, très propre à flatter la vanité des habitants, et dans laquelle on vantait leur hospitalité connue pour les étrangers, et particulièrement leur amitié pour les Mandingues. En entrant dans la ville, nous nous rendîmes au bentang, où le peuple se réunit autour de nous pour écouter notre *dentegi* (histoire) : elle fut racontée publiquement par deux chanteurs. Ils rapportèrent toutes les petites circonstances qui avaient rapport à la caravane, commençant par les événements arrivés le même jour, et remontant ainsi la série des faits jusqu'à Kamalia. Lorsqu'ils eurent fini leur récit, le chef de la ville leur fit un petit présent, et tous les gens de la troupe, tant esclaves qu'hommes libres, furent invités, soit par une personne, soit par l'autre, et pourvus pour la nuit de logement et de subsistances.

XXV

La caravane traverse le désert de Jallonka. — Triste fin d'une des femmes esclaves. — On arrive à Souseta. On se rend à Manna. — Quelques détails sur les Jallonkas. — On traverse le principal courant du Sénégal. — Pont d'une construction singulière. — On arrive à Malacotta. — Conduite remarquable du roi des Jaloffs.

Nous restâmes à Kenytakouro jusqu'à midi du 22 d'avril, que nous partîmes pour un village situé à vingt-deux milles de là dans l'Ouest. Les habitants de ce dernier endroit, craignant les hostilités des Foulahs du Fouladou, s'occupaient alors à construire de petites huttes temporaires dans des rochers, sur la pente d'une haute colline près du rivage. La situation qu'ils avaient choisie, environnée partout de profonds précipices, était presque imprenable. Ils avaient laissé un sentier par lequel il ne pouvait monter qu'une personne à la fois. Sur la crête de la colline, immédiatement au-dessus de ce sentier, je remarquai plusieurs monceaux de grandes pierres entassées, que les habitants destinaient, me dirent-ils, à jeter aux Foulahs si ceux-ci tentaient de monter à l'assaut.

Le 23, à la pointe du jour, nous sortîmes de ce village, et nous entrâmes dans le désert de Jallonka. Dans le cours de la matinée, nous passâmes par les mines de deux petites villes qui avaient été brûlées par les Foulahs. Le feu avait dû être fort ardent, car je remarquai que les murs de plusieurs des huttes étaient légèrement pétrifiés et paraissaient de loin comme vernis. Vers dix heures, nous arrivâmes à la rivière de Wonda, qui est un peu plus large que le Kokoro. Le courant, dans ce moment, en était un peu vaseux, ce qui était occasionné, m'assura Karfa, par des bancs prodigieux de poissons. On en voyait effectivement dans toutes les directions, et dans une si grande abondance qu'il me sembla que l'eau elle-même avait un goût et une odeur de poisson. Aussitôt que nous eûmes traversé la rivière, Karfa donna

des ordres pour que toutes les personnes de la caravane se tinssent à l'avenir les unes près des autres et que chacun marchât à son rang. Les guides et les jeunes gens furent en conséquence placés à l'avant-garde, les femmes et les esclaves au centre et les hommes libres à l'arrière-garde. Nous marchâmes dans cet ordre avec une vitesse extraordinaire jusqu'au coucher du soleil, par un pays boisé, mais beau, agréablement entrecoupé de montagnes et de vallées, et peuplé de perdrix, de poules de Guinée et de cerfs.

Le soir, nous arrivâmes à un joli ruisseau nommé Co-Meissang. Mes bras et mon cou, ayant été toute la journée exposés au soleil et irrités dans la marche par le frottement de mes habits, étaient fort enflammés et couverts de cloches. Je saisis avec plaisir l'occasion de me baigner dans le ruisseau pendant que la troupe se reposait. Ce remède, uni à la fraîcheur du soir, diminua beaucoup l'inflammation. A environ trois milles à l'ouest du Co-Meissang, nous fîmes halte dans un bois épais, et nous allumâmes nos feux pour la nuit. Tout le monde était très fatigué ; nous avons fait ce jour-là, autant que j'en peux juger, environ trente milles, mais on n'entendit personne se plaindre. Tandis qu'on préparait le souper, Karfa fit casser par un esclave quelques branches d'arbre pour faire mon lit. Lorsque nous eûmes fini notre repas, consistant en kouskous humecté avec de l'eau bouillante, et lorsqu'on eut mis les esclaves aux fers, nous nous couchâmes tous pour dormir. Mais nous fûmes souvent troublés par le rugissement des bêtes féroces et par les importunités des petites fourmis brunes.

Le 24 avril, avant la pointe du jour, les buschréens dirent leurs prières du matin, et la plupart des hommes libres burent un peu de *moéning* (espèce de gruau) dont on donna aussi une partie à ceux des esclaves qui paraissaient le moins en état de soutenir la fatigue. Une des femmes esclaves de Karfa était fort absorbée, et lorsqu'on lui offrit du gruau elle refusa d'en prendre. Aussitôt que le jour parut, nous partîmes, et nous marchâmes toute la matinée, par un pays désert, sur un sol rocailleux, qui endommagea beaucoup mes pieds. Je craignais fort de ne pouvoir suivre la troupe pendant toute la journée, mais je fus en grande partie délivré de cette inquiétude en voyant que mes compagnons de voyage étaient aussi abattus que moi. La femme esclave qui avait refusé le matin de prendre de la nourriture commença à demeurer en arrière et à se plaindre vivement de douleurs dans les jambes ; on lui ôta sa charge, qu'on donna à un autre esclave, et elle

eut ordre de marcher en avant de la troupe. Vers les onze heures, comme nous nous reposions près d'un petit ruisseau, quelques personnes découvrirent une ruche d'abeilles dans un arbre creux, et elles allaient procéder à en prendre le miel lorsque le plus grand essaim que j'eusse jamais vu en sortit et, commençant à attaquer la troupe, nous fit fuir de tous les côtés. La peur me prit le premier ; et je fus, je crois, le seul qui m'échappai sans être piqué. Lorsque nos ennemis jugèrent à propos de cesser de nous poursuivre, et pendant que chacun cherchait à arracher les aiguillons qu'il avait reçus, on découvrit que la pauvre femme, dont j'ai parlé, et qui s'appelait Nealée, ne s'était pas levée de sa place. Comme plusieurs esclaves, dans leur retraite, avaient laissé derrière eux leurs paquets, il fallut que quelques personnes retournassent les chercher. Pour le faire sans danger, on mit le feu aux herbes, à une grande distance à l'est de la ruche, et, le vent chassant au loin la flamme, les gens passèrent à travers la fumée et recouvrirent les paquets. Ils amenèrent aussi avec la pauvre Nealée, qu'ils trouvèrent couchée près du ruisseau ; elle était fort exténuée, et s'était traînée près du courant dans l'espoir de se défendre des abeilles, en jetant de l'eau sur son corps. Mais cette mesure ne produisit pas grand effet ; elle fut piquée d'effroyable manière.

Lorsque les slatées lui eurent ôté autant d'aiguillons qu'ils purent, on la lava avec de l'eau ; puis on la frotta avec des feuilles pilées. Mais la malheureuse femme refusa obstinément d'aller plus loin, déclarant qu'elle mourrait plutôt que de faire un pas de plus. Les prières et les menaces étant inutiles, on eut enfin recours au fouet. Après en avoir supporté patiemment quelques coups, elle se leva brusquement, et marcha assez vigoureusement pendant quatre ou cinq heures de suite. Elle tâcha alors de quitter la troupe, mais elle était si faible qu'elle tomba sur l'herbe. Quoiqu'elle fût hors d'état de se lever, le fouet fut encore mis en jeu, mais inutilement ; sur quoi, Karfa pria deux slatées de la placer sur l'âne qui portait nos provisions sèches. Mais elle ne pouvait se soutenir et, l'âne étant fort rétif, il fut impossible de la conduire de cette manière. Cependant, les slatées ne voulaient pas l'abandonner et, la marche du jour étant à peu près finie, ils firent avec des bambous une espèce de litière, sur laquelle elle fut placée et assujettie avec des bandes d'écorce. Cette litière était portée sur la tête de deux esclaves, dont un marchait devant l'autre ; deux suivaient pour les relever au besoin. On la conduisit ainsi jusqu'à la nuit, que

nous arrivâmes près d'un ruisseau, au pied d'une haute montagne appelé Gangarran-Kouro. Nous nous arrê tâmes là pour passer la nuit, et nous nous mîmes à préparer notre souper. Comme nous n'avions mangé depuis la veille qu'une poignée de farine, et que nous avions marché toute la journée par un soleil brûlant, plusieurs des esclaves qui portaient des fardeaux sur leurs têtes étaient très fatigués. Quelques-uns faisaient craquer leurs doigts, ce qui, parmi les Nègres, est un signe certain de désespoir. Sur-le-champ, les slatées les mirent tous aux fers. Ceux qui avaient donné le plus de marques de découragement furent mis à part, et on leur attacha les mains. Le matin, on trouva qu'ils avaient repris courage.

Le 25 avril, à la pointe du jour, on éveilla la pauvre Nealée ; mais ses membres étaient si raides et si endoloris qu'elle ne pouvait ni marcher ni se tenir debout. On la mit donc, comme un cadavre, sur le dos de l'âne, et les slatées tâchèrent de l'assujettir dans cette position en lui attachant les mains sous le cou de l'animal et les pieds sous son ventre, avec de longues bandes d'écorce. Mais l'âne était si indocile qu'aucune espèce de traitement ne put l'engager à marcher avec sa charge. Nealée ne faisant aucun effort pour se soutenir, elle fut bientôt renversée et eut une jambe fort froissée. Tous moyens ayant ainsi été inutilement employés pour la mener plus loin, un cri général s'éleva de toute la troupe : *kang-tegi, kang-tegi*, « coupez-lui la gorge, coupez-lui la gorge ». Ne voulant pas être témoin de ce massacre, je hâtai le pas avec les plus avancés de la troupe. Je n'avais pas fait plus d'un mille lorsqu'un des esclaves domestiques de Karfa me rejoignit, tenant au bout de son arc l'habit de la pauvre Nealée, et me dit : *Nealée affilita* (« Nealée est perdue »). Je lui demandai si les slatées lui avaient donné ce vêtement en récompense de ce qu'il lui avait coupé la gorge. Il me répondit que Karfa et le maître d'école n'avaient pas voulu consentir à cette mesure et qu'ils l'avaient laissée sur le chemin : il n'y a nul doute qu'elle n'y ait bientôt péri, et qu'elle n'ait été dévorée par les bêtes féroces.

Le triste sort de cette infortunée, malgré le cri qu'avait élevé la troupe, fit sur tous les esprits une profonde impression, et le maître d'école jeûna en conséquence le jour suivant. Nous continuâmes à marcher dans un grand silence, et bientôt après nous traversâmes la rivière Furkoumah, qui était à peu près aussi large que la rivière de Wonda. Nous allions fort vite, chacun craignant d'éprouver le même

sort que la pauvre Nealée. J'eus beaucoup de peine à me tenir au pas, quoique j'eusse jeté ma lance et tout ce qui pouvait m'embarrasser en marchant. Vers midi, nous vîmes une grande troupe d'éléphants, mais ils nous laissèrent passer sans nous inquiéter, et le soir nous fîmes halte près d'un bosquet de bambous ; mais nous n'y trouvâmes point d'eau. Nous fûmes donc forcés de faire encore quatre milles, pour arriver à un petit ruisseau près duquel nous passâmes la nuit. Nous avions fait, ce jour-là, autant que j'en pus juger, environ vingt-six milles.

Le 26 avril, au matin, deux des élèves du maître d'école se plaignirent de douleurs dans les jambes ; un des esclaves boitait : les plantes de ses pieds étaient fort enflammées et avaient plusieurs ampoules. Nous continuâmes cependant, et vers onze heures nous commençâmes à monter une colline pierreuse, appelée Boki-Kouro. Il était plus de deux heures après midi avant que nous eussions atteint le plat pays de l'autre côté. En peu de temps, nous arrivâmes à une belle et grande rivière appelée Boki, que nous passâmes à gué ; son eau transparente coulait doucement sur un lit de cailloux. A environ un mille à l'ouest de la rivière, nous prîmes une route qui conduit au nord-est, vers le Gadou. Les slatées, voyant sur le sable uni les traces de plusieurs chevaux, conclurent qu'un parti de brigands avait depuis peu passé par là pour tomber sur quelque ville du Gadou et, de peur qu'à leur retour ils ne découvrirent que nous avions passé et ne tentassent de nous suivre à la piste, on commanda à la troupe de se disperser et de marcher sans ordre au travers des herbes et des broussailles. Un peu avant la nuit, ayant passé la chaîne des montagnes qui sont à l'ouest de la rivière de Boki, nous vîmes à un puits nommé Cullong-Qui (puits de Sable-Blanc) où nous passâmes la nuit.

Le 27 avril, nous partîmes du puits, le matin de bonne heure, et nous marchâmes avec la plus grande ardeur, dans l'espoir de gagner une ville avant la nuit. Notre route, pendant la matinée, nous conduisit par de grands bois de bambous secs. Vers deux heures, nous vîmes un ruisseau appelé Nunkolo, où chacun de nous se régala d'une poignée de farine, qui, suivant un usage superstitieux, ne devait pas être mangée qu'elle n'eût été humectée de l'eau de ce ruisseau. Vers quatre heures, nous parvînmes à Souseta, petit village Jallonka situé dans le Kullo. Ce district comprend toute l'étendue de pays qui est le long des bords de la rivière noire, ou principale branche du Sénégal. C'étaient

les premières habitations humaines que nous eussions vues depuis que nous avions quitté le village à l'ouest de Kenytakouro. Nous avons fait, dans l'espace de cinq jours, plus de cent milles. Là, après beaucoup de prières, nous obtînmes des huttes pour nous coucher, mais le maître du village nous dit clairement qu'il ne pouvait nous donner aucune provision, parce qu'il y avait eu depuis peu une grande disette dans cette partie du pays. Il nous assura qu'avant d'avoir fait leur récolte actuelle les habitants de Kullo avaient été vingt-neuf jours sans goûter de grain ; que, pendant ce temps, ils avaient vécu uniquement de la poudre jaune qu'on trouve dans les cosses du nitta (espèce de mimosa, qu'appellent ainsi les naturels) et de graines de bambous qui, bien pilées et préparées, ont un goût fort semblable à celui du riz. Comme nos provisions sèches n'étaient pas encore épuisées, on apprêta pour notre souper une quantité considérable de kouskous, et plusieurs habitants du village furent invités à partager notre repas. Mais ils reconnurent mal cette attention, car, dans la nuit, ils se saisirent d'un des élèves du maître d'école qui s'était endormi sous l'arbre du bentang et l'enlevèrent. L'enfant, heureusement, s'éveilla avant que d'être loin du village et jeta un grand cri. L'homme qui le tenait lui ferma la bouche avec sa main et s'enfuit avec lui dans les bois. Apprenant ensuite que ce jeune homme appartenait au maître d'école, dont la demeure n'était éloignée que de trois journées, il présuma bien, je pense, qu'il ne pourrait le garder comme esclave sans le consentement du propriétaire ; en conséquence, il le dépouilla de ses habits et le laissa revenir.

Le 28 avril, le matin de bonne heure, nous partîmes de Souseta, et sur les dix heures nous arrivâmes à une ville non murée appelée Manna. Ses habitants étaient alors occupés à recueillir les fruits des arbres nittas, qui sont très communs dans ce canton. Les cosses sont longues et étroites et contiennent quelques semences noires enveloppées dans la poudre fine et farineuse dont j'ai parlé ; elle a un goût mucilagineux et doux ; lorsqu'on la mange seule, elle est visqueuse, mais, mêlée avec du lait ou de l'eau, elle forme un aliment agréable et nourrissant.

Le langage des habitants de Manna est le même que celui qu'on parle dans tout le vaste et montueux pays que l'on nomme Jallonkadou. Quelques-uns de leurs mots ont beaucoup de rapports avec le mandingue ; mais ils regardent leur langue comme différente.

Leurs noms de nombres sont :

un	<i>kidding</i>
deux	<i>fidding</i>
trois	<i>sarra</i>
quatre	<i>nani</i>
cinq	<i>soulo</i>
six	<i>seni</i>
sept	<i>soulo ma fidding</i>
huit	<i>soulo ma sarra</i>
neuf	<i>soulo ma nani</i>
dix	<i>nuff</i>

Les Jallonkas, comme les Mandingues, sont gouvernés par un certain nombre de petits chefs qui sont en grande partie indépendants les uns des autres. Ils n'ont point de souverain commun, et ces chefs sont rarement assez unis entre eux pour s'aider mutuellement, même en temps de guerre.

Le chef de Manna, avec plusieurs de ses gens, nous accompagna jusqu'au bord du Bafing (ou rivière Noire), bras principal du Sénégal que nous passâmes sur un pont de bambous d'une construction très singulière. Le lecteur peut s'en former quelque idée d'après la gravure ci-jointe. La rivière, en cet endroit, est unie, profonde, et a fort peu de courant. Deux grands arbres attachés par leurs cimes sont assez longs pour gagner d'un bord à l'autre, les racines posant sur les rochers et les cimes flottant sur l'eau. Lorsqu'on a placé quelques arbres dans cette direction, on les couvre de bambous secs, de manière à former un pont flottant avec un abord en pente à chaque bout, à l'endroit où les arbres touchent aux rochers. Ce pont est emporté tous les ans par le débordement de la rivière, qui a lieu dans la saison pluvieuse, et il se rebâtit constamment par les habitants de Manna, qui en conséquence demandent à chaque passager un petit péage.

Dans l'après-midi, nous traversâmes plusieurs villages dans aucun desquels nous ne pûmes nous procurer de logement, et vers le soir nous apprîmes que deux cents Jallonkas s'étaient rassemblés près d'une ville appelée Melo, dans l'intention de piller la caravane. Cela nous engagea à changer de direction, et nous marchâmes en grand silence jusqu'à minuit, que nous approchâmes d'une ville appelée Ko-

ba. Avant d'y entrer, on fit l'appel par leur nom de toutes les personnes de la troupe, et l'on vit qu'il manquait un homme libre et trois esclaves. Chacun en conclut que les esclaves avaient tué l'homme libre et s'étaient échappés ; il fut donc convenu que six personnes retourneraient sur nos pas jusqu'au dernier village et tâcheraient de trouver son corps, ainsi que d'apprendre quelque chose relativement aux esclaves. Cependant, la troupe eut ordre de se tenir cachée dans un champ de coton près d'un nitta, et l'on défendit à tout le monde de parler autrement que tout bas. Les six hommes ne revinrent que le matin, sans avoir rien entendu dire ni de l'homme libre ni des esclaves. Comme aucun de nous n'avait pris de nourriture depuis vingt-quatre heures, nous résolûmes d'entrer dans Koba, pour tâcher de nous y procurer quelques vivres. Nous entrâmes donc dans la ville avant qu'il fût tout à fait jour, et Karfa acheta du chef moyennant trois cordes de rassade, une quantité considérable de pistaches, que nous fîmes rôtir et mangeâmes pour notre déjeuner. On nous procura ensuite des huttes, et nous restâmes là toute la journée.

Vers onze heures, à notre grande surprise, autant qu'à notre grande joie, l'homme libre et les esclaves qui avaient quitté la troupe la nuit précédente entrèrent dans la ville ; l'un des esclaves, à ce qu'il parut, s'était blessé au pied, et, la nuit étant fort obscure, ils avaient bientôt perdu la troupe de vue. L'homme libre, aussitôt qu'il se trouva seul avec les esclaves, sentit son danger et insista pour leur mettre leurs fers ; ceux-ci d'abord avaient quelque envie de s'y refuser, mais il les menaça de les percer l'un après l'autre de sa lance. Ils ne résistèrent plus, et il resta avec eux dans des broussailles jusqu'au matin. Alors il leur ôta leurs fers et vint à la ville dans l'espoir d'y apprendre quel chemin la troupe aurait pris. Ce que l'on nous avait dit des Jallonkas, qui se proposaient de piller la caravane, nous fut confirmé ce jour-là, et nous fûmes obligés de rester à Koba jusque dans l'après-midi du 30. Karfa alors ayant loué assez de monde pour nous défendre, nous nous rendîmes à un village appelé Tinkingtang. Nous en repartîmes le jour suivant ; puis nous traversâmes une haute chaîne de montagnes à l'ouest de la rivière Noire. Jusqu'au soleil couchant, nous parcourûmes un pays inégal et pierreux, et nous arrivâmes à Lingicotta, petit village dans le district de Woradou. Là, nous tirâmes de nos sacs de provisions sèches la dernière poignée de farine. Ce fut le second jour

depuis que nous avons passé la rivière Noire que nous marchâmes depuis le matin jusqu'au soir sans prendre aucune nourriture.

Le 2 mai, nous partîmes de Lingicotta ; les esclaves étaient très fatigués, et nous fîmes halte pendant la nuit à environ neuf milles à l'ouest, dans un village où nous nous procurâmes quelques provisions par le crédit du maître d'école. Celui-ci envoya de là un messenger à Malacotta, sa ville natale, pour apprendre à ses amis son arrivée dans le pays ; il les pria en même temps de préparer une grande quantité de vivres pour régaler la caravane pendant deux ou trois jours.

Le 3 mai, nous partîmes pour Malacotta, et vers midi nous arrivâmes à un village près d'un ruisseau considérable qui coule à l'ouest. Nous nous décidâmes à attendre le retour du messenger qu'on avait envoyé la veille à Malacotta. Les naturels du pays m'ayant assuré qu'il n'y avait point de crocodiles dans le ruisseau, j'allai m'y baigner. Très peu de personnes ici savent nager, car les habitants vinrent en foule pour me dissuader de me hasarder dans un étang où, disaient-ils, j'aurais de l'eau par-dessus la tête. Vers deux heures, le messenger revint de Malacotta ; avec lui était le frère aîné du maître d'école qui, impatient de voir son frère, était venu au-devant de lui jusqu'au village. Les deux frères ne s'étaient pas vus depuis neuf ans : leur entrevue fut tendre et touchante ; ils tombèrent l'un dans les bras de l'autre et furent quelque temps avant de pouvoir parler. Enfin, lorsque le maître d'école fut un peu revenu à lui, il prit son frère par la main et, se retournant, lui dit en montrant Karfa : « Voilà l'homme qui m'a servi de père dans le Manding ; je vous l'aurais désigné plus tôt, mais mon cœur était trop plein. »

Le soir, nous gagnâmes Malacotta, où nous fûmes bien reçus ; c'est une ville non murée ; les huttes, pour la plupart, sont faites d'éclisses de cannes entrelacées à peu près comme un ouvrage de vannerie et recouvertes de boue. Nous passâmes là trois jours, pendant chacun desquels le maître d'école nous fit présent d'un bœuf. Nous fûmes aussi fort bien traités par les gens de la ville, qui me parurent actifs et industrieux. Ils font de bon savon en faisant bouillir dans l'eau des pistaches, auxquelles ils ajoutent une lessive de cendres de bois. Ils fabriquent aussi d'excellent fer qu'ils portent à Bondou pour l'y échanger contre du sel. Une troupe de ces habitants était revenue depuis peu d'une expédition de commerce de ce genre et avait apporté

des détails concernant une guerre entre Almami Abdulkader, roi de Fouta-Torra, et Damel, roi des Jallofs. Les événements de cette guerre devinrent bientôt le sujet favori des chants de nos musiciens et fournirent matière aux conversations de tous les pays qui bordent le Sénégal et la Gambie. Comme l'histoire en est assez singulière, je vais présenter au lecteur le récit abrégé.

Le roi de Fouta-Torra, enflammé d'un saint zèle pour la propagation de sa religion, avait envoyé à Damel une ambassade pareille à celle qu'il avait envoyée dans le Kasson, et dont j'ai parlé précédemment. L'ambassadeur en cette occasion fut accompagné de deux des principaux buschréens, qui portaient chacun un grand couteau lié au sommet d'une longue perche. Admis en présence de Damel, l'envoyé exposa les intentions de son maître ; puis il ordonna aux buschréens de présenter les emblèmes de sa mission. Les deux couteaux furent mis devant Damel, et l'ambassadeur s'expliqua ainsi : « Avec ce couteau, dit-il, Abdulkader ne dédaignera pas de raser la tête de Damel, si Damel veut embrasser la foi de Mahomet ; et avec celui-ci Abdulkader coupera la gorge de Damel si Damel le refuse : choisissez. » Damel dit froidement à l'ambassadeur qu'il n'avait point de choix à faire et qu'il ne voulait avoir ni la tête rasée ni la gorge coupée. Avec cette réponse il congédia poliment l'ambassadeur. Abdulkader, en conséquence, prit des mesures, et à la tête d'une puissante armée entra dans le pays de Damel. A son approche, les habitants des villes et des villages comblèrent leurs puits, détruisirent leurs subsistances et abandonnèrent leurs demeures. Il marcha ainsi de place en place, jusqu'à ce qu'il eût fait trois journées de chemin dans le pays des Jallofs. Il ne rencontra à la vérité aucune opposition, mais son armée avait tellement souffert de la disette d'eau que plusieurs de ses gens étaient morts en chemin ; cela l'engagea à changer de marche pour aller gagner dans les bois un lieu où il y avait de l'eau et où ses gens, ayant apaisé leur soif, accablés par la fatigue, se couchèrent sans précaution et s'endormirent sous les arbres. Ils furent attaqués dans cette position par Damel, avant la pointe du jour, et complètement défaits. Plusieurs furent foulés aux pieds dans leur sommeil par les chevaux des Jallofs ; d'autres furent tués en essayant de s'échapper ; un plus grand nombre fut fait prisonnier. Parmi ceux-ci fut Abdulkader lui-même. Ce prince ambitieux, ou plutôt extravagant, qui, un mois auparavant, avait envoyé menacer Damel se vit mener en présence de son ennemi

comme un misérable captif. La conduite de Damel, en cette circonstance, n'est jamais citée par les chanteurs qu'avec les plus grands éloges. Elle fut en effet si extraordinaire pour un prince africain que le lecteur aura peut-être quelque peine à en croire le récit. Lorsque son royal prisonnier fut conduit enchaîné devant lui et étendu sur la terre, le généreux Damel, au lieu de lui mettre le pied sur le cou et de le percer de sa lance, comme il est d'usage en pareil cas, lui parla en ces mots : « Abdulkader, répondez-moi à cette question. Si le hasard de la guerre m'eût mis dans votre position et vous dans la mienne, comment m'auriez-vous traité ? — Je vous aurais percé le cœur de ma lance, reprit Abdulkader avec beaucoup de fermeté, et je sais que c'est le sort qui m'attend. — Non, répondit Damel ; ma lance à la vérité est teinte du sang de vos sujets tués au combat, et je pourrais la rougir davantage en la trempant dans le vôtre. Mais cela ne rebâtirait pas mes villes et ne rendrait pas la vie aux milliers d'hommes qui sont morts dans les bois ; je ne vous tuerai donc point de sang-froid, mais je vous retiendrai comme mon esclave, jusqu'à ce que je m'aperçoive que votre présence dans votre royaume ne puisse plus être dangereuse pour vos voisins ; je verrai alors ce qu'il sera convenable de faire de vous. » Abdulkader resta -donc prisonnier et travailla comme esclave pendant trois mois. Au bout de ce terme, Damel prêta l'oreille aux sollicitations des habitants de Fouta-Torra et leur rendit leur roi.

Quelque étrange que puisse paraître cette histoire, je n'ai nul doute qu'elle ne soit vraie. Elle me fut racontée à Malacotta par les Nègres, mais elle m'a été répétée depuis par des Européens sur la Gambie, ainsi que par quelques Français à Gorée, et confirmée par neuf esclaves qui, ayant été faits prisonniers avec Abdulkader dans les bois, furent transportés dans le même vaisseau que moi aux Indes occidentales.

XXVI

La caravane se rend à Konkadou et traverse la rivière Falemé. — Son arrivée à Baniserile, à Kirwani et à Tambacunda. — Incidents sur la route. — Procès relatif à un mariage. — Arbre shea. — La caravane traverse plusieurs villes et villages et arrive enfin sur les bords de la Gambie. — Elle traverse Médina, capitale de Woulli, et s'arrête définitivement à Jindey. — M. Mungo Park, accompagné de Karfa, se rend à Pisania. — Diverses particularités qui précèdent son départ d'Afrique. — Il arrête son passage sur un vaisseau américain. — Court récit de son passage en Angleterre, par la voie des Indes occidentales.

Le 27 mai, nous partîmes de Malacotta et, ayant traversé le Ba-lée (rivière de Miel), bras du Sénégal, nous arrivâmes le soir à une ville murée appelée Bintingala, où nous passâmes deux jours. Un autre jour nous conduisit de là à Dindikou, petite ville située au pied d'une haute chaîne de montagnes, à raison de laquelle on a donné à ce district le nom de Konkadou (pays Montueux). Ces hauteurs produisent beaucoup d'or. On me montra une petite quantité de ce métal qui avait été recueillie depuis peu : les grains étaient de la grosseur ordinaire, mais ils étaient beaucoup plus plats que ceux du Manding. On les avait trouvés dans du quartz blanc, qu'on avait brisé à coups de marteau. Je rencontrai dans cette ville un Nègre dont les cheveux et la peau étaient d'un blanc obscur : c'était un de ces hommes que dans les îles espagnoles de l'Amérique on appelle *albinos* ou Nègres blancs. Leur peau est d'une teinte cadavéreuse et désagréable à la vue. Les naturels, avec raison je crois, regardent cette couleur comme l'effet d'une maladie.

Le 11 mai, nous partîmes de Dindikou. Après une pénible journée de marche, nous arrivâmes le soir à Satadou, capitale d'un district du même nom. Cette ville était autrefois d'une grande étendue, mais plusieurs familles l'ont quittée à cause des incursions des Foulahs de Fouta-Jalla, qui avaient pris l'habitude de venir secrètement au travers des bois et d'enlever les gens qu'ils trouvaient ou dans les champs de

grain, ou même aux puits près de la ville. Dans l'après-midi du 12, nous traversâmes la rivière Falemé, la même que j'avais déjà passée à Bondou, dans mon voyage vers l'est. Cette rivière, en cette saison, se passe aisément à gué en cet endroit, le courant n'ayant qu'environ deux pieds de profondeur ; l'eau en est très pure et coule rapidement sur un lit de sable et de gravier. Nous passâmes la nuit à un petit village appelé Médina : ce lieu appartient en entier à un marchand mandingue, qui par un long commerce avec les Européens a contracté quelques-unes de leurs habitudes. On lui servait ses aliments dans des plats d'étain, et les maisons mêmes sont bâties dans le genre de celles qu'ont les Anglais sur la Gambie.

Le 13 mai, au matin, tandis que nous nous préparions à partir, une caravane d'esclaves qui appartenait à quelques marchands serawoullis passa la rivière et convint de venir avec nous jusqu'à Baniserile, capitale du Dentila. Ce lieu était à une grande journée de marche de celui où nous étions. Nous partîmes donc ensemble et marchâmes avec beaucoup de vitesse dans les bois jusqu'à midi. A ce moment, un des esclaves serawoullis laissa tomber un fardeau de dessus sa tête, faute pour laquelle il fut rudement fouetté. La charge fut remplacée, mais il n'eut pas fait plus de deux milles qu'il la laissa encore tomber ; il reçut le même traitement que la première fois. Après cela nous marchâmes avec beaucoup de peine jusqu'à environ deux heures que nous nous arrê tâmes pour respirer un peu près d'un étang, la journée étant excessivement chaude. Le pauvre esclave était alors si épuisé que son maître fut obligé de le détacher de la corde. Il resta sans mouvement sur la terre. Un Serawoulli demeura près de lui, se proposant de tâcher de l'amener à la ville pendant la fraîcheur de la nuit. Cependant, nous continuâmes notre route, et après une journée fort pénible nous arrivâmes tard dans la soirée à Baniserile.

Un de nos slatées était natif de ce lieu, dont il était absent depuis plusieurs années. Cet homme m'invita à aller avec lui à sa maison. Nous trouvâmes à sa porte ses amis qui le reçurent avec des grandes démonstrations de joie, lui serrant les mains, l'embrassant, chantant et dansant devant lui. Aussitôt qu'il se fut assis sur une natte près du seuil de la porte, une jeune personne, sa future épouse, lui apporta dans unealebasse un peu d'eau et, se mettant à genoux devant lui, le pria de s'en laver les mains. Lorsqu'il eut fini, la fille, dans les yeux de qui roulait une larme de joie, avala l'eau ; cette action était consi-

dérée comme la plus grande preuve qu'elle pût donner à son amant de son attachement et de sa fidélité.

Vers huit heures du même soir, le Serawoulli qu'on avait laissé dans les bois pour prendre soin de l'esclave fatigué revint, et nous dit que cet homme était mort. Tout le monde cependant fut persuadé que lui-même l'avait tué ou l'avait laissé sur le chemin exposé à périr, car les Serawoullis passent pour être infiniment plus cruels que les Mandingues dans la manière dont ils traitent leurs esclaves. Nous restâmes deux jours à Baniserile pour y acheter du fer du pays, du beurre de shea et quelques autres articles propres à vendre sur la Gambie. Le slatée qui m'avait mené chez lui et qui était propriétaire de trois esclaves de la caravane, ayant su que le prix des esclaves sur la côte était très bas, se décida à nous quitter et à rester à Baniserile jusqu'à ce qu'il trouvât à vendre avantageusement les siens. Il nous fit entendre que dans l'intervalle il achèverait son mariage avec la jeune fille dont j'ai parlé.

Le 16 mai, nous partîmes de Baniserile, et marchâmes dans des bois épais jusqu'à midi que nous aperçûmes de loin la ville de Jalifunda ; mais nous n'en approchâmes point, parce que nous nous propositions de passer la nuit dans une grande ville nommée Kirwani, où nous arrivâmes vers quatre heures de l'après-midi. Cette ville est située dans une vallée, et le pays à plus d'un mille à la ronde est sans bois et bien cultivé. Les habitants semblent être actifs et industriels. Ils ont sans doute porté leur agriculture à un certain point de perfection, car ils ramassent pendant la saison sèche le fumier de leur bétail, dont ils font de grands tas pour en fumer leurs terres dans la saison. Je n'ai rien vu de semblable dans aucune autre partie de l'Afrique. Près de la ville sont plusieurs fourneaux dans lesquels les habitants préparent de très bon fer. Ils le forgent ensuite à coups de marteau en petites barres d'environ un pied de long sur deux pouces de large. Deux de ces barres suffisent pour faire une bêche à la manière mandingue.

Le lendemain de notre arrivée, nous reçûmes le matin la visite d'un slatée du lieu, qui dit à Karfa que parmi quelques esclaves qu'il avait achetés depuis peu s'en trouvait un natif de Fouta-Jalla ; et, comme ce pays n'était pas éloigné, il n'osait employer cet homme aux travaux de la campagne, dans la crainte qu'il ne prît la fuite. Il désirait donc de changer cet esclave pour un de ceux de Karfa, et il offrit à celui-ci du

beurre de shea et quelque peu de drap pour le décider à consentir à cet échange, qui fut accepté. Sur cela, le slatée envoya un enfant dire à l'esclave en question de venir lui apporter quelques pistaches. Le pauvre homme entra peu de temps après dans la cour où nous étions assis et n'eut aucun soupçon de ce qui se traitait, jusqu'à ce que son maître, ayant fait fermer la porte, lui dit de s'asseoir. L'esclave alors connut le danger qui le menaçait ; voyant qu'on fermait la porte sur lui, il jeta les pistaches et sauta par-dessus la palissade. Poursuivi par les slatées, il fut bientôt pris et mis aux fers ; après quoi, on en détacha un de ceux de Karfa, que l'on remit en échange au slatée. Le malheureux captif fut d'abord extrêmement affligé, mais dans l'espace de quelques jours sa mélancolie se dissipa par degrés, et il finit par devenir aussi gai que tous ses camarades.

Le 20, au matin, en partant de Kirwani nous entrâmes dans le désert de Tenda, qui a deux journées de marche. Les bois étaient très épais et le terrain avait sa pente au sud-ouest.

Vers dix heures, nous rencontrâmes une caravane de vingt-quatre personnes, qui avec sept ânes chargés revenait de la Gambie. La plupart de ces gens étaient armés de fusils ; ils avaient sur leurs épaules de grands baudriers de drap écarlate et sur leurs têtes des chapeaux à l'européenne. Nous sûmes par eux qu'il y avait sur la côte fort peu de demande pour les esclaves, aucun vaisseau n'étant arrivé depuis plusieurs mois. Sur cette nouvelle, les Serawoullis, qui avaient voyagé avec nous depuis la rivière Falemé, se séparèrent de la caravane avec leurs esclaves. Ils n'avaient pas, dirent-ils, le moyen de nourrir leurs esclaves sur la Gambie jusqu'à ce qu'il arrivât un vaisseau, et ils ne voulaient pas les vendre à perte. Ils prirent donc le chemin du nord, pour se rendre à Kajaaga. Nous continuâmes notre route à travers le désert et marchâmes tout le jour dans un pays inégal, couvert de grands taillis de bambou. Au coucher du soleil, nous arrivâmes à notre grande joie sur le bord d'un étang, près d'un grand arbre tabba, qui a fait donner à ce lieu le nom de Tabbagée. Nous nous y reposâmes pendant quelques heures. L'eau, dans cette saison, n'est nullement commune dans ces bois, et pendant le jour il fait une chaleur insupportable. Karfa proposa de marcher la nuit ; en conséquence, vers onze heures du soir on ôta les fers aux esclaves, on donna à toutes les personnes qui composaient la caravane l'ordre de marcher près les unes des autres, tant pour empêcher les esclaves de s'enfuir que pour

se tenir en garde contre les bêtes féroces. Nous marchâmes vite et gaiement jusqu'à la pointe du jour ; on s'aperçut alors qu'une femme libre avait quitté la caravane pendant la nuit ; on l'appela de manière à faire retentir son nom au loin dans les forêts. Mais, comme on n'entendit aucune réponse, on présuma qu'elle s'était trompée de chemin, ou qu'un lion l'avait saisie sans qu'on s'en fût aperçu. Enfin, il fut convenu que quatre personnes retourneraient à quelques milles de là, jusqu'à un petit ruisseau près duquel plusieurs personnes de la caravane s'étaient arrêtées dans la nuit pour boire. Nous devions attendre leur retour. Le soleil était levé depuis environ une heure lorsque les quatre envoyés revinrent avec la femme ; ils l'avaient trouvée profondément endormie auprès du ruisseau.

Nous reprîmes alors notre route, et vers onze heures nous gagnâmes une ville murée, appelée Tambaconda, où nous fûmes bien reçus. Nous y passâmes quatre jours, à cause d'un procès dont je vais raconter le sujet.

Modi-Lemina, l'un des slatées qui faisaient partie de la caravane, avait précédemment épousé une femme de cette ville, dont il avait eu deux enfants ; il était allé ensuite dans le Manding et y avait passé huit ans, sans donner de ses nouvelles à la femme qu'il avait laissée. Celle-ci, n'espérant plus de le voir revenir, avait, au bout de trois ans, épousé un autre homme, dont elle avait eu pareillement deux enfants. Lemina, de retour, réclama sa femme ; mais le second mari refusa de la lui rendre, s'appuyant sur ce que, par les lois de l'Afrique, lorsqu'un homme avait été trois ans éloigné de sa femme sans lui faire dire s'il était vivant ou mort, la femme était libre de se remarier. Toutes les circonstances ayant été mûrement pesées par une assemblée des chefs, on décida que la femme aurait le choix de rester avec son second mari ou de retourner avec le premier, comme elle le jugerait à propos. Quelque favorable que fût à la dame ce jugement, elle trouva quelque difficulté à se décider et demanda du temps pour y réfléchir. Je crus remarquer que les premières amours auraient l'avantage. Lemina, il est vrai, était un peu plus âgé que son rival, mais il était aussi beaucoup plus riche. Je ne prétends pourtant pas déterminer de quel poids cette circonstance pouvait être dans l'affection de sa femme.

Le 26, au matin, comme nous partîmes de Tambaconda Karfa me dit qu'il n'y avait point de sheas plus à l'ouest que dans cette ville.

J'avais cueilli dans le Manding et apporté avec moi des feuilles et des fleurs de cet arbre, mais elles s'étaient tellement brisées en chemin que je pensai qu'il valait mieux en prendre ici quelques autres échantillons ; je cueillis, en conséquence, celui d'après lequel est faite la gravure ci-jointe. La figure de ce fruit place évidemment le shea dans l'ordre naturel du *sapotae*. Il a quelque ressemblance avec l'arbre *madhuca* qu'a décrit le lieutenant Charles Hamilton, dans les *Recherches asiatiques*, volume 1, page 300.

Vers une heure, nous gagnâmes Sibikillin, village entouré de murs. Mais, les habitants de ce lieu ayant la réputation d'être inhospitaliers, et de plus fort adonnés au vol, nous ne jugeâmes pas à propos d'y entrer. Nous nous reposâmes quelque temps sous un arbre, puis nous continuâmes à marcher jusqu'au soir, que nous nous arrêtâmes pour passer la nuit près d'un petit ruisseau, dont les eaux couraient vers la Gambie.

Le lendemain, le chemin nous conduisit par un pays sauvage, rocailleux, partout entrecoupé de montagnes et peuplé de singes et de bêtes féroces. Dans les petits ruisseaux, entre les montagnes, nous trouvâmes une grande quantité de poisson. La marche de cette journée fut très fatigante ; ce ne fut qu'au coucher du soleil que nous arrivâmes au village de Koumbou, près duquel sont les ruines d'une grande ville qui a été détruite dans une ancienne guerre. Les habitants de Koumbou, comme ceux de Sibikillin, ont si mauvaise réputation que les étrangers logent rarement dans le village ; nous passâmes en conséquence la nuit dans les champs, où nous fîmes des cabanes pour nous couvrir, le temps annonçant de la pluie.

Le 28 mai, nous partîmes de Koumbou et allâmes coucher à une ville foulah, à environ sept milles dans l'Ouest. Le jour suivant, après avoir traversé un bras considérable de la Gambie, appelé Neola-Koba, nous parvînmes à une contrée bien peuplée. Là, sont plusieurs villes à la vue les unes des autres, qui toutes prises ensemble portent le nom de Tenda ; mais chacune a en outre un nom particulier. Celle où nous logeâmes s'appelait Koba-Tenda : nous y passâmes la journée du lendemain, à l'effet d'y prendre des vivres pour traverser les bois de Simbani.

Le 30, nous gagnâmes Jallacotta, ville considérable, mais qu'infestent beaucoup de bandits foulahs qui, venant de Bondou au travers des bois, emportent tout ce qu'ils peuvent attraper. Quelques jours avant notre arrivée, ils avaient volé vingt têtes de bétail, et le lendemain de cette attaque ils en avaient tenté une seconde ; mais ils avaient été battus, et l'un d'eux avait été fait prisonnier. Ici, l'un des esclaves de la caravane, qui depuis trois jours marchait avec beaucoup de peine, se trouva hors d'état d'aller plus loin ; son maître, qui était un des chanteurs, proposa de l'échanger pour une jeune fille esclave qui appartenait à quelqu'un de la ville. La pauvre enfant ignora son sort jusqu'au matin que tous les paquets étant faits et la caravane prête à se mettre en route elle vint avec quelques autres filles pour nous voir partir. Son maître la prit par la main et la remit au chanteur. Jamais un visage plus serein ne passa tout à coup à l'expression d'un plus profond désespoir. La terreur qu'elle montra lorsqu'on lui mit son fardeau sur la tête et qu'on lui passa la corde autour du cou, ainsi que la douleur avec laquelle elle dit adieu à ses compagnes, étaient vraiment attendrissantes.

Vers neuf heures, nous trouvâmes une grande plaine couverte de ciboas, espèce de palmiers, et nous vînmes au bord du Nérico, qui est un bras de la Gambie. Ce n'était alors qu'un petit courant d'eau, mais dans la saison pluvieuse cette rivière est souvent funeste aux voyageurs. Aussitôt que nous l'eûmes passée, les chanteurs commencèrent à beugler une chanson particulière, dans laquelle ils exprimaient leur joie de ce que nous étions arrivés sains et saufs dans le pays de l'Ouest ou, comme ils disaient, dans la terre du soleil couchant. Le pays où nous nous trouvions était très plane, son sol était un mélange de sable et d'argile. Dans l'après-midi, il tomba beaucoup de pluie, et nous eûmes recours au parapluie ordinaire des Nègres, une grande feuille de ciboa qui, placée sur la tête, défend tout le corps de la pluie. Nous passâmes la nuit sous l'ombre d'un grand tabba, près des ruines d'un village. Le lendemain matin, nous traversâmes un ruisseau appelé Noullico, et vers deux heures je me revis, à ma grande joie, sur les bords de la Gambie, qui était là profonde, peu rapide et navigable ; mais les gens du pays me dirent qu'un peu plus bas elle avait si peu d'eau que les caravanes la traversaient souvent à gué. Sur la rive méridionale, vis-à-vis l'endroit où nous étions est une grande plaine de terre argileuse appelée Toumbi-Tourila. C'est une espèce de marais

dans lequel des voyageurs se sont souvent perdus, parce qu'il faut plus d'un jour pour le traverser. Dans l'après-midi, nous rencontrâmes un homme et deux femmes, qui portaient sur leur tête des paquets de toile de coton. Ils allaient, nous dirent-ils, à Dentila acheter du fer, cet article étant, dans ce moment, très rare sur la Gambie. Un peu avant la nuit, nous arrivâmes à un village du royaume de Woulli appelé Seesukunda. Près de ce village est une grande quantité de l'espèce d'arbres appelés *nittas*, et les esclaves, en passant, avaient cueilli de grosses touffes de leurs fruits. Mais telle était la superstition des habitants qu'ils ne voulurent pas permettre qu'aucun de ces fruits entrât dans leur village. On les avait assurés, nous dirent-ils, qu'il arriverait quelque malheur au pays lorsque les gens vivraient de *nittas*, et négligeraient la culture du blé.

Le 2 juin, nous partîmes de Seesukunda et passâmes par plusieurs villages, dans aucun desquels on ne permit à la caravane de s'arrêter, quoique nous fussions tous très fatigués. Il était quatre heures après midi avant que nous eussions atteint Baraconda, où nous nous reposâmes un jour.

Le 4, au matin, étant partis de Baraconda, nous parvînmes en peu d'heures à Médina, capitale des Etats du roi de Woulli, lequel, comme le lecteur peut s'en souvenir, m'avait reçu hospitalièrement au commencement de décembre 1795, lors de mon voyage vers l'est. Je demandai sur-le-champ des nouvelles de mon bon vieux bienfaiteur, et j'appris avec grand chagrin qu'il était dangereusement malade. Comme Karfa ne voulut point permettre que la caravane s'arrêtât, je ne pus présenter mes respects au roi en personne ; mais je lui fis dire par l'officier auquel nous payâmes les droits que ses prières pour mon bon voyage n'avaient pas été inutiles. Nous continuâmes notre route jusqu'au coucher du soleil, que nous nous arrêtâmes à un petit village un peu à l'ouest de Koutakunda. Le jour suivant, nous arrivâmes à Jindey, où j'avais quitté, dix-huit mois auparavant, mon ami le docteur Laidley. Pendant ce long espace de temps, je n'avais pas vu la figure d'un chrétien, ni entendu une seule fois les sons enchanteurs de ma langue maternelle.

Nous trouvant à peu de distance de Pisania, où avait, dans l'origine, commencé mon voyage et apprenant que mon ami Karfa n'aurait probablement pas une occasion favorable pour vendre des

esclaves sur la Gambie, il me vint à l'esprit de lui observer qu'il serait de son intérêt de les laisser à Jindey jusqu'à ce qu'il se présentât des acquéreurs. Karfa fut de mon avis. En conséquence, il loua du chef de la ville des huttes pour les loger, ainsi qu'une pièce de terre pour leur y faire cultiver du grain, à l'effet de les nourrir. Quant à moi, il déclara qu'il ne voulait pas me quitter jusqu'à mon départ d'Afrique. Nous partîmes donc, le 9 de bon matin, Karfa, moi et l'un des Foulahs de la caravane. Quoique j'approchasse ainsi du terme de ma fatigante route, et que j'eusse l'espoir de me retrouver bientôt au milieu de mes compatriotes, je ne pus sans émotion me séparer de mes malheureux compagnons de voyage, qu'attendaient dans une terre étrangère, la misère et la captivité. Pendant une pénible marche de plus de cinq cents milles anglais, exposés à l'action dévorante des feux du tropique, ces pauvres esclaves, accablés de bien plus de maux que moi, avaient eu pitié de mon sort. Souvent ils venaient d'eux-mêmes m'apporter de l'eau pour étancher ma soif ; le soir, ils rassemblaient des branches et des feuilles pour me préparer un lit lorsque nous couchions en plein air. Nous nous quittâmes avec des témoignages réciproques de regret et de bienveillance : des vœux et des prières étaient tout ce que je pouvais leur offrir, et ce fut pour moi une consolation d'apprendre qu'ils savaient que je n'avais rien de plus à leur donner.

L'empressement où j'étais d'avancer ne souffrant aucun retard, nous gagnâmes le soir Tendacunda, où nous fûmes reçus hospitalièrement dans la maison d'une vieille femme noire appelée la Seniorsa Camilla. Elle avait demeuré plusieurs années à la factorerie anglaise et parlait notre langue. Elle m'avait connu avant que je quittasse la Gambie, au commencement de mon voyage ; mais, quand je la revis, mon vêtement et ma figure étaient si différents de ceux d'un Européen qu'elle fut très excusable de me prendre pour un Maure. Lorsque je lui eus dit mon pays et mon nom, elle me regarda avec une extrême surprise et pouvait à peine en croire le témoignage de ses sens. Elle m'assura qu'aucun des traiteurs de la Gambie ne s'attendait à jamais me revoir. Ils avaient appris, il y avait longtemps, que les Maures du Ludamar m'avaient tué, comme ils avaient tué le major Houghton. Je m'informai de mes deux serviteurs Johnson et Demba, et j'appris avec grand chagrin qu'ils n'étaient revenus ni l'un ni l'autre. Karfa, qui jamais n'avait entendu parler en anglais, nous écoutait avec grande attention. Tout ce qu'il voyait lui semblait merveilleux, les meubles de

la maison, les chaises, etc. ; les lits surtout et leurs rideaux excitaient particulièrement son attention. Il me faisait sur l'usage, sur la nécessité de chaque objet mille questions auxquelles il m'était quelquefois difficile de répondre.

Le matin du 10, M. Robert Ainsley, ayant appris que j'étais à Tencunda, vint me trouver, et m'offrit poliment de me prêter son cheval. Il m'apprit que le docteur Laidley avait transporté tout ce qu'il possédait dans un lieu appelé Kaye, situé un peu plus bas sur la rivière, et que dans ce moment il était allé avec son vaisseau à Doumasansa pour acheter du riz, mais qu'il devait être de retour dans un ou deux jours. Il m'invita en conséquence à rester chez lui à Pisania jusqu'à l'arrivée du docteur. J'acceptai son offre et, toujours accompagné de mon ami Karfa, je me rendis à Pisania vers dix heures. Le schouner de M. Ainsley était à l'ancre devant la place : c'était l'objet le plus surprenant que Karfa eût encore vu. Il eut de la peine à comprendre l'usage des mâts, des voiles et des agrès, et il ne concevait pas qu'avec toute l'adresse possible on pût faire mouvoir à son gré un si grand corps par la seule force du vent. La manière de joindre les unes aux autres les planches qui composaient la coque du bâtiment et d'en fermer les joints pour empêcher l'eau d'y entrer était absolument neuve pour lui ; enfin le schouner, ses câbles et son ancre tinrent Karfa dans la méditation pendant la plus grande partie du jour.

Vers midi du 12, le docteur Laidley revint de Doumasansa et me reçut avec autant de joie que de surprise, comme un ressuscité d'entre les morts. Trouvant que les effets que je lui avais laissés n'étaient encore ni vendus ni partis pour l'Angleterre, je ne perdis point de temps pour reprendre l'habillement anglais et pour ôter à mon menton sa fatigante parure. Karfa me vit avec grand plaisir dans mes nouveaux vêtements, mais il regretta beaucoup que j'eusse coupé ma barbe, dont la perte, me disait-il, m'avait ôté la figure d'un homme pour me donner celle d'un enfant. Le docteur Laidley se chargea avec plaisir d'acquitter les engagements pécuniaires que j'avais contractés depuis mon départ de la Gambie et prit pour le tout ma traite sur l'Association africaine. Ma convention avec Karfa était, comme je l'ai dit, de lui donner la valeur d'un esclave de choix, objet pour lequel je lui avais remis en partant de Kamalia mon billet sur le docteur Laidley, car je ne voulais pas que, si je fusse venu à mourir sur la route, mon bienfaiteur perdît ce que je lui devais. Mais ce digne homme

avait continué de me montrer tant de bonté que je crus ne m'acquitter que bien faiblement en lui disant qu'il allait recevoir le double de la somme que je lui avais promise, et le docteur lui dit qu'il était prêt à délivrer des marchandises pour cette valeur au moment où il voudrait les envoyer chercher. Karfa fut confondu de cette marque inattendue de ma générosité. Sa surprise augmenta quand je lui dis que je me proposais d'envoyer un beau présent au bon vieux maître d'école Fankouma, à Malacotta. Il me promit d'emporter les marchandises qui lui seraient destinées avec les siennes ; le docteur l'assura qu'il l'aiderait à se défaire avantageusement de ses esclaves aussitôt qu'il arriverait un des vaisseaux qui font la traite. Ces offres, et d'autres témoignages de bonté du docteur Laidley, n'étaient pas perdus pour Karfa. Il me disait souvent : « Mon voyage a vraiment été heureux. » Mais, quand il remarquait les produits de nos manufacturés et notre supériorité dans tous les arts qui embellissent la vie civilisée, il semblait rêveur et s'écriait avec un soupir involontaire : *Fato fing inta feng*, c'est-à-dire « les hommes noirs ne sont rien ». D'autres fois il me demandait avec un grand sérieux ce qui avait pu m'engager, moi qui n'achetais point d'esclaves, à parcourir un aussi misérable pays que l'Afrique. Il voulait dire par là qu'après tout ce que j'avais vu dans ma patrie rien dans la sienne ne devait me paraître digne d'un moment d'attention. J'ai cité ces traits de ce bon Nègre non seulement par attachement pour lui, mais aussi parce qu'ils me paraissent prouver qu'il possédait une âme supérieure à sa condition. Ceux de mes lecteurs qui aiment à étudier la nature humaine dans toutes ses variétés et à suivre ses progrès depuis l'état le plus grossier jusqu'aux derniers degrés de la civilisation ne liront peut-être pas sans intérêt ce que je rapporte de cet honnête Africain.

Depuis plusieurs mois il n'était arrivé à la Gambie aucun vaisseau européen et, comme la saison pluvieuse allait commencer, j'engageai Karfa à retourner à Jindey trouver ses gens. Il me quitta le 14 avec beaucoup d'attendrissement, mais, comme je ne me flattais guère de quitter l'Afrique avant la fin de l'année, je lui dis que j'espérais de le revoir avant mon départ.

En cela, néanmoins, je fus trompé, et désormais mon récit approche de sa fin.

Le 15, le *Charlestown*, vaisseau américain commandé par M. Charles Harris, entra dans la rivière. Il venait chercher des esclaves, se proposant de toucher à Gorée pour s'en pourvoir et de se rendre de là à la Caroline méridionale. Comme les marchands européens établis sur la Gambie avaient alors beaucoup d'esclaves sur les bras, ils convinrent avec le capitaine d'acheter la totalité de sa cargaison, qui consistait principalement en rhum et en tabac, et de lui en payer le montant en esclaves, dans le terme de deux jours.

Cette circonstance m'offrait une si belle occasion de retourner dans ma patrie, quoique par une voie éloignée, que je ne crus pas devoir la négliger. J'arrêtai donc sur-le-champ mon passage sur ce vaisseau pour aller en Amérique, et ayant pris congé et du docteur Laidley à qui j'avais tant d'obligations, et des autres amis que j'avais dans le pays, je m'embarquai à Kaye le 17 juin.

Notre navigation jusqu'au bas de la rivière fut ennuyeuse et pénible ; le temps était si chaud, si humide et si malsain qu'avant notre arrivée à Gorée quatre matelots, le chirurgien et trois esclaves étaient morts de la fièvre. Nous fûmes obligés, faute de vivres, de rester à Gorée jusqu'au commencement d'octobre.

Le nombre des esclaves embarqués à bord de ce vaisseau, tant sur la Gambie qu'à Gorée, était de cent trente, dont environ vingt-cinq, je crois, avaient été en Afrique de condition libre. Ceux-ci pour la plupart étaient buschréens et sachant écrire un peu d'arabe. Neuf avaient été faits prisonniers dans la guerre de religion qui avait eu lieu entre Abdulkader et Damel, et que j'ai rapportée à la fin du précédent chapitre. Deux autres m'avaient vu quand j'avais passé à Bondou, et plusieurs avaient entendu parler de moi dans l'intérieur du pays. Ma conversation avec eux dans leur langage leur faisait grand plaisir, et, le chirurgien étant mort, je consentis à le remplacer pour le reste du voyage.

Les pauvres Nègres avaient véritablement besoin de toutes les consolations qu'il était en mon pouvoir de leur donner : non pas que je remarquasse qu'il fût commis contre eux aucun acte de cruauté ni par le capitaine ni par les gens de l'équipage, mais, la manière dont sur les vaisseaux négriers américains on enferme et l'on attache les Nègres étant, à cause de la faiblesse des équipages, beaucoup plus sévère que

la méthode usitée sur les bâtiments anglais employés à ce trafic, ces malheureux souffraient beaucoup, et une maladie générale régnait parmi eux. Outre les trois qui étaient morts sur la Gambie, et six ou huit qui périrent à Gorée, il en mourut onze en mer, et plusieurs de ceux qui résistèrent étaient dans un triste état de faiblesse et de maigreur.

Pour augmenter ces maux, le vaisseau, après avoir été trois semaines en mer, commença à faire tant d'eau qu'il fallait sans cesse travailler aux pompes. On trouva donc à propos d'ôter des fers quelques-uns des plus vigoureux Nègres, pour les employer à ce travail, et on les y appliqua souvent au-delà de leurs forces. Il en résulta une complication de peines difficile à décrire. Cependant, nous fûmes soulagés plus promptement que je ne l'espérais, car, la voie d'eau continuant à nous gagner, l'équipage exigea que le bâtiment se rendît aux îles de l'Amérique, seule ressource qui nous restât pour nous sauver la vie. En conséquence, après quelques difficultés de la part du capitaine nous nous dirigeâmes vers Antigoa, où nous arrivâmes heureusement vingt-cinq jours après notre départ de Gorée. A l'instant même de notre arrivée, nous fûmes encore sur le point de périr. En approchant du côté nord-ouest de l'île, nous touchâmes sur le rocher le Diamant et n'entrâmes qu'avec beaucoup de peine dans le port de Saint-Jean. Le vaisseau fut ensuite condamné comme ne pouvant plus tenir la mer, et les esclaves, m'a-t-on dit, durent être vendus pour le compte des propriétaires.

Je restai dans cette île dix jours, au bout desquels, le paquebot le *Chesterfield*, en revenant des îles sous le vent, ayant touché à Saint-Jean pour prendre la malle d'Antigoa, j'arrêtai mon passage sur ce bâtiment. Nous mîmes à la voile le 24 novembre et, après une traversée courte mais non exempte de mauvais temps, nous arrivâmes à Falmouth le 22 décembre. Je me rendis de là immédiatement à Londres. J'avais été absent d'Angleterre pendant deux ans et sept mois.